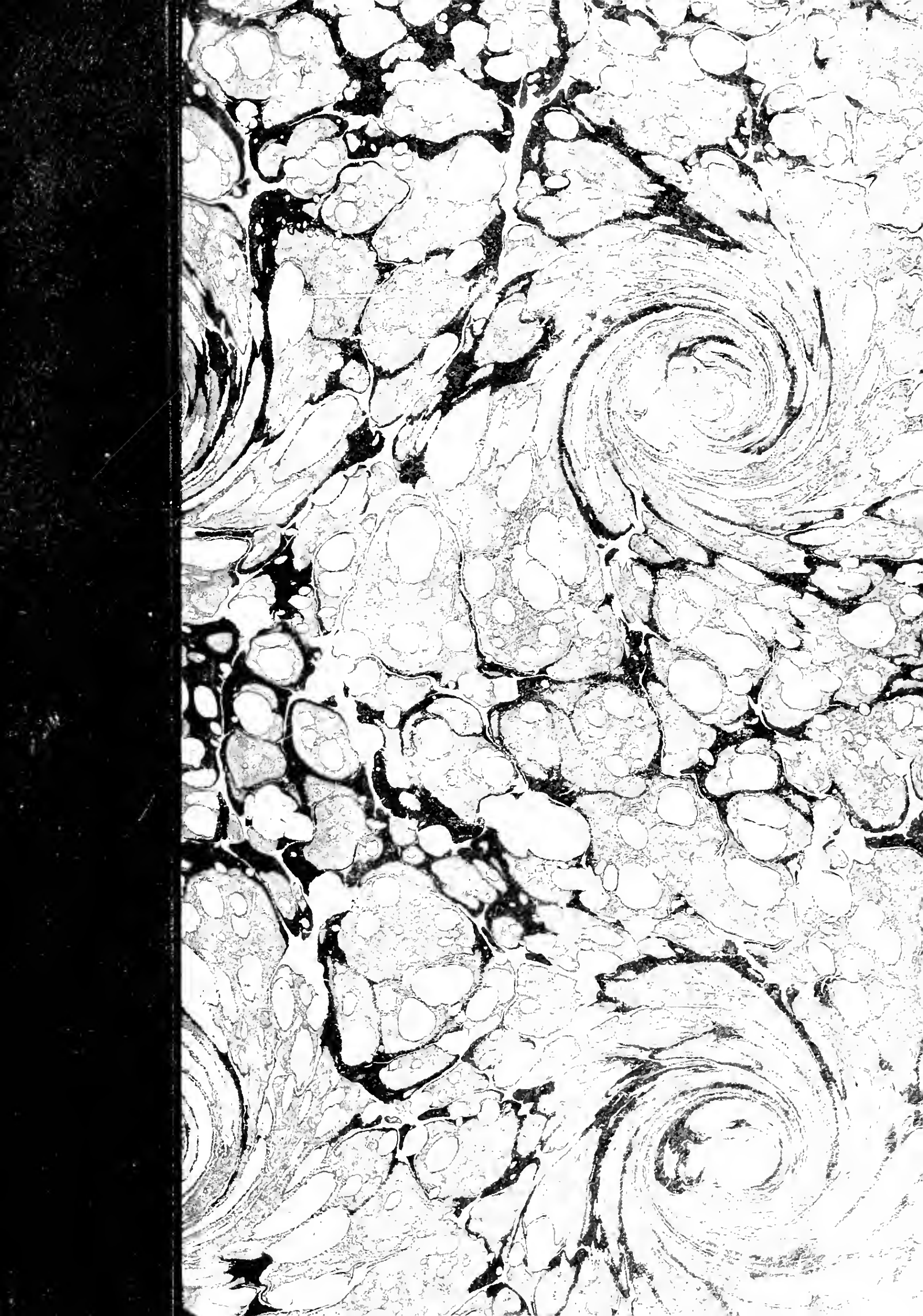
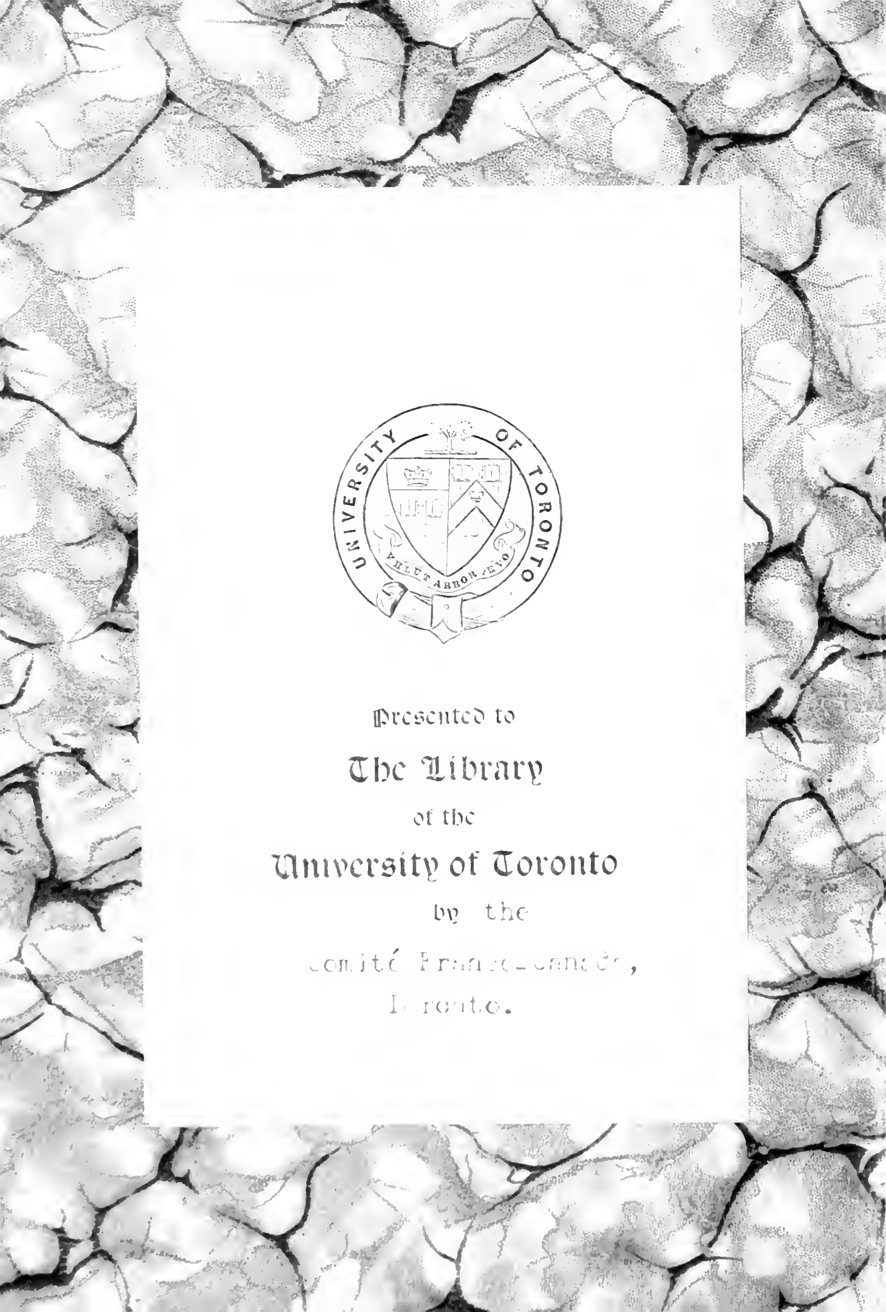



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO
Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by the
Comité Franco-Canadien,
Toronto.



ŒUVRES

DE FLORIAN



ŒUVRES

DE

FLORIAN

LES FABLES

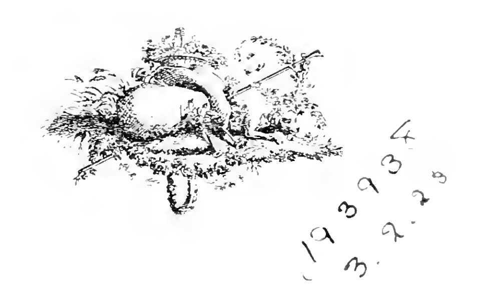
ILLUSTRÉES

d'un portrait de Florian *par Queverdo,*
de 80 dessins de Granville,
de 40 culs-de-lampe d'après une édition populaire du **XVIII**e *siècle.*
Gravures de Demoulin.

LE THÉATRE — LES PASTORALES
CONTES ET POÉSIES

ILLUSTRÉS

des dessins de Marillier et de Queverdo.



COLLECTION DES GRANDS CLASSIQUES
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
26, RUE AMPÈRE, PARIS (XVIIe)

FLORIAN ET SON ŒUVRE

Jean-Pierre de Claris de Florian naquit à Sauve, dans le Gard, le 6 mars 1755, d'une famille noble et vouée à la carrière des armes. Sa mère, d'origine espagnole, s'appelait Gilles Salgues; douce, belle, d'esprit cultivé, elle mourut peu de temps après son mariage, en donnant le jour à un second fils, le frère de Florian.

Le père se montra inconsolable de la perte d'une compagne qu'il aimait très tendrement; il fit vœu de ne pas se remarier et se consacra tout entier à l'éducation de ses enfants et au rétablissement d'une fortune très compromise.

Le grand-père de Florian, conseiller à la cour de Montpellier, possesseur d'un patrimoine considérable, s'était presque entièrement ruiné de toutes les manières, en aventures galantes, en interminables procès, a l'aide des maçons principalement, en faisant construire un château magnifique, le château de Florian, situé dans le Bas-Languedoc, à 15 kilomètres d'Anduze, dans la commune de Logrian, canton de Sauve [1].

Ce fut le poète qui, plus tard, avec le prix de ses ouvrages si goûtés, paya toutes les dettes de cet aïeul dissipateur qui l'avait entouré d'affection et en faisait le compagnon de ses courses champêtres.

Son père l'avait envoyé quelque temps en pension; mais quand il eut neuf ans il le garda près de lui au château.

« Mon père, dit notre fabuliste, me destinait au service, aimait à me voir manier un fusil; il me donnait de la poudre et du plomb. Je courais les champs tout seul, tuant fort bien les moineaux, et le soir je revenais au château rapporter ma chasse et lire quelque livre. Celui qui me plaisait le plus était la traduction de l'*Iliade* d'Homère; les exploits des héros grecs me transportaient, et lorsque j'avais tiré un oiseau un peu remarquable par son plumage ou par sa grosseur, je ne manquais pas de former un bûcher avec du bois sec au milieu de la cour; j'y déposais avec respect le corps de Patrocle ou de Sarpédon. »

Le père de notre chasseur était d'esprit assez ordinaire et l'éducation de l'enfant aurait été sans doute assez négligée sans l'intervention d'un oncle qui, après avoir servi avec son frère dans la cavalerie, vendit sa Compagnie pour épouser une femme à laquelle il était attaché depuis plusieurs années.

« Grande, bien faite, assez bien de figure, ma tante portait dans ses yeux tout l'esprit qu'elle avait et personne n'en eut un plus juste et

1. Brûlé pendant les guerres de religion, ce château, reconstruit sous Louis XV, a changé deux fois de maître après la vente consentie par Florian; des réparations considérables en ont modifié le caractère. (*Vie de Florian*, par A. de Montvaillant.)

plus fin; je trouvai en elle et en mon oncle toute la tendresse et le dévouement que peut renfermer le cœur humain. Comme témoignage de leur attachement ils m'instituèrent leur héritier d'une fortune suffisante pour assurer mon bien-être. Je n'avais pas besoin de ce bienfait pour les pleurer [1]. »

La bonne tante, propre nièce de Voltaire, séduite par la gentillesse et l'intelligence précoce de son neveu, l'emmena à Ferney, où elle allait passer l'été, et c'est ainsi qu'il fut présenté à Voltaire.

*
* *

« Ce fut au mois de juillet que j'arrivai chez le premier homme de l'Europe; il me combla de caresses; je n'avais que dix ans. Je savais bien que Voltaire était supérieur par son génie au reste des hommes, mais j'étais peu en état de sentir cette supériorité; le respect que j'avais pour lui était mêlé de beaucoup de crainte; quinze jours suffirent pour la dissiper...

« Souvent il me faisait placer auprès de lui à table, et tandis que beaucoup de personnages qui se croyaient importants et qui venaient souper chez Lope de Vega (Lope c'est le nom que Florian donne partout à Voltaire dans le léger déguisement de ses *Mémoires*), pour soutenir cette importance, le regardaient et l'écoutaient, Lope se plaisait à causer avec un enfant. La première question qu'il me fit, fut si je savais beaucoup de choses. — « Oui, monsieur, lui dis-je, je sais l'*Iliade* et le *Blason.* » — Lope se mit à rire et me raconta la fable du *Marchand*, du *Gentilhomme*, du *Pâtre* et du *Fils de Roi* Cette fable et la manière charmante dont elle me fut racontée me persuadèrent que le *Blason* n'était pas la plus utile des sciences et je résolus d'apprendre autre chose. »

L'auteur des *Fables* dut se ressouvenir de cette impression première et de la forme dans laquelle elle lui venait.

Ainsi Voltaire fut enchanté de la gentillesse, des grands yeux spirituels, des reparties vives, de la gaieté naturelle de l'enfant, et ce grand donneur de sobriquets le baptisa du premier coup Florianet, nom qui était tout un horoscope.

L'écolier nous a conté les mille espiègleries auxquelles il s'abandonna dans le jardin de Ferney, les pavots coupés sur lesquels tout plein de son *Iliade* il s'exerçait en Ajax furieux, croyant moissonner des héros Troyens avec son sabre de bois. Il n'oublia jamais les thèmes que Voltaire l'aidait à faire sous main, et qu'ensuite le père Adam, son précepteur bénévole, trouvait excellents. Celui-ci les montrait comme un chef-d'œuvre au grand philosophe, qui disait en souriant que ce n'était pas mal pour un enfant de cet âge.

Mlle Clairon était alors à Ferney; on lui ménagea une surprise pour sa fête, de galants couplets que vinrent lui chanter un petit berger et sa bergère. Ce petit berger n'était autre que *Florianet* : « J'étais vêtu de blanc, et mon habit, mon chapeau et ma houlette étaient garnis de ruban rose. Une jeune fille, vêtue de même, soutenait avec moi une grande corbeille pleine de fleurs. »

Le petit Florian chanta avec sa bergère une chanson en dialogue composée par Voltaire en l'honneur de Mlle Clairon :

Je suis à peine à mon printemps
Et j'ai déjà des sentiments...

Ne voilà-t-il pas, dès l'entrée, toute une vie qui se dessine? Il a

1. Florian, *Mémoires.*

commencé par entendre, de la bouche de Voltaire, une fable de La Fontaine; cette leçon fructifiera. Il joue à l'*Iliade*, il la traduit en fleurs de pavots et la fait tenir dans un carré de parterre: cela promet *Numa Pompilius*. Il joue au berger blanc et rose avec sa bergère : c'est commencer déjà l'innocente pastorale d'*Estelle* et de *Némorin*. Enfin cette fête de nuit en l'honneur de Mlle Clairon se termine, dans le récit de Florian, par une très belle description de l'aurore, par un lever de soleil sur les cimes des Alpes, qui a frappé son imagination d'enfant : c'est le signal d'un sentiment tout nouveau, plein de fraîcheur, l'amour de la nature, qui va être la passion et presque l'engouement des générations naissantes. Même en étant là avec Florian chez Voltaire, on sent que Rousseau est venu [1].

A la fin de la belle saison, le petit Florian fut emmené à Paris par sa tante et élevé un peu à la légère. A douze ans sa première velléité d'amourette est pour la cadette des nièces de Gresset. « Florianet et les nièces de *Vert-Vert*. Il y a dans tout cela des accords secrets et des sympathies. Il entre comme page chez le duc de Penthièvre dont il devient le favori. Il l'égaie par ses saillies, par ses vivacités de lutin espiègle. Il lui donne le surnom de *Pulcinella*, qu'il a toujours porté depuis. *Florianet*, *petit Polichinelle*, toujours des sobriquets et des diminutifs pour exprimer la grâce, la gaieté, l'esprit, la gentillesse. »

*
* *

Le duc de Penthièvre était le dernier des fils légitimés de Louis XIV. Après une brillante carrière militaire, il renonça à la vie active et vint s'établir à Sceaux dans la superbe résidence où la duchesse du Maine avait tenu sa cour. Le duc avait réuni l'héritage du comte de Toulouse et du duc du Maine; il vivait paisiblement dans cette splendide résidence, loin des affaires publiques, mais ses nombreuses charités lui avaient acquis une grande popularité. Cet homme vertueux et bienfaisant, remarque justement Sainte-Beuve, eut une grande influence sur la destinée de Florian; il arrêta à temps en lui ce que la seule influence de Voltaire et celle de tout le siècle auraient pu y produire « d'un peu libertin ».

Après avoir terminé son service de page qui dura deux ans, notre jeune homme voulut entrer dans l'artillerie et fut envoyé à l'école de Bapaume. Assidu au travail il trouva cependant le temps de donner ou de recevoir quelques coups d'épée. Sa turbulence et celle de ses camarades fut cause qu'on licencia l'école. L'artilleur retourna à Ferney où il reçut de nouveau bon accueil, puis revint à Paris chez le duc de Penthièvre. Bientôt il fut nommé lieutenant dans la cavalerie puis reçut le brevet de capitaine d'artillerie au régiment de Penthièvre, mais il ne tarda pas à abandonner la carrière des armes pour se consacrer à la littérature. Encouragé par le philosophe dont on venait de célébrer l'apothéose, appelé par confusion et par ricochet *petit neveu* de Voltaire, notre jeune militaire débuta dans les lettres vers 1779, sous les plus riants auspices.

En 1780, au moment où Louis XVI vient de monter sur le trône, Florian voit couronner par l'Académie française son poème sur le *Voyage du Mont-Jura* que nous reproduirons plus loin. C'était sa première poésie.

Cette récompense fut pour le débutant une grande joie et un grand encouragement.

A dater de ce jour, dit son biographe Montvaillant, ses travaux litté-

1. Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*.

raires l'absorbent presque complètement. Il étudie la littérature espagnole, ses Romances et ses Pastorales, Cervantes et le poète Yriarte. Il avait conçu pour les auteurs espagnols une grande estime et cela parce que sa mère tirait son origine d'Espagne. Son premier ouvrage dans ce genre fut *Galatée*, sujet traité par Cervantes, mais dont il a fait un ouvrage nouveau. A la même époque il se liait avec le touchant mélancolique poète suisse, Gessner, l'auteur de *la Mort d'Abel*, qui eut sur son jeune disciple une grande influence.

***

Le chevalier de Florian se distingua tout d'abord par « d'aimables productions qui sont encore ce qu'il a fait peut-être de plus original et de plus vrai, par son *Théâtre* ».

Ainsi l'auteur des *Lundis* apprécie l'œuvre; il la commente avec sa sagacité et son érudition habituelles.

Ce théâtre de Florian est bien à lui, et il offre des nuances de gaieté, de fraicheur et de sentiment qui assurent à l'auteur une place à part, à la suite des Marivaux, des Sedaine.

Florian ressuscita au théâtre italien le genre des *Arlequinades* qui semblait passé de mode; mais son Arlequin ne ressembla point aux autres. Arlequin était plutôt connu jusque-là par ses balourdises et ses facéties : Florian voulut y mettre plus d'esprit jusque dans la naïveté, plus de finesse dans la balourdise; il lui insinua surtout du sentiment. Son Arlequin, « toujours simple et bon, toujours facile à tromper, croit ce qu'on lui dit, fait ce que l'on veut, et vient se mettre de moitié dans les pièges qu'on veut lui tendre : rien ne l'étonne, tout l'embarrasse, il n'a point de raison, il n'a que de la sensibilité; il se fâche, s'apaise, s'afflige, se console dans le même instant : sa joie et sa douleur sont également plaisantes. Ce n'est pourtant rien moins qu'un bouffon; ce n'est pas non plus un personnage sérieux; c'est un grand enfant ».

Voilà bien l'Arlequin tel que l'a créé Florian, tel qu'il l'a en d'autres termes défini dans l'*Avant-propos* placé en tête des pièces qu'on va lire.

Le *Bon Ménage*, les *Jumeaux de Bergame* paraissaient à Grimm de très jolies miniatures, qui faisaient ressouvenir de Marivaux, mais où le naturel prévalait. Grimm reconnaissait et accueillait ce caractère nouveau que l'auteur avait su donner au rôle d'Arlequin : « On est tenté de lui dire quelquefois : *Vous êtes arlequin, Seigneur, et vous pleurez!* Mais il pleure de si bonne grâce qu'il y aurait de l'humeur à le trouver mauvais. »

Dans ces piécettes agréables et modestes, le héros apparaît sous un jour vraiment nouveau et original. Nul autre que Florian ne s'était avisé de montrer sur la scène Arlequin tirant des larmes.

« Cette suite d'Arlequins, remarque encore Sainte-Beuve, pris à des moments et à des âges différents, fait une série de jolies pièces où les mots naturels, gais et fins, sont abondamment semés. L'auteur est bien dans son élément. Plus tard, dans *Numa*, dans *Gonzalve*, il visera à je ne sais quel idéal, il se guindera; mais ici c'est bien *Florianet* au complet, tel que l'a baptisé Voltaire et l'a adopté le duc de Penthièvre. »

C'est pour ce dernier bienfaiteur, pour s'acquitter envers lui que Florian avait résolu d'écrire pour le théâtre afin de mettre dans la bouche de ses personnages tout ce que son cœur contenait de gratitude; et c'est mû par cette pensée que l'auteur dramatique qui, tout jeune, avait joué le rôle d'Arlequin dans une pièce de Marivaux, voulut embellir ce personnage et le rendre meilleur.

« On sourit de penser que cet Arlequin ainsi transformé par Florian, tenait en quelque sorte du duc de Penthièvre lui-même. »

M. Lacretelle, un des hommes qui ont le mieux connu et le mieux peint Florian par tous ses aspects, cite à l'appui de ce dire l'anecdote suivante.

Un jour qu'on devait jouer le *Bon-Père* (c'est-à-dire Arlequin encore, mais Arlequin respectable, en habit de velours, veste de drap d'or, perruque à trois marteaux), pour la fête du prince, comme celui-ci par dévotion s'y opposait, Florian s'avança sous le masque d'Arlequin et dit avec regret à la compagnie en parodiant en bonne part le mot de Molière : « Nous espérions vous donner aujourd'hui la comédie du *Bon-Père*, mais M. le duc de Penthièvre ne veut pas *qu'on le joue.* »

« L'Arlequin bon père de Florian est donc une sorte d'Arlequin-Penthièvre, un Arlequin un peu d'après Greuze. Cette sensibilité vertueuse et paterne répandue volontiers sur toutes les figures, même sur les figures gaies, est le cachet de l'époque Louis XVI. »

La plus grande passion de Florian fut le théâtre et ses pièces ont joui longtemps d'un succès mérité. Il en était l'interprète remarquable si l'on en croit ses contemporains, et prêtait à son type favori d'Arlequin la finesse et la grâce; il en faisait un personnage sentimental épurant toutes les émotions. Mais il lui fallait, pour être bon acteur, le masque traditionnel du personnage. C'est sur le théâtre de société que son ami, M. d'Argental, avait fait construire dans son hôtel, que l'auteur jouait ses pièces devant un public charmé.

*
* *

Après avoir écrit ses premières comédies, Florian composa ses *Nouvelles* qu'il publia en partie en 1784 [1]. Elles sont presque toutes inspirées par la littérature espagnole et parurent après la traduction de *Don Quichotte*. La plus jolie, *Claudine*, nouvelle savoyarde, est touchante. C'est l'histoire d'une petite bergère de Chamonix séduite par un touriste anglais qui, après l'avoir abandonnée et fait chasser de la maison paternelle, la retrouve et consent à l'épouser.

Selico, nouvelle africaine, *Valérie*, nouvelle italienne, *Zulbar*, conte oriental allégorique et philosophique, *Camiré*, histoire américaine, composent ce recueil non sans intérêt, mais assez justement oublié.

En 1786, désireux de produire une œuvre plus importante, il fait paraître *Numa Pompilius*, dédié à la Reine.

Ce roman historique lui coûta beaucoup de peine, de nombreuses recherches; il attacha une importance extrême à la *reconstitution* de ce héros romain sans parvenir à nous y intéresser. Il crut avoir fait une grande œuvre et ne nous donna qu'une fable dépourvue d'intérêt. Erreur commune à un grand nombre d'auteurs dont l'ouvrage le plus aimé est celui que dédaigne la postérité.

Traduite dans les principales langues d'Europe, l'œuvre trouva à l'étranger un accueil plus favorable qu'en France où on ne voulut voir en elle qu'une froide imitation de *Télémaque* : « Dans *Numa*, a écrit à ce sujet Boissy d'Anglas, l'auteur s'excuse spirituellement d'avoir essayé de marcher sur les traces de Fénelon ; il se trompe, car la prose de Fénelon est simple, harmonieuse et correcte ; mais si l'auteur de *Numa* a l'air presque toujours antique, c'est moins par l'expression dont il se sert que par le fond même des idées. » *Numa* fut donc une erreur, mais on la peut pardonner à Florian qui déjà marquait assez dans les lettres pour que l'Académie française l'accueillît dans son sein en 1788 ; il

1. Nous ne les rééditons pas dans cet ouvrage; elles ont un peu trop vieilli et forment avec *Numa Pompilius*, que nous ne publions pas non plus, 2 vol. in-8°.

n'avait que trente-trois ans. Peu d'écrivains ont eu ce privilège. Le fauteuil lui fut chaudement disputé par le savant Vicq-d'Azir, mais il dut son élection à la renommée de son premier protecteur, Voltaire, et à l'influence de son bienfaiteur le duc de Penthièvre. Il remplaça le cardinal de Luynes. Boissy d'Anglas, La Harpe, Marmontel avaient chaudement défendu sa candidature.

D'autres joies l'attendaient en cette heureuse année. Il fut élu en mars et il écrit à cette époque : « Depuis le mois de janvier je n'ai pas respiré un instant. J'ai été écrasé de bonheurs.... J'ai obtenu en trois semaines le brevet de lieutenant-colonel, la croix de Saint-Louis, mon fauteuil académique et une abbaye à six lieues de Paris, pour une tante à moi, religieuse à Arles. » A la fois sensible et rusé, Florian savait se créer des relations et s'en servir. « C'était un berger, mais un peu Normand, comme l'ont été bien des bergers. Sa passion pour la pastorale ne l'empêcha à aucun moment de savoir comment on réussit et l'on fait son chemin dans la littérature et dans la société. »

*
* *

Ses succès, qui devaient être suivis, hélas! des plus cruelles épreuves, n'interrompirent pas ses travaux. C'est en 1788 qu'il publia son autre œuvre de prédilection, *Estelle,* qu'avait précédée l'adaptation de la *Galatée* de Michel Cervantès.

Cette pastorale dont le style est châtié, dont le charme est réel, obtint le plus vif succès. « Toutes les jeunes femmes, tous les amoureux en raffolèrent; les sévères critiques eux-mêmes furent fléchis. »

Ils ont changé d'avis depuis cette époque, et se sont montrés injustement cruels. On a dit que les Pastorales étaient un genre fade et faux auquel était attaché le nom de Florian; qu'il fallait lire *Estelle* à quatorze ans et demi; qu'à quinze ans il était trop tard. Il n'en est pas moins vrai que beaucoup se sentent encore tendrement émus au récit des amours du tendre Némorin et de la naïve Estelle.

Malgré la férocité des sarcasmes de Rivarol, et l'épigramme de Le Brun qui voulait un loup dans cette bergerie, l'ouvrage est à jamais célèbre et mérite d'être relu à tous les âges de la vie.

Trois femmes ont passé pour en être les inspiratrices : la duchesse d'Orléans, fille du duc de Penthièvre; Mme Gonthier, actrice des Italiens et du théâtre Favart, dont Florian était fort épris, et qu'il aimait au point de lui donner des coups de cravache; enfin une jeune femme du monde dont le poète entendait ménager la modestie. Le malin auteur se plut à laisser croire à chacune qu'elle était la véritable inspiratrice de la chaste héroïne dont l'illustre Buffon, alors à la fin de sa vie, se montra le fervent admirateur. « La douce, l'aimable, l'intéressante Estelle, écrit-il à Florian, a suspendu mes maux. L'intérêt qu'elle m'inspire me faisait désirer d'arriver à la fin de chaque livre, et cependant je regrettais d'avoir un plaisir de moins à espérer. Mille grâces vous soient rendues de m'avoir procuré de si doux moments au milieu de mes souffrances. »

Sainte-Beuve, moins enthousiaste, après avoir laissé de côté le *Précis historique sur les Maures* qui est en tête de *Gonzalve de Cordoue*, déclare que c'est à ses *Fables* seulement qu'il veut s'attacher, car, selon lui, c'est par là uniquement et par son *Théâtre* que le nom de Florian a mérité de vivre.

*
* *

C'est au duc de Penthièvre que l'écrivain doit donc son immortalité,

car il écrivit les fables comme il avait composé son théâtre pour plaire à son bienfaiteur et obéir à son désir.

Il ne cessa de remettre sur le métier, de ciseler avec amour ces petits poèmes dont quelques-uns sont parfaits, jusqu'à la fin de sa vie pour ainsi dire, car le recueil ne parut que deux ans avant sa mort, en 1792.

Tous les sujets ne sont pas de son invention. « J'ai lu, nous dit-il dans un court préambule, beaucoup de fabulistes, et lorsque j'ai trouvé des sujets qui me convenaient, qui n'avaient pas été traités par La Fontaine, je ne me suis fait aucun scrupule de m'en emparer. J'en dois quelques-uns à Esope, à Bidpaï ou Pilpay[1], à Gay, aux fabulistes allemands, beaucoup plus à un Espagnol nommé Yriarte, poète dont je fais le plus grand cas, et qui m'a fourni mes apologues les plus heureux. »

Dans ses *Fables*, le talent de Florian se montre au complet avec son naturel gracieux, sa diction facile et spirituelle, avec une morale aimable et bienveillante, mais qui n'exclut ni la raillerie, ni la malice. Il avait cette malice en causant; il excellait à railler et à contrefaire. — Ces deux qualités se tiennent, a remarqué M. Arnault, bon juge en fait d'apologue et aussi de causticité. Et il nous représente Florian non pas du tout en doux *Abel* au teint blanc, avec des yeux bleus, mais au teint basané, avec une physionomie très peu sentimentale, animée par des yeux noirs et scintillants : « Ce n'étaient pas ceux du loup devenu berger, mais peut-être ceux du renard; la malice y dominait ».

Un peu affadi par le *protectorat* du duc de Penthièvre, Florian se dédoublait. — On ne retrouve rien dans ses écrits de cette vivacité de ton qui lui faisait dire au sujet de la place de gentilhomme qu'on sollicitait pour lui : « Il y a trop longtemps que je suis laquais (c'est-à-dire page) pour vouloir devenir valet de chambre ». Car le doux Florian s'exprimait ainsi en causant; on ne s'en douterait point à le lire. Florian, pour réussir dans le monde et saisir la veine du moment, avait eu à choisir dans ses propres goûts; il y avait en lui un coin de pastoureau et de troubadour langoureux, qu'il s'était plu à développer exclusivement, plume en main; sa réalité plus mêlée et plus vive valait mieux que cet idéal-là. M. Lacretelle a peint ce Florian réel qui avait le privilège d'inspirer partout la joie par ses bons mots, ses contes et ses chansons. « Plus jeune, il avait osé rire et pleurer à la fois dans ses Arlequinades pour Mme Gonthier, l'actrice des Italiens dont il était éperdument épris; plus mûr et un peu enhardi par les débuts de la Révolution, il osa être piquant, gai, malin, en même temps que moral encore et bienveillant, dans ses Fables. »

Certes il ne faut pas lui demander la perfection absolue de La Fontaine, mais la postérité s'accorde à lui assigner au second rang une très estimable place; ses poèmes ingénieux et faciles sont admirablement composés; il possède naturellement les qualités du fabuliste, l'invention, le style imagé, la moralité juste; il est, ajouterons-nous, plus facilement saisissable que son maitre et mieux à la portée de la jeunesse. Combien de ses moralités sont devenues des proverbes que chacun cite :

— Chacun son métier, les vaches seront bien gardées.

— Que ne fait-on passer avec un peu d'encens?

— Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

— Comptez sur la reconnaissance quand l'intérêt vous en répond.

— Il n'avait oublié qu'un point; c'était d'éclairer sa lanterne.

— A quoi bon tant d'amis? Un seul suffit, quand il vous aime.

Enfant de la Révolution, disciple de Voltaire, il a ajouté à ces locutions proverbiales des revendications justes, des remarques hardies.

Que montre le chien au jeune lion dont il fait l'éducation :

... Les abus du pouvoir, des peuples la misère,
Le lièvre, le lapin mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère...
Partout le faible terrassé
Le bœuf travaillant sans salaire
Et le singe récompensé.

Que fait dire le fabuliste au père indigné, gourmandant ses enfants qui se disputent une couvée de perdreaux, en se les jetant à la tête ?

Comment donc, petits rois, vos discordes cruelles
Font que tant d'innocents expirent par vos coups !
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles
Faut-il que l'on meure pour vous ?

Quelle remarque fait le pauvre au roi Alphonse, l'astronome qui sans cesse regarde les astres ?

Ce n'est pas de là haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain
Regardez à vos pieds; là vous verrez des hommes
Et des hommes manquant de pain !

Ses idées, ses croyances étaient donc empreintes du libéralisme le plus pur, mais elles ne purent le protéger contre la haine criminelle des bourreaux de la Terreur.

***

Florian ne fut pas seulement un grand écrivain, un esprit indépendant et fier, un esprit courageux, un patriote éclairé, il se montra encore en toutes circonstances un honnête homme : après la mort de son père qui lui laissa ses domaines chargés de dettes, du fait surtout des dissipations de son aïeul, il n'hésita pas à se dessaisir de ce qu'il possédait pour désintéresser tous les créanciers et payer intégralement les dettes de sa famille. Le château de Florian fut vendu et il lui resta pour tout bien, l'estime de ses amis.

Retiré à Sceaux, depuis la mort du duc de Penthièvre, l'écrivain était l'habituel commensal de Mme de La Briche, belle-sœur de Mme d'Houdetot et belle-mère de M. le comte Molé.

Cette châtelaine, aimable entre toutes, à qui est dédiée la fable des Sarigues, réunissait chaque été dans son magnifique et délicieux château du Marais la société la plus élégante et la plus choisie; Florian y présidait à la représentation de ses pièces, et, à la fois auteur, acteur, metteur en scène, il était l'âme des divertissements.

Sainte-Beuve, dans une page exquise, l'a peint à cette dernière époque de sa vie.

« Dans la première quinzaine de septembre 1793, le château privilégié réunissait encore, au sein de sa douce et fraîche vallée, une vingtaine de personnes de tout âge, hommes, femmes, tous plus ou moins menacés, et qui, au milieu des idées de ruine, de prison et de mort même dont chacun était environné alors, tâchaient d'oublier l'orage et de jouir ensemble des derniers beaux jours. Le ciel n'avait jamais été d'une sérénité plus pure, plus inaltérable. C'était, m'a raconté un témoin fidèle, une sorte d'enivrement, de bonheur mêlé d'un charme attendri, une gaieté quelquefois forcée et pourtant toujours vive. Pas un moment n'était laissé aux souvenirs; on ne se quittait point, de peur de se

retrouver avec un nuage au front. Cependant au milieu de ces plaisirs Florian qui en était l'âme, et qui redoublait pour en donner à chacun les saillies de sa gaité communicative, s'arrêtait quelquefois tout rêveur en disant : « Croyez-moi ; nous paierons bien cher ces jours heureux ».

Il se montra prophète ; sans retard la Terreur lui donna raison.

Cependant depuis deux ans, depuis 1791, époque de la création des Gardes nationales en France, Florian, ancien officier de cavalerie, était commandant de la garde nationale de Sceaux et n'avait cessé de se consacrer avec zèle à ces fonctions. Il se tenait à l'écart de toute politique et avait embrassé avec enthousiasme la cause du peuple. Mais les temps s'étaient assombris ; les haines s'accumulaient. On venait de promulguer le décret du 16 avril 1794, qui exilait à dix lieues de Paris les ci-devant nobles devenus suspects.

Il se voyait à regret obligé de quitter la ville de Sceaux, où il se plaisait dans sa retraite, dont il était le bienfaiteur. Pour obtenir la faveur d'être autorisé à rester à Paris, d'être mis en réquisition pour qu'il pût continuer ses utiles travaux, il s'adressa à Boissy d'Anglas qui plaida sa cause. Fatale imprudence !

Un citoyen Bouquier, qui faisait partie du Comité d'instruction publique chargé d'instruire sur ces cas, fulmina contre Florian. L'illustre citoyen Bouquier n'aimait pas les gens de lettres :

« Ils sont tous aristocrates et contre-révolutionnaires, hurla-t-il à la réunion ; on ne pourra jamais rien en faire de bon. Ce Voltaire, dont on parle tant, il était royaliste et aristocrate, et il aurait émigré un des premiers s'il avait vécu. Et Rousseau ? il n'y a qu'à lire ses écrits pour voir qu'il aurait été fédéraliste et modéré : ton Florian ne vaut pas mieux, malgré ses histoires et ses phrases. »

En conséquence, le 13 juillet, Florian fut arrêté dans sa maison par ordre du Comité de sûreté générale et incarcéré à Paris dans la prison de la *Bourbe*, dite *Port-Libre*, située rue d'Enfer.

Une fois dans les serres du comité de salut public, il ne put s'échapper. En vain *Guillaume Tell* prouvait son civisme ; en vain ses lettres étaient éloquentes ; il eut beau s'écrier : « Un fabuliste, un berger, le chantre de *Galatée* et d'*Estelle* peut-il commettre des crimes, peut-il seulement en concevoir ? Si l'on me croit coupable qu'on me juge ; mais si je suis innocent que l'on me rende à la liberté, à mes ouvrages, à mes ouvriers d'imprimerie, que j'ai fait vivre depuis quinze ans et que ma détention empêche de poursuivre une très grande entreprise. »

On ne l'écouta pas. Durant de longs jours il vécut à la Bourbe, au milieu de six cents prisonniers dont les plus illustres étaient, chaque matin, appelés par le geôlier pour monter sur la charrette destinée au charnier populaire. La fièvre le saisit ; nulle réponse à de nouveaux appels à la justice. Ses nuits se passaient dans l'agitation, dans le désespoir. Il fléchissait, lui si brave, devant cette horrible torture, à cette époque terrible que Michelet a ainsi décrite :

« La situation devenait épouvantablement tendue. On pouvait le reconnaître à l'abattement des Jacobins.

« Le chiffre des prisonniers avait dépassé huit mille. On en avait entassé deux mille dans la seule enceinte, fort étroite, des Quatre-Nations (aujourd'hui l'Institut). Parmi les prisonniers étaient les noms les plus populaires de la France, Florian, Parny ; les plus glorieux, Hoche et Kellermann ; les plus patriotes, Antonnelle. Qui pouvait se vanter d'être plus avancé que le chef du jury de 93 ?

De révolte aucune apparence. Extrême était l'abattement. La guillotine roulait à son heure, faisait son repas. Les charrettes de cette boucherie venaient lui apporter sa viande ; le tombereau retournait plein. C'était une sorte de routine, une mécanique arrangée. Chacun semblait

habitué. Était-ce blasement ou vertige? Ce qu'on peut dire, c'est que l'homme qui semblait tourner cette roue, Fouquier-Tinville, commençait à s'éblouir. On assure qu'il eut l'idée d'introniser la guillotine au tribunal même. Les comités lui demandèrent s'il était devenu fou.

« La terreur n'augmentait pas : soixante têtes, quarante ou trente, pour l'effet, c'était même chose. Mais l'horreur venait. »

Elle ne cessa qu'après la chute de la tyrannie.

La chute de Robespierre, le 9 thermidor, rendit Florian à la liberté, mais le chagrin et l'effroi l'avaient frappé à mort et il ne quitta la prison que pour aller s'éteindre dans les bras de ses amis.

Il fut inhumé à Sceaux. Il n'avait que trente-neuf ans.

Ainsi ne purent être exaucés les vœux que jadis il formulait si poétiquement en ces termes :

« Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alisier de mon village, où les bergères se rassemblent pour danser? Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arracher le gazon qui couvrirait mon tombeau; que les enfants, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés; je voudrais enfin que les bergers de la contrée y fussent quelquefois attendris, en y lisant cette inscription :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami;
Il vécut toujours a la ville
Et son cœur fut toujours ici.

⁂

Le magnifique palais de Sceaux bâti par Colbert, où Racine fit entendre ses premiers vers à Louis XIV, où passèrent Voltaire et Fontenelle, les statues, les arbres des jardins splendides tombèrent sous la pioche des démolisseurs.

La Révolution fit passer la charrue sur ses ruines.

En 1839, la petite ville ouvrit une souscription publique pour élever un monument, un cyppe surmonté du buste en bronze au fabuliste.

Depuis ce temps, le nom de Florian chanté encore il y a cinquante ans aux jeux floraux de la ville d'Anduze, s'est oublié peu à peu. Les jeunes gens ne le lisent plus guère que dans les anthologies, mais il en sera de son œuvre comme de toutes celles qui, quoique parfaites, subissent le caprice des modes littéraires. Elle renaitra.

La remarquable édition pour laquelle nous publions cette notice contribuera, nous en sommes certain, à raviver la mémoire du poète exquis tant aimé de nos pères. Peu de livres eurent jadis des éditions plus nombreuses et plus belles.

La nôtre d'une grande variété et d'une grande richesse d'illustration, apprendra de nouveau à la jeunesse française les fables immortelles de Florian.

A. B.

LES FABLES





« Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble. »

LIVRE PREMIER

La Fable et la Vérité.

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits;
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits,
Jeunes et vieux fuyaient sa vue :
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très brillants.
Eh! vous voilà! bonjour, dit-elle :
Que faites-vous ici seule sur un chemin?
La Vérité répond : Vous le voyez, je gèle :
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite,
Je leur fais peur à tous. Hélas! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue;
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous;
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie.



Un bœuf, un baudet, un cheval,
Se disputaient la préséance

Le Bœuf, le Cheval et l'Ane.

Un bœuf, un baudet, un cheval,
Se disputaient la préséance.
Un baudet! direz-vous, tant d'orgueil lui sied mal.
A qui l'orgueil sied-il? et qui de nous ne pense
Valoir ceux que le rang, les talents, la naissance,
Élèvent au-dessus de nous?
Le bœuf, d'un ton modeste et doux,
Alléguait ses nombreux services,
Sa force, sa docilité;
Le coursier sa valeur, ses nobles exercices;
Et l'âne son utilité.
Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres :
En voici venir trois, exposons-leur nos titres.
Si deux sont d'un avis, le procès est jugé.
Les trois hommes venus, notre bœuf est chargé
D'être le rapporteur; il explique l'affaire,
Et demande le jugement;
Un des juges choisis, maquignon bas-normand,
Crie aussitôt : La chose est claire,
Le cheval a gagné. Non pas, mon cher confrère,
Dit le second jugeur : c'était un gros meûnier;
L'âne doit marcher le premier :
Tout autre avis serait d'une injustice extrême
Oh! que nenni, dit le troisième,
Fermier de sa paroisse et riche laboureur;
Au bœuf appartient cet honneur.
Quoi! reprend le coursier, écumant de colère,
Votre avis n'est dicté que par votre intérêt?
Eh mais, dit le Normand, par quoi donc, s'il vous plaît?
N'est-ce pas le code ordinaire?



Le Roi et les deux Bergers.

Certain monarque un jour déplorait sa misère,
Et se lamentait d'être roi :
Quel pénible métier! disait-il : sur la terre
Est-il un seul mortel contredit comme moi?
Je voudrais vivre en paix, on me force à la guerre;
Je chéris mes sujets, et je mets des impôts;
J'aime la vérité, l'on me trompe sans cesse;
Mon peuple est accablé de maux,
Je suis consumé de tristesse :
Partout je cherche des avis,
Je prends tous les moyens, inutile est ma peine;
Plus j'en fais, moins je réussis.
Notre monarque alors aperçoit dans la plaine
Un troupeau de moutons maigres, de près tondus,
Des brebis sans agneaux, des agneaux sans leurs mères,
Dispersés, bêlants, éperdus,
Et des béliers sans force errant dans les bruyères.
Leur conducteur Guillot allait, venait, courait :
Tantôt à ce mouton qui gagne la forêt,
Tantôt à cet agneau qui demeure derrière,
Puis à sa brebis la plus chère;
Et tandis qu'il est d'un côté,
Un loup prend un mouton qu'il emporte bien vite
Le berger court, l'agneau qu'il quitte
Par une louve est emporté.
Guillot, tout haletant, s'arrête,
S'arrache les cheveux, ne sait plus où courir
Et, de son poing frappant sa tête,
Il demande au ciel de mourir.
Voilà bien ma fidèle image!
S'écria le monarque; et les pauvres bergers,
Comme nous autres rois, entourés de dangers,
N'ont pas un plus doux esclavage :
Cela console un peu. Comme il disait ces mots,
Il découvre en un pré le plus beau des troupeaux,
Des moutons gras, nombreux, pouvant marcher à peine,
Tant leur riche toison les gêne,
Des béliers grands et fiers, tous en ordre paissants,
Des brebis fléchissant sous le poids de la laine,
Et de qui la mamelle pleine
Fait accourir de loin les agneaux bondissants.

Leur berger, mollement étendu sous un hêtre,
Faisait des vers pour son Iris,
Les chantait doucement aux échos attendris,
Et puis répétait l'air sur son hautbois champêtre.
Le roi, tout étonné, disait : Ce beau troupeau
Sera bientôt détruit; les loups ne craignent guère
Les pasteurs amoureux qui chantent leur bergère;
On les écarte mal avec un chalumeau.
Ah! comme je rirais!... Dans l'instant le loup passe,
Comme pour lui faire plaisir;
Mais à peine il paraît, que, prompt à le saisir,
Un chien s'élance et le terrasse.
Au bruit qu'ils font en combattant,
Deux moutons, effrayés, s'écartent dans la plaine :
Un autre chien part, les ramène,
Et pour rétablir l'ordre il suffit d'un instant.
Le berger voyait tout couché dessus l'herbette,
Et ne quittait pas sa musette.
Alors le roi, presque en courroux,
Lui dit : Comment fais-tu? les bois sont pleins de loups,
Tes moutons gras et beaux sont au nombre de mille,
Et, sans en être moins tranquille,
Dans cet heureux état toi seul tu les maintiens!
Sire, dit le berger, la chose est fort facile;
Tout mon secret consiste à choisir de bons chiens.





Les deux Voyageurs.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit : Pour nous la bonne aubaine!
Non, répond Thomas froidement,
Pour nous n'est pas bien dit, *pour moi* c'est différent.
Lubin ne souffle plus; mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas, tremblant, et non sans cause,
Dit : Nous sommes perdus! Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot; mais *toi*, c'est autre chose.
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris;
Il tire la bourse et la donne.
Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

Les Serins et le Chardonneret.

Un amateur d'oiseaux avait, en grand secret,
Parmi les œufs d'un serine
Glissé l'œuf d'un chardonneret.
La mère des serins, bien plus tendre que fine,
Ne s'en aperçut point, et couva comme sien
Cet œuf qui dans peu vint à bien.
Le petit étranger, sorti de sa coquille,
Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,
Par eux traité ni plus ni moins
Que s'il était de la famille.
Cou hé dans le duvet, il dort le long du jour
A côté des serins dont il se croit le frère,
Reçoit la béquée à son tour,
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.
Chaque oisillon grandit, et, devenant oiseau,
D'un brillant plumage s'habille;
Le chardonneret seul ne devient point jonquille,
Et ne se croit pas moins des serins le plus beau.
Ses frères pensent tout de même :
Douce erreur qui toujours fait voir l'objet qu'on aime
Ressemblant à nous trait pour trait!
Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret
Vient lui dire : Il est temps enfin de vous connaître;
Ceux pour qui vous avez de si doux sentiments
Ne sont point du tout vos parents.
C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître.
Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous,
Vous avez le corps fauve et la tête écarlate,
Le bec... Oui, dit l'oiseau, j'ai ce qu'il vous plaira;
Mais je n'ai point une âme ingrate,
Et mon cœur toujours chérira
Ceux qui soignèrent mon enfance.
Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,
J'en suis fâché; mais leur cœur et le mien
Ont une grande ressemblance.
Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien,
Leurs soins me prouvent le contraire :
Rien n'est vrai comme ce qu'on sent.
Pour un oiseau reconnaissant
Un bienfaiteur est plus qu'un père.



A droite, à gauche, il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prête :

Le Chat et le Miroir.

Philosophes hardis, qui passez votre vie
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
Daignez écouter, je vous prie,
Ce trait du plus sage des chats.
Sur une table de toilette
Ce chat aperçut un miroir;
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir
Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
Et passe de l'autre côté,
Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.
Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,
Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Une patte par-ci, l'autre par-là; de sorte
Qu'il puisse partout le saisir.
Alors, croyant le bien tenir,
Doucement vers la glace il incline la tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant,
A droite, à gauche, il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prête :
Mais il perd l'équilibre, il tombe et n'a rien pris.
Alors, sans davantage attendre,
Sans chercher plus long-temps ce qu'il ne peut comprendre,
Il laisse le miroir et retourne aux souris.
Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère?
Une chose que notre esprit,
Après un long travail, n'entend ni ne saisit,
Ne nous est jamais nécessaire.



La Carpe et les Carpillons.

Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier plus dangereux encor.
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs, descendaient des montagnes
Le fleuve, enflé par eux, s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
Ah! ah! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse?
Crains-tu pour nous les hameçons?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse;
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde,
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel.
Ne croyez pas cela, répond la vieille mère;
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant :
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
Bah! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent;
Bientôt ils furent pris,
Et frits.
Pourquoi quittaient-ils la rivière?
Pourquoi? je le sais trop, hélas!
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère,
C'est que.... c'est que.... Je ne finirais pas.



Le Calife.

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique,
Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique;
L'or, le jaspe, l'azur, décoraient le parvis;
Dans les appartements embellis de sculpture,
Sous des lambris de cèdre, on voyait réunis
Et les trésors du luxe, et ceux de la nature,
Les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorants, les chefs-d'œuvre de l'art,
    Et les fontaines jaillissantes,
    Roulant leurs ondes bondissantes
    A côté des lits de brocart.
Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.
    Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dette et sans soucis pénibles,
    Le bon vieillard, libre, oublié,
    Coulait des jours doux et paisibles,
    Point envieux, point envié.
    J'ai déjà dit que sa retraite
    Masquait le devant du palais.
Le visir veut d'abord, sans forme de procès,
    Qu'on abatte la maisonnette;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier,
On lui porte de l'or. Non, gardez votre somme,
    Répond doucement le pauvre homme;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier :
Et, quant à ma maison, je ne puis m'en défaire;
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père,
    Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
    Il peut détruire ma chaumière :
    Mais, s'il le fait, il me verra
Venir, chaque matin, sur la dernière pierre
    M'asseoir et pleurer ma misère;

Je connais Almamon, son cœur en gémira.
Cet insolent discours excita la colère
Du visir, qui voulait punir ce téméraire,
Et sur-le-champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit : Non,
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée;
Ma gloire tient à sa durée :
Je veux que nos neveux, en la considérant,
Y trouvent de mon règne un monument auguste;
En voyant le palais ils diront : Il fut grand;
En voyant la chaumière ils diront : Il fut juste.



La Mort.

La Mort, reine du monde, assembla, certain jour,
Dans les enfers toute sa cour.
Elle voulait choisir un bon premier ministre
Qui rendit ses états encor plus florissants.
Pour remplir cet emploi sinistre,
Du fond du noir Tartare s'avancent à pas lents
La Fièvre, la Goutte et la Guerre.
C'étaient trois sujets excellens;
Tout l'enfer et toute la terre
Rendaient justice à leurs talents.



La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite.
On ne pouvait nier qu'elle n'eût du mérite,
Nul n'osait lui rien disputer;
Lorsque d'un médecin arriva la visite,
Et l'on ne sut alors qui devait l'emporter.
La Mort même était en balance :
Mais les Vices étant venus,
Dès ce moment la Mort n'hésita plus,
Elle choisit l'Intempérance.

Les deux Jardiniers.

Deux frères jardiniers avaient par héritage
Un jardin dont chacun cultivait la moitié ;
Liés d'une étroite amitié,
Ensemble ils faisaient leur ménage.
L'un d'eux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,
Se croyait un très grand docteur;
Et monsieur Jean passait sa vie
A lire l'almanach, à regarder le temps,
Et la girouette et les vents.
Bientôt, donnant l'essor à son rare génie,
Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
Des milliers de pois peuvent sortir si vite;
Pourquoi la graine du tilleul,
Qui produit un grand arbre, est pourtant plus petite
Que la fève qui meurt à deux pieds du terrain;
Enfin par quel secret mystère
Cette fève, qu'on sème au hasard sur la terre,
Sait se retourner dans son sein,
Place en bas sa racine et pousse en haut sa tige.
Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige
De ne point pénétrer ces importants secrets,
Il n'arrose point son marais;
Ses épinards et sa laitue
Sèchent sur pied; le vent du nord lui tue
Ses figuiers qu'il ne couvre pas.
Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse;
Et le pauvre docteur, avec ses almanachs,
N'a que son frère pour ressource.
Celui-ci, dès le grand matin,
Travaillait en chantant quelque joyeux refrain,
Bêchait, arrosait tout du pêcher à l'oseille.
Sur ce qu'il ignorait sans vouloir discourir,
Il semait bonnement pour pouvoir recueillir.
Aussi dans son terrain tout venait à merveille;
Il avait des écus, des fruits et du plaisir.
Ce fut lui qui nourrit son frère;
Et quand monsieur Jean, tout surpris,
S'en vint lui demander comment il savait faire :
Mon ami, lui dit-il, voici tout le mystère :
Je travaille, et tu réfléchis;
Lequel rapporte davantage?
Tu te tourmentes, je jouis;
Qui de nous deux est le plus sage?



« Je travaille, et tu réfléchis :
Lequel rapporte davantage ? »

Le Chien et le Chat.

Un chien, vendu par son maître,
Brisa sa chaîne, et revint
Au logis qui le vit naître.
Jugez de ce qu'il devint
Lorsque, pour prix de son zèle,
Il fut de cette maison
Reconduit par le bâton
Vers sa demeure nouvelle.
Un vieux chat, son compagnon,
Voyant sa surprise extrême,
En passant lui dit ce mot :
Tu croyais donc, pauvre sot,
Que c'est pour nous qu'on nous aime !





« Tu croyais donc, pauvre sot,
Que c'est pour nous qu'on nous aime. »

Le Vacher et le Garde-Chasse.

Colin gardait un jour les vaches de son père;
Colin n'avait pas de bergère,
Et s'ennuyait tout seul. Le garde sort du bois :
Depuis l'aube, dit-il, je cours, dans cette plaine,
Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,
Et qui m'a mis tout hors d'haleine.
Il vient de passer par là-bas,
Lui répondit Colin : mais si vous êtes las,
Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,
Et j'irai faire votre chasse;
Je réponds du chevreuil. — Ma foi, je le veux bien :
Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien,
Va le tuer. Colin s'apprête,
S'arme, appelle Sultan. Sultan, quoiqu'à regret,
Court avec lui vers la forêt.
Le chien bat les buissons; il va, vient, sent, arrête,
Et voilà le chevreuil.... Colin, impatient,
Tire aussitôt, manque la bête,
Et blesse le pauvre Sultan.
A la suite du chien qui crie,
Colin revient à la prairie.
Il trouve le garde ronflant;
De vaches, point; elles étaient volées.
Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux,
Parcourt en gémissant les monts et les vallées.
Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,
Colin retourne chez son père,
Et lui conte en tremblant l'affaire.
Celui-ci, saisissant un bâton de cormier,
Corrige son cher fils de ses folles idées,
Puis lui dit : Chacun son métier,
Les vaches seront bien gardées.





« Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,
Et j'irai faire votre chasse. »

La Coquette et l'Abeille.

Chloé, jeune, jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettait au travail, j'entends à sa toilette;
Et là, souriant, minaudant,
Elle disait à son cher confident
Les peines, les plaisirs, les projets de son âme.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant.
Au secours! au secours! crie aussitôt la dame :
Venez, Lise, Marton, accourez promptement.
Chassez ce monstre ailé. Le monstre insolemment
Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton, en fureur,
Saisit l'abeille et se dispose
A l'écraser. Hélas! lui dit avec douceur
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur :
La bouche de Chloé me semblait une rose :
Et j'ai cru... Ce seul mot à Chloé rend ses sens :
Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère :
D'ailleurs sa piqûre est légère;
Depuis qu'elle te parle, à peine je la sens.
Que ne fait-on passer avec un peu d'encens!





« Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère;
D'ailleurs sa piqûre est légère. »

L'Éléphant blanc.

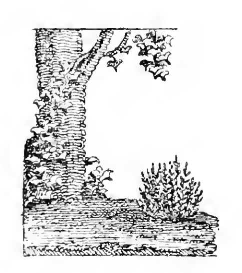
Dans certains pays de l'Asie
On révère les éléphants,
Surtout les blancs.
Un palais est leur écurie,
On les sert dans des vases d'or :
Tout homme à leur aspect s'incline vers la terre,
Et les peuples se font la guerre
Pour s'enlever ce beau trésor.
Un de ces éléphants, grand penseur, bonne tête,
Voulut savoir un jour d'un de ses conducteurs
Ce qui lui valait tant d'honneurs,
Puisqu'au fond, comme un autre, il n'était qu'une bête.
Ah! répond le cornac, c'est trop d'humilité;
L'on connaît votre dignité;
Et toute l'Inde sait qu'au sortir de la vie
Les âmes des héros qu'a chéris la patrie
S'en vont habiter quelque temps
Dans les corps des éléphants blancs.
Nos talapoins l'on dit, ainsi la chose est sûre.
— Quoi! vous nous croyez des héros?
— Sans doute. — Et sans cela nous serions en repos,
Jouissant dans les bois des biens de la nature?
— Oui! seigneur. — Mon ami, laisse-moi donc partir,
Car on t'a trompé, je t'assure;
Et, si tu veux y réfléchir,
Tu verras bientôt l'imposture :
Nous sommes fiers et caressants;
Modérés, quoique tout-puissants;
On ne nous voit point faire injure
A plus faibles que nous; l'amour dans notre cœur
Reçoit des lois de la pudeur;
Malgré la faveur où nous sommes,
Les honneurs n'ont jamais altéré nos vertus :
Quelles preuves faut-il de plus?
Comment nous croyez-vous des hommes?



Le Lierre et le Thym.

Que je te plains, petite plante !
Disait un jour le lierre au thym :
Toujours ramper, c'est ton destin ;
Ta tige chétive et tremblante
Sort à peine de terre, et la mienne dans l'air,
Unie au chêne altier que chérit Jupiter,
S'élance avec lui dans la nue,
Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue,
Je ne puis sur ce point disputer avec toi :
Mais je me soutiens par moi-même ;
Et sans cet arbre, appui de ta faiblesse extrême,
Tu ramperais plus bas que moi.

Traducteurs, éditeurs, faiseurs de commentaires,
Qui nous parlez toujours de grec ou de latin
Dans vos discours préliminaires,
Retenez ce que dit le thym.



Le Chat et la Lunette.

Un chat sauvage et grand chasseur
S'établit, pour faire bombance,
Dans le parc d'un jeune seigneur
Où lapins et perdrix étaient en abondance.
Là ce nouveau Nembrod, la nuit comme le jour,
A la course, à l'affût également habile,
Poursuivait, attendait, immolait tour à tour
Et quadrupède et volatile.
Les gardes épiaient l'insolent braconnier :
Mais, dans le fort du bois caché près d'un terrier,
Le drôle trompait leur adresse.
Cependant il craignait d'être pris à la fin,
Et se plaignait que la vieillesse
Lui rendît l'œil moins sûr, moins fin.
Ce penser lui causait souvent de la tristesse;
Lorsqu'un jour il rencontre un petit tuyau noir
Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes :
C'était une de ces lunettes
Faites pour l'Opéra, que, par hasard, un soir,
Le maître avait perdue en ce lieu solitaire.



Le chat d'abord la considère,
La touche de sa griffe, et de l'extrémité
La fait à petits coups rouler sur le côté,

Court après, s'en saisit, l'agite, la remue;
Etonné que rien n'en sortit,
Il s'avise à la fin d'appliquer à sa vue
Le verre d'un des bouts, c'était le plus petit.
Alors il aperçoit sous la verte coudrette
Un lapin que ses yeux tout seuls ne voyaient pas.
Ah! quel trésor! dit-il en serrant sa lunette,
Et courant au lapin qu'il croit à quatre pas.
Mais il entend du bruit; il reprend sa machine,
S'en sert par l'autre bout, et voit dans le lointain
Le garde qui vers lui chemine.
Pressé par la peur, par la faim,
Il reste un moment incertain,
Hésite, réfléchit, puis de nouveau regarde :
Mais toujours le gros bout lui montre loin le garde,
Et le petit tout près lui fait voir le lapin.
Croyant avoir le temps, il va manger la bête;
Le garde est à vingt pas qui vous l'ajuste au front,
Lui met deux balles dans la tête,
Et de sa peau fait un manchon.

Chacun de nous a sa lunette
Qu'il retourne suivant l'objet :
On voit là-bas ce qui déplait,
On voit ici ce qu'on souhaite.



Le jeune Homme et le Vieillard.

De grâce apprenez-moi comment l'on fait fortune,
Demandait à son père un jeune ambitieux.
Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux;
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
Au service de la patrie.
— Oh! trop pénible est cette vie;
Je veux des moyens moins brillants.
— Il en est de plus sûrs, l'intrigue... — Elle est trop vile.
Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.
— Eh bien! sois un simple imbécile,
J'en ai vu beaucoup réussir.



La Taupe et les Lapins.

Chacun de nous souvent connait bien ses défauts;
En convenir, c'est autre chose :
On aime mieux souffrir de véritables maux,
Que d'avouer qu'ils en sont cause.
Je me souviens à ce sujet
D'avoir été témoin d'un fait
Fort étonnant et difficile à croire :
Mais je l'ai vu, voici l'histoire.
Près d'un bois, le soir, à l'écart,
Dans une superbe prairie,
Des lapins s'amusaient sur l'herbette fleurie,
A jouer au colin-maillard.
Des lapins! direz-vous, la chose est impossible.
Rien n'est plus vrai pourtant : une feuille flexible
Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquait,
Et puis sous le cou se nouait.
Un instant en faisait l'affaire.
Celui que ce ruban privait de la lumière
Se plaçait au milieu; les autres, alentour,
Sautaient, dansaient, faisaient merveilles,
S'éloignaient, venaient tour à tour
Tirer sa queue ou ses oreilles.
Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,
Sans craindre pot au noir, jette au hasard la patte :
Mais la troupe échappe à la hâte,
Il ne prend que du vent, il se tourmente en vain,
Il y sera jusqu'à demain.
Une taupe, assez étourdie,
Qui sous terre entendit ce bruit,
Sort aussitôt de son réduit,
Et se mêle dans la partie.
Vous jugez que, n'y voyant pas,
Elle fut prise au premier pas.
Messieurs, dit un lapin, ce serait conscience,
Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur
Nous fassions un peu de faveur;
Elle est sans yeux et sans défense,
Ainsi je suis d'avis... Non, répond avec feu
La taupe, je suis prise, et prise de bon jeu;



Mettez-moi le bandeau. — Très volontiers, ma chère,
Le voici : mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
Que nous serrions le nœud bien fort.
— Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère,
Serrez bien, car j'y vois.... Serrez, j'y vois encor.

Le Rossignol et le Prince.

Un jeune prince, avec son gouverneur,
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait suivant l'usage;
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantait sous le feuillage :
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant;
Et, comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage.
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux?
C'est, lui dit le mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :
Les sots savent tous se produire;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.





« J'ai des jambes et vous des yeux :
Moi, je vais vous porter ; vous vous serez mon guide... »

L'Aveugle et le Paralytique.

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit : suivons tous sa doctrine.
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie :
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint ; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Etait sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva :
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :
Unissons-les, mon frère, il seront moins affreux.
Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas ;
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
A quoi? répond l'aveugle, écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire :
J'ai des jambes, et vous des yeux :
Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide :
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés :
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

L'Enfant et le Dattier.

Non loin des rochers de l'Atlas,
Au milieu des déserts où cent tribus errantes
Promènent au hasard leurs chameaux et leurs tentes,
Un jour certain enfant précipitait ses pas.
C'était le jeune fils de quelque musulmane,
Qui s'en allait en caravane.
Quand sa mère dormait, il courait le pays.
Dans un ravin profond, loin de l'aride plaine,
Notre enfant trouve une fontaine;



Auprès, un beau dattier tout couvert de ses fruits.
Oh! quel bonheur! dit-il: ces dattes, cette eau claire,
M'appartiennent : sans moi, dans ce lieu solitaire,
Ces trésors cachés, inconnus,
Demeuraient à jamais perdus.
Je les ai découverts, ils sont ma récompense.
Parlant ainsi, l'enfant vers le dattier s'élance,
Et jusqu'à son sommet tâche de se hisser.
L'entreprise était périlleuse;
L'écorce tantôt nue, et tantôt raboteuse,
Lui déchirait les mains, ou les faisait glisser.
Deux fois il retomba; mais d'une ardeur nouvelle
Il recommence de plus belle,
Et parvient enfin, haletant,
A ces fruits qu'il désirait tant.
Il se jette alors sur les dattes,
Se tenant d'une main, de l'autre fourrageant,
Et mangeant
Sans choisir les plus délicates.

Tout à coup voilà notre enfant
Qui réfléchit et qui descend.
Il court chercher sa bonne mère,
Prend avec lui son jeune frère,
Les conduit au dattier. Le cadet incliné,
S'appuyant au tronc qu'il embrasse,
Présente son dos à l'aîné;
L'autre y monte, et de cette place,
Libre de ses deux bras, sans efforts, sans danger,
Cueille et jette les fruits : la mère les ramasse,
Puis sur un linge blanc prend soin de les ranger.
La récolte achevée, et la nappe étant mise,
Les deux frères tranquillement,
Souriant à leur mère au milieu d'eux assise,
Viennent au bord de l'eau faire un repas charmant.

De la société ceci nous peint l'image :
Je ne connais de biens que ceux que l'on partage.
Cœurs dignes de sentir le prix de l'amitié,
Retenez cet ancien adage :
Le tout ne vaut pas la moitié.



Pandore.

Quand Pandore eut reçu la vie,
Chaque dieu de ses dons s'empressa de l'orner.
Vénus, malgré sa jalousie,
Détacha sa ceinture et vint la lui donner.
Jupiter, admirant cette jeune merveille,
Craignait pour les humains ses attraits enchanteurs.
Vénus rit de sa crainte, et lui dit à l'oreille :
Elle blessera bien des cœurs ;
Mais j'ai caché dans ma ceinture
Les *caprices* pour affaiblir
Le mal que fera sa blessure,
Et les *faveurs* pour en guérir.



LIVRE II

La Mère, l'Enfant et les Sarigues.

A MADAME DE LA BRICHE.

Vous, de qui les attraits, la modeste douceur,
Savent tout obtenir et n'osent rien prétendre,
Vous que l'on ne peut voir sans devenir plus tendre,
Et qu'on ne peut aimer sans devenir meilleur,
Je vous respecte trop pour parler de vos charmes,
De vos talents, de votre esprit...
Vous aviez déjà peur : bannissez vos alarmes,
C'est de vos vertus qu'il s'agit.
Je veux peindre en mes vers des mères le modèle,
Le sarigue [1], animal peu connu parmi nous,
Mais dont les soins touchants et doux,
Dont la tendresse maternelle,
Seront de quelque prix pour vous.
Le fond du conte est véritable :
Buffon m'en est garant; qui pourrait en douter?
D'ailleurs tout dans ce genre a droit d'être croyable,
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.

Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle;
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.

1. Espèce de renard du Pérou. (Buffon, *Histoire naturelle.*)

Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir
L'enfant frappe des mains : la sarigue attentive,
Se dresse, et, d'une voix plaintive,
Jette un cri ; les petits aussitôt d'accourir,



Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire :
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis
Ils disparaissent tous ; la mère avec vitesse
S'enfuit emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.



Le vieux Arbre et le Jardinier.

Un jardinier, dans son jardin,
Avait un vieux arbre stérile;
C'était un grand poirier qui jadis fut fertile :
Mais il avait vieilli, tel est notre destin.



Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin ;
Le voilà qui prend sa cognée.
Au premier coup l'arbre lui dit :

Respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
Que je t'ai donné chaque année.
La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant,
N'assassine pas un mourant
Qui fut ton bienfaiteur. Je te coupe avec peine,
Répond le jardinier; mais j'ai besoin de bois.
Alors, gazouillant à la fois,
De rossignols une centaine
S'écrie : Epargne-le, nous n'avons plus que lui :
Lorsque ta femme vient s'asseoir sous son ombrage
Nous la réjouissons par notre doux ramage;
Elle est seule souvent, nous charmons son ennui
Le jardinier les chasse et rit de leur requête;
Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
Sort aussitôt du tronc, en lui disant : Arrête,
Écoute-nous, homme inhumain!
Si tu nous laisses cet asile,
Chaque jour nous te donnerons
Un miel délicieux dont tu peux à la ville
Porter et vendre les rayons ;
Cela te touche-t-il? J'en pleure de tendresse,
Répond l'avare jardinier :
Eh! que ne dois-je pas à ce pauvre poirier
Qui m'a nourri dans ma jeunesse?
Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux;
C'en est assez pour moi : qu'ils chantent en repos.
Et vous, qui daignerez augmenter mon aisance,
Je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton.
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc.

Comptez sur la reconnaissance
Quand l'intérêt vous en répond.



La Brebis et le Chien.

La brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.
Ah! disait la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups et souvent le trépas.
Moi, qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants.
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.



Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste!
Il est vrai, dit le chien : mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire.

Le bon Homme et le Trésor.

Un bon homme de mes parents,
Que j'ai connu dans mon jeune âge,
Se faisait adorer de tout son voisinage :
Consulté, vénéré des petits et des grands,
Il vivait dans sa terre en véritable sage.
Il n'avait pas beaucoup d'écus,
Mais cependant assez pour vivre dans l'aisance;
En revanche, force vertus,
Du sens, de l'esprit par-dessus,
Et cette aménité que donne l'innocence.
Quand un pauvre venait le voir,
S'il avait de l'argent, il donnait des pistoles;
Et, s'il n'en avait point, du moins par ses paroles
Il lui rendait un peu de courage et d'espoir.
Il raccommodait les familles,
Corrigeait doucement les jeunes étourdis,
Riait avec les jeunes filles,
Et leur trouvait de bons maris.
Indulgent aux défauts des autres,
Il répétait souvent : N'avons-nous pas les nôtres?
Ceux-ci sont nés boiteux, ceux-là sont nés bossus,
L'un un peu moins, l'autre un peu plus :
La nature de cent manières
Voulut nous affliger : marchons ensemble en paix ;
Le chemin est assez mauvais
Sans nous jeter encor des pierres.
Or, il arriva certain jour
Que notre bon vieillard trouva dans une tour
Un trésor caché sous la terre.
D'abord il n'y voit qu'un moyen
De pouvoir faire plus de bien ;
Il le prend, l'emporte et le serre.
Puis, en réfléchissant, le voilà qui se dit :
Cet or que j'ai trouvé ferait plus de profit
Si j'en augmentais mon domaine ;
J'aurais plus de vassaux, je serais plus puissant.
Je peux mieux faire encor : dans la ville prochaine
Achetons une charge, et soyons président.
Président! cela vaut la peine.
Je n'ai pas fait mon droit, mais avec mon argent
On m'en dispensera, puisque cela s'achète.

Tandis qu'il rêve et qu'il projette,
Sa servante vient l'avertir
Que les jeunes gens du village
Dans la cour du château sont à se divertir.
Le dimanche, c'était l'usage,
Le seigneur se plaisait à danser avec eux.
Oh! ma foi, répond-il, j'ai bien d'autres affaires ;
Que l'on danse sans moi. L'esprit plein de chimères,
Il s'enferme tout seul pour se tourmenter mieux.
Ensuite il va joindre à sa somme
Un petit sac d'argent, reste du mois dernier.
Dans l'instant arrive un pauvre homme
Qui, tout en pleurs, vient le prier
De vouloir lui prêter vingt écus pour sa taille :
Le collecteur, dit-il, va me mettre en prison,
Et n'a laissé dans ma maison
Que six enfants sur de la paille.
Notre nouveau Crésus lui répond durement
Qu'il n'est point en argent comptant.
Le pauvre malheureux le regarde, soupire,
Et s'en retourne sans mot dire.
Mais il n'était pas loin, que notre bon seigneur
Retrouve tout à coup son cœur;
Il court au paysan, l'embrasse,
De cent écus lui fait le don,
Et lui demande encor pardon.
Ensuite il fait crier que sur la grande place
Le village, assemblé, se rende dans l'instant.
On obéit; notre bon homme
Arrive avec toute sa somme,
En un seul monceau la répand.
Mes amis, leur dit-il, vous voyez cet argent :
Depuis qu'il m'appartient je ne suis plus le même,
Mon âme est endurcie et la voix du malheur
N'arrive plus jusqu'à mon cœur.
Mes enfants, sauvez-moi de ce péril extrême,
Prenez et partagez ce dangereux métal;
Emportez votre part chacun dans votre asile :
Entre tous divisé, cet or peut être utile;
Réuni chez un seul, il ne fait que du mal.
Soyons contents du nécessaire
Sans jamais souhaiter de trésors superflus :
Il faut les redouter autant que la misère,
Comme elle ils chassent les vertus.



Mais les brebis vinrent ensuite :
Les agneaux, les vieillards, les faibles, les peureux...

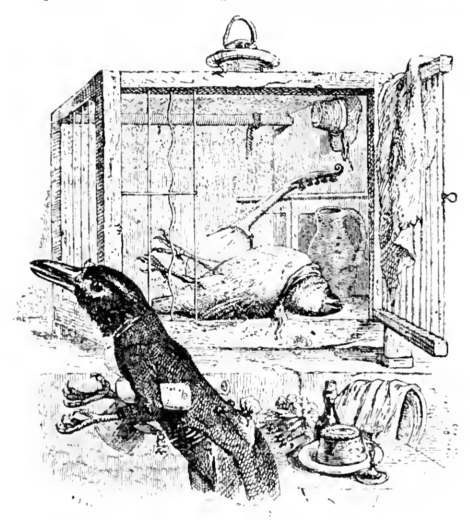
Le Troupeau de Colas.

Dès la pointe du jour, sortant de son hameau,
Colas, jeune pasteur d'un assez beau troupeau,
Le conduisait au pâturage.
Sur sa route il trouve un ruisseau
Que, la nuit précédente, un effroyable orage
Avait rendu torrent : comment passer cette eau ?
Chien, brebis et berger, tout s'arrête au rivage.
En faisant un circuit l'on eût gagné le pont ;
C'était bien le plus sûr, mais c'était le plus long.
Colas veut abréger. D'abord il considère
Qu'il peut franchir cette rivière ;
Et comme ses béliers sont forts,
Il conclut que, sans grands efforts,
Le troupeau sautera. Cela dit, il s'élance ;
Son chien saute après lui : béliers d'entrer en danse,
A qui mieux mieux : courage, allons !
Après les béliers, les moutons ;
Tout est en l'air, tout saute ; et Colas les excite
En s'applaudissant du moyen.
Les béliers, les moutons sautèrent assez bien :
Mais les brebis vinrent ensuite ;
Les agneaux, les vieillards, les faibles, les peureux,
Les mutins, corps toujours nombreux,
Qui refusaient le saut ou sautaient de colère,
Et, soit faiblesse, soit dépit,
Se laissaient choir dans la rivière.
Il s'en noya le quart ; un autre quart s'enfuit,
Et sous la dent du loup périt.
Colas, réduit à la misère,
S'aperçut, mais trop tard, que pour un bon pasteur
Le plus court n'est pas le meilleur.



Le Bouvreuil et le Corbeau.

Un bouvreuil, un corbeau, chacun dans une cage,
Habitaient le même logis.
L'un enchantait par son ramage
La femme, le mari, les gens, tout le ménage;
L'autre les fatiguait sans cesse de ses cris;
Il demandait du pain, du rôti, du fromage,
Qu'on se pressait de lui porter,
Afin qu'il voulût bien se taire.
Le timide bouvreuil ne faisait que chanter,
Et ne demandait rien : aussi, pour l'ordinaire,
On l'oubliait; le pauvre oiseau
Manquait souvent de grain et d'eau.



Ceux qui louaient le plus de son chant l'harmonie,
N'auraient pas fait le moindre pas
Pour voir si l'auge était remplie.
Ils l'aimaient bien pourtant, mais ils n'y pensaient pas.
Un jour on le trouva mort de faim dans sa cage.
Ah! quel malheur! dit-on; las! il chantait si bien!
De quoi donc est-il mort? Certes, c'est grand dommage!
Le corbeau crie encore et ne manque de rien.

Le Singe qui montre la Lanterne magique.

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique,
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours;
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers annimaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique; on ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau, vraiment oratoire,
Fit bâiller; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant : est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.



« Voici présentement la lune, et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux... »

Voici présentement la lune; et puis l'histoire
D'Adam, d'Eve et des animaux....
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;
Voyez.... Les spectateurs, dans une nuit profonde
Ecarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir;
L'appartement, le mur, tout était noir.
Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
Ni moi non plus, disait un chien.
Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien.
Pendant tout ce discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.





Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace et le miroir la rend.

L'Enfant et le Miroir.

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image;
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême;
Il lui montre un poing menaçant,
Il se voit menacé de même.
Notre marmot, fâché, s'en vient, en frémissant,
Battre cette image insolente;
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente;
Et, furieux, au désespoir,
Le voilà, devant se miroir,
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit:
N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit?
— Oui. — Regarde à présent : tu souris, il sourit;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus :
De la société tu vois ici l'emblême;
Le bien, le mal, nous sont rendus.





« Mais moi, je reste auprès du maître;
Je sais l'amuser par mes tours... »

Les deux Chats.

Deux chats qui descendaient du fameux Rodilard,
Et dignes tous les deux de leur noble origine,
Différaient d'embonpoint : l'un était gras à lard,
C'était l'aîné ; sous son hermine
D'un chanoine il avait la mine,
Tant il était dodu, potelé, frais et beau :
Le cadet n'avait que la peau
Collée à sa tranchante épine.
Cependant ce cadet, du matin jusqu'au soir,
De la cave à la gouttière
Trottait, courait, il fallait voir!
Sans en faire meilleure chère.
Enfin, un jour, au désespoir,
Il tint ce discours à son frère :
Explique-moi par quel moyen,
Passant ta vie à ne rien faire,
Moi travaillant toujours, on te nourrit si bien,
Et moi si mal. La chose est claire,
Lui répondit l'aîné : tu cours tout le logis
Pour manger rarement quelque maigre souris....
— N'est-ce pas mon devoir? — D'accord, cela peut être :
Mais moi, je reste auprès du maître;
Je sais l'amuser par mes tours.
Admis à ses repas sans qu'il me réprimande,
Je prends de bons morceaux, et puis je les demande
En faisant patte de velours;
Tandis que toi, pauvre imbécile,
Tu ne sais rien que le servír.
Va, le secret de réussir,
C'est d'être adroit, non d'être utile.



Le Cheval et le Poulain.

Un bon père cheval, veuf, et n'ayant qu'un fils,
L'élevait dans un pâturage
Où les eaux, les fleurs et l'ombrage
Présentaient à la fois tous les biens réunis.
Abusant pour jouir, comme on fait à cet âge,
Le poulain tous les jours se gorgeait de sainfoin,
Se vautrait dans l'herbe fleurie,
Galopait sans objet, se baignait sans envie,
Ou se reposait sans besoin.



Oisif et gras à lard, le jeune solitaire
S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien;
Le dégoût vint bientôt; il va trouver son père :

Depuis longtemps, dit-il, je ne me sens pas bien :
Cette herbe est malsaine et me tue.
Ce trèfle est sans saveur, cette onde est corrompue,
L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons ;
Bref, je meurs si nous ne partons.
Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie,
A l'instant même il faut partir.
Sitôt dit, sitôt fait ; ils quittent leur patrie.
Le jeune voyageur bondissait de plaisir :
Le vieillard, moins joyeux, allait un train plus sage ;
Mais il guidait l'enfant, et le faisait gravir
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,
Où rien ne pouvait le nourrir.
Le soir vint, point de pâturage ;
On s'en passa. Le lendemain,
Comme l'on commençait à souffrir de la faim,
On prit du bout des dents une ronce sauvage.
On ne galopa plus le reste du voyage ;
A peine, après deux jours, allait-on même au pas.
Jugeant alors la leçon faite,
Le père va reprendre une route secrète
Que son fils ne connaissait pas,
Et le ramène à la prairie
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain
Retrouve un peu d'herbe fleurie,
Il se jette dessus : Ah ! l'excellent festin
La bonne herbe ! dit-il : comme elle est douce et tendre !
Mon père, il ne faut pas s'attendre
Que nous puissions rencontrer mieux ;
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux ;
Quel pays peut valoir cet asile champêtre ?
Comme il parlait ainsi, le jour vint à paraitre :
Le poulain reconnait le pré qu'il a quitté ;
Il demeure confus. Le père, avec bonté,
Lui dit : Mon cher enfant, retiens cette maxime :
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté ;
Il faut au bonheur du régime.





Il en coûte trop cher de briller dans le monde.

Le Grillon.

Un pauvre petit grillon.
Caché dans l'herbe fleurie.
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes :
Jeune, beau, petit-maitre, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure,
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas.
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper;
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux, vivons caché.



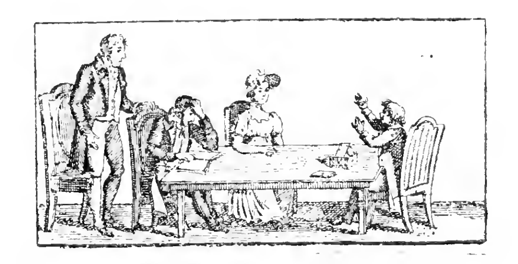
Le Château de cartes.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants,
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents;
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons;



Et le soir dans l'été, soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse;

Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours.
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse,
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin : le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
Un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : Papa, dit-il, daigne m'instruire :
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire :
Ces deux noms sont-ils différents?
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : Il est fini! Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.
Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant.





« Adieu, petite impertinente.
Mêlez-vous de vos tourtereaux. »

La Pie et la Colombe.

Une colombe avait son nid
Tout auprès du nid d'une pie.
Cela s'appelle avoir mauvaise compagnie,
D'accord; mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.
Au logis de la tourterelle
Ce n'était qu'amour et bonheur;
Dans l'autre nid toujours querelle,
Œufs cassés, tapage et rumeur.
Lorsque, par son époux, la pie était battue,
Chez sa voisine elle venait,
Là jasait, criait, se plaignait,
Et faisait la longue revue
Des défauts de son cher époux :
Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux;
De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles;
Et cent autres choses pareilles
Qu'elle disait dans son courroux.
Mais vous, répond la tourterelle,
Êtes-vous sans défauts? Non, j'en ai, lui dit-elle;
Je vous les confie entre nous :
En conduite, en propos, je suis assez légère,
Coquette comme on l'est, parfois un peu colère,
Et me plaisant souvent à le faire enrager :
Mais, qu'est-ce que cela? — C'est beaucoup trop, ma chère;
Commencez par vous corriger;
Votre humeur peut l'aigrir... Qu'appelez-vous, ma mie?
Interrompt aussitôt la pie :
Moi de l'humeur! Comment! je vous compte mes maux,
Et vous m'injuriez! Je vous trouve plaisante :
Adieu, petite impertinente.
Mêlez-vous de vos tourtereaux.

Nous convenons de nos défauts,
Mais c'est pour que l'on nous démente.



L'Éducation du Lion.

Enfin le roi lion venait d'avoir un fils;
Partout dans ses états on se livrait en proie
Aux transports éclatants d'une bruyante joie :
Les rois heureux ont tant d'amis!
Sire lion, monarque sage,
Songeait à confier son enfant bien-aimé
Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé,
Sous qui le lionceau fit son apprentissage.
Vous jugez qu'un choix pareil
Est d'assez grande importance
Pour que longtemps on y pense.
Le monarque, indécis, assemble son conseil :
En peu de mots il expose
Le point dont il s'agit, et supplie instamment
Chacun des conseillers de nommer franchement
Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.
Le tigre se leva : Sire, dit-il, les rois
N'ont de grandeur que par la guerre;
Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre :
Faites donc tomber votre choix
Sur le guerrier le plus terrible,
Le plus craint après vous des hôtes de ces bois.
Votre fils saura tout s'il sait être invincible.
L'ours fut de cet avis : il ajouta pourtant
Qu'il fallait un guerrier prudent,
Un animal de poids, de qui l'expérience
Du jeune lionceau sût régler la vaillance
Et mettre à profit ses exploits.
Après l'ours, le renard s'explique,
Et soutient que la politique
Est le premier talent des rois;
Qu'il faut donc un mentor d'une finesse extrême
Pour instruire le prince et pour le bien former.
Ainsi chacun, sans se nommer,
Clairement s'indiqua soi-même :
De semblables discours sont communs à la cour.
Enfin le chien parle à son tour :
Sire, dit-il, je sais qu'il faut faire la guerre,
Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret;
L'art de tromper ne me plaît guère :
Je connais un plus beau secret

Pour rendre heureux l'État, pour en être le père,
Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer,
Dans une dépendance entière ;
Ce secret, c'est de les aimer.
Voilà pour bien régner la science suprême ;
Et, si vous désirez la voir dans votre fils,
Sire, montrez-la-lui vous-même.



Tout le conseil resta muet à cet avis.
Le Lion court au chien : Ami, je te confie
Le bonheur de l'état et celui de ma vie :
Prends mon fils, sois son maitre, et, loin de tout flatteur,
S'il se peut, va former son cœur.
Il dit, et le chien part avec le jeune prince.
D'abord à son pupille il persuade bien
Qu'il n'est point lionceau, qu'il n'est qu'un pauvre chien,
Son parent éloigné ; de province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère,

Les lièvres, les lapins mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère,
Partout le faible terrassé,
Le bœuf travaillant sans salaire
Et le singe récompensé.
Le jeune lionceau frémissait de colère :
Mon père, disait-il, de pareils attentats
Sont-ils connus du roi ? Comment pourraient-ils l'être
Disait le chien : les grands approchent seuls du maître,
Et les mangés ne parlent pas.
Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,
Notre jeune lion devenait tous les jours
Vertueux et prudent ; car c'est l'expérience
Qui corrige, et non les discours.
A cette bonne école il acquit avec l'âge
Sagesse, esprit, force et raison.
Que lui fallait-il davantage ?
Il ignorait pourtant encor qu'il fût lion ;
Lorsqu'un jour qu'il parlait de sa reconnaissance
A son maître, à son bienfaiteur,
Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,
Paraissant tout à coup, contre le chien s'avance.
Le lionceau plus prompt s'élance,
Il hérisse ses crins, il rugit de fureur,
Bat ses flancs de sa queue, et ses griffes sanglantes
Ont bientôt dispersé les entrailles fumantes
De son redoutable ennemi.
A peine il est vainqueur qu'il court à son ami :
Oh ! quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie !
Mais quel est mon étonnement !
Sais-tu que l'amitié, dans cet heureux moment,
M'a donné d'un lion la force et la furie ?
Vous l'êtes, mon cher fils, oui, vous êtes mon roi,
Dit le chien tout baigné de larmes.
Le voilà donc venu, ce moment plein de charmes,
Où, vous rendant enfin tout ce que je vous dois,
Je peux vous dévoiler un important mystère !
Retournons à la cour, mes travaux sont finis.
Cher prince, malgré moi, cependant je gémis,
Je pleure ; pardonnez, tout l'État trouve un père
Et moi, je vais perdre mon fils.

Le Danseur de corde et le Balancier.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit;



Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté.
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras, et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.
Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine;
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.



« Je viens veiller pour vous. » La crédule innocente
Vers le poulailler le conduit.

La jeune Poule et le vieux Renard.

Une poulette, jeune et sans expérience,
En trottant, cloquetant, grattant,
Se trouva je ne sais comment,
Fort loin du poulailler, berceau de son enfance.
Elle s'en aperçut qu'il était déjà tard.
Comme elle y retournait, voici qu'un vieux renard
A ses yeux troublés se présente.
La pauvre poulette tremblante,
Recommanda son âme à Dieu.
Mais le renard, s'approchant d'elle,
Lui dit : Hélas! mademoiselle,
Votre frayeur m'étonne peu ;
C'est la faute de mes confrères,
Gens de sac et de corde, infâmes ravisseurs,
Dont les appétits sanguinaires
Ont rempli la terre d'horreurs.
Je ne puis les changer, mais du moins je travaille
A préserver par mes conseils
L'innocente et faible volaille
Des attentats de mes pareils.
Je ne me trouve heureux qu'en me rendant utile ;
Et j'allais de ce pas jusque dans votre asile
Pour avertir vos sœurs qu'il court un mauvais bruit :
C'est qu'un certain renard, méchant autant qu'habile,
Doit vous attaquer cette nuit.
Je viens veiller pour vous. La crédule innocente
Vers le poulailler le conduit ;
A peine est-il dans ce réduit,
Qu'il tue, étrangle, égorge, et sa griffe sanglante
Entasse les mourants, sur la terre étendus,
Comme fit Diomède au quartier de Rhésus.
Il croqua tout, grandes, petites,
Coqs, poulets et chapons ; tout périt sous ses dents.

La pire espèce de méchants
Est celle des vieux hypocrites.



Le Phénix.

Le Phénix, venant d'Arabie,
Dans nos bois parut un beau jour :
Grand bruit chez les oiseaux; leur troupe réunie
Vole pour lui faire sa cour.
Chacun l'observe, l'examine;
Son plumage, sa voix, son chant mélodieux,
Tout est beauté, grâce divine.
Tout charme l'oreille et les yeux.
Pour la première fois on vit céder l'envie
Au besoin de louer et d'aimer son vainqueur.
Le rossignol disait : Jamais tant de douceur
N'enchanta mon âme ravie.
Jamais, disait le paon, de plus belles couleurs
N'ont eu cet éclat que j'admire;
Il éblouit mes yeux et toujours les attire.
Les autres répétaient ces éloges flatteurs,
Vantaient le privilège unique
De ce roi des oiseaux, de cet enfant du ciel,
Qui, vieux, sur un bûcher de cèdre aromatique,
Se consume lui-même et renaît immortel.
Pendant tous ces discours la seule tourterelle,
Sans rien dire, fit un soupir.
Son époux, la poussant de l'aile,
Lui demande d'où peut venir
Sa rêverie et sa tristesse :
De cet heureux oiseau désires-tu le sort?
— Moi! mon ami, je le plains fort;
Il est le seul de son espèce.



Myson.

Myson fut connu dans la Grèce
Par son amour pour la sagesse;
Pauvre, libre, content, sans soins, sans embarras,
Il vivait dans les bois, seul, méditant sans cesse,
Et parfois riant aux éclats.
Un jour deux Grecs vinrent lui dire :



De ta gaité, Myson, nous sommes tous surpris :
Tu vis seul; comment peux-tu rire?
Vraiment, répondit-il, voilà pourquoi je ris.

Le Chat et le Moineau.

La prudence est bonne de soi;
Mais la pousser trop loin est une duperie :
L'exemple suivant en fait foi.
Des moineaux habitaient dans une métairie.
Un beau champ de millet, voisin de la maison,
Leur donnait du grain à foison.
Ces moineaux dans le champ passaient toute leur vie,
Occupés de gruger les épis de millet.
Le vieux chat du logis les guettait d'ordinaire,
Tournait et retournait : mais il avait beau faire,
Sitôt qu'il paraissait, la bande s'envolait.
Comment les attraper? Notre vieux chat y songe,
Médite, fouille en son cerveau,
Et trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau
Sa patte, dont il fait éponge.
Dans du millet en grain aussitôt il la plonge;
Le grain s'attache tout autour.
Alors à cloche-pied, sans bruit, par un détour,
Il va gagner le champ, s'y couche,
La patte en l'air et sur le dos,
Ne bougeant non plus qu'une souche.
Sa patte ressemblait à l'épi le plus gros :
L'oiseau s'y méprenait, il approchait sans crainte,
Venait pour becqueter : de l'autre patte, crac!
Voilà mon oiseau dans le sac.
Il en prit vingt par cette feinte.
Un moineau s'aperçoit du piége scélérat,
Et prudemment fuit la machine;
Mais dès ce jour il s'imagine
Que chaque épi de grain était patte de chat.
Au fond de son trou solitaire
Il se retire, et plus n'en sort,
Supporte la faim, la misère,
Et meurt pour éviter la mort.





Sa patte ressemblait à l'épi le plus gros;
L'oiseau s'y méprenait, il approchait sans crainte.

Les deux Persans.

Cette pauvre raison dont l'homme est si jaloux
N'est qu'un pâle flambeau qui jette autour de nous
Une triste et faible lumière;
Par-delà c'est la nuit. Le mortel téméraire
Qui veut y pénétrer, marche sans savoir où :
Mais ne point profiter de ce bienfait suprême,
Éteindre son esprit, et s'aveugler soi-même,
C'est un autre excès non moins fou.
En Perse il fut jadis deux frères,
Adorant le soleil, suivant l'antique loi.
L'un d'eux, chancelant dans sa foi,
N'estimant rien que ses chimères,
Prétendait méditer, connaître, approfondir
De son dieu la sublime essence;
Et du matin au soir, afin d'y parvenir,
L'œil toujours attaché sur l'astre qu'il encense,
Il voulait expliquer le secret de ses feux.
Le pauvre philosophe y perdit les deux yeux,
Et dès lors du soleil il nia l'existence.
L'autre était crédule et bigot;
Effrayé du sort de son frère,
Il y vit de l'esprit l'abus trop ordinaire,
Et mit tous ses efforts à devenir un sot.
On vient à bout de tout; le pauvre solitaire
Avait peu de chemin à faire;
Il fut content de lui bientôt.
Mais, de peur d'offenser l'astre qui nous éclaire
En portant jusqu'à lui des regards indiscrets,
Il se fit un trou sous la terre,
Et condamna ses yeux à ne le voir jamais.
Humains, pauvres humains, jouissez des bienfaits
D'un Dieu que vainement la raison veut comprendre,
Mais que l'on voit partout, mais qui parle à nos cœurs.
Sans vouloir deviner ce qu'on ne peut apprendre,
Sans rejeter les dons que sa main sait répandre,
Employons notre esprit à devenir meilleurs.
Nos vertus au Très-Haut sont le plus digne hommage,
Et l'homme juste est le seul sage.

Le Roi de Perse.

Un roi de Perse, certain jour,
Chassait avec toute sa cour.
Il eut soif, et dans cette plaine
On ne trouvait point de fontaine.
Près de là seulement était un grand jardin
Rempli de beaux cédrats, d'oranges, de raisin :
A Dieu ne plaise que j'en mange!
Dit le roi, ce jardin courrait trop de danger :
Si je me permettais d'y cueillir une orange,
Mes vizirs aussitôt mangeraient le verger.





Notre jeune linot, fier de ces avantages
Se croyait un phénix, prenait l'air suffisant.

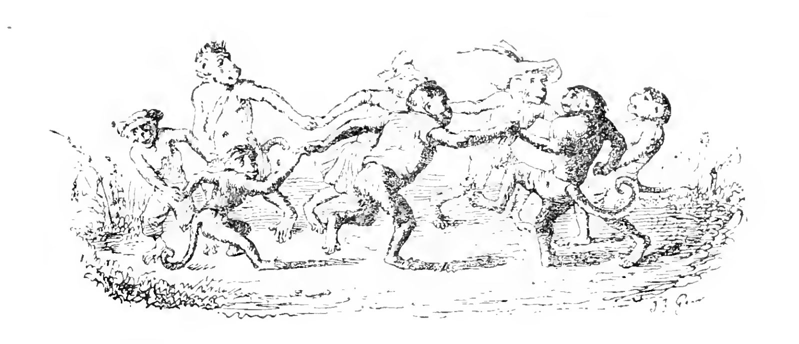
Le Linot.

Une linotte avait un fils,
Qu'elle adorait, selon l'usage :
C'était l'unique fruit du plus doux mariage,
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.
Sa mère en était folle, et tous les témoignages
Que peuvent inventer la tendresse et l'amour
Étaient pour cet enfant épuisés chaque jour.
Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyait un phénix, prenait l'air suffisant,
Tranchait du petit important
Avec les oiseaux de son âge;
Persiflait la mésange ou bien le roitelet,
Donnait à chacun son paquet,
Et se faisait haïr de tout le voisinage.
Sa mère lui disait : Mon cher fils, sois plus sage,
Plus modeste surtout. Hélas! je conçois bien
Les dons, les qualités qui furent ton partage;
Mais feignons de n'en savoir rien,
Pour qu'on les aime davantage.
A tout cela notre linot
Répondait par quelque bon mot.
La mère en gémissait dans le fond de son âme.
Un vieux merle, ami de la dame,
Lui dit : Laissez aller votre fils au grand bois;
Je vous réponds qu'avant un mois
Il sera sans défauts. Vous jugez des alarmes
De la mère, qui pleure et frémit du danger.
Mais le jeune linot brûlait de voyager :
Il partit donc, malgré ses larmes.
A peine est-il dans la forêt,
Que notre petit personnage
Du pivert entend le ramage,
Et se moque de son fausset.
Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie,
Vient à bons coups de bec plumer le persifleur :
Et, deux jours après, une pie
Le dégoûte à jamais du métier de railleur.
Il lui restait encor la vanité secrète
De se croire excellent chanteur :

Le rossignol et la fauvette
Le guérirent de son erreur.
Bref, il retourna chez sa mère
Doux, poli, modeste et charmant.

Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment,
Ce que tant de leçons n'avaient jamais pu faire





LIVRE III

Les Singes et le Léopard.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude;
Certaine guenon moricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine!
Il ne devinait point; c'était alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne :
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne;
Et je viens même ici comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
Ah! monseigneur, quelle bonté!
Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous! — Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.



Le singe cette fois devina qui frappait;
Mais il s'en alla sans le dire.

Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie.
Les singes, enchantés, crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main;
Le léopard frappe et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait;
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte,
En se disant entre les dents :

Ne jouons point avec les grands,
Le plus doux a toujours des griffes à la patte.



L'Inondation.

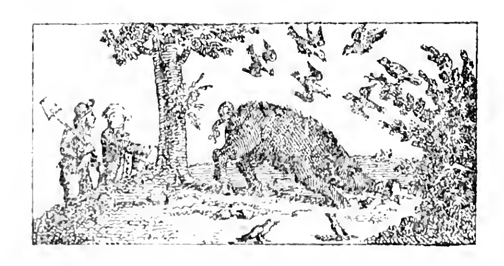
Des laboureurs vivaient paisibles et contents
Dans un riche et nombreux village;
Dès l'aurore ils allaient travailler à leurs champs;
Le soir, ils revenaient chantants
Au sein d'un tranquille ménage;
Et la nature, bonne et sage,
Pour prix de leurs travaux leur donnait tous les ans
De beaux blés et de beaux enfants.
Mais il faut bien souffrir, c'est notre destinée.
Or, il arriva qu'une année,
Dans le mois où le blond Phébus
S'en va faire visite au brûlant Sirius,
La terre, de sucs épuisée,
Ouvrant de toutes parts son sein,
Haletait sous un ciel d'airain.
Point de pluie et point de rosée.
Sur un sol crevassé l'on voit noircir le grain,
Les épis sont brûlés, et leurs têtes penchées
Tombent sur leurs tiges séchées.
On trembla de mourir de faim.
La commune s'assemble. En hâte on délibère;
Et chacun, comme à l'ordinaire,
Parle beaucoup et rien ne dit.
Enfin quelques vieillards, gens de sens et d'esprit,
Proposèrent un parti sage :
Mes amis, dirent-ils, d'ici vous pouvez voir
Ce mont peu distant du village;
Là se trouve un grand lac, immense réservoir
Des souterraines eaux qui s'y font un passage.
Allez saigner ce lac; mais sachez ménager
Un petit nombre de saignées,
Afin qu'à votre gré vous puissiez diriger
Ces bienfaisantes eaux dans vos terres baignées.
Juste quand il faudra nous les arrêterons.
Prenez bien garde au moins... Oui, oui, courons, courons,
S'écrie aussitôt l'assemblée.
Et voilà mille jeunes gens
Armés d'hoyaux, de pics, et d'autres instruments,
Qui volent vers le lac : la terre est travaillée

Tout autour de ses bords ; on perce en cent endroits
A la fois ;
D'un morceau de terrain chaque ouvrier se charge :
Courage, allons! point de repos!
L'ouverture jamais ne peut être assez large.
Cela fut bientôt fait. Avant la nuit, les eaux,
Tombant de tout leur poids sur leur digue affaiblie,
De partout roulent à grands flots.
Transports et compliments de la troupe ébahie,
Qui s'admire dans ses travaux.
Le lendemain matin ce ne fut pas de même :
On voit flotter les blés sur un océan d'eau ;
Pour sortir du village il faut prendre un bateau ;
Tout est perdu, noyé. La douleur est extrême ;
On s'en prend aux vieillards : C'est vous, leur disait-on,
Qui nous coûtez notre moisson ;
Votre maudit conseil... Il était salutaire,
Répondit un d'entre eux ; mais ce qu'on vient de faire
Est fort loin du conseil comme de la raison.
Nous voulions un peu d'eau, vous nous lâchez la bonde ;
L'excès d'un très grand bien devient un mal très grand :
Le sage arrose doucement,
L'insensé tout de suite inonde.



Le Sanglier et les Rossignols.

Un homme riche, sot et vain,
Qualités qui parfois marchent de compagnie,
Croyait pour tous les arts avoir un goût divin,
Et pensait que son or lui donnait du génie.
Chaque jour à sa table on voyait réunis
Peintres, sculpteurs, savants, artistes, beaux esprits,
Qui lui prodiguaient les hommages,
Lui montraient des dessins, lui lisaient des ouvrages,
Écoutaient les conseils qu'il daignait leur donner,
Et l'appelaient Mécène en mangeant son dîner.
Se promenant un soir dans son parc solitaire,
Suivi d'un jardinier, homme instruit et de sens,
Il vit un sanglier qui labourait la terre,
Comme ils font quelquefois pour aiguiser leurs dents.
Autour du sanglier, les merles, les fauvettes,
Surtout les rossignols, voltigeant, s'arrêtant,
Répétaient à l'envi leurs douces chansonnettes,
Et le suivaient toujours chantant.
L'animal écoutait l'harmonieux ramage
Avec la gravité d'un docte connaisseur,
Baissait parfois la hure en signe de faveur,
Ou bien, la secouant, refusait son suffrage.
Qu'est ceci? dit le financier :
Comment! les chantres du bocage
Pour leur juge ont choisi cet animal sauvage!
Nenni, répond le jardinier :
De la terre par lui fraîchement labourée,
Sont sortis plusieurs vers, excellente curée
Qui seule attire ces oiseaux ;
Ils ne se tiennent à sa suite
Que pour manger ces vermisseaux ;
Et l'imbécile croit que c'est pour son mérite.



Le Rhinocéros et le Dromadaire.

Un rhinocéros jeune et fort
Disait un jour au dromadaire :
Expliquez-moi, s'il vous plait, mon cher frère,
D'où peut venir pour nous l'injustice du sort.
L'homme, cet animal puissant par son adresse,
Vous recherche avec soin, vous loge, vous chérit,
De son pain même vous nourrit,
Et croit augmenter sa richesse
En multipliant votre espèce.
Je sais bien que sur votre dos



Vous portez ses enfants, sa femme, ses fardeaux ;
Que vous êtes léger, doux, sobre, infatigable ;
J'en conviens franchement : mais le rhinocéros
Des mêmes vertus est capable :
Je crois même, soit dit sans vous mettre en courroux,
Que tout l'avantage est pour nous ;
Notre corne et notre cuirasse
Dans les combats pourraient servir,
Et cependant l'homme nous chasse,
Nous méprise, nous hait, et nous force à le fuir.
Ami, répond le dromadaire,
De notre sort ne soyez point jaloux;
C'est peu de servir l'homme, il faut encor lui plaire ;
Vous êtes étonné qu'il nous préfère à vous :
Mais de cette faveur voici tout le mystère,
Nous savons plier les genoux.

Le Rossignol et le Paon.

L'aimable et tendre Philomèle,
Voyant commencer les beaux jours,
Racontait à l'écho fidèle
Et ses malheurs et ses amours.

Le plus beau paon du voisinage,
Maître et sultan de ce canton,
Élevant la tête et le ton,
Vint interrompre son ramage :

C'est bien à toi, chantre ennuyeux
Avec un si triste plumage,
Et ce long bec et ces gros yeux,
De vouloir charmer ce bocage!

A la beauté seule il va bien
D'oser célébrer la tendresse :
De quel droit chantes-tu sans cesse?
Moi, qui suis beau, je ne dis rien.

Pardon, répondit Philomèle :
Il est vrai, je ne suis pas belle;
Et, si je chante dans ces bois,
Je n'ai de titre que ma voix.

Mais vous dont la noble arrogance
M'ordonne de parler plus bas,
Vous vous taisez par impuissance,
Et n'avez que vos seuls appas.

Ils doivent éblouir sans doute;
Est-ce assez pour se faire aimer?
Allez, puisqu'Amour n'y voit goutte,
C'est l'oreille qu'il faut charmer.



Hercule au ciel.

Lorsque le fils d'Alcmène, après ses longs travaux,
Fut reçu dans le ciel, tous les dieux s'empressèrent
De venir au-devant de ce fameux héros.
Mars, Minerve, Vénus, tendrement l'embrassèrent;
Junon même lui fit un accueil assez doux.
Hercule, transporté, les remerciait tous;
Quand Plutus, qui voulait être aussi de la fête,
Vint d'un air insolent lui présenter la main.
Le héros, irrité, passe en tournant la tête.
Mon fils, lui dit alors Jupin,
Que t'a donc fait ce dieu? D'où vient que ta colère,
A son aspect, trouble tes sens?
— C'est que je le connais, mon père;
Et presque toujours sur la terre,
Je l'ai vu l'ami des méchants.



Le Lièvre, ses Amis, et les deux Chevreuils.

Un lièvre de bon caractère
Voulait avoir beaucoup d'amis.
Beaucoup! me direz-vous, c'est une grande affaire,
Un seul est rare en ce pays.
J'en conviens; mais mon lièvre avait cette marotte,
Et ne savait pas qu'Aristote
Disait aux jeunes Grecs, à son école admis :
Mes amis, il n'est point d'amis.
Sans cesse il s'occupait d'obliger et de plaire;
S'il passait un lapin, d'un air doux et civil,
Vite il courait à lui : Mon cousin, disait-il,
J'ai du beau serpolet tout près de ma tanière;
De déjeuner chez moi faites-moi la faveur.
S'il voyait un cheval paître dans la campagne,
Il allait l'aborder : Peut-être monseigneur
A-t-il besoin de boire; au pied de la montagne
Je connais un lac transparent
Qui n'est jamais ridé par le moindre zéphyre :
Si monseigneur veut, dans l'instant
J'aurai l'honneur de l'y conduire.
Ainsi, pour tous les animaux,
Cerfs, moutons, coursiers, daims, taureaux,
Complaisant, empressé, toujours rempli de zèle,
Il voulait de chacun faire un ami fidèle,
Et s'en croyait aimé parce qu'il les aimait.
Certain jour que, tranquille en son gîte, il dormait,
Le bruit du cor l'éveille, il décampe au plus vite;
Quatre chiens s'élancent après,
Un maudit piqueur les excite,
Et voilà notre lièvre arpentant les guérets.
Il va, tourne, revient, aux mêmes lieux repasse,
Saute, franchit un long espace
Pour dévoyer les chiens, et, prompt comme l'éclair,
Gagne pays; et puis s'arrête :
Assis, les deux pattes en l'air,
L'œil et l'oreille au guet, il élève la tête,
Cherchant s'il ne voit point quelqu'un de ses amis.
Il aperçoit dans des taillis
Un lapin que toujours il traita comme un frère;

Il y court : Par pitié, sauve-moi, lui dit il,
Donne retraite à ma misère,
Ouvre-moi ton terrier; tu vois l'affreux péril....
Ah! que j'en suis fâché! répond d'un air tranquille
Le lapin : je ne puis t'offrir mon logement,
Ma femme accouche en ce moment,
Sa famille et la mienne ont rempli mon asile;
Je te plains bien sincèrement;



Adieu, mon cher ami. Cela dit, il s'échappe.
Et voici la meute qui jappe.
Le pauvre lièvre part. A quelques pas plus loin,
Il rencontre un taureau que, cent fois au besoin,
Il avait obligé; tendrement il le prie
D'arrêter un moment cette meute en furie
Qui de ses cornes aura peur.
Hélas! dit le taureau, ce serait de grand cœur :
Mais des génisses la plus belle
Est seule dans ce bois, je l'entends qui m'appelle:
Et tu ne voudrais pas retarder mon bonheur.

Disant ces mots, il part. Notre lièvre hors d'haleine,
Implore vainement un daim, un cerf dix-cors,
Ses amis les plus sûrs; ils l'écoutent à peine,
Tant ils ont peur du bruit des cors.
Le pauvre infortuné, sans force et sans courage,
Allait se rendre aux chiens, quand du milieu du bois
Deux chevreuils reposant sous le même feuillage,
Des chasseurs entendent la voix :
L'un d'eux se lève et part; la meute sanguinaire
Quitte le lièvre et court après.
En vain le piqueur, en colère,
Crie et jure, et se fâche; à travers les forêts
Le chevreuil emmène la chasse,
Va faire un long circuit, et revient au buisson
Où l'attendait son compagnon,
Qui dans l'instant part à sa place.
Celui-ci fait de même; et pendant tout le jour,
Les deux chevreuils, lancés et quittés tour à tour,
Fatiguent la meute obstinée.
Enfin les chasseurs, tout honteux,
Prennent le bon parti de retourner chez eux.
Déjà la retraite est sonnée,
Et les chevreuils rejoints. Le lièvre palpitant
S'approche, et leur raconte, en les félicitant,
Que ses nombreux amis, dans ce péril extrême,
L'avaient abandonné. Je n'en suis pas surpris,
Répond un des chevreuils : à quoi bon tant d'amis?
Un seul suffit quand il nous aime.



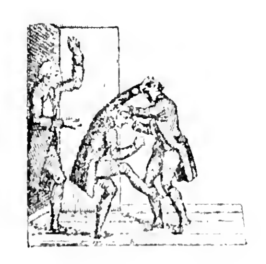
Les deux Bacheliers.

Deux jeunes bacheliers logés chez un docteur,
Y travaillaient avec ardeur
A se mettre en état de prendre leurs licences.
Là, du matin au soir, en public disputant,
Prouvant, divisant, ergotant,
Sur la nature et ses substances,
L'infini, le fini, l'âme, la volonté,
Les sens, le libre arbitre et la nécessité,



Ils en étaient bientôt à ne plus se comprendre :
Même par-là souvent l'on dit qu'ils commençaient,

Mais c'est alors qu'ils se poussaient
Les plus beaux arguments : qui venait les entendre,
Bouche béante demeurait,
Et leur professeur même en extase admirait.
Une nuit qu'ils dormaient dans le grenier du maître
Sur un grabat commun, voilà mes jeunes gens
Qui dans un rêve, pensent être
A se disputer sur les bancs.
Je démontre, dit l'un. Je distingue, dit l'autre.
Or, voici mon dilemme. Ergo; voici le nôtre...
A ces mots, nos rêveurs, criants, gesticulants,
Au lieu de s'en tenir aux simples arguments
D'Aristote ou de Scot, soutiennent leur dilemme
De coups de poing bien assénés
Sur le nez.
Tous deux sautent du lit dans une rage extrême,
Se saisissent par les cheveux,
Tombent et font tomber pêle-mêle avec eux
Tous les meubles qu'ils ont, deux chaises, une table,
Et quatre in-folios écrits sur parchemin.
Le professeur arrive, une chandelle en main,
A ce tintamarre effroyable :
Le diable est donc ici! dit-il tout hors de soi :
Comment? sans y voir clair et sans savoir pourquoi,
Vous vous battez ainsi! Quelle mouche vous pique?
Nous ne nous battons point, disent-ils, jugez mieux :
C'est que nous repassons tous deux
Nos leçons de métaphysique.



Le roi Alphonse.

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage,
Et que l'on surnomma *le Sage*,
Non parce qu'il était prudent,
Mais parce qu'il était savant.
Alphonse, fut surtout un habile astronome :
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittait souvent son conseil
Pour la lune ou pour le soleil.
Un soir qu'il retournait à son observatoire,
Entouré de ses courtisans :
Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instruments
Je verrai, cette nuit, des hommes dans la lune.
Votre majesté les verra,
Répondait-on; la chose est même trop commune,
Elle doit voir mieux que cela.
Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
S'approche en demandant humblement, chapeau bas,
Quelques maravedis; le roi ne l'entend pas,
Et sans le regarder son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune :
Mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
Répétait : Je verrai des hommes dans la lune.
Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit :
Ce n'est pas de là haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain :
Regardez à vos pieds : là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain.



Le Renard déguisé.

Un renard plein d'esprit, d'adresse, de prudence,
A la cour d'un lion servait depuis longtemps;
Les succès les plus éclatants
Avaient prouvé son zèle et son intelligence.
Pour peu qu'on l'employât, toute affaire allait bien.
On le louait beaucoup, mais sans lui donner rien;
Et l'habile renard était dans l'indigence.
Lassé de servir des ingrats,
De réussir toujours sans en être plus gras,
Il s'enfuit de la cour; dans un bois solitaire
Il s'en va trouver son grand-père,
Vieux renard retiré, qui jadis fut visir.
Là, contant ses exploits, et puis les injustices,
Les dégoûts qu'il eut à souffrir,
Il demande pourquoi de si nombreux services
N'ont jamais pu rien obtenir.
Le bon homme renard, avec sa voix cassée,
Lui dit : Mon cher enfant, la semaine passée,
Un blaireau, mon cousin, est mort dans ce terrier :
C'est moi qui suis son héritier,
J'ai conservé sa peau; mets-la dessus la tienne,
Et retourne à la cour. Le renard avec peine
Se soumit au conseil. Affublé de la peau
De feu son cousin le blaireau,
Il va se regarder dans l'eau d'une fontaine,
Se trouve l'air d'un sot, tel qu'était le cousin.
Tout honteux, de la cour il reprend le chemin.
Mais, quelques mois après, dans un riche équipage,
Entouré de valets, d'esclaves, de flatteurs,
Comblé de dons et de faveurs,
Il vient de sa fortune au vieillard faire hommage :
Il était grand visir. Je te l'avais bien dit,
S'écrie alors le vieux grand-père;
Mon ami, chez les grands quiconque voudra plaire,
Doit d'abord cacher son esprit.





Comblé de dons et de faveurs,
Il vient de sa fortune au vieillard faire hommage.

Le Dervis, la Corneille et le Faucon.

Un de ces pieux solitaires
Qui, détachant leur cœur des choses d'ici-bas,
Font vœu de renoncer à des biens qu'ils n'ont pas,
Pour vivre du bien de leurs frères ;
Un dervis, en un mot, s'en allait mendiant
Et priant,
Lorsque les cris plaintifs d'une jeune corneille,
Par des parents cruels laissée en son berceau,
Presque sans plume encor, vinrent à son oreille.
Notre dervis regarde, et voit le pauvre oiseau
Allongeant sur son nid sa tète demi-nue :
Dans l'instant, du haut de la nue,
Un faucon descend vers ce nid ;
Et le bec rempli de pâture,
Il apporte sa nourriture
A l'orpheline qui gémit.
O du puissant Allah providence adorable !
S'écria le dervis, plutôt qu'un innocent
Périsse sans secours, tu rends compatissant
Des oiseaux le moins pitoyable !
Et moi, fils du Très-Haut, je chercherais mon pain !
Non, par le prophète j'en jure,
Tranquille désormais, je remets mon destin
A celui qui prend soin de toute la nature.
Cela dit, le dervis couché tout de son long,
Se met à bayer aux corneilles,
De la création admire les merveilles,
De l'univers l'ordre profond.
Le soir vint ; notre solitaire
Eut un peu d'appétit en faisant sa prière :
Ce n'est rien, disait-il, mon souper va venir.
Le souper ne vient point. Allons, il faut dormir,
Ce sera pour demain. Le lendemain, l'aurore
Paraît, et point de déjeuner.
Ceci commence à l'étonner ;
Cependant il persiste encore,
Et croit à chaque instant voir venir son dîner
Personne n'arrivait ; la journée est finie,
Et le dervis à jeun voyait d'un œil d'envie
Ce faucon qui venait toujours

Nourrir sa pupille chérie.
Tout à coup il l'entend lui tenir ce discours :
Tant que vous n'avez pu, ma mie,
Pourvoir vous-même à vos besoins,
De vous j'ai pris de tendres soins;
A présent que vous voilà grande,
e ne reviendrai plus. Allah nous recommande
Lesfaibles et les malheureux;
Mais être faible, ou paresseux,
C'est une grande différence.
Nous ne recevons l'existence
Qu'afin de travailler pour nous et pour autrui.
De ce devoir sacré quiconque se dispense,
Est puni de la Providence
Par le besoin ou par l'ennui.
Le faucon dit et part. Touché de ce langage,
Le dervis, converti, reconnait son erreur,
Et, gagnant le premier village,
Se fait valet de laboureur.





Et ce jeu qui leur plait couvre autour d'eux la terre
De pauvres perdreaux palpitants.

Les Enfants et les Perdreaux.

Deux enfants d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,
Mais un peu gâtés par leur père,
Cherchant des nids dans leur enclos,
Trouvèrent de petits perdreaux
Qui voletaient après leur mère.
Vous jugez de leur joie, et comment mes bambins
A la troupe qui s'éparpille
Vont partout couper les chemins,
Et n'ont pas assez de leurs mains
Pour prendre la pauvre famille!
La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,
Tourne en vain, voltige, s'approche;
Déjà mes jeunes étourdis
Ont toute sa couvée en poche.
Ils veulent partager, comme de bons amis;
Chacun en garde six, il en reste un treizième :
L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.
— Tirons au doigt mouillé. — Parbleu non. — Parbleu si.
— Cède, ou bien tu verras. — Mais tu verras toi-même.
De propos en propos, l'aîné, peu patient,
Jette à la tête de son frère
Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,
D'un des siens riposte à l'instant.
L'aîné recommence d'autant;
Et ce jeu, qui leur plaît, couvre autour d'eux la terre
De pauvres perdreaux palpitants.
Le fermier, qui passait, en revenant des champs,
Voit ce spectacle sanguinaire,
Accourt, et dit à ses enfants :
Comment donc! petits rois, vos discordes cruelles
Font que tant d'innocents expirent par vos coups!
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,
Faut-il que l'on meure pour vous?



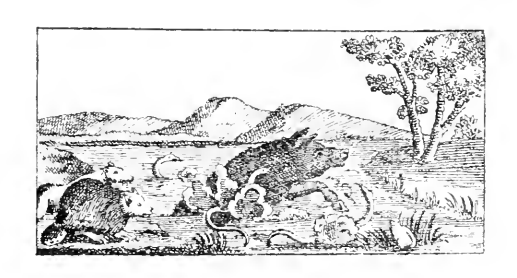
L'Hermine, le Castor et le Sanglier.

Une hermine, un castor, un jeune sanglier,
Cadets de leur famille, et partant sans fortune,
Dans l'espoir d'en acquérir une,
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier.



Après un long voyage, après mainte aventure,
Ils arrivent dans un pays
Où s'offrent à leurs yeux ravis
Tous les trésors de la nature;
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.
Nos pèlerins, voyant cette terre chérie,
Éprouvent les mêmes transports
Qu'Énée et ses Troyens en découvrant les bords
Du royaume de Lavinie.
Mais ce riche pays était de toutes parts
Entouré d'un marais de tourbe,
Où des serpents et des lézards
Se jouait l'effroyable bourbe.

Il fallait le passer, et nos trois voyageurs
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.
L'hermine la première avance un peu la patte;
Elle la retire aussitôt,
En arrière elle fait un saut,
En disant : Mes amis, fuyons en grande hâte;
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir :
Pour arriver là-bas il faudrait se salir;
Et moi je suis si délicate,
Qu'une tache me fait mourir.
Ma sœur, dit le castor, un peu de patience:
On peut, sans se tacher, quelquefois réussir;
Il faut alors du temps et de l'intelligence;
Nous avons tout cela : pour moi qui suis maçon,
Je vais, en quinze jours, vous bâtir un beau pont
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures
De ces vilains serpents, sans gâter nos fourrures,
Arriver au milieu de ce charmant vallon.
Quinze jours! ce terme est bien long,
Répond le sanglier : moi j'y serai plus vite:
Vous allez voir comment. En prononçant ces mots,
Le voilà qui se précipite
Au plus fort du bourbier s'y plonge jusqu'au dos;
A travers les serpents, les lézards, les crapauds,
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue;
Et là, tandis qu'il se secoue,
Jetant à ses amis un regard de dédain :
Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin.



La Balance de Minos.

Minos, ne pouvant plus suffire
Au fatigant métier d'entendre et de juger
Chaque ombre descendue au ténébreux empire,
Imagina, pour abréger,
De faire faire une balance
Où dans l'un des bassins il mettait à la fois
Cinq ou six morts, dans l'autre un certain poids
Qui déterminait la sentence.
Si le poids s'élevait, alors plus à loisir
Minos examinait l'affaire ;
Si le poids baissait au contraire,
Sans scrupule il faisait punir.
La méthode était sûre, expéditive et claire ;
Minos s'en trouvait bien. Un jour, en même temps,
Au bord du Styx la mort rassemble
Deux rois, un grand ministre, un héros, trois savants.
Minos les fait peser ensemble :
Le poids s'élève ; il en met deux,
Et puis trois, c'est en vain ; quatre ne font pas mieux.
Minos, un peu surpris, ôte de la balance
Ces inutiles poids, cherche un autre moyen ;
Et, près de là voyant un pauvre homme de bien
Qui dans un coin obscur attendait en silence,
Il le met seul en contre-poids :
Les six ombres alors s'élèvent à la fois.



Le Renard qui prêche.

Un vieux renard, cassé, goutteux, apoplectique,
Mais instruit, éloquent, disert,
Et sachant très bien sa logique,
Se mit à prêcher au désert.



Son style était fleuri, sa morale excellente.
Il prouvait en trois points que la simplicité,
Les bonnes mœurs, la probité,
Donnent à peu de frais cette félicité

Qu'un monde imposteur nous présente,
Et nous fait payer cher sans la donner jamais.
Notre prédicateur n'avait aucun succès ;
Personne ne venait, hors cinq ou six marmottes,
Ou bien quelques biches dévotes
Qui vivaient loin du bruit, sans entour, sans faveur,
Et ne pouvaient pas mettre en crédit l'orateur.
Il prit le bon parti de changer de matière,
Prêcha contre les ours, les tigres, les lions,
Contre leur appétits gloutons,
Leur soif, leur rage sanguinaire.
Tout le monde accourut alors à ses sermons :
Cerfs, gazelles, chevreuils, y trouvaient mille charmes;
L'auditoire sortait toujours baigné de larmes;
Et le nom du renard devint bientôt fameux.
Un lion, roi de la contrée,
Bon homme au demeurant, et vieillard fort pieux,
De l'entendre fut curieux.
Le renard fut charmé de faire son entrée
A la cour : il arrive, il prêche, et, cette fois
Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante
Les féroces tyrans des bois;
Peint la faible innocence à leur aspect tremblante,
Implorant chaque jour la justice trop lente
Du maître et du juge des rois.
Les courtisans, surpris de tant de hardiesse,
Se regardaient sans dire rien;
Car le roi trouvait cela bien.
La nouveauté parfois fait aimer la rudesse.
Au sortir du sermon, le monarque, enchanté,
Fit venir le renard : Vous avez su me plaire,
Lui dit-il; vous m'avez montré la vérité :
Je vous dois un juste salaire :
Que me demandez-vous pour prix de vos leçons?
Le renard répondit : Sire, quelques dindons.



Le Paon, les deux Oisons et le Plongeon.

Un paon faisait la roue, et les autres oiseaux
Admiraient son brillant plumage.
Deux oisons nasillards, du fond d'un marécage
Ne remarquaient que ses défauts.



Regarde, disait l'un, comme sa jambe est faite,
Comme ses pieds sont plats, hideux.
Et son cri, disait l'autre, est si mélodieux,
Qu'il fait fuir jusqu'à la chouette.
Chacun riait alors du mot qu'il avait dit.
Tout à coup un plongeon sortit :
Messieurs, leur cria-t-il, vous voyez d'une lieue
Ce qui manque à ce paon : c'est bien voir, j'en conviens ;
Mais votre chant, vos pieds, sont plus laids que les siens ;
Et vous n'aurez jamais sa queue.

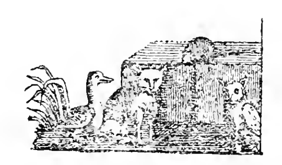
Le Hibou, le Chat, l'Oison et le Rat.

De jeunes écoliers avaient pris dans un trou
Un hibou,
Et l'avaient élevé dans la cour du collège.
Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étaient en liaison
Avec l'oiseau ; tous trois avaient le privilège
D'aller et de venir par toute la maison.



A force d'être dans la classe,
Ils avaient orné leur esprit,
Savaient par cœur Denys d'Halicarnasse,
Et tout ce qu'Hérodote et Tite-Live ont dit.
Un soir, en disputant (des docteurs c'est l'usage),

Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
Ma foi, disait le chat, c'est aux Égyptiens
Que je donne le prix; c'était un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
Rempli de respect pour ses dieux;
Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.
J'aime mieux les Athéniens,
Répondit le hibou : que d'esprit! que de grâce!
Et dans les combats quelle audace!
Que d'aimables héros parmi leurs citoyens!
A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens?
Des nations c'est la première.
Parbleu, dit l'oison en colère,
Messieurs, je vous trouve plaisants :
Et les Romains, que vous en semble?
Est-il un peuple qui rassemble
Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants?
Dans les arts, comme dans la guerre,
Ils ont surpassé vos amis :
Pour moi, ce sont mes favoris;
Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre.
Chacun des trois pédants s'obstine en son avis;
Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,
Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte,
Leur cria : Je vois bien d'où viennent vos débats :
L'Égypte vénérait les chats,
Athènes les hiboux, et Rome, au Capitole,
Aux dépens de l'état, nourrissait des oisons :
Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
Que suivent nos opinions.





« Ces oisillons menteurs, que confonde le ciel,
Me reprochent d'avoir assassiné mon père ! »

Le Parricide.

Un fils avait tué son père.
Ce crime affreux n'arrive guère
Chez les tigres, les ours; mais l'homme le commet.
Ce parricide eut l'art de cacher son forfait,
Nul ne le soupçonna : farouche et solitaire,
Il fuyait les humains, et vivait dans les bois,
Espérant échapper aux remords comme aux lois.
Certain jour on le vit détruire à coups de pierre
Un malheureux nid de moineaux.
Eh! que vous ont fait ces oiseaux?
Lui demande un passant: pourquoi tant de colère?
Ce qu'ils m'ont fait? répond le criminel;
Ces oisillons menteurs, que confonde le ciel,
Me reprochent d'avoir assassiné mon père.
Le passant le regarde : il se trouble, il pâlit,
Sur son front son crime se lit :
Conduit devant le juge, il l'avoue et l'expie.

O des vertus dernière amie,
Toi qu'on voudrait en vain éviter ou tromper,
Conscience terrible, on ne peut t'échapper!



L'Amour et sa Mère.

Quand la belle Vénus, sortant du sein des mers,
Promena ses regards sur la plaine profonde,
Elle se crut d'abord seule dans l'univers :
Mais près d'elle aussitôt l'Amour naquit de l'onde.
Vénus lui fit un signe, il embrassa Vénus ;
Et, se reconnaissant sans s'être jamais vus,
Tous deux sur un dauphin voguèrent vers la plage.
        Comme ils approchaient du rivage,
L'Amour, qu'elle portait, s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits, en criant : Terre! terre!
Que faites-vous, mon fils? lui dit alors sa mère.
Maman, répondit-il, j'entre dans mes états.



Le Perroquet confiant.

Cela ne sera rien, disent certaines gens
Lorsque la tempête est prochaine :
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne?
Pourquoi? Pour l'éviter, s'il en est encor temps.
Un capitaine de navire,
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent.
Le pilote avait beau lui dire
Qu'il risquait sa vie et son bien,
Notre homme ne faisait qu'en rire,
Et répétait toujours : *Cela ne sera rien.*
Un perroquet de l'équipage,
A force d'entendre ces mots,
Les retint, et les dit pendant tout le voyage.
Le navire égaré voguait au gré des flots.
Quand un calme plat vous l'arrête.
Les vivres tiraient à leur fin;
Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète :
Notre capitaine se tait.
Cela ne sera rien, criait le perroquet.
Le calme continue; on vit vaille que vaille.
Il ne reste plus de volaille;
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen!
Perruches, cardinaux, cacatois, tout y passe.
Le perroquet, la tête basse,
Disait plus doucement : *Cela ne sera rien.*

Il pouvait encor fuir, sa cage était trouée;
Il attendit, il fut étranglé bel et bien,
Et, mourant, il criait d'une voix enrouée :
Cela... cela ne sera rien!



L'Aigle et la Colombe.

A MADAME DE MONTESSON

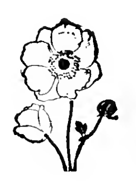
O vous qui sans esprit plairiez par vos attraits,
Et de qui l'esprit seul suffirait pour séduire,
Vous qui du blond Phébus savez toucher la lyre,
Et de l'Amour lancer les traits,
Toute louable que vous êtes,
Je ne vous louerai point; allez, rassurez-vous :
Ce serait vous mettre en courroux,
Je le sais. Cependant les belles, les poètes,
Aiment assez l'encens; vous êtes tout cela,
Et vous ne l'aimez point. J'en resterai donc là;
Mais ne vous fâchez pas, si j'ose
Parler toujours de vous en parlant d'autre chose.

Un aigle, fils des rois de l'empire de l'air,
Sur le soleil fixant sa vue,
Ne vivait, ne planait qu'au delà de la nue,
Et ne se reposait qu'aux pieds de Jupiter.
Cet aigle s'ennuyait; le soleil et l'Olympe,
Lorsque sans cesse l'on y grimpe,
Finissent par être ennuyeux.
Notre aigle donc, lassé des cieux,
Descend sur un rocher. Près de lui vient se rendre
Une blanche colombe, aux yeux doux, à l'air tendre,
Et dont le seul aspect faisait passer au cœur
Ce calme qui toujours annonce le bonheur.
L'aigle s'approche d'elle, et plein de confiance,
Lui raconte son déplaisir.
La colombe répond : Petite est ma science,
Mais je crois cependant que je peux vous guérir :
Daignez me suivre dans la plaine.
Elle dit, l'aigle part. La colombe le mène
Dans les vallons fleuris, au bord des clairs ruisseaux,
Lui montre mille objets nouveaux,
Le fait reposer à l'ombrage,
Ensuite le conduit sur de riants coteaux,
Et puis le ramène au bocage,
Où du rossignol le ramage
Faisait retentir les échos.



Le bonheur n'est pas dans les cieux,
Il est près d'une bonne amie.

Ce n'est tout ; elle sait encore
Doubler chaque plaisir de son royal amant
Par le charme du sentiment.
De plus en plus l'aigle l'adore;
Bientôt ils s'unissent tous deux,
Leur félicité s'en augmente:
Et lorsque notre aigle amoureux
Voulait remercier son épouse charmante
D'avoir enfin trouvé l'art de le rendre heureux,
Il lui disait, d'une voix attendrie :
Le bonheur n'est pas dans les cieux;
Il est près d'une bonne amie.



Le Lion et le Léopard.

Un valeureux lion, roi d'une immense plaine,
Désirait de la terre une plus grande part,
Et voulait conquérir une forêt prochaine,
Héritage d'un léopard.



L'attaquer n'était pas chose bien difficile;
Mais le lion craignait les panthères, les ours,
Qui se trouvaient placés juste entre les deux cours.
Voici comment s'y prit notre monarque habile :

Au jeune léopard, sous prétexte d'honneur,
Il députe un ambassadeur;
C'était un vieux renard. Admis à l'audience
Du jeune roi, d'abord il vante sa prudence.
Son amour pour la paix, sa bonté, sa douceur
Sa justice et sa bienfaisance;
Puis, au nom du lion, propose une alliance
Pour exterminer tout voisin
Qui méconnaitra leur puissance.
Le léopard accepte; et, dès le lendemain.
Nos deux héros, sur leurs frontières,
Mangent à qui mieux mieux les ours et les panthères :
Cela fut bientôt fait. Mais quand les rois amis,
Partageant le pays conquis,
Fixèrent leurs bornes nouvelles,
Il s'éleva quelques querelles :
Le léopard lésé se plaignit du lion;
Celui-ci montra sa denture
Pour prouver qu'il avait raison :
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure
Fut le trépas du léopard :
Il apprit alors, un peu tard,
Que, contre les lions, les meilleures barrières
Sont les petits États des ours et des panthères.



LIVRE IV

Le Savant et le Fermier.

Que j aime les héros dont je chante l'histoire!
Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceurs!
J'ignore s'ils pourront m'acquérir de la gloire,
Mais je sais qu'ils font mon bonheur :
Avec les animaux je veux passer ma vie;
Ils sont si bonne compagnie!
Je conviens cependant, et c'est avec douleur,
Que tous n'ont pas le même cœur.
Plusieurs que l'on connait, sans qu'ici je les nomme,
De nos vices ont bonne part :
Mais je les trouve encor moins dangereux que l'homme;
Et, fripon pour fripon, je préfère un renard.
C'est ainsi que pensait un sage,
Un bon fermier de mon pays.
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage
On venait écouter et suivre ses avis;
Chaque mot qu'il disait était une sentence.
Son exemple surtout aidait son éloquence;
Et, lorsqu'environné de ses quarante enfants,
Fils, petits-fils, brus, gendres, filles,
Il jugeait les procès ou réglait les familles,
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.
Je me souviens qu'un jour, dans son champêtre asile
Il vint un savant de la ville,
Qui dit au bon vieillard : Mon père, enseignez moi
Dans quel auteur, dans quel ouvrage
Vous apprites l'art d'être sage;
Chez quelle nation, à la cour de quel roi,
Avez-vous été, comme Ulysse,
Prendre des leçons de justice?
Suivez-vous de Zénon la rigoureuse loi?
Avez-vous embrassé la secte d'Épicure,
Celle de Pythagore, ou du divin Platon?
De tous ces messieurs-là je ne sais pas le nom,

Répondit le vieillard : mon livre est la nature ;
Et mon unique précepteur,
C'est mon cœur.
Je vois les animaux, j'y trouve le modèle
Des vertus que je dois chérir :
La colombe m'apprit à devenir fidèle;
En voyant la fourmi, j'amassai pour jouir;
Mes bœufs m'enseignent la constance,
Mes brebis la douceur, mes chiens la vigilance;
Et si j'avais besoin d'avis
Pour aimer mes filles, mes fils,
La poule et ses poussins me serviraient d'exemple.
Ainsi dans l'univers tout ce que je contemple
M'avertit d'un devoir qu'il m'est doux de remplir.
Je fais souvent du bien pour avoir du plaisir;
J'aime et je suis aimé, mon âme est tendre et pure;
Et toujours selon ma mesure
Ma raison sait régler mes vœux :
J'observe et je suis la nature;
C'est mon secret pour être heureux.



L'Écureuil, le Chien et le Renard

Un gentil écureuil était le camarade,
Le tendre ami d'un beau danois.
Un jour qu'ils voyageaient comme Oreste et Pylade,
La nuit les surprit dans un bois.



En ce lieu point d'auberge; ils eurent de la peine
A trouver où se bien coucher.
Enfin le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne.

Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.
Vers minuit, c'est l'heure des crimes,
Longtemps après que nos amis,
En se disant bonsoir, se furent endormis,
Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes,
Arrive au pied de l'arbre; et, levant le museau,
Voit l'écureuil sur un rameau.
Il le mange des yeux, humecte de sa langue
Ses lèvres, qui de sang brûlent de s'abreuver.
Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver;
Il faut donc, par une harangue,
L'engager à descendre; et voici son discours :
Ami, pardonnez, je vous prie,
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours;
Mais le pieux transport dont mon âme est remplie
Ne peut se contenir; je suis votre cousin
Germain;
Votre mère était sœur de feu mon digne père.
Cet honnête homme, hélas! à son heure dernière,
M'a tant recommandé de chercher son neveu,
Pour lui donner moitié du peu
Qu'il m'a laissé de bien! Venez donc, mon cher frère,
Venez, par embrassement,
Combler le doux plaisir que mon âme ressent.
Si je pouvais monter jusqu'aux lieux où vous êtes,
Oh! j'y serais déjà, soyez-en bien certain.
Les écureuils ne sont pas bêtes,
Et le mien était fort malin.
Il reconnaît le patelin,
Et répond d'un ton doux : Je meurs d'impatience
De vous embrasser, mon cousin;
Je descends : mais, pour mieux lier la connaissance,
Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance;
Il dort dans ce trou-là : frappez un peu; je pense
Que vous serez charmé de le connaître aussi.
Aussitôt maître renard frappe,
Croyant en manger deux : mais le fidèle chien
S'élance de l'arbre, le happe,
Et vous l'étrangle bel et bien.
Ceci prouve deux points : d'abord, qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur;
Puis, qu'avec de l'esprit, il est souvent facile
Au piège qu'il nous tend, de surprendre un trompeur.



Le Perroquet.

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,
Vint s'établir dans un bocage;
Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,
Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,
Au chant du rossignol il trouvait des longueurs,
Critiquait surtout sa cadence.
Le linot, selon lui, ne savait pas chanter;
La fauvette aurait fait quelque chose peut-être,
Si de bonne heure il eût été son maître,
Et qu'elle eût voulu profiter.
Enfin aucun oiseau n'avait l'art de lui plaire;
Et, dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
Le perroquet les faisait taire.
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
Viennent lui dire un jour : Mais parlez donc, beau sire!
Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire!
Sans doute vous avez une brillante voix;
Daignez chanter pour nous instruire.
Le perroquet, dans l'embarras,
Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire :
Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas.

L'Habit d'Arlequin.

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs :
A mes fables souvent c'est là que je travaille;
J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.
Un jour de mardi-gras, j'étais à la fenêtre
D'un oiseleur de mes amis,
Quand sur le quai je vis paraitre
Un petit arlequin leste, bien fait, bien mis,
Qui, la batte à la main, d'une grâce légère,
Courait après un masque en habit de bergère.
Le peuple applaudissait par des ris, par des cris.
Tout près de moi, dans une cage,
Trois oiseaux étrangers, de différent plumage,
Perruche, cardinal, serin,
Regardaient aussi l'arlequin.
La perruche disait : J'aime peu son visage;
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal;
Il est d'un si beau vert! vert, dit le cardinal :
Vous n'y voyez donc pas, ma chère?
L'habit est rouge assurément;
Voilà ce qui le rend charmant.
Oh! pour celui-là, mon compère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison,
Car l'habit est jaune citron;
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu!
Interrompt chacun avec feu;
Et déjà le trio s'irrite.
Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivert;
L'habit est jaune, rouge et vert.
Cela vous surprend fort, voici tout le mystère :
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire
Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire.





« Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge morbleu!
Interrompt chacun avec feu. »

Le Hibou et le Pigeon.

Que mon sort est affreux! s'écriait un hibou :
Vieux, infirme, souffrant, accablé de misère,
Je suis isolé sur la terre,
Et jamais un oiseau n'est venu dans mon trou
Consoler un moment ma douleur solitaire.
Un pigeon entendit ces mots,
Et courut auprès du malade :
Hélas! mon pauvre camarade,
Lui dit-il, je plains bien vos maux :
Mais je ne comprends pas qu'un hibou de votre âge
Soit sans épouse, sans parents,
Sans enfants ou petits-enfants.
N'avez-vous point serré les nœuds du mariage
Pendant le cours de vos beaux ans?
Le hibou répondit : Non vraiment, mon cher frère,
Me marier! et pourquoi faire?
J'en connaissais trop le danger.
Vouliez-vous que je prisse une jeune chouette
Bien étourdie et bien coquette,
Qui me trahît sans cesse ou me fît enrager;
Qui me donnât des fils d'un méchant caractère,
Ingrats, menteurs, mauvais sujets,
Désirant en secret le trépas de leur père?
Car c'est ainsi qu'ils sont tous faits.
Pour des parents, je n'en ai guère,
Et ne les vis jamais : ils sont durs, exigeants,
Pour le moindre sujet s'irritent,
N'aiment que ceux dont ils héritent;
Encor ne faut-il pas qu'ils attendent longtemps.
Tout frère ou tout cousin nous déteste et nous pille.
Je ne suis pas de votre avis,
Répondit le pigeon. Mais parlons des amis;
Des orphelins c'est la famille :
Vous avez dû près d'eux trouver quelques douceurs.
— Les amis! ils sont tous trompeurs.
J'ai connu deux hiboux qui tendrement s'aimerent
Pendant quinze ans, et, certain jour,
Pour une souris s'égorgèrent
Je crois à l'amitié moins encor qu'à l'amour.



— Mais ainsi, Dieu me le pardonne!
Vous n'avez donc aimé personne?
— Ma foi, non, soit dit entre nous.
— En ce cas-là, mon cher, de quoi vous plaignez-vous?

La Vipère et la Sangsue.

La vipère disait un jour à la sangsue :
Que notre sort est différent !
On vous cherche, on me fuit : si l'on peut, on me tue ;



Et vous, aussitôt qu'on vous prend,
Loin de craindre votre blessure,
L'homme vous donne de son sang
Une ample et bonne nourriture :
Cependant vous et moi faisons même piqûre.
La citoyenne de l'étang
Répond : Oh que nenni, ma chère,
La vôtre fait du mal, la mienne est salutaire.
Par moi plus d'un malade obtient sa guérison ;
Par vous tout homme sain trouve une mort cruelle.
Entre nous deux, je crois, la différence est belle :
Je suis remède, et vous poison.

Cette fable aisément s'explique :
C'est la satire et la critique.

Le Pacha et le Dervis.

Un Arabe à Marseille autrefois m'a conté
Qu'un pacha turc dans sa patrie
Vint porter certain jour un coffret cacheté
Au plus sage dervis qui fût en Arabie.
Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,
Des diamants d'un très grand prix :
C'est un présent que je veux faire
A l'homme que tu jugeras
Être le plus fou de la terre.
Cherche bien, tu le trouveras.
Muni de son coffret, notre bon solitaire
S'en va courir le monde. Avait-il donc besoin
D'aller loin?
L'embarras de choisir était sa grande affaire :
Des fous toujours plus fous venaient de toutes parts
Se présenter à ses regards.
Notre pauvre dépositaire
Pour l'offrir à chacun saisissait le coffret :
Mais un pressentiment secret
Lui conseillait de n'en rien faire,
L'assurait qu'il trouverait mieux.
Errant ainsi de lieux en lieux,
Embarrassé de son message,
Enfin, après un long voyage,
Notre homme et le coffret arrivent un matin
Dans la ville de Constantin.
Il trouve tout le peuple en joie :
Que s'est-il donc passé? Rien, lui dit un iman;
C'est notre grand visir que le sultan envoie,
Au moyen d'un lacet de soie,
Porter au prophète un firman.
Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires;
Et, comme ce sont des misères,
Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.
— Souvent? — Oui. — C'est fort bien. Votre nouveau visir
Est-il nommé? — Sans doute, et le voilà qui passe.
Le dervis, à ces mots, court, traverse la place,
Arrive, et reconnait le pacha son ami.
Bon! te voilà! dit celui-ci :
Et le coffret? — Seigneur, j'ai parcouru l'Asie :
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir.
Aujourd'hui ma course est finie;
Daignez l'accepter, grand visir.

Le Laboureur de Castille.

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort.
En vain la fortune l'accable;
En vain mille ennemis, ligués avec le sort,
Semblent lui présager sa perte inévitable :
L'amour de ses sujets, colonne inébranlable,
Rend inutiles leurs efforts.

Le petit-fils d'un roi, grand par son malheur même,
Philippe, sans argent, sans troupes, sans crédit,
Chassé par l'Anglais de Madrid,
Croyait perdu son diadème.
Il fuyait presque seul, déplorant son malheur :
Tout à coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,
Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie
Ses enfants et son roi, sa femme et sa patrie,
Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup,
Riche, et pourtant aimé, cité dans les Castilles
Comme l'exemple des familles.
Son habit, filé par ses filles,
Était ceint d'une peau de loup.
Sous un large chapeau, sa tête bien à l'aise
Faisait voir des yeux vifs et des traits basanés,
Et ses moustaches de son nez
Descendaient jusque sur sa fraise.
Douze fils le suivaient, tous grands, beaux, vigoureux.
Un mulet chargé d'or était au milieu d'eux.
Cet homme, dans cet équipage,
Devant le roi s'arrête, et lui dit : Où vas-tu?
Un revers t'a-t-il abattu?
Vainement l'archiduc a sur toi l'avantage;
C'est toi qui régneras, car c'est toi qu'on chérit.
Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid?
Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles :
Nous périrons pour toi dans les champs de l'honneur.
Le hasard gagne les batailles;
Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur.
Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,
Tout est à toi, prends tout. Grâces à quarante ans
De travail et d'économie,
Je peux t'offrir cet or. Voici mes douze enfants,

Voilà douze soldats : malgré mes cheveux blancs,
Je ferai le treizième ; et la guerre finie,
Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,
Viendront te demander, pour prix de leur service,
Des biens, des honneurs, des rubans,
Nous ne demanderons que repos et justice :
C'est tout ce qu'il nous faut. Nous autres pauvres gens,
Nous fournissons au roi du sang et des richesses ;
Mais, loin de briguer ses largesses,
Moins il donne et plus nous l'aimons.
Quand tu seras heureux, nous fuirons ta présence,
Nous te bénirons en silence :
On t'a vaincu, nous te cherchons.
Il dit, tombe à genoux. D'une main paternelle
Philippe le relève en poussant des sanglots ;
Il presse dans ses bras ce sujet si fidèle,
Veut parler, et les pleurs interrompent ses mots.
Bientôt, selon la prophétie
Du bon vieillard, Philippe fut vainqueur,
Et sur le trône d'Ibérie
N'oublia point le laboureur.



La Fauvette et le Rossignol.

Une fauvette, dont la voix
Enchantait les échos par sa douceur extrême,
Espéra surpasser le rossignol lui-même,
Et lui fit un défi. L'on choisit dans le bois
Un lieu propre au combat : les juges se placèrent;
C'étaient le linot, le serin,
Le rouge-gorge et le tarin.
Tous les autres oiseaux derrière eux se perchèrent.
Deux vieux chardonnerets et deux jeunes pinsons
Furent gardes du camp; le merle était trompette,
Il donne le signal. Aussitôt la fauvette
Fait entendre les plus doux sons;
Avec adresse elle varie
De ses accents filés la touchante harmonie,
Et ravit tous les cœurs par ses tendres chansons.
L'assemblée applaudit. Bientôt on fait silence;
Alors le rossignol commence :
Trois accords purs, égaux, brillants,
Que termine une juste et parfaite cadence,
Sont le prélude de ses chants.
Ensuite son gosier flexible,
Parcourant sans effort tous les tons de sa voix,
Tantôt vif et pressé, tantôt lent sensible,
Étonne et ravit à la fois.
Les juges cependant demeuraient en balance.
Le linot, le serin, de la fauvette amis,
Ne voulaient point donner le prix;
Les autres disputaient. L'assemblée, en silence,
Ecoutait leurs doctes avis,
Lorsqu'un geai s'écria : Victoire à la fauvette!
Ce mot décida sa défaite :
Pour le rossignol aussitôt
L'aréopage ailé tout d'une voix s'explique.

Ainsi le suffrage d'un sot
Fait plus de mal que sa critique.





Le linot, le serin, de la fauvette amis
Ne voulaient point donner de prix;
Lorsqu'un geai s'écria : « Victoire à la fauvette ! »

L'Avare et son Fils.

Par je ne sais quelle aventure,
Un avare, un beau jour, voulant se bien traiter,
Au marché courut acheter
Des pommes pour sa nourriture.
Dans son armoire il les porta,
Les compta, rangea, recompta,
Ferma les doubles tours de sa double serrure,
Et chaque jour les visita.
Ce malheureux, dans sa folie.
Les bonnes pommes ménageait;
Mais lorsqu'il en trouvait quelqu'une de pourrie,
En soupirant il la mangeait.
Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chère,
Découvrit à la fin les pommes de son père.
Il attrape les clefs, et va dans ce réduit,
Suivi de deux amis d'excellent appétit.
Or, vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,
Et combien de pommes périrent.
L'avare arrive en ce moment,
De douleur, d'effroi palpitant :
Mes pommes! criait-il : coquins, il faut les rendre,
Ou je vais tous vous faire pendre!
Mon père, dit le fils, calmez-vous, s'il vous plait;
Nous sommes d'honnêtes personnes :
Et quel tort vous avons-nous fait?
Nous n'avons mangé que les bonnes.





« Nous n'avons mangé que les bonnes! »

Le Courtisan et le dieu Protée.

On en veut trop aux courtisans;
On va criant partout qu'à l'état inutiles,
Pour leur seul intérêt ils se montrent habiles :
Ce sont discours de médisants.
J'ai lu, je ne sais où, qu'autrefois en Syrie
Ce fut un courtisan qui sauva sa patrie.
Voici comment : Dans le pays
La peste avait été portée,
Et ne devait cesser que quand le dieu Protée
Dirait là-dessus son avis.
Ce dieu, comme l'on sait, n'est pas facile à vivre :
Pour le faire parler il faut longtemps le suivre,
Près de son antre l'épier,
Le surprendre, et puis le lier,
Malgré la figure effrayante
Qu'il prend et quitte à volonté.
Certain vieux courtisan, par le roi député,
Devant le dieu marin tout à coup se présente.
Celui-ci, surpris, irrité,
Se change en noir serpent; sa gueule empoisonnée
Lance et retire un dard messager du trépas,
Tandis que, dans sa marche oblique et détournée;
Il glisse sur lui-même et d'un pli fait un pas,
Le courtisan sourit : Je connais cette allure,
Dit-il, et mieux que toi je sais mordre et ramper.
Il court alors pour l'attraper :
Mais le dieu change de figure;
Il devient tour à tour loup, singe, lynx, renard.
Tu veux me vaincre dans mon art,
Disait le courtisan : mais depuis mon enfance,
Plus que ces animaux avide, adroit, rusé,
Chacun de ces tours-là pour moi se trouve usé.
Changer d'habit, de mœurs, même de conscience,
Je ne vois rien là que d'aisé.
Lors il saisit le dieu, le lie,
Arrache son oracle, et retourne vainqueur.

Ce trait nous prouve, ami lecteur,
Combien un courtisan peut servir la patrie.

La Guenon, le Singe et la Noix

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte;
Elle y porte la dent, fait la grimace... Ah! certe,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit!



Elle jette la noix. Un singe la ramasse.
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :
Votre mère eut raison, ma mie,
Les noix ont fort bon goût; mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.

Le Lapin et la Sarcelle.

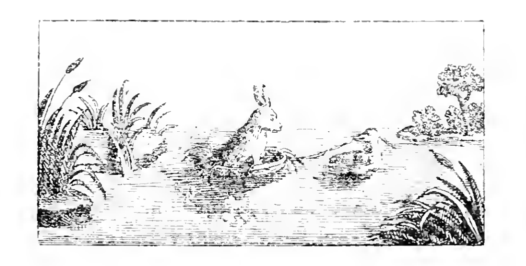
Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance.
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait;
Si d'un bien, au contraire, il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux,
Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus; inquiet, il l'appelle;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
« Hélas! s'écriait-il, m'entends-tu? réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie;
Ne prolonge pas mon effroi :
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie;
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi. »
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.



On aborde, on débarque, et jugez du plaisir!

L'amitié donne du courage :
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde, et reconnait... ô tendresse! ô bonheur!...
La sarcelle : aussitôt il pousse un cri de joie,
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie; et, par ce souterrain,
Le lapin tout à coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre,
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux? Que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir!
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre;
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
Mes fusils, mes furets! criait-il en colère.
Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes;
Dans le funeste jour de Cannes
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps, notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait, en tremblant, la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord,
Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah! si tu pouvais passer l'eau!
Pourquoi pas? Attends-moi... La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec; en forme un batelet capable

De supporter un lourd fardeau;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de câble.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière;
Tandis que devant lui la sarcelle, nageant,
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir!
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.



Pan et la Fortune.

Un jeune grand seigneur à des jeux de hasard
Avait perdu sa dernière pistole,
Et puis joué sur sa parole;
Il fallait payer sans retard :
Les dettes du jeu sont sacrées.
On peut faire attendre un marchand,
Un ouvrier, un indigent,
Qui nous a fourni ses denrées,
Mais un escroc? l'honneur veut qu'au même moment
On le paie, et très poliment.
La loi par eux fut ainsi faite.
Notre jeune seigneur, pour acquitter sa dette,
Ordonne une coupe de bois.
Aussitôt les ormes, les frênes,
Et les hêtres touffus, et les antiques chênes,
Tombent l'un sur l'autre à la fois.
Les faunes, les sylvains, désertent les bocages;
Les dryades en pleurs regrettent leurs ombrages;
Et le dieu Pan, dans sa fureur,
Instruit que le jeu seul a causé ces ravages,
S'en prend à la Fortune : O mère du malheur!
Dit-il, infernale furie!
Tu troubles à la fois les mortels et les dieux,
Tu te plais dans le mal, et ta rage ennemie.....
Il parlait, lorsque dans ces lieux
Tout à coup paraît la déesse.
Calme, dit-elle à Pan, le chagrin qui te presse;
Je n'ai point causé tes malheurs :
Même aux jeux de hasard, avec certains joueurs,
Je ne fais rien. — Qui donc fait tout? — L'adresse.



Le Philosophe et le Chat-Huant.

Persécuté, proscrit, chassé de son asile,
Pour avoir appelé les choses par leur nom,
Un pauvre philosophe errait de ville en ville,
Emportant avec lui tous ses biens, sa raison.
Un jour qu'il méditait sur le fruit de ses veilles,
C'était dans un grand bois, il voit un chat-huant
        Entouré de geais, de corneilles,
        Qui le harcelaient en criant :
        C'est un coquin, c'est un impie,
        Un ennemi de la patrie;
Il faut le plumer vif : oui, oui, plumons, plumons,
        Ensuite nous le jugerons.
Et tous fondaient sur lui; la malheureuse bête,
Tournant et retournant sa bonne et grosse tête,
Leur disait, mais en vain, d'excellentes raisons.
Touché de son malheur, car la philosophie
        Nous rend plus doux et plus humains,
Notre sage fait fuir la cohorte ennemie,
Puis dit au chat-huant : Pourquoi ces assassins
        En veulent-ils à votre vie?
Que leur avez-vous fait? L'oiseau lui répondit :
Rien du tout, mon seul crime est d'y voir clair la nuit.



Les deux Chauves.

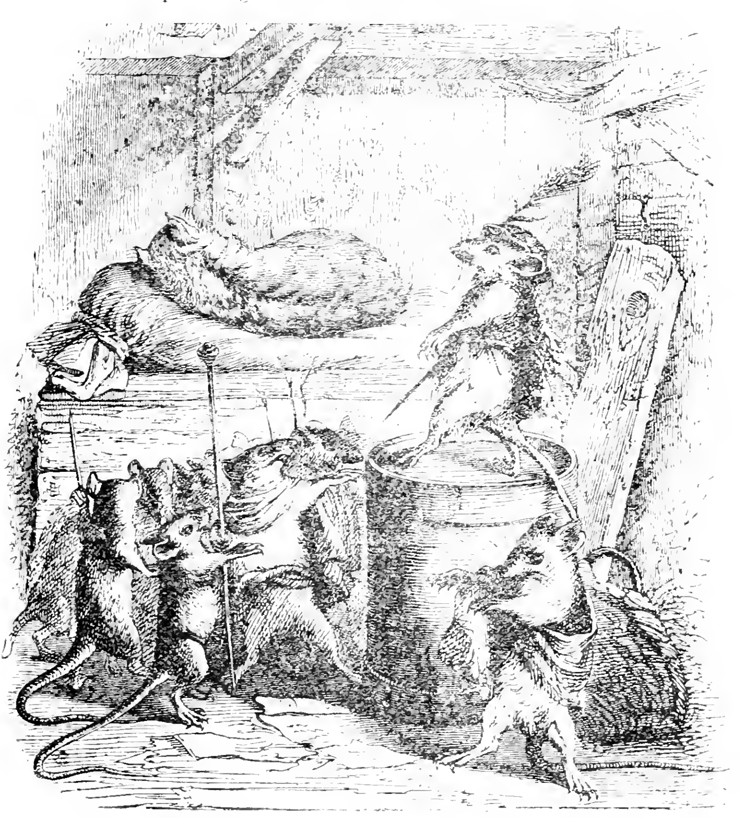
Un jour deux chauves dans un coin
Virent briller certain morceau d'ivoire :
Chacun d'eux veut l'avoir; dispute et coups de poing.



Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
Le peu de cheveux gris qui lui restaient encor.
Un peigne était le beau trésor
Qu'il eut pour prix de sa victoire.

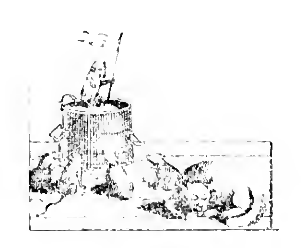
Le Chat et les Rats.

Un angora, que sa maitresse
Nourrissait de mets délicats,
Ne faisait plus la guerre aux rats :



Et les rats, connaissant sa bonté, sa paresse,
Allaient, trottaient partout, et ne se gênaient pas.
Un jour, dans un grenier retiré, solitaire,
Où notre chat dormait après un bon festin,
Plusieurs rats viennent dans le grain

Prendre leur repas ordinaire.
L'angora ne bougeait. Alors mes étourdis
Pensent qu'ils lui font peur; l'orateur de la troupe
Parle des chats avec mépris.
On applaudit fort, on s'attroupe,
On le proclame général.
Grimpé sur un boisseau qui sert de tribunal:
Braves amis, dit-il, courons à la vengeance.
De ce grain désormais nous devons être las,
Jurons de ne manger désormais que des chats
On les dit excellents, nous en ferons bombance.
A ces mots, partageant son belliqueux transport,
Chaque nouveau guerrier sur l'angora s'élance,
Et réveille le chat qui dort.
Celui-ci, comme on croit, dans sa juste colère,
Couche bientôt sur la poussière
Général, tribuns et soldats.
Il ne s'échappa que deux rats
Qui disaient, en fuyant bien vite à leur tanière :
Il ne faut point pousser à bout
L'ennemi le plus débonnaire;
On perd ce que l'on tient quand on veut gagner tout.



Les deux Paysans et le Nuage.

Guillot, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir làs-bas



Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs. Pourquoi? répond Guillot.
— Pourquoi? Regarde donc; ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abimer; vigne, avoine, froment,

Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien ; le village en ruine,
Dans trois mois aura la famine,
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.
La peste ! dit Guillot : doucement, calmez-vous ;
Je ne vois point cela, compère ;
Et, s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire ;
Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle, il porte de la pluie.
La terre est sèche dès longtemps,
Il va bien arroser nos champs ;
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisins abondance ;
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin.
C'est bien voir que cela, dit Lucas en colère.
Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.
— Oh ! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot :
Attendons la fin de l'affaire :
Rira bien qui rira le dernier. — Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici.
Ils s'échauffaient tous deux ; déjà, dans leur furie,
Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant :
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.





Don Quichotte.

Contraint de renoncer à la chevalerie,
Don Quichotte voulut, pour se dédommager,
Mener une plus douce vie,
Et choisit l'état de berger.
Le voilà donc qui prend panetière et houlette,
Le petit chapeau rond garni d'un ruban vert,
Sous le menton faisant rosette.
Jugez de la grâce et de l'air
De ce nouveau Tircis! Sur sa rauque musette
Il s'essaie à charmer l'écho de ces cantons,
Achète au boucher deux moutons,
Prend un roquet galeux, et, dans cet équipage,
Par l'hiver le plus froid qu'on eût vu de longtemps,
Dispersant son troupeau sur les rives du Tage,
Au milieu de la neige il chante le printemps.
Point de mal jusque-là : chacun, à sa manière,
Est libre d'avoir du plaisir.
Mais il vint à passer une grosse vachère;
Et le pasteur, pressé d'un amoureux désir,
Court et tombe à ses pieds : O belle Timarette!
Dit-il, toi que l'on voit parmi tes jeunes sœurs
Comme le lis parmi les fleurs,
Cher et cruel objet de ma flamme secrète,
Abandonne un moment les soins de tes agneaux,
Viens voir un nid de tourtereaux
Que j'ai découvert sur ce chêne.
Je veux te le donner : hélas! c'est tout mon bien
Ils sont blancs : leur couleur, Timarette, est la tienne;
Mais, par malheur pour moi, leur cœur n'est pas le tien.



« Abandonne un moment le soin de tes agneaux
Viens voir un nid de tourtereaux.... »

A ce discours, la Timarette,
Dont le vrai nom était Fanchon,
Ouvre une large bouche, et, d'un œil fixe et bête,
Contemple le vieux Céladon;
Quand un valet de ferme, amoureux de la belle,
Paraissant tout à coup, tombe à coups de bâton
Sur le berger tendre et fidèle,
Et vous l'étend sur le gazon.
Don Quichotte criait : Arrête,
Pasteur ignorant et brutal :
Ne sais-tu pas nos lois? Le cœur de Timarette
Doit devenir le prix d'un combat pastoral;
Chante et ne frappe pas. Vainement il l'implore;
L'autre frappait toujours, et frapperait encore
Si l'on n'était venu secourir le berger,
Et l'arracher à sa furie.

Ainsi, guérir d'une folie,
Bien souvent ce n'est qu'en changer.



Le Coq fanfaron.

Il fait bon battre un glorieux ;
Des revers qu'il éprouve il est toujours joyeux;
Toujours sa vanité trouve dans sa défaite
Un moyen d'être satisfaite.



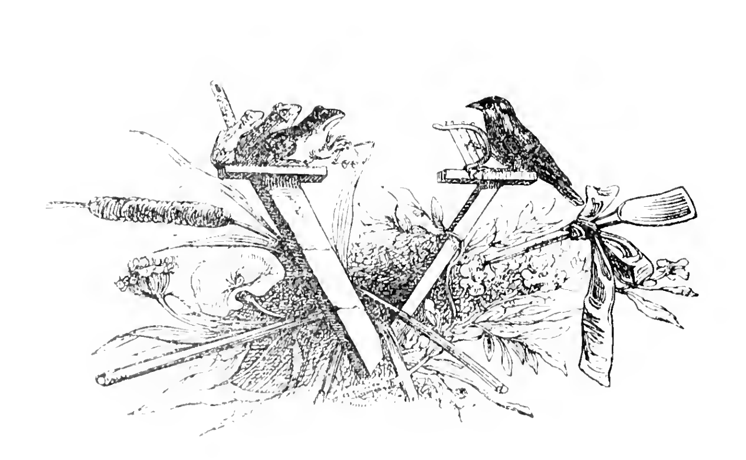
Un coq sans force et sans talent
Jouissait, on ne sait comment,
D'une certaine renommée.

Cela se voit, dit-on, chez la gent emplumée,
Et chez d'autres encore. Insolent comme un sot,
Notre coq traita mal un Poulet de mérite.
La jeunesse aisément s'irrite.
Le Poulet offensé le provoque aussitôt,
Et, le cou tout gonflé, sur lui se précipite.
Dans l'instant, le Coq, orgueilleux
Est battu, déplumé, reçoit mainte blessure;
Et, si l'on n'eût fini ce combat dangereux,
Sa mort terminait l'aventure.
Quand le Poulet fut loin, le Coq, en s'épluchant,
Disait : « Cet enfant-là m'a montré du courage.
J'ai beaucoup ménagé son âge,
Mais de lui je suis fort content.
Un Coq vieux et cassé, témoin de cette histoire,
La répandit et s'en moqua.
Notre fanfaron l'attaqua,
Croyant facilement remporter la victoire.
Le brave vétéran, de lui trop mal connu,
En quatre coups de bec lui partage la crête,
Le dépouille en entier des pieds jusqu'à la tête,
Et le laisse là presque nu.
Alors notre Coq, sans se plaindre,
Dit : « C'est un bon vieillard; j'en ai bien peu souffert,
Mais je le trouve encore vert;
Et dans son jeune temps il devait être à craindre. »



Le Voyage.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi;
Voir sur sa tête alors amasser les nuages;
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre, et mourir.
La volonté de Dieu soit faite!





LIVRE V

Le Berger et le Rossignol.

A M. L'ABBÉ DELILLE.

O toi, dont la touchante et sublime harmonie
Charme toujours l'oreille en attachant le cœur,
Digne rival, souvent vainqueur,
Du chantre fameux d'Ausonie,
Delille, ne crains rien, sur mes légers pipeaux
Je ne viens point ici célébrer tes travaux
Ni dans de faibles vers parler de poésie.
Je sais que l'immortalité
Qui t'est déjà promise au temple de mémoire,
T'est moins chère que ta gaîté;
Je sais que, méritant tes succès sans y croire,
Content par caractère et non par vanité,
Tu te fais pardonner ta gloire
A force d'amabilité :
C'est ton secret, aussi je finis ce prologue.
Mais du moins lis mon apologue;
Et si quelque envieux, quelque esprit de travers,
Outrageant un jour tes beaux vers,
Te donne assez d'humeur pour t'empêcher d'écrire,
Je te demande alors de vouloir le relire.

Dans une belle nuit du charmant mois de mai,
Un berger contemplait, du haut d'une colline,
La lune promenant sa lumière argentine
Au milieu d'un ciel pur d'étoiles parsemé ;
Le tilleul odorant, le lilas, l'aubépine,
Au gré du doux zéphyr balançant leurs rameaux,
Et les ruisseaux dans les prairies
Brisant sur des rives fleuries
Le cristal de leurs claires eaux.
Un rossignol, dans le bocage,
Mêlait ses doux accents à ce calme enchanteur;
L'écho les répétait, et notre heureux pasteur,
Transporté de plaisir, écoutait son ramage.
Mais tout à coup l'oiseau finit ses tendres sons.
En vain le berger le supplie
De continuer ses chansons.
Non, dit le rossignol, c'en est fait pour la vie;
Je ne troublerai plus ces paisibles forêts.
N'entends-tu pas dans ce marais
Mille grenouilles coassantes
Qui, par des cris affreux, insultent à mes chants?
Je cède, et reconnais que mes faibles accents
Ne peuvent l'emporter sur leurs voix glapissantes.
Ami, dit le berger, tu vas combler leurs vœux;
Te taire est le moyen qu'on les écoute mieux :
Je ne les entends plus aussitôt que tu chantes.



Sur les bords africains, aux lieux inhabités
Où le char du soleil roule en brûlant la terre,
Deux énormes lions, de la soif tourmentés,
Arrivèrent au pied d'un désert solitaire.
Un filet d'eau coulait, faible et dernier effort
De quelque naïade expirante.
Les deux lions courent d'abord
Au bruit de cette eau murmurante;
Ils pouvaient boire ensemble, et la fraternité,
Le besoin, leur donnait ce conseil salutaire :
Mais l'orgueil disait le contraire,
Et l'orgueil fut seul écouté.
Chacun veut boire seul : d'un œil plein de colère
L'un l'autre ils vont se mesurant,
Hérissent de leur cou l'ondoyante crinière:
De leur terrible queue ils se frappent les flancs,
Et s'attaquent avec de tels rugissements,
Qu'à ce bruit, dans le fond de leur sombre tanière,
Les tigres d'alentour vont se cacher tremblants.
Egaux en vigueur, en courage,
Ce combat fut plus long qu'aucun de ces combats
Qui d'Achille ou d'Hector signalèrent la rage;
Car les dieux ne s'en mêlaient pas.
Après une heure ou deux d'efforts et de morsures,
Nos héros, fatigués, déchirés, haletants,
S'arrêtèrent en même temps.
Couverts de sang et de blessures,
N'en pouvant plus, morts à demi,
Se traînant sur le sable, à la source ils vont boire :
Mais pendant le combat la source avait tari.
Ils expirent auprès.
Vous lisez votre histoire,
Malheureux insensés, dont les divisions,
L'orgueil, les fureurs, la folie,
Consument en douleurs le moment de la vie :
Hommes, vous êtes ces lions;
Vos jours, c'est l'eau qui s'est tarie.

Le Procès des deux Renards.

Que je hais cet art de pédant,
Cette logique captieuse,
Qui d'une chose claire en fait une douteuse,
D'un principe erroné tire subtilement
Une conséquence trompeuse,
Et raisonne en déraisonnant!
Les Grecs ont inventé cette belle manière :
Ils ont fait plus de mal qu'ils ne croyaient en faire.
Que Dieu leur donne paix! Il s'agit d'un renard,
Grand argumentateur, célèbre babillard,
Et qui montrait la rhétorique.
Il tenait école publique,
Avait des écoliers qui payaient en poulets.
Un d'eux, qu'on destinait à plaider au palais,
Devait payer son maître à la première cause
Qu'il gagnerait : ainsi la chose
Avait été réglée et d'une et d'autre part.
Son cours étant fini, mon écolier renard
Intente un procès à son maître,
Disant qu'il ne doit rien. Devant le léopard
Tous les deux s'en vont comparaître.
Monseigneur, disait l'écolier,
Si je gagne, c'est clair, je ne dois rien payer;
Et cela par votre sentence,
Puisque par la sentence
J'aurai droit de ne pas payer.
Si je perds, nulle est sa créance;
Car il convient que l'échéance
N'en devait arriver qu'après
Le gain de mon premier procès :
Or, ce procès perdu, je suis quitte, je pense :
Mon dilemme est certain. Nenni,
Répondait aussitôt le maître;
Si vous perdez, payez, la loi l'ordonne ainsi.
Si vous gagnez, sans plus remettre,
Payez, car vous avez signé
Promesse de payer au premier plaid gagné :
Vous y voilà. Je crois l'argument sans réponse.
Chacun attend alors que le juge prononce;
Et l'auditoire s'étonnait
Qu'il n'y jetât pas son bonnet.



Le léopard, rêveur, prit enfin la parole :
Hors de cour, leur dit-il : défense à l'écolier
De continuer son métier;
Au maître, de tenir école.

La Colombe et son Nourrisson.

Une colombe gémissait
De ne pouvoir devenir mère :
Elle avait fait cent fois tout ce qu'il fallait faire
Pour en venir à bout, rien ne réussissait.
Un jour, se promenant dans un bois solitaire,
Elle rencontre en un vieux nid
Un œuf abandonné, point trop gros, point petit,
Semblable aux œufs de tourterelle.
Ah! quel bonheur! s'écria-t-elle :
Je pourrai donc enfin couver,
Et puis nourrir, puis élever,
Un enfant qui fera le charme de ma vie!
Tous les soins qu'il me coûtera,
Les tourments qu'il me causera,
Seront encor des biens pour mon âme ravie :
Quel plaisir vaut ces soucis-là?
Cela dit, dans le nid la colombe établie
Se met à couver l'œuf, et le couve si bien,
Qu'elle ne le quitte pour rien,
Pas même pour manger; l'amour nourrit les mères.
Après vingt et un jours elle voit naître enfin
Celui dont elle attend son bonheur, son destin,
Et ses délices les plus chères.
De joie elle est prête à mourir;
Auprès de son petit nuit et jour elle veille,
L'écoute respirer, le regarde dormir,
S'épuise pour le mieux nourrir.
L'enfant chéri vient à merveille.
Son corps grossit en peu de temps :
Mais son bec, ses yeux et ses ailes,
Diffèrent fort des tourterelles;
La mère les voit ressemblants.
A bien élever sa jeunesse
Elle met tous ses soins, lui prêche la sagesse,
Et surtout l'amitié, lui dit à chaque instant :
Pour être heureux, mon cher enfant,
Il ne faut que deux points, la paix avec soi-même,
Puis quelques bons amis dignes de nous chérir.
La vertu de la paix nous fait seule jouir;
Et le secret pour qu'on nous aime,
C'est d'aimer les premiers, facile et doux plaisir.



Ainsi parlait la tourterelle,
Quand, au milieu de sa leçon,
Un malheureux petit pinson,
Échappé de son nid, vient s'abattre auprès d'elle.
Le jeune nourrisson à peine l'aperçoit
Qu'il court à lui : sa mère croit
Que c'est pour le traiter comme ami, comme frère,
Et pour offrir au voyageur
Une retraite hospitalière.
Elle applaudit déjà : mais quelle est sa douleur,
Lorsqu'elle voit son fils, ce fils dont la jeunesse
N'entendit que leçons de vertu, de sagesse,
Saisir le faible oiseau, le plumer, le manger,
Et garder, au milieu de l'horrible carnage,
Ce tranquille sang-froid, assuré témoignage
Que le cœur désormais ne peut se corriger!
Elle en mourut, la pauvre mère.
Quel triste prix des soins donnés à cet enfant!
Mais c'était le fils d'un milan :
Rien ne change le caractère.

L'Ane et la Flûte.

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles :
Il faut le leur passer, souvent ils sont heureux;
Grand motif de se croire habiles.

Un âne, en broutant ses chardons,
Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux sons
Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disait : Ce monde est fou!
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trou.
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire;
Tandis que moi... Suffit... Allons-nous-en d'ici,
Car je me sens trop en colère.
Notre âne, en raisonnant ainsi,
Avance quelque pas, lorsque sur la fougère
Une flûte oubliée en ces champêtres lieux
Par quelque pasteur amoureux,
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux;
Une oreille en avant, lentement il se baisse,
Applique son naseau sur le pauvre instrument,
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable!
Il en sort un son agréable.
L'âne se croit un grand talent,
Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute :
Eh! je joue aussi de la flûte!





« Eh! je joue aussi de la flûte. »

Le Paysan et la Rivière.

Je veux me corriger, je veux changer de vie,
Me disait un ami : dans des liens honteux
Mon âme s'est trop avilie;
J'ai cherché le plaisir guidé par la folie,
Et mon cœur n'a trouvé que le remords affreux.
C'en est fait, je renonce à l'indigne maîtresse
Que j'adorai toujours sans jamais l'estimer;
Tu connais pour le jeu ma coupable faiblesse,
Eh bien! je vais la réprimer;
Je vais me retirer du monde;
Et, calme désormais, libre de tous soucis,
Dans une retraite profonde,
Vivre pour la sagesse et pour mes seuls amis.
Que de fois vous l'avez promis!
Toujours en vain, lui répondis-je.
Çà, quand commencez-vous? — Dans huit jours sûrement.
— Pourquoi pas aujourd'hui? Ce long retard m'afflige.
— Oh! je ne puis dans un moment
Briser une si forte chaîne :
Il me faut un prétexte; il viendra, j'en réponds.
Causant ainsi, nous arrivons
Jusque sur les bords de la Seine;
Et j'aperçois un paysan
Assis sur une large pierre,
Regardant l'eau couler d'un air impatient.
— L'ami, que fais-tu là? — Monsieur, pour une affaire
Au village prochain je suis contraint d'aller :
Je ne vois point de pont pour passer la rivière,
Et j'attends que cette eau cesse enfin de couler.
Mon ami, vous voilà, cet homme est votre image;
Vous perdez en projets les plus beaux de vos jours
Si vous voulez passer, jetez-vous à la nage;
Car cette eau coulera toujours.



Le Miroir de la Vérité.

Dans le beau siècle d'or, quand les premiers humains,
Au milieu d'une paix profonde,
Coulaient des jours purs et sereins,
La Vérité courait le monde
Avec son miroir dans les mains.
Chacun s'y regardait, et le miroir sincère
Retraçait à chacun son plus secret désir,
Sans jamais le faire rougir :
Temps heureux qui ne dura guère!
L'homme devint bientôt méchant et criminel.
La Vérité s'enfuit au ciel,
En jetant de dépit son miroir sur la terre.
Le pauvre miroir se cassa.
Ses débris, qu'au hasard la chute dispersa,
Furent perdus pour le vulgaire.
Plusieurs siècles après on en connut le prix;
Et c'est depuis ce temps que l'on voit plus d'un sage
Chercher avec soin ces débris,
Les retrouver parfois: mais ils sont si petits,
Que personne n'en fait usage.
Hélas! le sage, le premier,
Ne s'y voit jamais tout entier.



Jupiter et Minos.

Mon fils, disait un jour Jupiter à Minos,
Toi qui juges la race humaine,
Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos.
Quel est de la vertu le fatal adversaire
Qui corrompt à ce point la faible humanité?
C'est, je crois, l'intérêt. — L'intérêt? Non, mon père.
— Eh! qu'est-ce donc? — L'oisiveté.

Le petit Chien.

La vanité nous rend aussi dupes que sots.
Je me souviens, à ce propos,
Qu'au temps jadis, après une sanglante guerre,
Où, malgré les plus beaux exploits,
Maint lion fut couché par terre,
L'éléphant régna dans les bois.
Le vainqueur, politique habile,
Voulant prévenir désormais
Jusqu'au moindre sujet de discorde civile,
De ses vastes états exila pour jamais
La race des lions, son ancienne ennemie.
L'édit fut proclamé. Les lions, affaiblis,
Se soumettant au sort qui les avait trahis,
Abandonnent tous leur patrie.
Ils ne se plaignent pas, ils gardent dans leur cœur
Et leur courage et leur douleur.
Un bon vieux petit chien, de la charmante espèce
De ceux qui vont portant jusqu'au milieu du dos
Une toison tombant à flots,
Exhalait ainsi sa tristesse :
Il faut donc vous quitter, ô pénates chéris!
Un barbare, à l'âge où je suis,
M'oblige à renoncer aux lieux qui m'ont vu naître.
Sans appui, sans secours, dans un pays nouveau,
Je vais, les yeux en pleurs, demander un tombeau,
Qu'on me refusera peut-être.
O tyran, tu le veux! allons, il faut partir.
Un barbet l'entendit : touché de sa misère,
Quel motif, lui dit-il, peut t'obliger à fuir?
— Ce qui m'y force? ô ciel! et cet édit sévère
Qui nous chasse à jamais de cet heureux canton!....
— Nous? — Non pas vous, mais moi. — Comment! toi, mon [cher frère?
Qu'as-tu donc de commun?.... — Plaisante question!
Eh! ne suis-je pas un lion[1]?

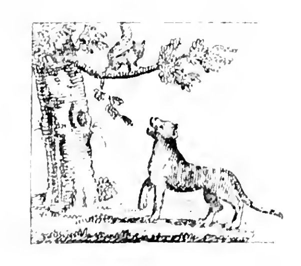
1. La petite espèce de chiens dont on veut parler, porte le nom de chiens-lions.



« Quel motif, lui dit-il, peut t'obliger à fuir ?
— Ce qui m'y force ? ô ciel ! et cet édit sévère

Le Léopard et l'Écureuil.

Un écureuil, sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisait sa méridienne.
Vous jugez s'il eut peur! En sursaut s'éveillant,
L'animal, irrité, se dresse;
Et l'écureuil. s'agenouillant,
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit : Je te donne la vie,
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais;
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité : mais pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
— Soit, j'y consens : monte. — J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux,
C'est de vivre dans l'innocence :
L'ignorance du mal fait toute ma science;
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
Vous ne connaissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords : vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits; vous haïssez, et j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère.



Le Prêtre de Jupiter.

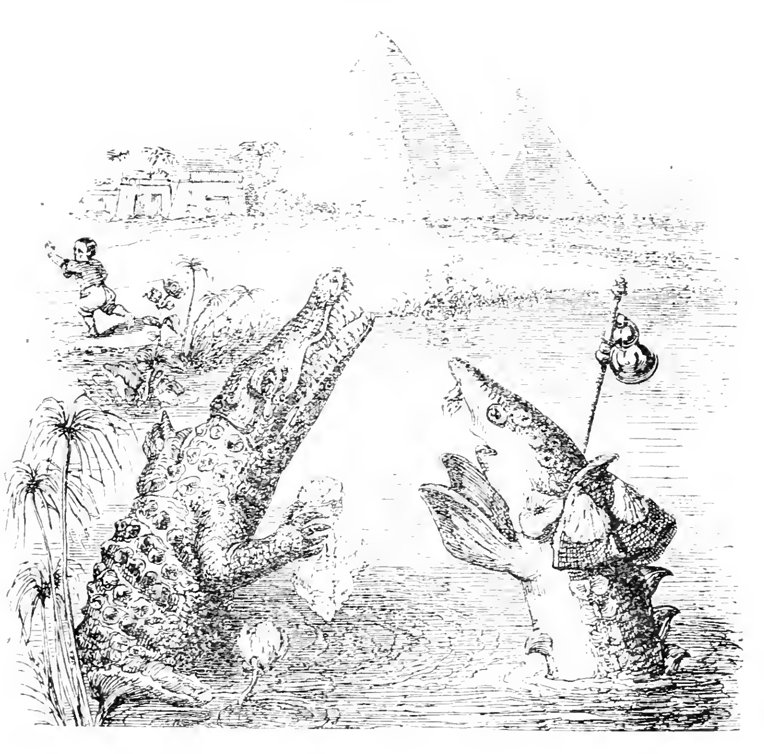
Un prêtre de Jupiter,
Père de deux grandes filles,
Toutes deux assez gentilles,
De bien les marier fit son soin le plus cher.
Les prêtres de ce temps vivaient de sacrifices,
Et n'avaient point de bénéfices :
La dot était fort mince. Un jeune jardinier
Se présenta pour gendre ; on lui donna l'aînée.
Bientôt après cet hyménée
La cadette devint la femme d'un potier.
A quelques jours de là, chaque épouse établie
Chez son époux, le père va les voir.
— Bonjour, dit-il, je viens savoir
Si le choix que j'ai fait rend heureuse ta vie,
S'il ne te manque rien, si je peux y pourvoir.
— Jamais, répond la jardinière,
Vous ne fîtes meilleure affaire :
La paix et le bonheur habitent ma maison ;
Je tâche d'être bonne, et mon époux est bon ;
Il sait m'aimer sans jalousie,
Je l'aime sans coquetterie :
Ainsi tout est plaisir, tout jusqu'à nos travaux ;
Nous ne désirons rien, sinon qu'un peu de pluie
Fasse pousser nos artichauts.
— C'est là tout? — Oui vraiment. — Tu seras satisfaite,
Dit le vieillard : demain je célèbre la fête
De Jupiter ; je lui dirai deux mots.
Adieu, ma fille. — Adieu, mon père.
Le prêtre de ce pas s'en va chez la potière
L'interroger, comme sa sœur,
Sur son mari, sur son bonheur.
-- Oh! répond celle-ci, dans mon petit ménage,
Le travail, l'amour, la santé,
Tout va fort bien, en vérité ;
Nous ne pouvons suffire à la vente, à l'ouvrage :
Notre unique désir serait que le soleil
Nous montrât plus souvent son visage vermeil
Pour sécher notre poterie.
Vous, pontife du dieu de l'air,
Obtenez nous cela, mon père, je vous prie ;

Parlez pour nous à Jupiter,
— Très volontiers, ma chère amie :
Mais je ne sais comment accorder mes enfants;
Tu me demandes du beau temps,
Et ta sœur a besoin de pluie.
Ma foi, je me tairai, de peur d'être en défaut.
Jupiter, mieux que nous, sait bien ce qu'il nous faut;
Prétendre le guider serait folie extrême;
Sachons prendre le temps comme il veut l'envoyer.
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même;
Se soumettre, c'est les prier.



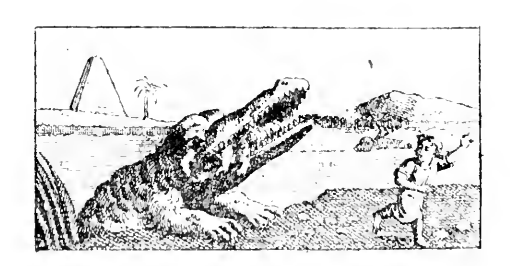
Le Crocodile et l'Esturgeon.

Sur la rive du Nil un jour deux beaux enfants
S'amusaient à faire sur l'onde,
Avec des cailloux plats, ronds, légers et tranchants
Les plus beaux ricochets du monde.



Un crocodile affreux arrive entre deux eaux,
S'élance tout à coup, happe l'un des marmots,
Qui crie et disparaît dans sa gueule profonde.
L'autre fuit, en pleurant son pauvre compagnon.
Un honnête et digne esturgeon,
Témoin de cette tragédie,

S'éloigne avec horreur, se cache au fond des flots;
Mais bientôt il entend le coupable amphibie
Gémir et pousser des sanglots :
Le monstre a des remords, dit-il : ô providence.
Tu venges souvent l'innocence;
Pourquoi ne la sauves-tu pas?
Ce scélérat du moins pleure ses attentats;
L'instant est propice, je pense,
Pour lui prêcher la pénitence :
Je m'en vais lui parler. Plein de compassion,
Notre saint homme d'esturgeon
Vers le crocodile s'avance :
Pleurez, lui cria-t-il, pleurez votre forfait;
Livrez votre âme impitoyable
Au remords, qui des dieux est le dernier bienfait,
Le seul médiateur entre eux et le coupable.
Malheureux, manger un enfant!
Mon cœur en a frémi; j'entends gémir le vôtre...
Oui, répond l'assassin, je pleure en ce moment
De regret d'avoir manqué l'autre.
Tel est le remords du méchant.





La Chenille.

Un jour, causant entre eux, différents animaux
Louaient beaucoup le ver-à-soie.
Quel talent, disaient-ils, cet insecte déploie
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse!
Tous vantaient son travail, exaltaient son adresse :
Une chenille seule y trouvait des défauts,
Aux animaux surpris en faisait la critique,
Disait des mais, et puis des si.
Un renard s'écria : Messieurs, cela s'explique;
C'est que madame file aussi.

La Tourterelle et la Fauvette.

Une fauvette, jeune et belle,
S'amusait à chanter tant que durait le jour;
Sa voisine la tourterelle
Ne voulait, ne savait rien faire que l'amour.
Je plains bien votre erreur, dit-elle à la fauvette;
Vous perdez vos plus beaux moments :
Il n'est qu'un seul plaisir, c'est d'avoir des amants,
Dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la chansonnette
Qui peut valoir un doux baiser?
Je me garderais bien d'oser
Les comparer, répondit la chanteuse :
Mais je ne suis pas malheureuse,
J'ai mis mon bonheur dans mes chants.
A ce discours, la tourterelle,
En se moquant s'éloigna d'elle.
Sans se revoir elles furent dix ans.
Après ce long espace un beau jour de printemps,
Dans la même forêt elles se rencontrèrent.
L'âge avait bien un peu dérangé leurs attraits;
Longtemps elles se regardèrent
Avant que de pouvoir se remettre leurs traits.
Enfin la fauvette, polie,
S'avance la première : Eh! bonjour, mon amie;
Comment vous portez-vous? Comment vont les amants?
— Ah! ne m'en parlez pas, ma chère :
J'ai tout perdu, plaisirs, amis, beaux ans;
Tout a passé comme une ombre légère.
J'ai cru que le bonheur était d'aimer, de plaire...
Ô souvenir cruel! ô regrets superflus!
J'aime encor, on ne m'aime plus.
J'ai moins perdu que vous, répondit la chanteuse;
Cependant je suis vieille et je n'ai plus de voix;
Mais j'aime la musique, et suis encor heureuse
Lorsque le rossignol fait retentir ces bois.

La beauté, ce présent céleste,
Ne peut, sans les talents, échapper à l'ennui :
La beauté passe, un talent reste,
On en jouit même en autrui.



A ce discours la tourterelle
En se moquant s'éloigne d'elle.

Le Charlatan.

Sur le Pont-Neuf, entouré de badauds,
Un charlatan criait à pleine tête :
Venez, messieurs, accourez faire emplette
Du grand remède à tous les maux :
C'est une poudre admirable
Qui donne de l'esprit aux sots,
De l'honneur aux fripons, l'innocence aux coupables,
Aux vieilles femmes des amants,
Aux vieillards amoureux une jeune maîtresse,
Aux fous le prix de la sagesse,
Et la science aux ignorants.
Avec ma poudre, il n'est rien dans la vie
Dont bientôt on ne vienne à bout :
Par elle on obtient tout, on sait tout, on fait tout ;
C'est la grande encyclopédie.
Vite je m'approchai pour voir ce beau trésor....
C'était un peu de poudre d'or.





« Par elle on obtient tout, on sait tout, on fait tout;
C'est la grande encyclopédie.

La Sauterelle.

C'en est fait, je quitte le monde;
Je veux fuir pour jamais ce spectacle odieux
Des crimes, des horreurs, dont sont blessés mes yeux.
Dans une retraite profonde,
Loin des vices, loin des abus,
Je passerai mes jours doucement à maudire
Les méchants de moi trop connus.
Seule ici-bas j'ai des vertus :
Aussi pour ennemi j'ai tout ce qui respire,
Tout l'univers m'en veut; homme, enfants, animaux,
Jusqu'au plus petit des oiseaux,
Tous sont occupés de me nuire.
Eh! qu'ai-je fait pourtant?... Que du bien. Les ingrats!
Ils me regretteront, mais après mon trépas.
Ainsi se lamentait certaine sauterelle,
Hypocondre et n'estimant qu'elle.
Où prenez-vous cela, ma sœur?
Lui dit une de ses compagnes :
Quoi! vous ne pouvez pas vivre dans ces campagnes
En broutant de ces prés la douce et tendre fleur,
Sans vous embarrasser des affaires du monde?
Je sais qu'en travers il abonde :
Il fut ainsi toujours, et toujours il sera;
Ce que vous en direz grand'chose n'y fera.
D'ailleurs, où vit-on mieux? Quant à votre colère
Contre ces ennemis qui n'en veulent qu'à vous,
Je pense, ma sœur, entre nous,
Que c'est peut-être une chimère,
Et que l'orgueil souvent donne ces visions.
Dédaignant de répondre à ces sottes raisons,
La sauterelle part, et sort de la prairie,
Sa patrie.
Elle sauta deux jours pour faire deux cents pas.
Alors elle se croit au bout de l'hémisphère,
Chez un peuple inconnu, dans de nouveaux états;
Elle admire ces beaux climats,
Salue avec respect cette rive étrangère.
Près de là, des épis nombreux
Sur de longs chalumeaux, à six pieds de la terre,
Ondoyants et pressés, se balançaient entre eux.



« De peur que je n'échappe, ils ravagent leurs biens ;
Ils y mettraient le feu s'il était nécessaire ! »

Ah! que voilà bien mon affaire!
Dit-elle avec transport : dans ces sombres taillis
Je trouverai sans doute un désert solitaire:
C'est un asile sûr contre mes ennemis.
La voilà dans le blé. Mais, dès l'aube suivante,
Voici venir les moissonneurs.
Leur troupe nombreuse et bruyante
S'étend en demi-cercle; et, parmi les clameurs,
Les ris, les chants des jeunes filles,
Les épis entassés tombent sous les faucilles;
La terre se découvre, et les blés, abattus,
Laissent voir les sillons tout nus.
Pour le coup, s'écriait la triste sauterelle,
Voilà qui prouve bien la haine universelle
Qui partout me poursuit : à peine en ce pays
A-t-on su que j'étais, qu'un peuple d'ennemis
S'en vient pour chercher sa victime.
Dans la fureur qui les anime,
Employant contre moi les plus affreux moyens,
De peur que je n'échappe ils ravagent leurs biens :
Ils y mettraient le feu, s'il était nécessaire.
Eh! messieurs, me voilà, dit-elle en se montrant;
Finissez un travail si grand,
Je me livre à votre colère.
Un moissonneur, dans ce moment,
Par hasard la distingue : il se baisse, la prend,
Et dit, en la jetant dans une herbe fleurie :
Va manger, ma petite amie



La Guêpe et l'Abeille.

Dans le calice d'une fleur
La guêpe un jour voyant l'abeille,
S'approche en l'appelant sa sœur.
Ce nom sonne mal à l'oreille
De l'insecte plein de fierté,
Qui lui répond : Nous sœurs! Ma mie,
Depuis quand cette parenté?



Mais c'est depuis toute la vie,
Lui dit la guêpe avec courroux :
Considérez-moi, je vous prie;
J'ai des ailes tout comme vous,
Même taille, même corsage;
Et, s'il vous en faut davantage,
Nos dards sont aussi ressemblants.
Il est vrai, répliqua l'abeille,
Nous avons une arme pareille,
Mais pour des emplois différents.
La vôtre sert votre insolence,
La mienne repousse l'offense;
Vous provoquez, je me défends.

Le Hérisson et les Lapins.

Il est certains esprits d'un naturel hargneux
Qui toujours ont besoin de guerre;
Ils aiment à piquer, se plaisent à déplaire.
Et montrent pour cela des talents merveilleux.
Quant à moi, je les fuis sans cesse,
Eussent-ils tous les dons et tous les attributs;
J'y veux de l'indulgence ou de la politesse,
C'est la parure des vertus.



Un hérisson, qu'une tracasserie
Avait forcé de quitter sa patrie,
Dans un grand terrier de lapins
Vint porter sa misanthropie.
Il leur conta ses longs chagrins,
Contre ses ennemis exhala bien sa bile,
Et finit par prier les hôtes souterrains
De vouloir lui donner asile.

Volontiers, lui dit le doyen :
Nous sommes bonnes gens, nous vivons comme frères,
Et nous ne connaissons ni le tien ni le mien;
Tout est commun ici : nos plus grandes affaires
Sont d'aller, dès l'aube du jour,
Brouter le serpolet, jouer sur l'herbe tendre :
Chacun, pendant ce temps, sentinelle à son tour,
Veille sur le chasseur qui voudrait nous surprendre;
S'il l'aperçoit, il frappe et nous voilà blottis
Avec nos femmes, nos petits;
Dans la gaîté, dans la concorde,
Nous passons les instants que le ciel nous accorde.
Souvent ils sont prompts à finir;
Les panneaux, les furets, abrègent notre vie;
Raison de plus pour en jouir.
Du moins par l'amitié, l'amour et le plaisir,
Autant qu'elle a duré nous l'avons embellie :
Telle est notre philosophie.
Si cela vous convient, demeurez avec nous,
Et soyez de la colonie;
Sinon, faites l'honneur à notre compagnie
D'accepter à dîner, puis retournez chez vous.
A ce discours plein de sagesse,
Le hérisson repart qu'il sera trop heureux
De passer ses jours avec eux.
Alors chaque lapin s'empresse
D'imiter l'honnête doyen
Et de lui faire politesse.
Jusqu'au soir tout alla bien :
Mais lorsqu'après souper la troupe réunie
Se mit à deviser des affaires du temps,
Le hérisson de ses piquants
Blesse un jeune lapin. Doucement, je vous prie,
Lui dit le père de l'enfant.
Le hérisson, se retournant,
En pique deux, puis trois, et puis un quatrième.
On murmure, on se fâche, on l'entoure en grondant.
Messieurs, s'écria-t-il, mon regret est extrême;
Il faut me le passer, je suis ainsi bâti,
Et je ne puis pas me refondre.
Ma foi, dit le doyen, en ce cas, mon ami,
Tu peux aller te faire tondre.

Le Milan et le Pigeon.

Un milan plumait un pigeon,
Et lui disait : Méchante bête,
Je te connais, je sais l'aversion
Qu'ont pour moi tes pareils; te voilà ma conquête!
Il est des dieux vengeurs. Hélas! je le voudrais,
Répondit le pigeon. O comble de forfaits!
S'écria le milan; quoi! ton audace impie
Ose douter qu'il soit des dieux?
J'allais te pardonner; mais pour ce doute affreux,
Scélérat, je te sacrifie.



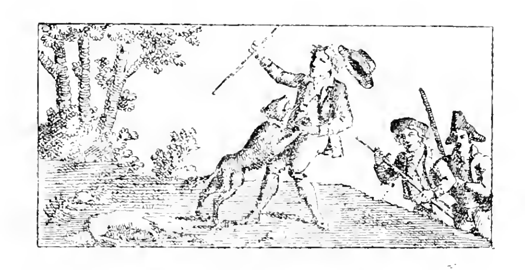
Le Chien coupable.

Mon frère, sais-tu la nouvelle?
Mouflar, le bon Mouflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Mouflar vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère,
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
— Serait-il vrai? — Très vrai, mon frère.
— A qui donc se fier, grands dieux!
C'est ainsi que parlaient deux moutons dans la plaine;
Et la nouvelle était certaine.
Mouflar, sur le fait même pris,
N'attendait plus que le supplice;
Et le fermier voulait qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.
La procédure en un jour est finie.
Mille témoins pour un déposent l'attentat :
Récolés, confrontés, aucun d'eux ne varie;
Mouflar est convaincu du triple assassinat :
Mouflar recevra donc deux balles dans la tête
Sur le lieu même du délit.
A son supplice qui s'apprête
Toute la ferme se rendit.
Les agneaux de Mouflar demandèrent la grâce;
Elle fut refusée. On leur fit prendre place :
Les chiens se rangèrent près d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendait dans un profond silence.
Mouflar paraît bientôt, conduit par deux pasteurs :
Il arrive; et, levant au ciel ses yeux en pleurs,
Il harangue ainsi l'assistance :
O vous qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir!
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière,
Un faux pas m'en a fait sortir.
Apprenez mes forfaits. Au lever de l'aurore,
Seul auprès du grand bois, je gardais le troupeau;
Un loup vient, emporte un agneau,
Et tout en fuyant le dévore.



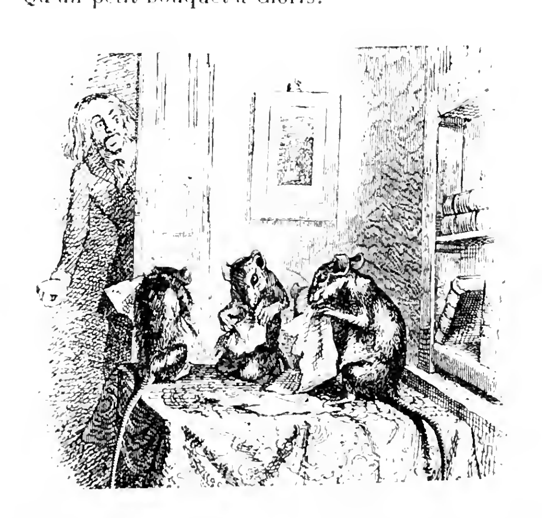
« Témoins de mon heure dernière
Voyez où peut conduire un coupable désir »

Je cours, j'atteins le loup, qui, laissant son festin,
Vient m'attaquer : je le terrasse,
Et je l'étrangle sur la place.
C'était bien jusque-là : mais, pressé par la faim,
De l'agneau dévoré je regarde le reste;
J'hésite, je balance.... A la fin cependant
J'y porte une coupable dent :
Voilà de mes malheurs l'origine funeste.
La brebis vient dans cet instant,
Elle jette des cris de mère...
La tête m'a tourné; j'ai craint que la brebis
Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils;
Et, pour la forcer à se taire,
Je l'égorge dans ma colère.
Le berger accourait armé de son bâton.
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui : mais bientôt on m'enchaîne,
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord,
Et que, dans le chemin du vice,
On est au fond du précipice,
Dès qu'on met un pied sur le bord.

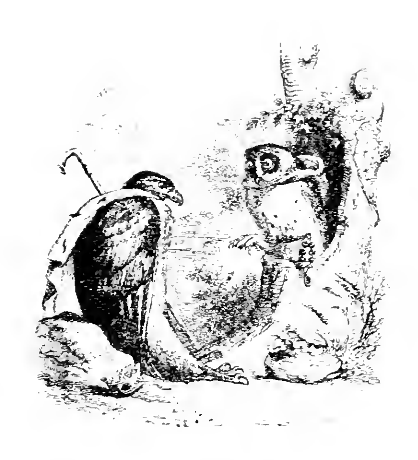


L'Auteur et les Souris.

Un auteur se plaignait que ses meilleurs écrits
Étaient rongés par les souris.
Il avait beau changer d'armoire,
Avoir tous les pièges à rats,
Et de bons chats,
Rien n'y faisait; prose, vers, drame, histoire,
Tout était entamé ; les maudites souris
Ne respectaient pas plus un héros et sa gloire,
Ou le récit d'une victoire,
Qu'un petit bouquet à Cloris.



Notre homme, au désespoir, et, l'on peut bien m'en croire,
Pour y mettre un auteur peu de chose suffit,
Jette un peu d'arsenic au fond de l'écritoire;
Puis dans sa colère il écrit.
Comme il le prévoyait, les souris grignotèrent,
Et crevèrent.
C'est bien fait, direz-vous, cet auteur eut raison.
Je suis loin de le croire : il n'est point de volume
Qu'on n'ait mordu, mauvais ou bon ;
Et l'on déshonore sa plume
En la trempant dans du poison.



L'Aigle et le Hibou

A DUCIS.

L'oiseau qui porte le tonnerre
Disgracié, banni du céleste séjour
Par une cabale de cour,
S'en vint habiter sur la terre :
Il errait dans les bois, songeant à son malheur,
Triste, dégoûté de la vie,
Malade de la maladie
Que laisse après soi la grandeur.
Un vieux hibou, du creux d'un hêtre,
L'entend gémir, se met à sa fenêtre,
Et lui prouve bientôt que la félicité
Consiste dans trois points : travail, paix et santé.
L'aigle est touché de ce langage.
Mon frère, répond-il (les aigles sont polis
Lorsqu'ils sont malheureux), que je vous trouve sage!
Combien votre raison, vos excellents avis,
M'inspirent le désir de vous voir davantage,
De vous imiter, si je puis!

Minerve, en vous plaçant sur sa tête divine,
Connaissait bien tout votre prix;
C'est avec elle, j'imagine,
Que vous en avez tant appris.
Non, répond le hibou, j'ai bien peu de science;
Mais je sais me suffire, et j'aime le silence,
L'obscurité surtout. Quand je vois des oiseaux
Se disputer entre eux la force, le courage,
Ou la beauté du chant, ou celle du plumage,
Je ne me mêle point parmi tant de rivaux,
Et me tiens dans mon ermitage.
Si malheureusement le matin, dans le bois,
Quelque étourneau bavard, quelque méchante pie
M'aperçoit, aussitôt leurs glapissantes voix
Appellent de partout une troupe étourdie,
Qui me poursuit et m'injurie :
Je souffre, je me tais; et, dans ce chamaillis,
Seul, de sang-froid et sans colère,
M'esquivant doucement de taillis en taillis,
Je regagne à la fin ma retraite si chère.
Là, solitaire et libre, oubliant tous mes maux.
Je laisse les soucis, les craintes à la porte;
Voilà tout mon savoir : *Je m'abstiens, je supporte* :
La sagesse est dans ces deux mots.

Tu me l'as dit cent fois, cher Ducis; tes ouvrages,
Tes beaux vers, tes nombreux succès,
Ne sont rien à tes yeux, auprès de cette paix
Que l'innocence donne aux sages.
Quand, de l'Eschyle anglais heureux imitateur,
Je te vois, d'une main hardie,
Porter sur la scène agrandie
Les crimes de Macbeth, de Léar le malheur,
La gloire est un besoin pour ton âme attendrie,
Mais elle est un fardeau pour ton sensible cœur.
Seul, au fond d'un désert, au bord d'une onde pure,
Tu ne veux que ta lyre, un saule et la nature :
Le vain désir d'être oublié
T'occupe et te charme sans cesse;
Ah! souffre au moins que l'amitié
Trompe en ce seul point ta sagesse.



Le Poisson-Volant.

Certain poisson-volant, mécontent de son sort,
Disait à sa vieille grand'mère :
Je ne sais comment je dois faire
Pour me préserver de la mort.
De nos aigles marins je redoute la serre
Quand je m'élève dans les airs,
Et les requins me font la guerre
Quand je me plonge au fond des mers.
La vieille lui répond : Mon enfant, dans ce monde,
Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,
Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
n nageant près de l'air et volant près de l'onde.

ÉPILOGUE

C'est assez, suspendons ma lyre,
Terminons ici mes travaux :
Sur nos vices, sur nos défauts,
J'aurais encor beaucoup à dire;
Mais un autre le dira mieux.
Malgré ses efforts plus heureux,
L'orgueil, l'intérêt, la folie,
Troubleront toujours l'univers.
Vainement la philosophie
Reproche à l'homme ses travers;
Elle y perd sa prose et ses vers.
Laissons, laissons aller le monde
Comme il lui plaît, comme il l'entend;
Vivons caché, libre et content,
Dans une retraite profonde.
Là, que faut-il pour le bonheur?
La paix, la douce paix du cœur,
Le désir vrai qu'on nous oublie,
Le travail qui sait éloigner
Tous les fléaux de notre vie;
Assez de bien pour en donner,
Et pas assez pour faire envie.



LES COMÉDIES

AVANT-PROPOS

En donnant au public le recueil de mes comédies, je me garderai bien de le faire précéder de réflexions sur la comédie. Ce serait d'abord risquer d'ennuyer, péril qu'on ne peut assez craindre; ensuite je serais sûr de me nuire, car, de deux choses l'une : ou je prouverais que je suis un ignorant, et personne ne gagnerait à cette découverte; ou je me montrerais fort instruit, et l'on m'en trouverait plus coupable d'avoir fait des pièces si imparfaites, en sachant si bien comment on les fait bonnes. Je ne veux donc parler ici que du genre que j'ai adopté, dire les motifs de cette adoption, et relever les fautes que je n'ai pas évitées.

Pour pouvoir définir ce genre, il faut dire un mot des autres; il faut répéter, ce que l'on sait déjà, que la comédie de caractère est sans contredit le plus beau, le plus utile, le plus difficile de tous les drames. Quel travail que celui d'étudier jusqu'aux plus petits traits de l'homme qu'on veut peindre, de fouiller dans les replis de son cœur, d'y surprendre ses sentiments les plus cachés, et d'imaginer ensuite des situations où, dans l'espace de deux heures, tous ces traits, tous ces sentiments soient développés, en amusant, en intéressant toujours deux mille personnes rassemblées au hasard, et très indifférentes à l'affaire dont il s'agit! Un tel ouvrage, quand il est parfait, me semble le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Mais ce chef-d'œuvre, en tous les temps si difficile, l'est peut-être aujourd'hui plus que jamais. Quand il naîtrait un second Molière, merveille que la nature ne produira plus vraisemblablement, pourrait-il se flatter d'égaler le premier? trouverait-il des sujets tels que le *Misanthrope*, le *Tartufe*, l'*Avare*? Je ne le crois pas. Les caractères qui restent à traiter me semblent petits auprès de ces grands modèles. Je

juge du moins qu'ils doivent être peu saillants, par la peine qu'on a de leur trouver même un nom.

On pourrait donc penser qu'il ne reste guère à peindre que des demi-caractères : encore les modèles en sont-ils rares. C'est dans le monde qu'il faut les chercher; et j'ai cru remarquer que dans le monde on se ressemble un peu. Le grand précepte, *il faut être comme les autres*, qui fait la base de nos éducations, met une assez grande conformité dans les mœurs, dans les actions, dans le langage de ceux qui composent la société. Chaque âge, chaque état a ses idées, son ton, ses manières convenues : on les prend sans s'en apercevoir; on les garde par paresse, souvent par respect humain; et les formules, les devoirs d'usage, l'obligation de parler lorsqu'on ne voudrait rien dire, l'habitude de traiter comme des amis ceux dont on ne se soucie guère, enfin la monotonie de la politesse, si l'on peut s'exprimer ainsi, éteignent le naturel, et font disparaître les nuances des caractères. Tout n'en est peut-être que mieux; et il faut bien que cela soit, puisqu'on a l'air si heureux dans le monde. Je ne prétends point m'ériger en censeur; je veux dire seulement que j'ai trouvé un peu de ressemblance entre ce monde bruyant et le bal de l'Opéra. C'est assurément un lieu enchanteur : on y fait infiniment d'esprit, on y voit de très jolis masques; mais un peintre serait peut-être embarrassé d'y trouver une physionomie.

D'après ces réflexions, bonnes ou mauvaises, et auxquelles je n'attache aucune prétention, j'aurais renoncé à la comédie de caractère, quand bien même j'en aurais eu le talent : car le talent ne suffit pas; c'est du sujet que dépend le sort d'une pièce. Si cela n'était pas vrai, nos grands hommes n'auraient fait que des chefs-d'œuvre.

Peut-être aussi, et je le croirais bien, mon impuissance m'a-t-elle rendu ces raisons meilleures. J'en conviendrai volontiers à chaque bonne comédie de caractère que l'on nous donnera; mais, en attendant, je croirai qu'à moins de se sentir un talent très supérieur, on fera mieux de traiter la comédie de sentiment ou la comédie d'intrigue.

Ces deux genres me semblent inépuisables. Avec de l'esprit et de la sensibilité, on trouvera souvent des intérêts nouveaux, des situations piquantes. Les vices, les travers sont bornés; mais les passions, et heureusement les vertus, nous offrent un champ immense.

J'entends par la comédie de sentiment celle que La Chaussée fera vivre à jamais, malgré les épigrammes de ses

critiques ; celle qui met sous les yeux du spectateur des personnages vertueux et persécutés, une situation attachante où la passion combat le devoir, où l'honneur triomphe de l'intérêt ; celle enfin qui sait nous instruire sans nous ennuyer, nous attendrir sans nous attrister, et qui fait couler ces douces larmes, le premier besoin d'une âme sensible.

La comédie d'intrigue, qui porte sur la même base que la comédie de sentiment, l'intérêt, emploie des moyens tout différents. Un vieillard amoureux, un rival ridicule ; des valets adroits, des dangers sans cesse renaissants, des ressources toujours imprévues, des méprises enfin, moyen le plus sûr de tous au théâtre : voilà par quels ressorts elle attache, égaye le spectateur, l'amuse assez pour l'intéresser, et le fait rire des malheurs qui peuvent lui arriver le lendemain.

La réunion des deux genres dont je viens de parler ferait sans doute un bon ouvrage : malheureusement cette réunion est extrêmement difficile. Presque toujours le comique nuit à l'intérêt, et l'intérêt exclut le comique. J'ai cru pourtant qu'il n'était pas impossible de les allier. J'ai pensé que le sentiment et la plaisanterie pouvaient tellement être unis, qu'ils fussent quelquefois confondus, que le spectateur s'égayât et s'attendrît en même temps, qu'il fût également ému par l'intérêt de l'action et réjoui par le comique de l'acteur, en un mot, que le même personnage fît pleurer et rire la fois. Pour cela j'avais besoin d'Arlequin [1].

1. Ce personnage, qui paraît avoir été connu des anciens, a été l'objet des recherches de plusieurs auteurs. L'opinion la plus vraisemblable, c'est qu'il fut, dans son origine, un esclave africain. Son visage noir et sa tête rasée semblent l'indiquer. Quant à son habit de trois couleurs, ce que j'ai pu découvrir, sinon de plus authentique, au moins de plus agréable, le voici :

Un pauvre petit nègre orphelin, abandonné près de Bergame, ne trouva d'amis et de protecteurs que dans trois enfants de son âge qui jouaient hors de la ville. Ils eurent pitié du malheureux étranger, commencèrent par lui donner leur pain ; et, le voyant presque nu, ils résolurent de l'habiller ; mais ils n'avaient point d'argent. Heureusement chacun d'eux était fils d'un marchand de drap. Sans s'être donné le mot, les trois petits bienfaiteurs volèrent le même jour, dans la boutique de leur père, une demi-aune de drap pour vêtir leur jeune ami. Ces trois demi-aunes se trouvèrent de différentes couleurs. Malgré cet inconvénient, on se hâta de les coudre ensemble du mieux qu'on put. L'habit fut assez mal taillé : mais il parut à tous fort joli. On voulut même donner une épée à celui qu'on trouvait si bien mis : un morceau de bois fit l'affaire. Alors on crut pouvoir présenter le petit étranger dans la ville. Arlequin s'y établit ; et la reconnaissance lui fit un devoir de porter toujours cet habit, qui lui rappelait un bienfait si aimable.

Ce caractère est le seul peut-être qui rassemble l'esprit et la naïveté, la finesse et la balourdise. Arlequin, toujours simple et bon, toujours facile à tromper, croit ce qu'on lui dit, fait ce que l'on veut, et vient se mettre de moitié dans les pièges qu'on veut lui tendre : rien ne l'étonne, tout l'embarrasse; il n'a point de raison, il n'a que de la sensibilité; il se fâche, s'apaise, s'afflige, se console dans le même instant : sa joie et sa douleur sont également plaisantes. Ce n'est pourtant rien moins qu'un bouffon; ce n'est pas non plus un personnage sérieux : c'est un grand enfant; il en a les grâces, la douceur, l'ingénuité; et les enfants sont si aimables, si attrayants que j'ai cru mon succès certain, si je pouvais donner à cet enfant toute la raison, tout l'esprit, toute la délicatesse d'un homme.

Delisle et Marivaux en avaient déjà tiré un grand parti. Le premier a fait de son Arlequin un philosophe de la nature, misanthrope gai, cynique décent, qui voit les objets comme ils sont, les montre comme il les voit, s'exprime avec énergie, et fait rire en raisonnant juste.

Marivaux, ce grand anatomiste du cœur humain, qui, pour avoir voulu tout dire, n'a pas toujours dit ce qu'il fallait, Marivaux a fait des Arlequins moins naturels, moins philosophes que ceux de Delisle, mais plus délicats, plus aimables, et qui, à force d'esprit, rencontrent quelquefois la naïveté.

Je n'ai voulu copier ni Marivaux ni Delisle. Cela ne m'aurait pas été facile : l'un avait plus de finesse, l'autre plus de profondeur que moi. J'ai voulu peindre un Arlequin bon, doux, ingénu, simple sans être bête, parlant purement, et exprimant avec naïveté les sentiments d'un cœur très tendre. Une fois ce caractère établi, non d'après les auteurs qui s'en étaient servis avant moi, mais d'après mes idées particulières, j'ai cherché des intrigues qui pussent m'aider à le développer. J'étais presque sûr que mon héros était intéressant; son masque et son habit le rendaient comique; il ne fallait plus que trouver des situations attachantes, et je devais faire rire et pleurer. Il reste à savoir si j'y suis parvenu.

Lorsque j'osai risquer pour la première fois au théâtre l'Arlequin que je m'étais créé, il y avait plus de vingt ans que la comédie italienne avait abandonné les pièces de Marivaux et Delisle, pour des canevas italiens que les acteurs remplissaient à leur gré. J'essayai de rappeler un genre oublié. Je fis représenter par des acteurs italiens une pièce

toute française : *les Deux Billets*. Elle réussit, quoiqu'elle ne fût pas jouée par le célèbre Carlin, acteur à jamais recommandable par ses grâces, par son naturel, et à qui peut-être il n'a manqué que de la mémoire pour être le premier des acteurs comiques.

D'après ce succès qui m'encouragea, d'après une chute qui m'éclaira [1], je voulus donner à mes comédies un but de morale et d'utilité. Cette idée n'avait rien de neuf, car toutes les bonnes comédies sont ou doivent être morales. Mais, avec le personnage que j'avais choisi, je ne pouvais pas développer de grands sujets, ni prétendre à corriger les hommes en attaquant de grands vices : j'essayai du moins de les exciter à la vertu, en leur rappelant combien elle donne de vrais plaisirs. Je voulus surtout présenter le tableau de ces vertus familières, de ces vertus de tous les jours, les plus utiles peut-être, les plus nécessaires au bonheur : car ce ne sont pas, ce me semble, les grands préceptes de la morale et de la philosophie que l'on trouve à mettre en pratique rarement le plus souvent. On est rarement dans le cas de sacrifier à son devoir, à la patrie, à l'honneur, à son repos, sa fortune et sa vie; mais on est obligé à tous les instants d'être un bon fils, un bon époux, un bon père.

Voilà les modèles que je résolus de tracer. J'avais déjà peint le désintéressement du véritable amour; je tentai de peindre le bonheur de deux époux bien unis, et de prouver qu'il ne faut jamais soupçonner un cœur que l'on connaît vertueux. Je voulus ensuite esquisser le tableau d'un père qui adore sa fille, et qui voit sa tendresse récompensée par une confiance entière; celui d'une mère sage qui se sacrifie elle-même pour rendre sa fille au bonheur; enfin celui d'un fils vertueux et sensible qui immole sa passion à sa mère.

Tels sont les sujets des *Deux billets*, du *Bon ménage*, du *Bon père*, de la *Bonne mère*, et du *Bon fils*. Les trois premières pièces forment, pour ainsi dire, le roman de mon Arlequin mis en action dans les trois états de la vie les plus intéressants : ceux d'amant, d'époux et de père. En lui conservant toujours son caractère original, je l'ait fait parler différemment dans ces trois comédies, parce que ses affections et son âge sont différents.

Dans les *Deux billets*, Arlequin est très jeune et amoureux. Il a plus d'esprit que dans les deux autres pièces, par la

1. *Arlequin roi, dame et valet*, tombé le 5 novembre 1779, et jeté au feu le 6 du même mois.

raison qu'il est amoureux, et que l'amour, qui ôte souvent l'esprit à ceux qui en ont, en donne infiniment à ceux qui, comme Arlequin, ne savent jamais qu'ils ont de l'esprit. Quant à sa façon d'aimer, elle est peinte dans la pièce. Le succès qu'elle a eu ne m'a point aveuglé sur le défaut du dénoûment. Le billet de loterie devrait rentrer dans les mains de son vrai maître par un moyen plus ingénieux que celui dont se sert Argentine : je le sais, et j'avoue en toute humilité que je n'ai pu en trouver un autre.

Dans le *Bon ménage*, Arlequin est marié depuis longtemps. Il adore sa femme; mais cet amour, le meilleur de tous, fondé sur l'estime et la confiance, doit être aussi tendre et moins galant que celui des *Deux billets*. Aussi ai-je fait mes efforts pour exprimer cette nuance, pour rendre le dialogue plus simple et plus naturel. Arlequin joue avec ses enfants, et cause avec sa femme; l'esprit n'a rien à faire là. Deux époux bien unis, bien sûrs l'un de l'autre, ne font pas des madrigaux; ils sont mutuellement, et sans avoir besoin de s'en avertir, l'objet constant de toutes leurs actions, de toutes leurs pensées : mais ils ne parlent point d'amour, cela va sans dire : ils s'aiment, puisqu'ils existent.

Quelques personnes ont trouvé mauvais qu'Arlequin pardonnât à sa femme avant qu'elle eût prouvé son innocence. Si c'est un défaut, on doit d'autant plus me le reprocher, que c'est pour ce défaut-là, que j'ai fait la pièce.

Le *Bon père* est écrit d'un style plus élevé que celui des deux autres comédies; j'ai peut-être à m'en justifier. Arlequin est devenu riche; il vit à Paris dans la bonne compagnie : un homme de condition veut épouser sa fille; il est impossible qu'il n'ait pas pris un peu du ton de ceux qui l'entourent. Il n'a plus son habit, il n'a que son masque : j'ai tâché de ne lui conserver de son ancien langage qu'en proportion de ce qui lui restait d'Arlequin.

Le grand défaut de ce petit ouvrage, c'est qu'Arlequin ne fasse point d'action principale qui caractérise précisément le bon père. Il pourrait s'appeler tout aussi bien l'honnête homme, et le dénoûment justifierait mieux ce dernier titre. J'en conviens; et j'ai réparé, autant qu'il était en moi, cette faute en multipliant les détails de tendresse paternelle, en représentant un père toujours occupé de sa fille, ne parlant que de sa fille, ne pouvant être heureux que du bonheur de sa fille. Je n'ose pas ajouter qu'un grand sacrifice, un beau trait d'amour paternel est peut-être moins difficile, et carac-

térise moins un bon père que cette habitude continuelle de sollicitude et de tendresse.

Le rôle d'Arlequin dans la *Bonne mère* est bien moins considérable que ceux dont je viens de parler. J'ai craint qu'il n'attirât trop l'attention, qui doit se porter sur la bonne mère. J'ai été un peu gêné dans les détails de tendresse que j'ai donnés à cette bonne mère, parce que j'avais déjà fait le bon père, et que la ressemblance des deux caractères en devait mettre nécessairement dans l'expression de leurs sentiments. Aussi ai-je bien senti que Mathurine n'a pas, dans ses scènes avec Lucette, autant d'amour, de douceur, d'épanchements tendres, que le bon père avec Nisida. Cette imperfection est peut-être rachetée par la belle action de Mathurine, de sorte qu'elle ne fait qu'agir, et le bon père ne fait que parler. Chacun des deux ouvrages a son défaut, que l'on verra bien sans que je le dise; mais j'aime mieux le dire le premier.

Dans le *Bon fils* il n'y a point d'Arlequin, parce que la situation du bon fils, obligé de choisir entre sa mère et sa maîtresse, forcé de sacrifier l'une à l'autre, semble exclure de son rôle toute espèce de comique. Non seulement il ne faut pas que le bon fils rie, mais il ne faut pas qu'il fasse rire un moment. L'intérêt est, ce me semble, trop vif, trop important, pour admettre le moindre comique. Dès lors il est nécessaire de bannir toute idée d'Arlequin, qui, dans quelque situation qu'on le place, doit toujours au moins faire sourire.

J'avoue que le grand défaut du *Bon fils* est ce manque de comique : j'ai tâché d'y suppléer par le rôle de Thibaut. J'avoue encore que je me suis consolé d'avoir fait, sans Arlequin, une comédie en trois actes, où j'ai présenté un modèle de la première vertu que l'on met en usage dans le monde. J'y ai trouvé le plaisir de rassurer quelques personnes, qui, me voyant toujours faire des pièces avec un Arlequin, craignaient (par amitié pour moi) que je ne pusse jamais faire autre chose. Un intérêt si tendre méritait bien que je prisse la peine de leur offrir une comédie sans Arlequin. J'aurais eu d'autant plus mauvaise grâce à me refuser à cette complaisance, que le *Bon fils* est de tous mes ouvrages celui qui m'a le moins coûté.

Pour *les Jumeaux de Bergame*, la ressemblance parfaite de deux Arlequins m'avait toujours semblé un joli sujet de comédie. L'ancienne pièce des *Deux Arlequins*, de Le Noble, m'encourageait à la faire; mais les *Ménechmes* m'effrayaient.

Je pris le parti de réduire ma comédie à un acte, pour éviter toutes les situations qui se trouvent dans les *Ménechmes.* J'observai scrupuleusement de couper toutes les scènes qui pouvaient ressembler à celles de Regnard; et cela n'a pas empêché de dire que j'avais copié les *Ménechmes.*

Ce n'est pas là le défaut de cette petite comédie, qui pèche plutôt par le manque d'intrigue. Comme ce reproche est grave, je ne veux point en trop parler. D'ailleurs, de toutes mes pièces, celle des *Jumeaux de Bergame* a le plus réussi; et je n'ai garde d'appeler du jugement du public.

C'est à ce court recueil que je borne ma carrière dramatique : je la trouve trop difficile pour mon faible talent. J'ai fait de mon mieux : je n'ai pas trop bien fait; c'est une raison de plus pour me reposer. Je me suis hasardé sur une mer orageuse avec une petite nacelle; c'est une imprudence. Heureusement ma nacelle, après deux ou trois coups de vent, est rentrée saine et sauve dans le port; j'en remercie le ciel, et je n'ai rien de mieux à faire que d'offrir mon petit bateau en actions de grâces au dieu qui m'a sauvé : ce dieu est le public; ce recueil est ma nacelle.



LES DEUX BILLETS

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée pour la première fois sur le théâtre Italien, le mardi 9 février 1779.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, amant d'Argentine
ARGENTINE.
SCAPIN, rival d'Arlequin.

La scène est à Paris, dans une place publique, où l'on voit la maison où demeure Argentine.

ARLEQUIN, *seul, un billet à la main.* — Voici la première fois que je suis bien aise de savoir lire. Quel bonheur! elle m'aime. J'en suis sûr à présent; elle l'a dit, elle l'a écrit, et Argentine ne peut pas mentir : elle a la bouche trop jolie et la main trop blanche pour tromper. Relisons encore son billet. (*Il lit.*) « Sois tranquille, mon bon ami; ton rival ne doit te donner aucune inquiétude. Je t'aime. » Je t'aime! Je n'ose pas baiser ce mot-là, de peur de l'effacer. (*Il continue de lire.*) « Mon cœur est à toi pour toujours : tu auras ma main quand tu « voudras ». Quand je voudrai! Je ne fais que le vouloir depuis que je la connais. Ma chère lettre! ma bonne lettre! (*Il la baise.*) Allons, plus d'inquiétude. Ce coquin de Scapin m'offusquait. Il fait semblant d'aimer Argentine; et souvent ces amoureux menteurs ont de l'avantage sur les amoureux qui parlent vrai. Heureusement Argentine n'est pas de cet avis-là. Allons la remercier, et prendre jour pour notre mariage. Ah! comme il fera beau ce jour-là! (*Il va et revient.*) Il y a pourtant quelque chose qui me chagrine : Argentine a du bien; je n'ai rien, moi : je voudrais être riche, ou qu'elle fût pauvre. Quand il y a, comme cela, de l'argent d'un côté, et qu'il n'y a que de l'amour de l'autre, je ne sais pas, mais cela ne va jamais si bien que lorsque tout est égal, et qu'il y a amour contre amour. J'ai beau faire, je ne peux pas devenir riche : tous les mois je mets mes gages la loterie; mes numéros restent toujours au fond du sac. J'en ai encore pris trois pour ce tirage-ci; les voilà (*Il tire un billet de loterie*) : 7, 19, 48. J'ai mis six francs sur ce terne-là : s'il sort, ma fortune est faite, et je l'offre à ma chère Argentine : s'il ne sort pas, au premier tirage je prendrai tous les numéros,

nous verrons s'il en sortira un. En attendant, allons trouver Argentine... Mais voici Scapin; cachons ma lettre, et attendons qu'il soit parti. (*Arlequin met ses billets dans la même poche.*)

SCAPIN. — Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN. — Serviteur, monsieur.

SCAPIN. — Comment, monsieur! Tu me parles comme si tu étais fâché. Je ne te ressemble pas, moi; et...

ARLEQUIN. — Oh! je sais fort bien que nous ne nous ressemblons guère.

SCAPIN. — Mais tu n'y penses pas, mon ami : parce que nous aimons tous deux la même personne, faut-il que nous nous détestions? Une femme ne vaut pas la peine que deux honnêtes gens se brouillent.

ARLEQUIN. — D'abord, pour que deux honnêtes gens puissent se brouiller, il faut qu'ils soient tous deux honnêtes gens; et...

SCAPIN. — Ah! monsieur Arlequin...

ARLEQUIN. — Monsieur Arlequin ne vous aime pas : je vous le dis franchement. Tout mon bonheur dépend d'Argentine; je ne sais rien, je ne veux rien, je ne peux rien que l'aimer : et vous, qui voudriez épouser son argent, vous faites semblant de désirer sa personne. Vous lui plairez peut-être plus que moi; car un homme qui n'est point amoureux a toute sa tête pour plaire, au lieu que moi je n'ai rien. Tout cela me tracasse; je voudrais vous savoir loin d'ici.

SCAPIN. — Mon cher Arlequin, il faut pourtant s'accoutumer aux rivaux : tu es un beau garçon, sans doute; mais il y a des gens courageux que cela n'effraie pas. Il faudrait bien prendre ton parti si Argentine ne rendait pas justice à ton mérite.

ARLEQUIN. — Je le prendrai, soyez tranquille. Bonsoir.

SCAPIN. — Où vas-tu donc?

ARLEQUIN. — Je vais voir tirer la loterie.

SCAPIN. — Elle est tirée il y a plus d'une demi-heure. J'ai la liste dans ma poche : voici les numéros : 7, 20, 48, 12, 19.

ARLEQUIN. — Que dis-tu? Attends. (*Il tire son billet de loterie.*) 7 en est-il?

SCAPIN. — Oui.

ARLEQUIN. — 19 aussi?

SCAPIN. — Oui.

ARLEQUIN. — Et 48 aussi?

SCAPIN. — 48 aussi.

ARLEQUIN. — Ah! tu badines.

SCAPIN. — Non, ma foi; regarde toi-même.

ARLEQUIN. — Ma fortune est faite, mon terne est venu. Que d'argent je vais avoir! C'est bon, mon mariage sera tout d'amour.

SCAPIN. — Comment! (*Il regarde le billet d'Arlequin.*) Il a, ma foi raison. Ce drôle-là est bien heureux.

ARLEQUIN. — Il y avait longtemps que je guettais ce terne-là; je suis sûr que j'ai passé près de lui plus de trente fois : à la fin je l'ai attrapé. (*Il remet son billet dans la même poche.*)

SCAPIN *à part.* — Si je pouvais accrocher ce billet-là!

ARLEQUIN. — Adieu; je vais me faire payer, car je dois placer tout de suite cet argent, non pas sur ma tête, mais sous les plus jolis petits pieds du monde.

SCAPIN. — Attends donc, tu ne sais seulement pas où il faut aller pour te faire payer.

ARLEQUIN. — Non.

SCAPIN. — Écoute : je vais t'indiquer où demeure celui qui paye. (*Pendant tout le reste de la scène, Scapin cherche à voler le billet d'Arlequin, et celui-ci le dérange toujours.*) Tu sais bien où est le Luxembourg?

ARLEQUIN. — Oui.

SCAPIN. — Eh bien, c'est là que l'on paye.

ARLEQUIN. — Au Luxembourg?

SCAPIN. — Oui... C'est-à-dire... non... Avant d'y entrer, à droite tu verras une porte cochère... Tiens... voilà le Luxembourg; là, à droite, il y a une porte cochère... jaune.

ARLEQUIN. — Une porte jaune?

SCAPIN *vite*. — Oui, tu la reconnaîtras tout de suite. Tu frapperas, l'on t'ouvrira; tu entres, tu vois un escalier à gauche, tu montes; tu trouves au premier une petite porte grise, une sonnette avec un pied de biche; tu sonnes : vient un domestique. Je demande à parler à monsieur le directeur. Donnez-vous la peine d'entrer. On te mène à son bureau, tu lui montres ton billet. Vite de l'argent à monsieur, trente sacs de mille francs. Les voilà, monsieur. Voulez-vous bien vous donner la peine de regarder si le compte y est? On peut se tromper : voyez, voyez... (*Arlequin se baisse, et regarde par terre; Scapin vole le billet.*) On te prend ton billet, et tout est fini.

ARLEQUIN. — Oh! c'est clair. Vis-à-vis, porte jaune, porte grise, pied de biche, domestique, l'escalier, trente sacs de mille francs, voyez si le compte y est... C'est clair. J'y cours tout de suite. Pardi! sans toi j'aurais été bien embarrassé : je te remercie.

SCAPIN. — Il n'y a pas de quoi. Bonsoir, mon ami; n'oublie pas la porte jaune.

ARLEQUIN. — Oh! je la trouverai bien. (*Il sort.*)

SCAPIN, *seul*. — Si nous n'avions pas le soin d'y mettre ordre, il n'y aurait que ces imbéciles-là d'heureux. On a bien raison de dire que la fortune n'est que pour les bêtes : j'ai mis cent fois à la loterie, jamais n'ai pu attraper un lot; voici le premier. De quel bureau est-il? (*Il déplie le billet.*) Ah ciel! je me suis trompé : il faut être bien malheureux! Comment! je ne peux pas gagner à la loterie, même en volant les billets qui ont gagné! Celui-ci n'est plus qu'une lettre. (*Il lit.*) « Sois tranquille, mon bon ami; ton rival ne doit te donner aucune inquiétude. Je t'aime; mon cœur est à toi pour toujours : tu auras ma main quand tu voudras. » Voilà qui est clair : ce billet est d'Argentine. Ah! il aura sa main quand il voudra! Cela n'est pas sûr : je vais tirer parti de ma gaucherie; et puisque j'ai manqué le billet de loterie, je ferai valoir celui-ci. (*Il frappe à la porte d'Argentine.*) Mademoiselle Argentine...

ARGENTINE. — Ah! c'est vous, monsieur Scapin!

SCAPIN. — Oui, mademoiselle: toujours le même...

ARGENTINE. — Tant pis pour vous.

SCAPIN. — Toujours malheureux et ne vous en adorant pas moins.

ARGENTINE. — Vous êtes bien bon, car je ne vous en aime pas davantage.

SCAPIN. — Je ne le sais que trop, mademoiselle; et j'en suis d'autant plus affligé, que ce sort n'est pas commun à tous vos amants. Il en est un que votre cœur a choisi, à qui vous écrivez des lettres bien tendres.

ARGENTINE. — Comment? que voulez-vous dire? Monsieur Scapin, vous avez grand tort de sortir de votre personnage ordinaire; il vaut encore mieux être ennuyeux qu'impertinent.

SCAPIN. — Pardon, mademoiselle; je voulais vous parler d'une certaine lettre qui court le monde, et que les méchants prétendent que vous avez écrite à M. Arlequin. Je l'ai cette lettre; je vous la rapportais : mais je me garderai bien de rien dire, puisque ce serait manquer au respect que je vous dois.

ARGENTINE. — Vous me la rapportez! Ah! mon cher Scapin, expliquez-vous, je vous supplie : s'il est vrai que vous m'aimez, vous jugez bien...

SCAPIN. — Sûrement, je vous aime; et j'espère qu'aujourd'hui vous reconnaîtrez vos injustices à mon égard. Vous connaissez mademoiselle Violette, qui demeure ici près? M. Arlequin en est amoureux; et pour lui donner une preuve certaine de son attachement, il lui a sacrifié un billet qu'il a dit être de vous. Le voici.

ARGENTINE. — Ah ciel!

SCAPIN. — Mademoiselle Violette, qui ne vous aime pas, parce qu'elle n'est pas aussi jolie que vous, n'a rien eu de plus pressé que de confier ce billet à tous ses amis. Ce matin, en traversant le Palais-Royal, j'ai entendu des éclats de rire, et j'ai vu du monde attroupé : c'étaient M. Mezzetin, M. Trivelin, M. Pascariel, qui se passaient votre billet. L'un faisait une épigramme, l'autre disait un bon mot. J'avoue que je n'ai pas été le maître de ma colère; vous me le pardonnerez bien. Je m'en suis pris à tous les trois, surtout à Trivelin, qui était le possesseur du billet; je l'ai menacé, il a eu peur, il me l'a rendu. Je vous le rapportais; et, pour prix de mon zèle, vous savez la manière dont vous m'avez reçu.

ARGENTINE. — Je n'ose vous faire des excuses ni vous remercier; j'ai trop à rougir de ce que je vous dois, et de ce que j'ai fait pour un autre.

SCAPIN. — Mademoiselle, le bonheur de ma vie aurait été de devoir votre cœur à vous même, et non pas au désir de vous venger; mais je suis trop amoureux pour être si délicat; et je serai encore le plus heureux des hommes si la perfidie d'Arlequin...

ARGENTINE. — Ah! ne me parlez pas de lui; son nom seul me

met en fureur. Si vous saviez jusqu'à quel point il a poussé la fausseté...! Non, il n'est pas possible de l'imaginer. Et moi, qui croyais si bien le connaître...! Jamais je ne me le pardonnerai, et je m'en souviendrai toujours, pour le haïr davantage.

SCAPIN. — Contenez-vous, car je l'entends.

ARGENTINE. — Je ne veux pas le voir.

SCAPIN. — Au contraire, restez pour le bien humilier et le punir comme il le mérite.

ARGENTINE. — Jamais je n'y parviendrai.

ARLEQUIN, *sans voir Argentine.* — Le diable t'emporte avec ta porte jaune! J'ai frappé à toutes les portes jaunes et à toutes les portes à droite, jamais je n'ai pu trouver un directeur. Viens me conduire toi-même... (*Il aperçoit Argentine.*) Ah, vous voilà! Que j'en suis bien aise! Je suis déjà venu vous chercher; en m'en allant je vous cherchais encore; partout je vous cherche toujours. J'ai tant de choses à vous dire! Mais quand je vous vois, je ne m'en souviens plus; quand je suis loin de vous, elles reviennent si vite que cela m'étouffe. Je crois que je n'aurai qu'un moyen de m'en souvenir : c'est de vous regarder les yeux fermés; car autrement il m'est impossible de penser à autre chose qu'à vous voir. (*Argentine ne répond rien. Arlequin, après un long silence, se retourne vers Scapin.*) Va-t'en, toi; tu me gênes.

ARGENTINE. — Non, il peut rester il ne me gênera pas.

SCAPIN. — Après la manière dont mademoiselle s'est expliquée sur ton compte, après les assurances par écrit qu'elle t'a données de sa tendresse, il me semble que rien ne doit te gêner.

ARLEQUIN, *bas à Argentine.* — Vous lui avez donc tout conté?... Hé!... vous lui avez tout dit?... (*Scapin rit.*) Il a l'air de se douter de quelque chose. Monsieur Scapin, expliquons-nous, je vous en prie : vous aimez mademoiselle Argentine, n'est-il pas vrai?

SCAPIN. — Sans doute, je l'aime; elle le sait bien.

ARLEQUIN. — Eh bien! moi, je l'aime aussi; et je n'aime pas qu'on l'aime. Ainsi, puisque nous voilà devant elle, elle va nous dire quel est celui de nous deux qui lui a le plus plu, à condition que l'autre se retirera sans bruit, et ne traversera plus l'heureux qu'elle aura choisi. Y consentez-vous, monsieur Scapin?

SCAPIN — Touchez là, monsieur Arlequin. Souvenez-vous de ce que vous dites : mademoiselle va choisir, et celui qu'elle refusera n'aura plus la moindre prétention.

ARLEQUIN. — De tout mon cœur. (*Il rit.*) Oh! qu'il est bête!

SCAPIN. — Allons, mademoiselle, vous venez d'entendre nos convictions; c'est à vous à nous juger.

ARLEQUIN. — Oui, c'est à vous à nous juger. (*A part.*) Oh! la bestiasse!

ARGENTINE *à part.* — Je serai malheureuse; mais je veux me venger.

SCAPIN. — Eh bien! mademoiselle?

ARGENTINE. — Eh bien! je vais m'expliquer. Mon choix est fait depuis longtemps : je l'ai même écrit à celui que j'ai choisi : celui de vous deux qui a un billet de moi n'a qu'à me le montrer, je lui donne ma main.

ARLEQUIN. — C'est clair, cela. (*Scapin fouille dans sa poche.*) Oui; cherche, cherche, tu le trouveras... Le voici, ce billet (*il tire le billet de loterie*), le voici. Ainsi, monsieur Scapin, adieu, on n'aura plus l'honneur de vous revoir.

ARGENTINE, *vivement*. — Voyons... C'est un billet de loterie.

ARLEQUIN. — Ah! oui. Vous ne savez pas, le bonheur m'a écrasé aujourd'hui; j'ai gagné... Mais où ai-je donc mis mon autre billet? Celui-là n'est pas le meilleur. L'aurais-je perdu?

SCAPIN. — C'est peut-être moi qui l'ai trouvé. Tenez, mademoiselle, voilà un billet que je crois de vous.

ARGENTINE *lit*. — « Sois tranquille, mon bon ami... »

ARLEQUIN. — Ah! C'est le mien qu'on m'a volé.

ARGENTINE. — Qu'on t'a volé? Tu crois donc m'abuser jusqu'au dernier moment? Non, traître, je te connais. Va chez Violette, va lui porter mes lettres, lui dire que tu me sacrifies à elle, et reviens ensuite me jurer que tu m'adores; ose y revenir, me parler, me regarder seulement. Traître, scélérat, tu m'as trompée; mais tu ne m'abuseras plus, et ma vengeance ne s'en tiendra pas là. Et vous, Scapin, gardez ce billet; j'ai promis ma main à celui qui en serait possesseur, je tiendrai ma parole, vous pouvez y compter. (*Elle sort.*)

(*Ils se regardent sans rien dire.*)

ARLEQUIN. — Que veut dire tout ceci? D'où vient que je n'ai pas mon billet, que tu l'as, toi; et qu'à propos de rien Argentine me traite comme cela?

SCAPIN. — Je n'en sais rien, mon ami. Argentine m'a donné elle-même ce billet, en me disant que c'était moi qu'elle voulait épouser.

ARLEQUIN. — Mais ce billet est à moi; je le reconnais bien : il est presque tout effacé, tant nous nous étions embrassés. Comment Argentine a-t-elle pu l'avoir? elle m'a fait entendre que j'aimais Violette, moi qui n'ai jamais rien aimé dans le monde qu'Argentine. Suis-je assez malheureux! Ah! je le disais bien ce matin, que j'étais trop heureux; cela ne pouvait pas durer. Tu vas donc l'épouser, toi?

SCAPIN. — Mais oui, puisqu'elle le veut.

ARLEQUIN. — Tiens, je te conseille de t'en aller, car je pourrais fort bien te rosser de manière à retarder ton mariage. Tout ceci n'est peut-être qu'une friponnerie de ta part : je l'avais dans ma poche, ce billet; et tu me l'auras volé.

SCAPIN. — Ah! mon ami, que tu me connais mal! Tu avais dans la même poche un billet de loterie qui vaut dix mille écus; assurément, si j'avais pu te voler, tu sens bien que je l'aurais pris de préférence.

ARLEQUIN. — Plût à Dieu qu'on me l'eût pris, et qu'on m'eût laissé ma lettre! Que deviendrai-je à présent? Elle ne m'aime

plus, elle va en épouser un autre. (*Il pleure.*) Ah! ah! je vais être tout seul dans le monde. Allons, il faut tâcher de mourir avant que le mariage soit fait. (*Il pleure.*)

SCAPIN. — Tu me fais pitié, mon ami, et mon attachement pour toi l'emporte sur mon amour. Écoute : Argentine a promis d'épouser celui qui lui rapporterait son billet : je l'ai ce billet; je te le donnerai, si tu veux me donner celui de la loterie.

ARLEQUIN. — Donne, donne vite; tiens, le voilà. De ma vie je n'ai fait une si bonne affaire.

SCAPIN. — Ni moi non plus. (*Ils changent de billet.*)

ARLEQUIN, *s'adressant à celui d'Argentine.* — Ah! vous voilà donc, monsieur! Et pourquoi m'avez-vous quitté? Petit ingrat, petit étourdi, parlez : irez-vous encore courir le monde? Irez-vous encore vous mettre prisonnier chez les Arabes, afin que je paye votre rançon? Ne vous en avisez plus, car je n'ai plus rien. Allons, je veux bien vous pardonner vos fredaines; embrassons-nous (*il le baise*), et que tout soit fini.

SCAPIN. — Ah çà, le billet est à moi?

ARLEQUIN. — Eh! sans doute : c'est dit, cela. Je t'ai donné un billet au porteur, tu m'as donné un billet au porteur: je souhaite seulement que le mien soit payé aussi aisément que le tien. Mais j'ai peur que ce drôle-là ne décampe encore: je vais le reporter à sa maîtresse. Va-t-en, je t'en prie, car je voudrais lui parler seul.

SCAPIN. — Oh! cela est juste. Adieu, mon ami: en vérité, je suis charmé de t'avoir fait plaisir. Voilà comme je suis, moi, j'ai le cœur tendre; jamais je n'ai pu résister à des larmes.

ARLEQUIN. — Va, va te faire payer ; ton cœur est à cette porte jaune, où l'on donne de l'argent.

SCAPIN *à part.* — Cachons-nous au coin de la rue, pour voir comment il sera reçu.

(*Arlequin frappe*). ARGENTINE. — Qui est là? (*A la fenêtre.*) Comment! c'est vous? Vous osez encore regarder ma maison Vous espérez peut-être y entrer! vous croyez....

ARLEQUIN. — Non, je ne demande pas d'entrer : vous êtes trop en colère; je ne veux vous dire que quatre mots : donnez-vous la peine de descendre, et....

ARGENTINE. — Je ne veux rien entendre : laissez-moi en repos, et délivrez-moi de votre odieux visage (*Elle ferme la fenêtre.*)

SCAPIN *à part.* — Bon; je vais me faire payer, et je reviens trouver Argentine : j'espère bien l'épouser, et avoir les dix mille écus.

ARLEQUIN, *seul.* — Je suis bien malheureux! je ne pourrai seulement pas lui montrer mon billet! Si je perds ce moment-ci, tout est perdu: car ce coquin de Scapin va revenir, et il sera toujours ici. Allons, du courage; je sens que j'étouffe, que je crève de chagrin : mais il faut remettre ma mort à ce soir. Voyons encore... (*Il frappe.*)

ARGENTINE. — Qui est la? Encore vous!

ARLEQUIN. — Ne vous fâchez pas : je ne demande plus de causer avec vous, puisque vous ne le voulez pas; mais je vous prie seulement de reprendre votre billet.

ARGENTINE. — Mon billet! Comment! c'est vous qui l'avez? Mais ce malheureux billet court le monde! Attendez, je descends.

ARLEQUIN. — Ah! je commence à reprendre un peu d'espoir. n'ai rien à me reprocher; je l'ai toujours aimée, elle m'a aimé : quand on consent à écouter quelqu'un qu'on a aimé et qui nous aime, c'est qu'on a envie de le croire... La voilà.

ARGENTINE. — Souvenez-vous que je ne veux point d'explication sur le passé. Dites-moi seulement comment il se fait que vous ayez mon billet.

ARLEQUIN. — Tenez, le voilà : il est bien à moi, il fait toute mon espérance et tout mon bonheur : mais, comme le bonheur ne vaut rien quand on est heureux sans votre permission, je vous le rendrai si vous ne consentez pas que je le garde.

ARGENTINE. — Non, assurément, je n'y consentirai pas. (*Elle prend le billet.*) Vous en avez usé d'une manière si indigne! aller sacrifier mon billet à une autre femme!

ARLEQUIN. — Une autre femme? Ah! mon cœur m'est témoin qu'il n'y a pour moi qu'une femme dans le monde; et quand je prends mon cœur à témoin, c'est tout comme si je vous prenais vous-même.

ARGENTINE. — Mais enfin, hier je vous envoyai ce billet, et aujourd'hui Scapin me l'a rapporté.

ARLEQUIN. — Scapin vous l'a rapporté?... Voyez le coquin! il m'a dit que c'était vous qui le lui aviez donné. Je suis sûr à présent qu'il me l'a volé.

ARGENTINE, *à part.* — Scapin en est bien capable. Ah! que je voudrais qu'il dît vrai!

ARLEQUIN. — Mais songez donc qu'il y a deux ans que je vous aime; que vous m'avez toujours vu le même. Croyez-vous que j'aurais pu me déguiser si longtemps? Ma bonne amie... (*Argentine le regarde sévèrement.*) Mademoiselle, pardonnez-moi d'avoir été volé.

ARGENTINE. — Mais comment se fait-il que vous avez ce billet? Qui vous l'a donné?

ARLEQUIN. — La loterie.

ARGENTINE. — La loterie!... Est-ce que l'on a mis mon billet à la loterie? Scapin l'avait tout à l'heure; il vous l'a donc rendu?

ARLEQUIN. — Non pas rendu, mais vendu.

ARGENTINE. — Expliquez-vous.

ARLEQUIN. — Tenez, il faut tout vous dire : j'avais gagné ce matin un terne de six francs à la loterie.

ARGENTINE. — Un terne de six francs! cela fait une somme prodigieuse.

ARLEQUIN. — Oui, ils disent que cela fait beaucoup d'argent. Heureusement, je n'étais pas encore payé. Scapin, voyant que je me désolais, m'a proposé de troquer mon billet de loterie contre votre billet.

ARGENTINE, *vivement.* — Et tu l'as fait?

ARLEQUIN. — J'aurais encore donné du retour s'il m'en avait demandé.

ARGENTINE, *l'embrasse.* — Mon cher ami, va, tu es innocent : je t'aimerai toute ma vie; ce dernier trait me fait sentir ce que tu vaux.

ARLEQUIN. — Comment diable! vous estimez donc bien les gens qui font de bons marchés?

ARGENTINE. — Je te demande pardon de ne pas t'avoir connu : garde mon billet. Je te répète, je te jure que je t'aime, que je n'aimerai jamais que toi; et dès ce soir nous serons époux.

ARLEQUIN. — Vous me raimez! Ah! quelle joie! (*Il lui baise la main.*) Tiens, ma bonne amie, ne me le répète plus; il m'arriverait encore quelque malheur. Laisse-moi te regarder, je le verrai bien sans que tu me le dises.

ARGENTINE. — Va, ton bonheur est certain, du moins tant que mon cœur te suffira.

ARLEQUIN. — Ah! comme il y a longtemps que tu n'as parlé comme cela! Écoute, fais-moi le plaisir de me dire comment il y a là. (*Il lui montre la lettre.*)

ARGENTINE, *lit.* — « Je t'aime. »

ARLEQUIN (*lazzi*). — Hé! comment dis-tu?

ARGENTINE. — « Je t'aime. »

ARLEQUIN. — Voyons que je lise aussi, moi. Je je (*il épelle*) t a ta, i m e, aime, t'aime, je t'aime, je t'aime... Ce mot-là est trop court, je voudrais qu'il tînt tout l'alphabet.

ARGENTINE. — Je te le dirai toute ma vie. Mais laisse-moi m'occuper de te faire rendre le billet qu'il t'a volé.

ARLEQUIN. — Quoi? quel billet?

ARGENTINE. — Ton billet de loterie.

ARLEQUIN. — Oh! non, ma bonne amie, le marché est fait; tiens, n'en parlons plus : il voudrait peut-être revenir là-dessus et ravoir celui-ci. Non, non, tout est fini : tu m'aimes... ma fortune est faite.

ARGENTINE. — Si... J'entends Scapin. Cache-toi dans notre maison, et n'en sors que lorsque je t'appellerai.

ARLEQUIN *entrant dans la maison.* — Appelle-moi donc bien vite.

ARGENTINE. — Oui, oui, laisse-moi faire.

ARLEQUIN *revenant.* — M'as-tu appelé?

ARGENTINE. — Eh! non, mon ami; cache-toi donc, le voici : le fripon tient encore le billet.

SCAPIN, *le billet à la main.* — Ces diables de directeurs vous renvoient toujours au lendemain... (*Il aperçoit Argentine, et met le billet dans sa poche.*) Ah! j'allais chez vous, ma belle Argentine.

ARGENTINE. — Je suis aussi bien aise de vous rencontrer. Vous ne savez pas ce qui s'est passé pendant votre absence?

SCAPIN. — Non : qu'est-il arrivé?

ARGENTINE. — Ce malheureux Arlequin a eu l'insolence de se présenter chez moi : je l'ai reçu de manière à lui ôter l'envie de revenir.

SCAPIN, *riant*. — J'ai vu tout cela, mademoiselle : j'étais au coin de la rue lorsque vous avez fermé votre fenêtre sans vouloir l'entendre. Mais parlons de quelque chose qui m'intéresse davantage : vous savez bien la promesse que vous m'avez faite tantôt.

ARGENTINE, *à part*. — Bon. (*Haut.*) Oui, je vous tiendrai parole; mais je suis bien aise de m'expliquer auparavant avec vous. Je prends un époux pour être aimée; ainsi, mon cher Scapin, si vos sentiments pour moi sont bien sincères, j'espère que vous ferez mon bonheur. Grâce aux bontés de ma jeune maitresse, mademoiselle Rosalba, je suis riche, et je n'exige pas que mon époux le soit; je veux lui donner mon cœur et tout mon bien, et je ne lui demande que son amour. Dites-moi donc bien franchement si vous m'aimez, et si vous m'aimez uniquement.

SCAPIN. — Ah! mademoiselle, je voudrais savoir tous les serments possibles, pour vous jurer que toute ma vie....

ARGENTINE. — Écoutez. Je suis méfiante : en venant ici, vous aviez un papier à la main, que vous avez caché avec soin; je je suis sûre que c'est une lettre de femme.

SCAPIN. — Une lettre de femme! moi? Je peux vous répondre...

ARGENTINE. — Je veux que vous me la donniez, je l'exige; autrement il faut renoncer à moi. Mademoiselle Violette a bien trouvé un amant qui lui sacrifiait mes billets; je veux être aussi heureuse que mademoiselle Violette.

SCAPIN. — Il me sera difficile de vous satisfaire; car, dans tout le cours de ma vie, jamais femme ne m'a écrit.

ARGENTINE. — Ceci est un détour pour ne pas montrer le papier que vous teniez à la main; et votre refus me confirme ce que je pensais.

SCAPIN. — Assurément je voudrais que vous missiez mon amour à des épreuves plus difficiles. Vous allez être bien étonnée quand vous verrez que ce n'est qu'un billet de loterie. (*Argentine s'en saisit*).

ARGENTINE. — Je le tiens donc, et j'ai trompé le plus fourbe des hommes! Arlequin! Arlequin!...

ARLEQUIN. — Quoi? qu'y a-t-il? Vous a-t-il volé quelque chose?

ARGENTINE. — Non, mon ami : j'ai au contraire rattrapé ton billet. Le voilà : tu es à présent le plus riche de nous deux, et c'est moi dont tu fais la fortune. Et vous, monsieur Scapin, qui me croyiez votre dupe, et qui êtes la mienne, je vous exhorte à faire toujours d'aussi bons marchés que celui que vous aviez fait. Mais il faut apprendre à mieux conserver le fruit de votre habileté. Adieu : nous allons nous marier, et jouir de nos richesses.

ARLEQUIN. — Ce pauvre diable! il me fait pitié. Écoute, Scapin, madame a besoin d'un laquais; si tu veux, nous te donnerons préférence.

ARGENTINE. — Ah! pour cela non : il n'est pas assez fidèle. Adieu, monsieur Scapin. M. Pandolfe, le père de ma maitresse, retourne à Bergame dans peu de jours; Arlequin et moi nous

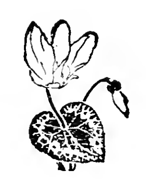


Je le tiens donc et j'ai trompé le plus ſourbe des hommes !

C. P. Marillier inv. F. De Launay Sculp.

l'y suivrons. Si vous avez quelque commission à donner pour ce pays-là, nous nous en chargerons volontiers : mais si vous voulez réussir dans celui-ci, souvenez-vous bien qu'il ne faut jamais brouiller deux amants, parce qu'ils se raccommodent toujours aux dépens de celui qui les a brouillés. (*Ils sortent.*)

SCAPIN, *seul.* — Ce qui me console, c'est que je n'ai rien risqué du mien ; et je pouvais beaucoup gagner.



LE BON MENAGE

OU

LA SUITE DES DEUX BILLETS

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée devant leurs majestés par les comédiens français et italiens ordinaires du roi, le samedi 28 décembre 1782.

PERSONNAGES

ARLEQUIN, bourgeois de Bergame.
ARGENTINE, femme d'Arlequin.
DEUX ENFANTS d'Arlequin et d'Argentine, de l'âge de six à sept ans. L'AINÉ. — LE CADET.
ROSALBA
MEZZETIN.

La scène est à Bergame, dans la maison d'Arlequin.

Le théâtre représente une chambre meublée très simplement, où l'on voit les portraits d'Arlequin et d'Argentine. Argentine, assise, festonne : ses deux enfants, sur des tabourets, sont à ses côtés : l'un feuillette un livre pour en voir les estampes ; l'autre joue avec un jeu de cartes.

LE CADET, *montrant à sa mère un château de cartes.* — Maman, regardez donc.

ARGENTINE. — Cela est fort joli, mon ami.

L'AINÉ. — Voyons. (*Il souffle dessus, et le renverse : puis il rit.*) Ah, ah, ah!

LE CADET. — Maman, dites donc à mon frère de me laisser tranquille : il faut que je recommence tout.

ARGENTINE. — Pourquoi tourmenter votre frère? Vous ne voulez pas qu'il s'amuse?

L'AINÉ. — Bah! c'est un enfant ; il s'amuse à des bêtises.

ARGENTINE. — Effectivement, vous avez un an de plus que lui, et vous êtes un habile garçon!

L'AINÉ. — Je m'instruis, moi : je regarde des images. Quelle est celle-là, maman, où une femme présente à un aveugle un petit monsieur habillé comme un chevreau?

ARGENTINE. — C'est une mère qui se sert d'une ruse pour faire donner l'héritage à son fils cadet, parce qu'il était plus doux et plus aimable que l'aîné.

LE CADET, *voulant voir l'estampe.* — Ah! voyons donc, mon frère : elle est bien jolie, cette image-là!

L'AINÉ, *tournant le feuillet.* — Non, elle n'est pas jolie.

LE CADET. — Maman, où est donc mon papa?

ARGENTINE. — Il est sorti pour des affaires.

LE CADET. — Je suis bien sûr qu'il nous rapportera des joujoux.

L'AINÉ. — Oui, pour moi.

LE CADET. — Pour moi aussi.

L'AINÉ. — Oh! savoir.

LE CADET. — Oh! C'est tout su.

L'AINÉ. — J'entends quelqu'un; c'est peut-être lui. (*Ils courent et reviennent.*) Non, c'est mademoiselle Rosalba.

(*Argentine se lève, et va au-devant d'elle.*)

ARGENTINE. — C'est vous, mademoiselle! Vous avez la bonté...

ROSALBA. — Es-tu seule, ma chère amie?

ARGENTINE. — Oui, mon mari vient de sortir. Avez-vous quelque chose à me dire.

ROSALBA. — Assurément : fait retirer tes enfants, je t'en prie.

ARGENTINE. — Allez-vous-en tous deux dans l'autre chambre, et ne vous battez pas. (*Ils s'en vont.*)

ROSALBA. — Lélio est de retour; il est dans la ville.

ARGENTINE. — Comment le savez-vous?

ROSALBA. — Par la dernière lettre qu'il m'a écrite sous ton adresse, et que tu m'as remise hier, il m'annonce qu'il doit arriver aujourd'hui à Bergame : et je n'oserai le voir! Ah! ma chère Argentine, qu'il est affreux pour une femme sensible de ne pouvoir pas voler au-devant de son mari, après trois mois d'absence!

ARGENTINE. — Cela n'est que trop simple, lorsque l'on s'est mariée à l'insu de son père.

ROSALBA. — Ah! tu sais que c'est ma tante qui a tout fait. Elle a connu le mérite de Lélio; elle a été touchée de notre amour. Après avoir fait inutilement tous les efforts possibles pour obtenir le consentement de mon père, elle a pris sur elle de m'unir secrètement au seul homme que je pouvais aimer.

ARGENTINE. — Je sais tout cela, mademoiselle : mais madame votre tante est morte, et monsieur votre père ignore toujours votre mariage; je suis la seule, à présent, chargée de ce grand secret, et je n'ose vous dire combien je suis fâchée d'être la seule. Ma chère maîtresse, je vous dois tout : élevée auprès de vous dans la maison de monsieur votre père, vous m'avez dotée, vous m'avez mariée à un époux qui fait le bonheur de ma vie; je tiens tout de vous seule, et je suis obligée de faire aveuglément tout ce que vous désirez. Jusqu'à présent vous avez reçu, sous mon adresse, les lettres de M. Lélio; je n'ai jamais osé confier à mon mari que je vous rendais ce service : mais enfin...

ROSALBA. — Garde-t'en bien, ma chère Argentine! Arlequin n'a point de raisons pour m'être attaché, il en a mille pour

l'être à mon père : c'est mon père qu'il a servi : et son respect pour son ancien maître lui ferait trahir mon secret. D'ailleurs, je connais ton mari; aussi babillard qu'honnête homme, il n'imagine pas que l'on puisse cacher quelque chose. Tout serait perdu s'il était instruit. Je te supplie donc, ma chère Argentine, par la tendre amitié que j'ai toujours eue pour toi, de me jurer ici de nouveau que, quelque chose qui puisse arriver, tu ne révéleras jamais mon secret à ton mari.

ARGENTINE. — Je vous en donne ma parole, quoi qu'il m'en coûte pour vous la donner. Votre cœur doit comprendre aisément combien il est douloureux de cacher la moindre chose à un époux que l'on aime : c'est une espèce de mensonge qui fait souffrir et mourir. Je vous conjure, ma chère maîtresse, de faire cesser la peine et l'inquiétude où je suis. Vous ne doutez pas de mon zèle, vous connaissez ma tendresse pour vous... Passez-moi ce terme, on n'offense personne en l'aimant : vous êtes bien certaine que je ferai toujours tout ce qui pourra vous plaire; mais cela même vous oblige d'être prudente pour nous deux.

ROSALBA. — Je le serai, ma chère amie, et j'ai grand besoin de l'être : car enfin il faut t'avouer que je porte dans mon sein un gage de mon amour.

ARGENTINE. — Je n'ose m'en réjouir; mais si tout le monde le savait j'en pleurerais de joie.

ROSALBA. — Je te demande un dernier service. Lélio doit être arrivé; je suis sûre que son impatience va lui faire tout hasarder pour me voir : va le trouver; va lui dire que je le supplie, que je lui ordonne de ne pas sortir de chez lui avant qu'il ait reçu de mes nouvelles. Cela est important pour le succès de mes projets. Tu lui diras que je souffre autant que lui de ne pas le voir; que je l'aime plus que ma vie; que...

ARGENTINE. — Oui, oui, mademoiselle; avant de lui dire ce que voulez qu'il sache, je lui dirai tout ce qu'il sait. Je comprends cela à merveille; dès que mon mari sera rentré, j'irai parler à M. Lélio.

ROSALBA. — J'ai encore une prière à te faire. Mon père est dans l'usage de me donner pour en disposer à ma volonté, le vingtième de tous les profits un peu considérables qu'il fait dans son commerce. Il vient de gagner cent mille écus; et ce matin il m'a apporté quinze mille francs, dont je suis maîtresse absolue. Tu ne devines pas ce que j'en veux faire?

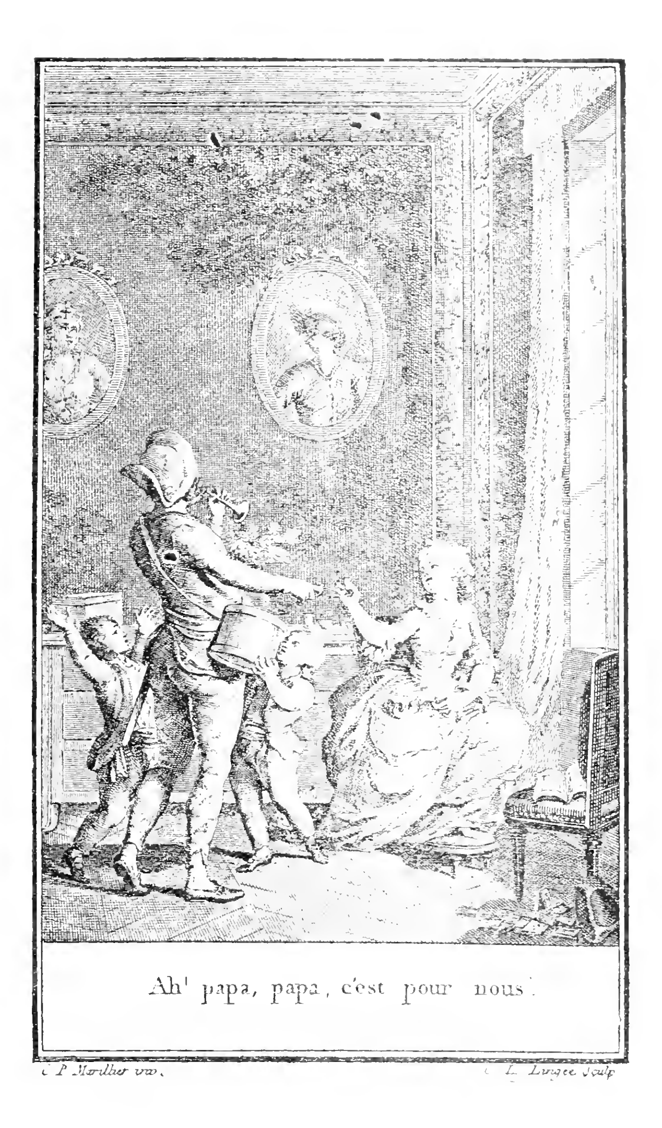
ARGENTINE. — Non.

ROSALBA. — Si je ne te devais pas tant, je serai bien plus hardie a te les offrir.

ARNENTINE. — A moi?

ROSALBA. — Oui, ma bonne amie : ajoute ce plaisir à tous ceux que je te dois, souffre que cette bagatelle soit mise en rente viagère sur ta tête : j'ai déja donné des ordres à mon notaire, et je t'enverrai ce soir ton contrat.

ARGENTINE. — Ma chere maitresse, je n'ose ni accepter ni refuser votre bienfait; mais...



Ah! papa, papa, c'est pour nous!

C. P. Marillier inv. | C. L. Lingée Sculp

ROSALBA. — Si tu me refuses, je ne veux plus de tes services.

ARGENTINE. — Écoutez : je suis heureuse, je ne manque de rien, et j'ai déjà, grâce à vous, assuré le sort de mes enfants. Si mon mari venait à me perdre, il ne serait pas à son aise : que ce soit lui qui profite de vos bienfaits : mon cœur et ma délicatesse y trouveront mieux leur compte.

ROSALBA. — A la bonne heure; je vais, dès ce moment, tout arranger selon tes intentions. Adieu, ma chère Argentine : c'est aujourd'hui que j'ai reçu de toi la plus grande marque d'amitié.

ARGENTINE, *seule*. — Je donnerais ma vie pour la voir heureuse; mais nous ne le serons jamais tant que son père ne saura pas tout. Mes enfants, revenez.

(*Les deux enfants reviennent.*)

ARGENTINE. — Avez-vous été bien sages?

L'AINÉ. — Oh! oui, maman, car nous nous sommes bien ennuyés.

LE CADET. — Mon papa tarde aujourd'hui bien longtemps.

ARGENTINE. — Il va rentrer.

L'AINÉ. — Ah! pour le coup, maman, c'est lui, je l'entends.

(*Arlequin arrive avec un petit tambour d'enfant à la ceinture, sur lequel il bat d'une main; de l'autre il joue d'une petite trompette de bois. Il fait deux ou trois fois le tour du théâtre.*)

LES DEUX ENFANTS, *courant après lui*. — Ah! papa, papa, c'est pour nous?

ARLEQUIN, *à sa femme*. — Veux-tu danser une contre-danse à quatre?

ARGENTINE. — Non, mon ami.

ARLEQUIN, *à son aîné*. — Tiens le tambour est pour toi; la trompette, pour ton frère.

LES DEUX ENFANTS, *l'embrassant*. — Bien obligé, mon papa. (*Ils se retirent au fond du théâtre, où ils ont l'air de troquer leurs joujoux, tandis qu'Arlequin cause avec sa femme.*)

ARLEQUIN, *à sa femme, en lui donnant un sac d'argent*. — Tiens, voilà, pour toi : car il faut bien t'apporter aussi quelque chose; tu es le plus grand enfant de la maison.

ARGENTINE. — Qu'est-ce que cela, mon ami?

ARLEQUIN. — Ce sont ces cinquante écus que nous prêtâmes à ce pauvre homme que l'on allait arrêter pour ses dettes : il a travaillé pour gagner cet argent-là, pendant le temps qu'il aurait passé en prison à ne rien faire : de sorte qu'il est quitte avec nous, avec son créancier. Nous avons fait une bonne action, et personne n'y a rien perdu, que le geôlier.

ARGENTINE, *prenant le sac*. — A te dire vrai, je n'y comptais guère.

ARLEQUIN. — En ce cas là, serre-les pour les prêter à un autre. J'ai encore été chez... (*Les enfants font du bruit avec leur tambour.*) Taisez-vous donc, vous autres; on ne s'entend pas. J'ai été chez ta cousine : elle se plaint de toi; elle dit qu'on ne te voit jamais; que tu es toujours renfermée avec tes enfants ou ton mari; que tu ne penses à rien dans le monde qu'à tes

enfants, et à ton mari. Il faut convenir qu'elle a raison; je suis juste, moi. (*Le bruit redouble.*) Mais voilà des enfants bien bruyants!

ARGENTINE. — Pardi! pour les faire jouer doucement, tu leur apportes un tambour et une trompette. (*Les enfants continuent.*)

ARLEQUIN, *aux enfants*. — Allez-vous-en battre la générale de l'autre côté

(*Les enfants s'en vont.*)

ARGENTINE. — Vas-tu rester ici, mon ami?

ARLEQUIN. — Oui: pourquoi cela?

ARGENTINE. — C'est que j'ai à sortir.

ARLEQUIN — Où vas-tu?

ARGENTINE. — Faire une commission pour mademoiselle Rosalba.

ARLEQUIN. — Qu'est-ce que c'est que cette commission?

ARGENTINE. — Je ne peux pas te le dire, elle me l'a défendu.

ARLEQUIN. — Voilà, par exemple, un de tes avantages sur moi: tu sais garder un secret; moi, je ne le sais pas. Aussi je te confie tous les miens, pour qu'ils soient en sûreté.

ARGENTINE. — Mon bon ami, tout ce que je pense t'appartient, mais tu n'ignores pas les obligations que j'ai à mademoiselle Rosalba : c'est elle qui nous a mariés. Il me semble qu'après un tel bienfait je suis obligée de faire tout ce qu'elle exige, même de te cacher quelque chose.

ARLEQUIN. — Ah! je me doute ce que c'est. J'ai vu ce matin M. Pandolfe : il m'a dit qu'il avait donné quinze mille livres à sa fille pour en faire ce qu'elle voudrait. Mademoiselle Rosalba a le meilleur cœur du monde; et quand on a un bon cœur et de l'argent mignon, on a toujours de petites choses à faire en cachette.

ARGENTINE, *à part*. — Hélas! (*Haut.*) Mon ami, ne parlons plus de cela, je t'en prie. Quand bien même tu devinerais, je serais obligée de te mentir; et tu ne voudrais pas que ma reconnaissance pour mademoiselle Rosalba me coûtât si cher.

ARLEQUIN, — Allons, va-t'en; je resterai avec les enfants. Les as-tu fait lire aujourd'hui?

ARGENTINE. — Oui.

ARLEQUIN. — C'est bon; je les ferai jouer, moi. Allons, va-t'en donc.

ARGENTINE. — Adieu, mon ami.

ARLEQUIN. — Allez-vous-en, madame, et reviens vite, au moins. Quand je cours la ville, je me passe de toi; mais je ne peux plus m'en passer dès que je ne cours plus; entends-tu? (*Il l'embrasse. Elle sort.*)

ARLEQUIN, *seul*. — Cette mademoiselle Rosalba lui donne souvent des commissions, elle ne m'en donne jamais, à moi. Cependant elle sait bien avec quel plaisir je trotterais pour elle... Ah! c'est qu'elle aime mieux ma femme que moi : elle a raison, j'en fais bien autant... Oh! Arlequinets, venez-vous-en

ici me tenir compagnie; mais laissez votre tambour... Avez-vous bien lu, ce matin?

L'AINÉ. — Oh! oui, mon papa.

ARLEQUIN. — Votre maman a-t-elle été contente de vous?

LE CADET. — Elle a dit que oui, mon papa.

ARLEQUIN. — Vous ne l'avez pas fait enrager? elle ne vous a pas grondés ni l'un ni l'autre?

L'AINÉ. — Au contraire, mon papa, elle nous a bien baisés.

ARLEQUIN, *les embrassant avec tendresse.* — Cela étant, venez me baiser aussi. (*Arlequin, pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ses deux enfants; il les baise presque à chaque parole.*) Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mère bien contente. Elle en sait plus que nous trois, voyez-vous; ainsi nous ne devons être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir d'abord, et puis notre bien; c'est tout ce qu'il nous faut, n'est-il pas vrai?

L'AINÉ. — Oui, mon papa. Mais puisque nous avons été bien sages, vous voudrez bien nous conter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez.

LE CADET. — Ah! oui, mon papa.

ARLEQUIN. — Volontiers : aussi bien nous nous ennuyons quand elle nous laisse seuls; cela nous fera passer le temps. Allons, asseyons-nous. (*Il s'assied par terre, et fait asseoir un enfant sur chacune de ses jambes; les deux petits garçons écoutent attentivement.*) Il y avait une fois un roi et une reine qui s'aimaient beaucoup, et que tout le monde aimait... Cela n'est pas un conte, au moins!

LE CADET. — Oh! nous vous croyons bien, mon papa.

L'AINÉ. — Nous vous croyons comme si nous le voyions.

ARLEQUIN. — La reine était aussi belle que le roi était bon : mais ils n'avaient point d'enfants, et cela leur faisait du chagrin. Un jour que la reine était seule dans sa chambre, elle entendit du bruit dans la cheminée. (*Les enfants se serrent contre leur papa, qui retire aussi ses jambes, et continue avec la voix moins assurée.*) La reine eut un peu peur : elle regarde et voit descendre un beau petit carrosse, traîné par six petits épagneuls verts, avec les oreilles lilas. Dans le petit carrosse était une petite vieille fée qui n'avait pas un pied de haut, et qui dit à la reine : Madame la reine, vous aurez un enfant, si vous voulez consentir à devenir laide et vieille. — Pourvu que mon mari m'aime toujours, répondit la reine, j'y consens de tout mon cœur. — Je suis contente de vous, répondit la petite fée : non seulement vous aurez un enfant, mais vous en aurez deux, et vous n'en serez que plus belle. Après cette parole, les six petits épagneuls verts remontèrent la cheminée ventre à terre et la reine eut effectivement un beau petit prince et une belle petite princesse, qui furent charmants parce qu'ils ressemblèrent à leur mère.

L'AINÉ. — Ah! mon papa, voilà une bien jolie histoire; mais

elle est bien courte : vous devriez nous en raconter une autre.

LE CADET. — Oh! oui, mon papa; encore une, s'il vous plaît.

ARLEQUIN. — Un moment. Je vous ai donné, il n'y a pas longtemps, un petit livre tout rempli d'histoires : vous m'aviez promis d'en apprendre quelqu'une par cœur : m'avez-vous tenu parole?

L'AINÉ. — Oui, mon papa : j'en ai appris une belle.

ARLEQUIN. — Je crois que tu mens, car tu rougis.

L'AINÉ. — Non, mon papa; et je vais vous la raconter, si vous voulez.

ARLEQUIN. — A la bonne heure. Tant que vous serez des enfants, mon métier est de vous amuser; mais quand la vieillesse m'aura rendu enfant aussi, il faudra que vous m'amusiez à votre tour. Voilà pourquoi vous devez vous y accoutumer de bonne heure. Voyons cette histoire.

L'AINÉ. — Écoutez bien, mon frère. Il y avait une fois deux petits garçons, jolis, jolis comme...

ARLEQUIN. — Comme vous deux.

L'AINÉ. — Encore plus jolis que nous.

ARLEQUIN. — C'est un peu fort.

L'AINÉ. — Ces deux petits garçons avaient une bonne mère, mais il n'avaient pas un bon père, et ce n'était pas comme nous. (*Arlequin le baise.*) La mère de ces deux petits garçons était très pauvre. Un jour qu'ils étaient allés ramasser du bois pour leur mère, ils trouvèrent une vieille femme qui était tombée dans un fossé, et qui ne pouvait pas s'en retirer. Sur le bord du fossé, était une poule blanche, qui cloquetait, cloquetait, comme pour demander du secours pour la vieille : les deux petits garçons se jettent dans le fossé, et en retirent la bonne femme. Aussitôt la poule blanche s'en va pondre dans les chapeaux des deux petits garçons un bel œuf d'or. La vieille, qui était une fée, leur dit : Mes enfants, pour vous récompenser de ce que vous venez de faire, ma poule vous a déjà donné un œuf d'or : mais moi, je veux vous donner ma poule; à une condition cependant, c'est que celui de vous deux qui l'aura ne pourra pas donner de ses œufs à l'autre. L'aîné lui répondit : Madame, je ne veux point d'un trésor que je ne peux pas partager avec mon frère. Le cadet dit : Ni moi non plus, madame. Mais il y a manière de nous arranger : donnez la poule à ma mère; comme cela, nous l'aurons tous deux. Alors la bonne fée... (*L'on entend frapper.*)

LE CADET. — Mon papa, on frappe.

ARLEQUIN. — Je vais ouvrir. Allez dans votre chambre.

(*Les enfants s'en vont.*)

MEZZETIN. — N'est-ce pas ici, monsieur que demeure une madame Argentine?

ARLEQUIN. — Oui, monsieur.

MEZZETIN. — Est-elle chez elle, monsieur?

ARLEQUIN. — Non, monsieur.

MEZZETIN. — Peut-on l'attendre, monsieur?

ARLEQUIN. — Non, monsieur.

MEZZETIN. — Vous êtes son domestique, monsieur?

ARLEQUIN. — Oui, monsieur; son premier domestique.

MEZZETIN. — Vous voudrez donc bien lui donner cette lettre de la part de M. Lélio, et vous prendrez le moment où elle sera seule. Vous entendez bien.

ARLEQUIN. -- Non, monsieur.

MEZZETIN. — Je vous dis qu'il faut donner cette lettre à votre maitresse le plus secrètement que vous pourrez, parce que, entre nous, je crois que c'est une lettre d'amour; et peut-être que madame Argentine a quelque pere ou quelque frere... je n'en sais rien, moi; je ne suis à M. Lélio que depuis huit jours : mais vous, vous devez être au fait.

ARLEQUIN, *surpris*. — Au fait?

MEZZETIN. — Oui, sans doute. Vous m'entendez? Prenez donc des précautions pour... Enfin, vous me comprenez.

ARLEQUIN. — Je commence à vous comprendre.

MEZZETIN. — Ah çà! n'allez pas faire quelque étourderie : je vous ai tout confié, parce que vous savez bien qu'entre nous autres nous n'avons rien de caché, et que le secret de nos maîtres appartient toujours à toute la compagnie.

ARLEQUIN. — Sans doute.

MEZZETIN, *s'en va, et revient*. — Je pense à une chose : allons attendre au cabaret le retour de madame Argentine.

ARLEQUIN. — Je vous suis bien obligé; je n'ai pas soif.

MEZZETIN. — Ce sera donc pour une autre fois. Adieu, mon camarade. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN, *le rappelant*. — Écoutez-donc, monsieur.

MEZZETIN. — Quoi?

ARLEQUIN. — Êtes-vous marié?

MEZZETIN. — Oui, depuis longtemps.

ARLEQUIN. — Et votre femme est jolie?

MEZZETIN. — Très jolie. Pourquoi cela?

ARLEQUIN. — Pour rien. (*Il le salue.*) Adieu mon camarade.

(*Mezzetin sort.*)

ARLEQUIN, *seul*. — Ce domestique-là est sûrement menteur comme un laquais. Mais pourquoi M. Lélio écrit-il à ma femme? Voilà bien l'adresse : « A madame, madame Argentine. » J'ai bien envie de la décacheter... Non, ce serait manquer de respect à ma femme. D'ailleurs, si j'y trouvais quelque chose, j'en serais encore plus fâché. Il n'y a que du chagrin à gagner. Cependant... Non... Il faut être plus que sûr avant de faire voir à sa femme qu'on la soupçonne. Attendons-la; je lui donnerai cette lettre, et nous verrons ce qu'elle me dira... Nous verrons... La voici.

ARGENTINE. — Je n'ai pas été longtemps, mon bon ami; du moins j'ai fait ce que j'ai pu pour revenir tout de suite. Où sont nos enfants?

ARLEQUIN. — Ils sont de l'autre côté.

ARGENTINE. — Comme tu es sérieux! Que t'est-il arrivé?

ARLEQUIN. — Je ne sais pas encore ce qui m'est arrivé.

ARGENTINE. — As-tu reçu de mauvaises nouvelles? Est-il venu quelqu'un?

ARLEQUIN. — Oui, il est venu un domestique qui m'a laissé une lettre pour vous.

ARGENTINE. — Pour moi? Et que dit cette lettre?

ARLEQUIN. — Je n'en sais rien : la voilà.

ARGENTINE, *regardant.* — Ah!...

ARLEQUIN. — Reconnaissez-vous l'écriture?

ARGENTINE. — Oui.

ARLEQUIN. — De qui est-elle?

ARGENTINE. — Elle est... (*A part.*) Que lui dirai-je?

ARLEQUIN. — Eh bien!... cela vous embarrasse?

ARGENTINE. — Mon ami me crois-tu capable de te tromper?

ARLEQUIN. — Répondez-moi d'abord : de qui est cette lettre?

ARGENTINE. — Je la crois de M. Lélio.

ARLEQUIN. — Je le crois de même. Ouvrez-la. La main vous tremble.

(*Argentine ouvre la lettre, et la lit avec beaucoup d'émotion.*)

Eh bien?

ARGENTINE, *lui donne la lettre.* — Tenez, vous allez me croire coupable, et vous aurez le droit de le penser; et cependant le ciel m'est témoin que c'est la vertu la plus pure, le sentiment le plus honnête, qui m'empêche de me justifier.

ARLEQUIN. — Voyons. (*Il prend la lettre en tremblant.*) Cette lettre donne le frisson à tout le monde. (*Il la lit d'une voix altérée, jetant de temps en temps des regards sur sa femme.*) « Ma chère amie, j'arrive, et j'ai besoin de toute ma raison pour ne pas voler dans tes bras. Si je ne craignais que de me perdre, rien ne me retiendrait; mais je pourrais te compromettre, et mon amour même est moins fort que cette crainte. Il est si important pour nous de tromper celui qui détruirait notre bonheur! le nom sacré qui l'attache à toi suffit à peine pour modérer ma haine. J'espère qu'un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où nous pourrons nous livrer publiquement à notre amour, et dévoiler à tous les yeux les liens qui nous attachent l'un à l'autre. Adieu; tâche de venir me voir, si tu peux échapper aux yeux du barbare qui te veille : Je t'attends. Tu sais si je t'aime. LÉLIO. » Et moi je ne sais si je dors ou si je veille; mais si je dors, je fais un vilain rêve; et si je suis éveillé... Oh! je le suis. (*Il relit l'adresse.*) « A madame Argentine. » (*Il se frotte les yeux.*) « A madame Argentine. » Tenez, madame.

ARGENTINE. — Mon ami!

ARLEQUIN. — Je ne le suis plus, votre ami : vous m'avez trompé; et c'est d'autant plus affreux que je ne vivais que pour vous croire. Comment! vous qui me parliez toujours de votre tendresse pour moi, vous qui étiez toujours pendue à mon bras ou à mon cou, vous faisiez semblant de m'aimer pour mieux me trahir! vous m'embrassiez pour m'empêcher d'y voir clair! Voilà ce qui m'indigne le plus; car je ne parle pas de mariage, ce n'est rien cela auprès de l'amour.

ARGENTINE. — Eh bien!... (*A part.*) Non, je serai fidèle à ma bienfaitrice. (*Haut.*) Je vous demande, je vous supplie de suspendre votre colère; je me justifierai, soyez-en sûr; et vous serez alors...

ARLEQUIN, *avec colère.* — Comment vous serait-il possible de vous justifier? Vous sortez sans vouloir me dire où vous allez; un domestique apporte cette lettre; il me recommande de vous la donner en secret... Vous venez de l'entendre, cette lettre; elle est claire; il n'y a pas une seule phrase, pas un seul mot qui ne dise intelligiblement que vous êtes une infidèle. Elle est bien pour vous, cette lettre; voilà votre nom, le voilà; je le vois, je le lis; je n'ai pas le bonheur d'être aveugle. M. Lélio vous y donne un rendez-vous, où vous avez couru, même avant de le recevoir; car vous venez de chez M. Lélio, j'en suis sûr, je le sais, je l'ai vu, je vous ai suivie. Osez m'assurer que vous ne venez pas de chez M. Lélio!

ARGENTINE. — Je ne veux pas vous mentir; il est vrai que je viens de parler à M. Lélio : mais...

ARLEQUIN, *au désespoir.* — Et pourquoi me le dire? je n'en étais pas sûr.

ARGENTINE. — Écoutez-moi.

ARLEQUIN, *furieux.* — Je ne veux rien entendre; je veux m'en aller, je veux vous quitter... Mon parti est pris, ma colère est passée. Je n'en ai plus de colère, parce que je n'ai plus d'amour; je suis de sang-froid... Mais comme je me sens le plus fort désir de meurtrir ce visage-là, qui est la cause de tous mes chagrins, vous sentez bien qu'il faut que je m'en aille... Vous sentez bien... (*Argentine, effrayée s'éloigne; il la prend par le bras, et la ramène fortement à lui.*) N'ayez pas peur, je sais me posséder... Je ne suis plus votre mari, je suis votre ami, votre meilleur ami et je vous parle comme un ami... Je vous abhorre, je vous déteste, je vous méprise, je ne puis plus soutenir votre vue, je ne peux plus vous regarder sans me dire : Voilà une femme qui en aimait deux, et qui leur faisait croire qu'ils étaient un. Séparons-nous dès ce moment. Restez ici, gardez vos enfants; je ne pourrais jamais les embrasser sans vous pleurer; j'aime encore mieux renoncer à les embrasser. Gardez tout le bien; il vient de vous il me serait odieux. Je n'ai besoin de rien, je ne veux rien, je n'emporterai rien que mon cœur; et comme, si je vous parlais plus longtemps, je vous le laisserais peut-être, je vous quitte pour jamais.

ARGENTINE, *court après.* — Mon ami...

ARLEQUIN, *la repoussant.* — Laissez-moi, je ne vous crois plus.

ARGENTINE, *seule.* — Malheureuse! Que devenir? que faire? Il me croit coupable; et je ne puis... Courons nous jeter aux pieds de mademoiselle Rosalba, elle aura pitié des maux qu'elle me cause; elle ira me justifier elle-même aux yeux de mon mari; c'est à elle... Mais la voici.

ARGENTINE. — Mademoiselle.

ROSALBA. — Je viens de rencontrer ton mari.

ARGENTINE. — Où allait-il?

ROSALBA. — Chez mon père. Je lui ai donné moi-même ce petit contrat que j'ai fait faire pour lui, selon tes intentions; mais à peine m'a-t-il regardée, il a pris le papier d'un air égaré, et a poursuivi son chemin sans me parler. Hé quoi! tu pleures, ma chère Argentine? Qu'est-il donc arrivé? Réponds-moi vite.

ARGENTINE. — Le plus affreux des malheurs. M. Lélio vous a écrit, comme à l'ordinaire sous mon adresse. Mon mari a reçu la lettre; il me croit coupable; il m'abandonne : et je n'ai pas trahi votre secret.

ROSALBA. — O ciel! que me dis-tu? Arlequin va chez mon père; je le connais, il lui dira tout; et mon père sera plus irrité que jamais contre Lélio. Peut-être même soupçonnera-t-il la vérité, et rien alors ne pourra le fléchir... Ma chère amie, pardon, pardon, mille fois, mon amie. Je ressens toute ta douleur; et je me perdrai, s'il le faut, afin de te justifier : mais je te supplie, je te conjure d'attendre ici que je revienne te parler.

(*Elle sort précipitamment.*)

ARGENTINE, *seule.* — Et lui... reviendra-t-il?... irai-je le chercher? Il reviendra, j'en suis sûre; mon cœur me le dit, et mon cœur ne m'a jamais trompée toutes les fois qu'il m'a parlé de lui... Attendons... Je suis au supplice... Mes enfants, venez embrasser et consoler votre mère.

(*Les deux enfants reviennent.*)

LE CADET. — Ah! maman, qu'avez-vous donc? Vous pleurez comme quand j'ai été malade.

L'AINÉ. — Ma chère maman, avez-vous du chagrin?

ARGENTINE. (*Elle pleure.*) — Non, mes enfants; non, mes bons enfants : ce n'est rien; cela se passera.

L'AINÉ. — Nous avons entendu mon papa qui grondait bien fort. Est-ce lui qui vous fait pleurer comme cela?

(*Ici Arlequin entre, et Argentine continue sans le voir.*)

ARGENTINE. — Vous savez bien que jamais aucun chagrin ne peut venir par votre papa : au contraire, c'est toujours lui qui les dissipe.

LE CADET. — Ah! le voilà. (*Il court à lui.*) Venez donc vite, mon papa; maman pleure, et elle dit que vous seul pouvez la consoler.

ARLEQUIN, *les repoussant tout doucement.* — Laissez-moi, laissez-moi.

L'AINÉ. — Ah! mon frère, comme il a du chagrin! (*Ils se retirent tous deux au fond du théâtre et y restent pendant toute la scène d'Arlequin et de sa femme.*)

ARLEQUIN. — Madame, vous êtes fâchée de me revoir; je le suis plus que vous : mais comme j'ai le projet de vous oublier entièrement, je viens vous rendre tout ce qui pourrait me rappeler que nous nous sommes aimés. (*Il déboutonne son habit, et ouvre un petit sac qui lui pend au cou.*) Tout est dans ce petit sac; je l'avais mis là (*il montre son cœur*), pour que tout ce que nous nous étions donné fût ensemble. Je vais vider le sac devant

vous, afin que vous n'imaginiez pas que je garde quelque chose. (*Il tire un portrait.*) Voici d'abord votre portrait : il n'a pas changé comme vous: il est toujours joli : il vous ressemblai encore ce matin, mais il ne vous ressemble plus. Le voila, madame. (*Il le pose sur une table, et tire un papier plié.*) Voici le premier billet que vous m'avez écrit, que Scapin me vola, et que j'eus le bonheur de rattraper. Le voilà, madame, je vous le rends: je n'aime pas à vivre avec les menteurs. (*Il tire un bouquet flètri.*) Voici encore un vieux bouquet de violettes que je vous donnai le premier jour où je vous fis ma déclaration. Après l'avoir porté toute la journée, vous le jetâtes le soir: j'allai le ramasser... Tenez, il sent encore bon... Je n'aurais jamais cru que ces violettes-la dureraient plus longtemps que votre amour. Les voila, madame. (*Il lui montre le sac.*) Il n'y a plus rien; regardez. Ce petit sac, qui avait été des années a se remplir, s'est vidé dans une minute. J'ai tout rendu. Ah! j'oubliais ce qui doit vous être le plus cher... la lettre de M. Lelio, et puis encore un contrat que mademoiselle Rosalba vient de me donner; car c'est sûrement pour vous ce contrat-la.

ARGENTINE. — Non: il est a vous.

ARLEQUIN. — A moi! qu'est-ce que cela veut dire?

ARGENTINE. — Je vais vous l'expliquer, quoique ce ne soit pas le moment. Mademoiselle Rosalba a voulu me donner ce matin quinze mille francs, je lui ai demandé que ce don fût pour vous seul : c'est le contrat que vous tenez.

ARLEQUIN, *jetant le contrat.* — Je n'en veux point. Avez-vous imaginé que je recevrais d'une main les lettres de M. Lélio, et de l'autre, des présents pour me consoler? Avez-vous cru me dédommager avec de l'argent, de votre cœur que vous m'avez ôté? Non, madame, non: personne n'est assez riche pour me payer ce que vous m'avez volé.

ARGENTINE. — Mon cœur est toujours à vous; il n'a pas cessé d'être à vous. Je ne peux pas en dire davantage: mais vous devriez me deviner.

ARLEQUIN. — Vous deviner! cela était bon quand nous nous aimions : ce n'est que dans ce temps-là qu'on se devine.

ARGENTINE. — Voulez-vous m'écouter un seul moment?

ARLEQUIN. — Oh! parlez : votre ami M. Lélio s'est donné la peine d'écrire ma réponse à tout ce que vous direz.

ARGENTINE. — Une femme assez malheureuse pour tromper son mari n'en vient pas au dernier crime sans avoir donné des sujets de plaintes moins graves : ce n'est qu'à force de négliger ses devoirs qu'elle parvient à les oublier. Si j'étais capable de vous avoir trahi, avant d'en aimer un autre j'aurais cessé de t'aimer toi-même, j'aurais repoussé ta tendresse, j'aurais cherché a te refroidir. Et, réponds-moi, as-tu jamais remarqué la moindre diminution dans mon amour pour toi, dans mon désir de te plaire, dans mon chagrin de te quitter, dans mon plaisir de te revoir? Rappelle-toi tous les instants de ma vie : en ai-je

été un seul sans te dire, sans te répéter, sans te prouver que je t'adore? Ton cœur peut-il m'accuser...?

ARLEQUIN. — Il n'est pas question de mon cœur : il ne vous accusera jamais. La vieille habitude qu'il a de vous croire fait qu'il me parle toujours pour vous... Mais je ne l'écoute pas. Voilà la lettre qui vous condamne; cette lettre est de M. Lélio; M. Lélio vous aime; vous vous cachez de moi pour aller voir M. Lélio; tout cela est clair... Et, tenez, M. Pandolfe lui-même, à qui je viens de tout raconter, parce que je ne peux pas garder mes chagrins, moi: M. Pandolfe a été plus affligé que surpris, il m'a dit que M. Lélio s'amusait à être l'amoureux de toutes les femmes qu'il voyait. Car il ne faut pas que vous vous imaginiez être la seule que M. Lélio adore : il se moque de vous tout comme des autres. Il en aime peut-être dix dans ce moment-ci; et cette lettre-là a servi pour une douzaine. Sans aller plus loin. M. Pandolfe m'a dit qu'il avait un peu tourné la tête à mademoiselle Rosalba.

ARGENTINE. — Et vous pensez que j'aurais été capable d'enlever un amant à mademoiselle Rosalba, à ma bienfaitrice, à celle à qui je dois tout! Vous imaginez que j'aurais sacrifié ma tendresse pour toi, mon bonheur, mon repos, pour avoir le plaisir de chagriner mademoiselle Rosalba! Non, mon ami, l'amitié seule m'aurait défendue : mais je l'étais assez par mon amour, qui est aussi vif, aussi tendre qu'au premier jour de notre mariage. Il est possible qu'une femme trompe son époux, mais elle ne peut pas tromper son amant : l'amour est une sauvegarde encore plus sûre que la vertu. Mon ami, je suis innocente, puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfère la mort à ton indifférence... Réponds-moi... A quoi penses-tu?

ARLEQUIN, *la regardant.* — Je pense qu'il serait bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

ARGENTINE. — Livre-toi au mouvement de ton cœur; reviens à moi, reviens à celle qui n'a pas cessé d'être à toi. Je ne me relève pas que tu ne m'aies pardonné. (*Elle tombe à ses genoux; les deux enfants accourent, et se mettent aussi à ses genoux.*)

LES ENFANTS. — Ah! mon papa, pardonnez à notre maman!

(*Arlequin, ému, relève sa femme, et se met à genoux.*)

ARLEQUIN. — C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

LES ENFANTS, *à leur mère.* — Ah! maman, pardonnez à notre papa!

ARGENTINE. (*Elle l'embrasse*). — Enfin, me voilà heureuse! Mon ami, je te promets qu'il ne restera pas le moindre nuage; je jure que tout sera éclairci...

ARLEQUIN. — Tout l'est, puisque tu m'as embrassé.

(*Il remet dans son sac tout ce qu'il en avait ôté.*)

ARGENTINE. — Non, mon ami; j'exige de toi que tu ne me quittes pas une seule minute jusqu'au moment de ma justification. Mais voici mademoiselle Rosalba. Comme elle est agitée; Eh! mademoiselle, qu'allez-vous nous apprendre?

ROSALBA. — Qu'il ne manque plus rien à mon bonheur. Laisse-moi reprendre haleine. Je ne me possède pas de joie.

ARGENTINE. — Je brûle d'apprendre...

ROSALBA. — Ma tendresse pour toi pouvait seule me donner le courage que je viens d'avoir. En te quittant, j'ai couru chez mon père; Arlequin sortait; il lui avait tout dit, car mon père, irrité, donnait à Lélio des noms qu'il est loin de mériter. Je me suis précipitée à ses pieds : C'est moi, me suis-je écriée, c'est moi qui l'ai épousé; je suis sa femme... La femme de qui? a-t-il dit en me repoussant... La femme de Lélio. A ces paroles, mes forces m'ont abandonnée, mais non pas mon père; il m'a relevée avec fureur et tendresse; ses mains tremblaient et n'osaient pas presser les miennes; il semblait avoir peur de me pardonner. J'ai profité de l'instant, j'ai tout avoué; je lui ai dit que je portais dans mon sein le gage de notre union, que cet enfant était le sien, et qu'il lui demandait, par ma voix, la permission de naître pour l'aimer. Mon amie, cette idée a fait évanouir sa colère; il est resté un moment incertain sur ce qu'il allait dire. Mes yeux étaient fixés sur les siens, mon cœur battait de toute sa force; je le regardais sans parler, il me regardait de même; enfin ce silence a fini par un torrent de larmes qu'il retenait depuis longtemps. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai senti qu'il allait pardonner; je me suis élancée à son cou; et les premiers mots que sa bouche a prononcés, en se pressant sur mon visage, ont été : Ma fille, je te pardonne.

ARGENTINE, *embrassant Rosalba avec transport.* — Ah! rien ne manque à mon bonheur.

ROSALBA. — Venez, mes amis, venez avec moi; je cours chercher Lélio; je vais le conduire aux pieds de mon père. Soyez les témoins d'une félicité que je dois à ma chère Argentine.

ARLEQUIN. — Mais je n'entends pas bien tout cela. M. Lélio est donc le mari de mademoiselle Rosalba?

ARGENTINE. — Voilà ce grand secret que j'avais promis de te cacher. De peur qu'il ne fût découvert, je recevais sous mon adresse les lettres de M. Lélio pour sa femme. Celle d'aujourd'hui...

ARLEQUIN. — Chut! chut! je comprends toute ma méprise : je ne me la pardonnerais pas si j'avais eu besoin d'explication pour me raccommoder avec toi. (*Il embrasse Argentine, et puis il prend par la main ses deux enfants.*) Mes enfants, vous vous marierez un jour : si vous avez le bonheur, comme moi, de trouver une honnête femme, souvenez-vous qu'il faut toujours la croire plus que vos propres yeux; sans cela, point de bon ménage.



LE BON PÈRE

OU

LA SUITE DU BON MÉNAGE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée pour la première fois, sur le théâtre italien, au mois de mars 1790.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, père de Nisida.
NISIDA.
CLÉANTE, amant de Nisida.
NÉRINE, suivante de Nisida.

La scène est à Paris, dans la maison d'Arlequin.

Le théâtre représente un salon.

NÉRINE. — Je ne vous comprends pas, monsieur Cléante; quand toute la maison est dans la joie, quand nous sommes tous occupés de la fête que M. Arlequin, notre maître, donne à sa fille mademoiselle Nisida, vous, que votre esprit et vos talents peuvent si bien servir dans cette occasion, vous paraissez plus triste que jamais.

CLÉANTE. — J'ai sujet de l'être, ma chère Nérine, je viens de recevoir des nouvelles très affligeantes.

NÉRINE. — De qui?

CLÉANTE. — De mon régiment.

NÉRINE. — Mais contez-moi donc tout cela. Ne suis-je plus votre confidente? Avez-vous oublié que c'est moi seule qui vous ai fait entrer dans cette maison? que sans moi vous n'auriez jamais pu parler à mademoiselle Nisida? Ce n'est pas pour vous reprocher mes bienfaits que je vous les rappelle; mais puisque je n'ai rien négligé pour votre bonheur, j'ai le droit de partager vos peines.

CLÉANTE. — J'ai toujours présent à ma mémoire tout ce que tu fis pour moi. Sans ton amitié, sans ton adresse, je n'aurais pas revu Nisida depuis le jour où, pour la première fois, je l'aperçus à la promenade. Ce seul moment lui livra mon cœur.

Tous mes efforts, toutes mes tentatives pour m'introduire ici furent inutiles : toi seule eus pitié de moi ; tu daignas protéger cet amour si tendre, si pur, qui ne finira qu'avec mes jours ; tu fus la première à me travestir et à me présenter pour secrétaire à ton maître, M. Arlequin. Depuis six mois je jouis du bonheur inexprimable de vivre, de respirer auprès de celle que j'adore, de la voir tous les jours, de lui parler quelquefois. Elle ne se doute pas que je l'aime et que je suis digne de l'aimer : n'importe, j'étais heureux, je bénissais mon sort ; une lettre que je reçois de mon colonel vient détruire cette illusion.

NÉRINE. — Que vous écrit ce colonel ?

CLÉANTE. — Tu sais que depuis trois mois j'ai reçu l'ordre de retourner au régiment ; je n'ai pu m'y résoudre : et mon colonel, qui s'intéresse véritablement à moi, a découvert, je ne sais comment, que j'étais dans la maison de M. Arlequin sur le pied d'un secrétaire, d'un domestique, tranchons le mot ; et que j'oubliais tous mes devoirs pour un fol amour qui ne peut être heureux. Il vient de m'écrire, avec toute la sévérité d'un chef et toute la vivacité d'un ami, que, si je n'ai pas rejoint dans huit jours, il fera nommer à ma compagnie.

NÉRINE. — Eh bien ! qu'il y nomme. Votre compagnie la plus chère, c'est nous ; et votre premier colonel, c'est mademoiselle Nisida. Je ne m'y connais pas, moi ; mais il me semble qu'il vaut bien autant être le mari d'une demoiselle jeune, charmante, riche, aimable, que d'être capitaine de cavalerie.

CLÉANTE. — Tu parles toujours de mariage, Nérine ; et tu ne veux pas comprendre qu'il est presque impossible que j'épouse mademoiselle Nisida.

NÉRINE. — La raison, s'il vous plaît ? On épouse tout le monde, excepté sa sœur.

CLÉANTE. — Je te l'ai dit cent fois. Nisida est jeune, belle, aimable, fille unique d'un père très riche : et moi, militaire obscur, sans fortune, presque sans nom, car le sort qui m'a poursuivi dès le berceau me défend d'oser porter le nom de mon père ; moi, destiné à vieillir dans un régiment ou à trouver la mort à la guerre, j'ose aimer Nisida, je me travestis, je me dégrade, je vais perdre pour elle le seul bien que je possède, le seul qui me fait vivre, mon état. Et quand il ne me restera plus rien dans le monde que mon amour, comment oser le déclarer à celle qui pourrait croire que c'est sa fortune que j'aime ?

NÉRINE. — J'approuve cette délicatesse, sans voir les choses comme vous les voyez. Mademoiselle Nisida est assurément tout ce que vous avez dit ; mais vous, monsieur Cléante, vous n'êtes pas si fort au-dessous d'elle. D'abord, pour les qualités et les agréments, sans vous flatter, vous vous ressemblez beaucoup. Je sais que ce petit article, qui fait tout dans le mariage, est compté pour rien dans le contrat : mais M. Arlequin, le père de mademoiselle Nisida, convient lui-même qu'il n'est qu'un simple bourgeois d'une petite ville d'Italie, et qu'il ne possède ses

richesses que par un hasard singulier. Vous êtes un homme de condition, capitaine de cavalerie à vingt ans, aimé, considéré de tous ceux qui vous connaissent; jamais votre réputation n'a été effleurée par la moindre étourderie...

CLÉANTE. — A cela je n'ai point de mérite; quand on est pauvre, on n'a que la ressource d'être sage.

NÉRINE. — Cela peut-être; mais bien des gens ignorent leurs ressources. La fortune est donc la seule qui ne vous ait pas bien traité. C'est un malheur pour vous, et un bonheur pour celle qui vous épousera : car vous lui devrez tout; et il me semble qu'il faut bien estimer quelqu'un pour consentir à lui devoir tout.

CLÉANTE. — Ces réflexions-là ne me sont pas permises.

NÉRINE. — Ecoutez-moi, monsieur; j'ai toujours eu une manière de me conduire qui m'a réussi. Mon grand principe, c'est qu'il faut céder à son cœur toutes les fois qu'il est plus fort que notre raison. Examinez-vous bien. Si vous croyez pouvoir oublier mademoiselle Nisida, il faut retourner à votre régiment, suivre le service, et reprendre par votre mérite la place que le sort vous a ôtée : s'il vous est impossible de vivre sans mademoiselle Nisida, ma foi, il faut rester ici plutôt que de mourir; il faut lui parler, lui découvrir qui vous êtes, lui dire que vous l'aimez...

CLÉANTE. — Oh! jamais je n'oserai, Nérine...

NÉRINE. — Oh! si la peur vous prend, tout est perdu. Mettez-vous donc bien dans la tête que depuis que le monde est monde il n'y a jamais eu d'homme étranglé par une femme pour lui avoir dit qu'il l'aimait. De tous les tours qu'on peut nous jouer, c'est celui-là que nous pardonnons le plus aisément : je vous dis le secret du corps, moi; c'est à vous d'en profiter.

CLÉANTE. — Mais...

NÉRINE. — Mais j'en sais plus que vous, et votre bonheur m'est aussi cher que le mien; car je ne sais pas pourquoi l'on s'intéresse toujours à ceux qui ne sont bons qu'à nous donner du chagrin : croyez-moi, suivez mes avis, et vous réussirez.

CLÉANTE. — Je ne demande pas mieux : que faut-il faire?

NÉRINE. — Commencez par aller écrire à votre colonel, et demandez un mois de délai. Pendant ce temps, je me charge de vous faire expliquer, vous et mademoiselle Nisida. (*Cléante la regarde, et ne sort point.*) Allez donc, ne perdez pas de temps. Faut-il que ce soit moi qui écrive à votre colonel?

CLÉANTE. — Comme tu es vive! Attends un moment...

NÉRINE. — Il n'y a point à attendre, allez écrire; reposez-vous sur moi du reste, et reprenez cette gaieté charmante qui vous fait aimer de tout le monde. Songez que c'est aujourd'hui la fête de votre maîtresse; occupez-vous du bouquet, du compliment que vous devez lui faire. Je veux bien me charger de tout ce que vous trouverez de difficile; mais j'exige que vous soyez très aimable, parce que cela vous est fort aisé.

CLÉANTE. — Je ne le serai jamais tant que toi; mais du moins je t'obéirai aveuglément.

(Il lui baise la main, et sort. Arlequin paraît, et voit Cléante baiser la main de Nérine.

Arlequin doit être en habit de velours noir, veste de drap d'or, perruque à trois marteaux, culotte et masque d'Arlequin.

ARLEQUIN. — Fort bien; je ne m'étonne plus, Nérine, si tu me fais si souvent l'éloge de Cléante.

NÉRINE. — Je vous assure, monsieur, que ce qui nous lie plus, M. Cléante et moi, c'est notre extrême attachement pour vous et pour mademoiselle votre fille.

ARLEQUIN. — Je ne te demande pas ton secret : vous êtes libres tous deux, vous vous convenez, vous avez raison de vous aimer; c'est une des plus douces consolations de la vie. Où est ma fille?

NÉRINE. — Elle est enfermée dans son cabinet; depuis quelque temps elle aime beaucoup à être seule.

ARLEQUIN. — Il ne faut pas la déranger. Crois-tu qu'elle se doute de la petite fête que je lui prépare pour ce soir?

NÉRINE. — Je ne le crois pas, monsieur.

ARLEQUIN. — Nos musiciens viendront-ils?

NÉRINE. — Ils doivent être ici de bonne heure, et je les ferai cacher dans le petit salon pour que mademoiselle Nisida ne puisse pas les voir.

ARLEQUIN. — C'est bien. L'important est que ma fille ne s'attende à rien, et qu'en sortant de table elle trouve le salon tout en fleurs, tout en lumières, avec une musique terrible, et son nom écrit partout en guirlandes. Ensuite les marchands entreront, et tu auras soin de faire porter dans la chambre de Nisida tout ce qui aura l'air de lui plaire. Je payerai tout : je suis riche, et je ne trouve bien employé que l'argent dépensé pour ma fille. Avoue que j'ai raison, et que ma Nisida est charmante.

NÉRINE. — Tout le monde n'a qu'un avis là-dessus.

ARLEQUIN. — C'est qu'elle ressemble à sa mère, ma pauvre Argentine, que j'ai tant pleurée. Hélas! après vingt ans de mariage, je l'ai perdue au moment où je fis ma grande fortune. Nous n'avions jamais eu qu'une seule querelle; encore était-ce moi qui avais tort. Tiens, voilà son portrait, voilà tout ce qui m'en reste... Ah! Nérine, ne te marie jamais; il est si affreux de s'aimer et de mourir l'un après l'autre!

NÉRINE. — Allons, monsieur, pourquoi vous affliger?. .

ARLEQUIN, *pleurant*. — Ce n'est pas s'affliger que de pleurer ceux que l'on regrette; au contraire, Nérine, j'ai du plaisir à me rappeler ma femme et mes deux petits garçons. Comme j'étais heureux quand ils vivaient : Nous n'étions pas riches; mais nous avions la paix, la joie et l'amour : avec cela on ne manque pas de grand'chose. Hélas! ils ont tout emporté.

NÉRINE. — Comment pouvez-vous oublier ce qui vous reste? L'estime générale, une grande fortune, des amis, une fille

unique dont vous devez être fier, tout vous assure une vieillesse douce et honorable. Mademoiselle Nisida ne tardera guère à se marier : elle sera heureuse, car vous êtes assez riche pour lui laisser choisir un époux selon son cœur. Votre gendre, votre fille, vos petits-enfants, vous béniront, vous soigneront; vous serez au milieu d'eux le point de réunion de leur bonheur et de leur tendresse. Allez, allez, monsieur, c'est peut être le plus doux moment de la vie; et je crois qu'un vieillard, entouré de ceux qu'il a comblés de biens, a cent fois plus de vrais plaisirs que le plus heureux jeune homme.

ARLEQUIN. — J'espère que tu as raison : d'ailleurs je me dis tous les jours que les pleurs ne servent de rien. Aujourd'hui il ne m'est pas permis d'être triste; parlons de ma fille. Je voudrais bien pouvoir trouver quelque joli couplet que je lui chanterais ce soir : mais je n'ai jamais fait de vers; et il ne suffit pas de bien penser pour bien dire.

NERINE. — Pardonnez-moi, cela suffit quand c'est pour sa fille que l'on travaille.

ARLEQUIN. — Depuis hier soir, je rumine ce projet-là; mais ces diables de rimes ne viennent point; voilà tout ce qui m'embarrasse; car, sans la rime, je ferais des vers comme de la prose... Écoute, appelle Cléante pour qu'il vienne écrire sous ma dictée; et va-t'en; oui, va-t'en, je crois que je suis dans un bon moment.

NÉRINE. — Dépêchez-vous d'en profiter; je vais vous envoyer M. Cléante. (*Elle sort.*)

ARLEQUIN, *seul.* — Voyons donc si je ne pourrais par faire un petit madrigal, quand il ne serait que de quatre vers... Il y a tant de jolies choses à dire de ma fille! Voyons... (*Il se met à son bureau, et rêve.*) C'est le commencement qui est toujours le plus difficile... Il faut pourtant bien commencer... O ma fille... Cela n'est pas mal. O ma fille! c'est fort bien... (*Il écrit.*) Cependant, O ma fille! c'est trop grand, trop poétique; je m'en vais ôter l'O. Ma fille, c'est beaucoup mieux, c'est plus simple et plus doux : Ma fille, voilà comme mon cœur l'appelle; il ne l'appelle pas O ma fille. Ma fille, c'est clair et charmant. Oui : mais cela ne suffit pas, il faudrait encore quelque chose. Ma fille, c'est une belle pensée; mais c'est trop court... Où est donc ce Cléante? Depuis six mois que j'ai un secrétaire, voici la première fois que j'en ai besoin, et il n'est pas là. C'est bien la peine... Ah! le voici.

ARLEQUIN. — Arrive donc, mon ami; j'ai tout plein de choses à te dicter; mets-toi là, et écris ce que je vais te dire.

CLÉANTE, *s'assied.* — Quand vous voudrez, monsieur.

ARLEQUIN. — Mon ami, ce sont des couplets que j'ai faits pour la fête de ce soir. Ils ne sont pas encore finis; mais il faut toujours les écrire, parce que je n'ai point de mémoire, et mes vers m'échappent... avant d'être faits. Allons, prends du grand papier, le plus grand, et écris : *Couplets à ma fille, le jour de sa fête.*

CLÉANTE, *écrivant.* — Le jour de sa fête.

ARLEQUIN. — Ma fille...

CLÉANTE. — Ne faut-il pas écrire d'abord sur quel air vous les avez faits?

ARLEQUIN. — Sur quel air?

CLÉANTE. — Oui, monsieur.

ARLEQUIN. — L'air ne me regarde pas: je ne me charge que des paroles.

CLÉANTE. — Mais puisque vous voulez que ces paroles se chantent, vous les avez sur un air.

ARLEQUIN. — Non, en vérité; je n'y ai pas songé.

CLÉANTE. — Cela est pourtant nécessaire.

ARLEQUIN. — Oh! bien tu feras l'air, toi, quand j'aurai fait les paroles. Je ne peux pas tout faire.

CLÉANTE *relit.* — *Couplets à ma fille, le jour de sa fête.*

ARLEQUIN. — Fort bien. Écris à présent : Ma fille...

CLÉANTE. — Ma fille...

ARLEQUIN. — As-tu mis?

CLÉANTE. — Oui, monsieur.

ARLEQUIN. — Un moment... Tu as mis : Ma fille?

CLÉANTE. — Oui, monsieur.

ARLEQUIN, *rêvant.* — C'est très bien... Mets à présent...

CLÉANTE, *après un silence.* — Quoi, monsieur?

ARLEQUIN. — Une virgule.

CLÉANTE. — J'attends, monsieur.

ARLEQUIN. — Moi aussi.

CLÉANTE. — Comment?

ARLEQUIN. — Sans doute, je n'ai fait que cela encore.

CLÉANTE. — Vous n'êtes pas très avancé.

ARLEQUIN. — J'ai toujours mon commencement... Tu devrais m'aider un peu.

CLÉANTE. — Vous avez trop de sensibilité, vous aimez trop mademoiselle Nisida, pour avoir besoin d'un aide; il est si facile de la louer! Dites-moi ce que vous pensez pour elle, je l'écrirai : les vers s'arrangeront d'eux-mêmes.

ARLEQUIN. — Je crois que tu dis vrai : voyons. Je voudrais lui faire un petit compliment sur sa figure, ses qualités, son esprit... que cela fût tourné... d'une manière gentille, avec un peu... Charge-toi de mettre des rimes à ces vers-là.

CLÉANTE, *rêvant.* — Je vous entends bien.

ARLEQUIN. — Tu entends bien : voila mon premier couplet.

CLÉANTE, *écrit.* — Il est écrit.

ARLEQUIN. — Fort bien; à présent je m'en vais faire le second. Écris ces vers-ci. Oh! ceux-là sont tout faits. Écris que ce n'est pas à son père à la louer, mais que tout le monde parlerait comme son père... Et rime toujours au moins.

CLÉANTE. — Il le faut bien. (*Il rêve, et écrit.*) C'est écrit, monsieur.

ARLEQUIN. — Me conseilles-tu d'en faire encore un?

CLÉANTE. — Il me semble que deux suffisent.

ARLEQUIN. — Tu n'as qu'à dire, je suis en train; mais je crois qu'en voilà bien assez. Prends cette mandoline, et chante-moi les couplets que je viens de faire pour que je corrige.

CLÉANTE — (*Il chante en s'accompagnant de la mandoline.*)

Ma fille unit aux grâces de son âge
Des dons plus sûrs pour fixer le bonheur :
Et l'on ne sait que chérir davantage
De sa beauté, son esprit, ou son cœur.

ARLEQUIN. — C'est mot à mot ce que j'ai dit; je croyais cela plus difficile. Voyons l'autre couplet.

CLÉANTE.

Je peux flatter une fille si chère,
Mais l'on pardonne à ce doux sentiment :
Si je la vois avec les yeux d'un père,
Tout autre aura les yeux d'un tendre amant.

ARLEQUIN, *surpris*. — C'est moi qui ai fait celui-là?

CLÉANTE. — Vous venez de me le dicter.

ARLEQUIN. — Cela est vrai; mais il n'avait pas l'air si joli quand je l'ai fait. C'est fort bien, fort bien, je ne vois rien là à corriger. Sans me flatter, conviens qu'ils ne sont pas mal.

NÉRINE. — Monsieur, on vous demande.

ARLEQUIN. — Comment! je ne peux pas travailler une minute en repos! Il faut toujours qu'on me dérange. Qui me demande?

NÉRINE. — C'est ce monsieur habillé de noir qui est venu hier matin.

ARLEQUIN. — Ah! c'est différent : cette affaire-là est plus intéressante que toutes les miennes, elle regarde ma fille.

NÉRINE. — Il vous attend dans votre cabinet.

ARLEQUIN. — J'y vais. (*A Cléante.*) Mon ami, je suis on ne peut plus content de moi et de toi aussi, et je te prépare quelque chose qui te prouvera mon amitié; laisse-moi faire, sois tranquille. Ce petit couplet de l'amant qui est le père; le père, l'amant; c'est très joli, très joli.

(*Il s'en va en chantant les couplets.*)

NÉRINE. — M. Arlequin paraît enchanté de vous, tant mieux : continuez à vous en faire aimer. Ou je me trompe fort, ou sa fille pourrait bien lui en donner l'exemple.

CLÉANTE. — Et sur quoi juges-tu...?

NÉRINE. — Sur ce que je viens de voir. Vous souvenez-vous de cette chanson si tendre que vous fîtes il y a un mois, que M. Arlequin trouva charmante, et sur laquelle mademoiselle Nisida ne dit pas un seul mot?

CLÉANTE. — Oui : eh bien?

NÉRINE. — Tout à l'heure j'ai été par hasard jusques à la la porte du cabinet de mademoiselle Nisida; elle y était

enfermée. J'ai entendu sa guitare, j'ai écouté : elle chantait votre chanson, tout doucement, à demi-voix, mais avec un accent bien tendre, et qui prouvait qu'elle y prenait plaisir. Monsieur, quand les auteurs nous sont indifférents, on n'a pas peur de louer leurs ouvrages, et l'on ne va pas s'enfermer pour chanter tout bas leurs chansons.

CLÉANTE. — Voilà une belle preuve!

NERINE. — Plus claire que vous ne pensez... Mais la voici : allons, tâchez de lui parler, de lui faire entendre que vous l'aimez. Vous avez de l'esprit avec tout le monde, excepté avec elle.

CLÉANTE. — C'est que je n'ai de l'amour que pour elle.

NÉRINE. — La voilà : du courage! je vous aiderai tant que je pourrai.

NISIDA. — Je croyais mon père ici, Nérine.

CLÉANTE. — Il y était tout à l'heure, mademoiselle; mais il est renfermé avec un homme d'affaires.

NÉRINE. — Il nous a même dit que c'était pour quelque chose qui vous regardait.

NISIDA. — Il est toujours occupé de mes plaisirs ou de mon bonheur.

NÉRINE. — Que sait-on? peut-être songe-t-il à se donner un aide pour vous rendre heureuse?

NISIDA. — Que veux-tu dire?

NÉRINE. — Je veux dire qu'il s'occupe sans doute de vous chercher un mari.

NISIDA, *vivement.* — Ah! j'espère que non.

NÉRINE. — Cela vous ferait du chagrin?

NISIDA, *froidement.* — Tout changement à mon sort ne pourrait que m'être désagréable. Je suis heureuse avec mon père, je n'aime que lui, je ne veux aimer que lui; il ne respire que pour moi. Ce sentiment suffit à mon cœur comme à ma félicité.

CLÉANTE. — Ajoutez à tant de raisons la certitude de ne jamais trouver un époux digne de vous. Quand même sa forune et son rang seraient au-dessus des vôtres, quand même il serait le plus aimable des hommes, vous feriez encore un mariage inégal.

NISIDA. — Vous me louez toujours, Cléante; j'en suis fâchée, car j'aime à causer avec vous, cela m'en empêche.

NÉRINE, *bas à Cléante.* — Allez donc... Oh! le poltron! (*Haut.*) Moi qui ne vous loue point, mademoiselle, et qui ne vous en suis pas moins attachée, je n'approuve pas cet éloignement pour le mariage. Vous êtes faite pour vous marier; mais je veux que ce soit avec un homme dont l'âge et les qualités vous conviennent. Monsieur votre père est trop vieux pour le chercher, vous êtes trop jeune pour le choisir. Si vous le voulez, je le trouverai, moi, je m'en charge.

NISIDA. — Tu es folle, Nérine.

NÉRINE. — Non, je parle très sérieusement; je vois d'ici ce qu'il vous faut. Dites un seul mot, et je vous amène un jeune

homme bien fait, d'une jolie figure, d'un caractère doux et sensible, d'un esprit fin et aimable; en un mot, un époux rempli d'honneur, de grâce et d'amour. Si cela vous convient, vous n'avez qu'à parler.

NISIDA. — Et tu répondras de toutes ces qualités, même de l'amour qu'il aura pour moi?

NÉRINE. — Oh! c'est justement ce que je garantis le plus.

CLÉANTE. — C'est pourtant le plus difficile à prouver. Quand on est la fille unique d'un homme opulent, on a le droit malheureux de ne jamais se croire aimée. La fortune fait payer ses bienfaits même à l'amour-propre : vous avez beau être jeune, belle, charmante, vous êtes riche; ce mot seul arrêtera tout amant tendre et délicat. Il doit être bien difficile de ne pas vous aimer; mais il est impossible d'oser dire que l'on vous aime.

NISIDA. — Ce n'est pas à mon âge que l'on fait de si tristes réflexions; et si jamais...

CLÉANTE, *vivement*. — Si jamais...

ARLEQUIN, *entrant*. — Bonjour, ma chère enfant; je te souhaite une bonne fête : mais tu n'auras ton bouquet que ce soir, parce que je veux te surprendre. Je t'ai fait des couplets : nous aurons de la musique, feu d'artifice, illumination : tu verras quelque chose à quoi tu ne t'attends pas.

NISIDA. — Comment, mon père, vous avez la bonté...?

ARLEQUIN. — Ne me questionne point, parce que je ne veux pas que tu saches un seul mot de tout cela. D'ailleurs j'ai à te parler d'affaires plus importantes, que, grâce au ciel, je viens de terminer. Cléante et Nérine, y sont pour quelque chose; ainsi je peux m'expliquer devant eux. Tu connais bien ce jeune marquis d'Yrville, dont tout le monde dit du bien, que tu m'as souvent vanté toi-même, et qui te fait un peu la cour depuis quelques mois?

NISIDA. — Eh bien! mon père!

ARLEQUIN. — Eh bien! ma chère amie, je viens d'arrêter ton mariage avec lui.

CLÉANTE, *à part*. — O ciel!

NISIDA. — Avec le marquis d'Yrville?

ARLEQUIN. — Oui, mon enfant; j'ai eu de la peine à en venir à bout; mais, pour aplanir les difficultés, je te donne, le jour de ton mariage, tout ce que je possède.

NISIDA. — Et vous, mon père?

ARLEQUIN. — Hé quoi! la plus sûre manière pour que je ne manque de rien, c'est que tu aies tout. D'ailleurs, tu me rendras service : car, si tu veux que je te parle franchement, mon argent m'ennuie : c'est toujours la même chose, il faut passer sa vie à compter. Si l'on n'avait pas quelquefois le plaisir de donner, cela serait insupportable.

NÉRINE. — Mais êtes-vous sûr, monsieur, que mademoiselle votre fille...

ARLEQUIN. — Quant à toi, Nérine, je ne t'ai pas oubliée : j'ai

remarqué depuis longtemps l'amitié qui règne entre Cléante et toi; j'ai profité de l'occasion pour faire votre bonheur à tous deux. Je t'assure une dot fort honnête, et tu épouseras Cléante le jour du mariage de ma fille.

NÉRINE. — J'épouserai M. Cléante, moi!

ARLEQUIN. — Oui; tu ne t'y attendais pas, n'est-il pas vrai? J'ai voulu vous surprendre, parce que les choses qu'on désire font cent fois plus de plaisir quand elles viennent sans qu'on y pense. Eh bien!... vous voilà tous interdits... Vous ne me remerciez seulement pas... Qu'as-tu donc, Cléante? Je ne t'ai jamais vu comme te voilà.

NÉRINE. — Il faut lui pardonner, monsieur : c'est l'amour... la joie... Ce pauvre garçon ne s'attendait pas à m'épouser si promptement.

ARLEQUIN. — Ma chère Nisida, tu n'as pas l'air d'être contente de ce que je viens de t'apprendre. Écoute donc : je désire vivement de te voir la femme du marquis d'Yrville, et je t'en dirai les raisons; mais, si cela ne te convient pas, tu me diras les tiennes, qui seront les meilleures.

NISIDA. — Mon père, je suis pénétrée de reconnaissance et d'amour pour vous... Mais je voudrais vous parler sans témoin.

ARLEQUIN. — Tu m'inquiètes, ma fille. (*A Cléante et à Nérine.*) Elle dit qu'elle veut me parler sans témoin; je crois qu'il faut que vous vous en alliez.

CLÉANTE, *en sortant.* — Nérine, que devenir?

NÉRINE. — Rien n'est encore perdu.

ARLEQUIN. — J'avais cru te plaire en arrangeant ce mariage : me serais-je trompé? N'aimes-tu pas le marquis?

NISIDA. — Je ne l'ai jamais aimé. Il s'est occupé de moi, et j'ai rendu justice à ses qualités estimables : mais qu'il y a loin de l'estime à l'amour!

ARLEQUIN. — Ma foi, je me suis donc trompé. Tu m'en as toujours dit du bien; je le vois te chercher dans toutes les maisons où nous allons; quand il cause avec toi, tu as un air contraint et embarrassé : j'avais pris tout cela pour de l'amour. Il n'en est rien; je retirerai ma parole, parce que la première condition était que le mariage te conviendrait. Pardonne-moi, je t'en prie, le petit moment de chagrin que je t'ai causé; j'en suis plus fâché que toi-même.

(*Il lui tend la main, que Nisida baise avec tendresse.*)

NISIDA. — Ah! mon père!

ARLEQUIN. — Je te promets que je ne ferai plus pareille étourderie. Dorénavant, je te rendrai compte tous les matins de ceux qui t'auront demandée en mariage la veille, et je ne ferai les réponses que sous ta dictée.

NISIDA. — Mais pourquoi vous occuper de m'établir? Je suis si heureuse avec vous! Je n'ai pas un désir, je ne forme pas un souhait que vous ne l'accomplissiez. Laissez-moi dans cette douce position : je ne connais pas le bonheur d'une femme, et celui de la

plus heureuse des filles me suffit. Oui, quand même, ce qui est impossible, vous me donneriez un époux qui vaudrait mon père, je serais fâchée de partager mon cœur; je ne veux aimer que vous, je ne veux rien devoir qu'à vous.

ARLEQUIN. — Ma chère enfant, tu n'as pas besoin de m'attendrir pour faire de moi tout ce que tu voudras. D'abord, mariée ou non mariée, tu ne me quitteras jamais; j'en mourrais tout de suite, et je veux vivre encore quelques années, si cela se peut. Quant à ta répugnance pour prendre un époux, tu conviendrais peut-être qu'il est nécessaire de la surmonter, si tu savais l'histoire de ma fortune. Écoute-la d'abord; ensuite nous raisonnerons ensemble comme deux bons amis, qui n'ont qu'un même intérêt. Je conseillerai et tu décideras.

NISIDA. — Ah! mon père... je vous écoute. (*Ils s'asseyent.*)

ARLEQUIN. — Ma chère amie, j'ai toujours été un honnête homme, mais je n'ai pas toujours été de ce que l'on appelle les honnêtes gens; car les gens riches sont convenus de s'appeler ainsi exclusivement. J'étais pauvre, moi, et j'habitais avec ta mère la petite ville de Bergame. Tu n'étais pas encore née, lorsqu'un seigneur français, nommé le comte de Valcour, vint s'établir dans notre ville, et acheta la maison où nous avions un appartement : il nous le conserva. Il me fit amitié, je le lui rendis du meilleur de mon cœur : au bout de six mois, il ne pouvait plus se passer de moi. Ce comte de Valcour était un fort bon homme, mais il avait épousé secrètement en France une fort mauvaise femme, qui se conduisait très mal. Un beau matin, le comte s'en alla, en laissant à cette femme la moitié de sa fortune pour elle et pour un fils de six mois qu'elle avait, et dont le comte n'a jamais voulu entendre parler. J'ai demeuré douze ans avec ce M. de Valcour, dans la plus tendre intimité; il y en a onze qu'il est mort, et qu'il m'a fait héritier de tout le bien qu'il avait apporté en Italie.

NISIDA. — Je n'en suis pas étonnée.

ARLEQUIN. — Tant que j'avais été pauvre, j'avais été heureux : sitôt que je fus riche, les chagrins vinrent; je perdis ta pauvre mère et tes deux frères. Tout cela me fit prendre mon pays en aversion; je réalisai mon bien, et je vins m'établir à Paris avec toi, qui n'avais pas alors plus de six ans. Je plaçai bien mon argent; mes fonds sont à peu près doublés depuis dix ans : de sorte, ma chère fille, que j'ai, ou, pour mieux dire, tu as soixante mille livres de rente qui ne doivent rien à personne. Cela est fort joli. Mais si je venais à mourir, tu te trouverais seule, étrangère, sans famille, sans appui, dans la ville la plus dangereuse du monde, et dans un âge où la plus légère étourderie ferait le malheur du reste de tes jours. Voila, pourquoi, ma chère fille, je voudrais te voir mariée à un homme estimable, considéré, comme le marquis d'Yrville, qui ne sera occupé que de te rendre heureuse, et remplacera ton pauvre père, qui se fait déjà bien vieux. Voila, mes raisons, ma chère amie; et si tu n'as pas de répugnance pour le marquis, je te demande comme une grâce

d'assurer ton bonheur après moi... Tu pleures! tu ne me réponds pas!

NISIDA. — Ah! mon père, je ferai ce que vous voudrez; mais si vous pouviez lire dans mon cœur, si j'avais la force de vous dire...

ARLEQUIN. — Quoi! ma fille, as-tu quelque secret pour moi? Cela ne serait pas juste : je n'en eus jamais pour ma Nisida.

NISIDA. — Jamais, jamais, je le sais bien; mais...

ARLEQUIN. — Est-ce ma qualité de père qui te fait peur? Oh! tu peux en sûreté me confier ce que tu voudras; je te réponds que ton père n'en saura rien.

NISIDA. — Non, je ferai mon devoir, j'en aurai la force; moins vous ordonnez, plus je veux obéir. Mais j'ai deux grâces à vous demander : elles sont importantes, elles sont nécessaires au repos de ma vie : c'est de différer ce mariage, et de me mettre au couvent. (*Ils se lèvent.*)

ARLEQUIN. — Au couvent!

NISIDA. — Oui, mon père, j'en ai besoin; j'ai besoin de solitude et de réflexion.

ARLEQUIN. — Tu n'y penses pas, Nisida; toi, au couvent! cela est bon pour les filles que leurs pères n'ont pas le temps d'aimer. Eh! que deviendrais-je quand je ne te verrais plus? Ma chère enfant, d'où peut te venir une résolution si cruelle pour moi? Ton cœur s'est-il donné? Aimes-tu quelqu'un?

NISIDA, *se cachant le visage.* — Oui..., mon père.

ARLEQUIN. — Eh bien, voilà un grand malheur! Tu n'as qu'à me le nommer, je m'en vais l'aimer aussi.

NISIDA. — Ah! il m'est impossible de le nommer sans rougir.

ARLEQUIN. — Tu ne peux pas rougir avec moi : ne suis-je pas ton père? ton honneur n'est-il pas le mien? Ouvre-moi ton cœur, ma fille; peut-être à nous deux viendrons-nous à bout de te rendre heureuse.

NISIDA. — Eh bien! mon père, apprenez ce que j'ai voulu cent fois me cacher à moi-même; guérissez-moi d'une passion que je combats sans cesse, et qui renaît toujours plus violente. J'aime... j'aime...

ARLEQUIN. — Qui donc?

NISIDA. — Cléante.

ARLEQUIN. — Mon secrétaire!

NISIDA. — Il n'est pas fait pour l'être, j'en suis sûre; mais je n'en sens pas moins tout le malheur de mon choix. Je ne vous demande que de me secourir, et j'ose vous répondre que je surmonterai cet invincible penchant. Éloignez-moi de Cléante; j'espère tout de mon courage, du temps, et surtout de l'absence.

ARLEQUIN, *après un silence.* — As-tu confié ce secret à quelqu'un?

NISIDA. — Comment pouvez-vous le penser, puisque vous ne le saviez pas?

ARLEQUIN. — Il est vrai, j'ai tort. Écoute-moi : je n'ai pas

oublié que je ne vaux pas mieux que Cléante; et si j'étais encore en Italie, où tout le monde sait qui je suis, je n'hésiterais pas à te le donner : mais ici, où, par amour pour toi, j'ai fait la sottise d'avoir de la vanité, cela devient plus difficile. Cependant...

NISIDA. — Non, mon père, non; c'est à moi de mettre des bornes à votre excessive bonté. Plus vous faites pour moi, plus je dois faire pour vous. Je surmonterai ma passion, je l'immolerai au bonheur de votre vieillesse. Éloignez-moi de Cléante, je vous le demande, je vous en supplie; donnez-moi du temps... et j'épouserai le marquis d'Yrville.

ARLEQUIN. — Tu n'épouseras point le marquis d'Yrville; mais il faut essayer de te guérir. Tu es bien malade, mon enfant; je serai ton médecin; et si les remèdes te font trop de mal, nous les cesserons tout de suite : c'est t'en dire assez. Adieu; laisse-moi, et viens m'embrasser encore.

NISIDA, *l'embrassant*. — Ah! je ne le verrai plus!

(*Elle sort en pleurant.*)

ARLEQUIN, *seul*. — Je suis bien malheureux, je vais affliger ma fille : mais il faut pourtant bien la sauver. Holà! quelqu'un... (*Nérine paraît*). Dites à Cléante que je veux lui parler.

NÉRINE. — Est-ce pour le gronder, monsieur?

ARLEQUIN. — Faites ce que je vous dis.

NÉRINE. — C'est que vous avez un air...

ARLEQUIN. — Allons, je vois bien que vous ne voulez pas y aller; je vais l'appeler moi-même.

NÉRINE. — J'y vais, j'y vais, monsieur. (*A part.*) Jamais je ne l'ai vu si en colère.

ARLEQUIN, *seul*. — Je n'aurai jamais la force de lui donner son congé : cependant il est nécessaire qu'il s'en aille, cela est impossible autrement. Ce pauvre garçon! C'est ma faute aussi d'avoir pris chez moi un jeune homme charmant, qui doit tourner la tête à toutes les femmes qui le verront. Je ne sais comment il arrive qu'avec la meilleure intention du monde, je fais toujours tout de travers. Le voici; je n'oserai jamais le prier de s'en aller.

CLÉANTE. — Vous m'avez demandé, monsieur?

ARLEQUIN. — Oui, mon ami; j'ai à te parler : il faut même que nous soyons seuls. Laisse-nous, Nérine.

NÉRINE, *à part*. — Que signifie tout ceci? (*Elle reste.*)

ARLEQUIN. — Mon ami, je suis fort embarrassé... (*A Nérine.*) Je t'ai dit de t'en aller, Nérine.

NÉRINE. — Je le sais, monsieur.

ARLEQUIN. — Eh bien! que fais-tu là?

NÉRINE. — Vous le voyez bien, monsieur, je m'en vais.

(*Elle sort.*)

ARLEQUIN. — Mon cher ami, je ne sais comment t'apprendre une nouvelle qui te fera de la peine, et qui m'afflige beaucoup aussi.

CLÉANTE. — Je n'ai jamais été gâté par la fortune, aucun revers ne peut m'étonner.

ARLEQUIN. — J'avais espéré que nous ne nous quitterions jamais, et que ton mariage avec Nérine te fixerait dans ma maison pour toujours : mais tout est changé.

CLÉANTE. — S'il n'y a que ce mariage de rompu, je suis trop vrai pour vous cacher qu'il ne pouvait avoir lieu.

ARLEQUIN. — Hélas! je me suis donc trompé dans cela comme dans bien d'autres choses! Mais ce qui me coûte le plus à te dire, ce qui me cause le plus de chagrin, c'est que je suis forcé de te demander un service.

CLÉANTE. — Ah! monsieur, ordonnez, parlez : que faut-il faire?

ARLEQUIN. — J'en suis bien fâché, j'en suis désespéré; mais il faut que tu aies la bonté de t'en aller.

CLÉANTE. — De quitter votre maison?

ARLEQUIN. — Oui, mon cher ami.

CLÉANTE. — Ai-je eu le malheur de vous déplaire?

ARLEQUIN. — Au contraire, je t'ai voué la plus tendre amitié; je ne sais comment je ferai pour me passer de ta société : ton esprit, ton travail me sont agréables et nécessaires; je t'estime, je t'aime, je sens mieux que personne tout ce que tu vaux; mais, quoi qu'il puisse m'en coûter, il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉANTE. — Ai-je offensé quelqu'un dans votre maison? vous a-t-on fait quelque plainte?

ARLEQUIN. — Pour cela, il s'en faut bien : tu es doux, serviable, toujours prêt à obliger; tu n'as de querelles avec personne que pour leur éviter de la peine: aussi tout le monde s'intéresse à toi, tout le monde t'estime et te chérit. Hélas! c'est à cause de cela qu'il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉANTE. — Permettez-moi de vous représenter, monsieur, que tout ce que vous me dites a l'air de la plus cruelle ironie. Vous êtes le maître de me faire quitter votre maison; mais pourquoi m'insulter en me rendant malheureux? Mon respect, ma tendresse pour vous, ne méritaient pas ce traitement, et je ne devais pas m'attendre...

ARLEQUIN. — Moi, t'insulter! mon cher ami, comment peux-tu l'imaginer? Je te répète que je t'estime comme moi-même; que je donnerais la moitié de mon bien pour passer ma vie avec toi; que tu m'as inspiré, dès le premier jour où je t'ai vu, une amitié, un attachement qui m'arrachent des larmes dans ce moment-ci, parce qu'enfin il faut que tu t'en ailles, vois-tu... il le faut absolument. J'en pleure, mais il le faut. Laisse-moi t'embrasser pour la dernière fois. (*Il l'embrasse en sanglotant.*) Adieu, mon ami, mon bon ami; je te regretterai toute ma vie : mais va-t'en le plus tôt que tu pourras. Adieu, adieu : compte sur moi pour toujours; mais que je ne te revoie plus.

(*Il sort en pleurant.*)

CLÉANTE, *seul*. — Que signifient ces pleurs et ce congé, ces protestations de tendresse et l'ordre de quitter sa maison?

Suis-je découvert? me suis-je perdu? Ah! je ne sais rien, si ce n'est que je suis le plus malheureux des hommes.

NÉRINE, *entrant*. — Que s'est-il donc passé? M. Arlequin vient de rentrer chez lui tout en larmes, et il m'a dit de venir vous consoler.

CLÉANTE. — Il m'a ordonné de quitter sa maison dès ce moment, m'a embrassé, m'a juré une éternelle amitié, et m'a défendu de reparaitre.

NÉRINE. — Je n'y comprends rien. Et qu'allez-vous faire?

CLÉANTE. — Obéir, Nérine. Je n'y survivrai pas; mais je partirai. Ah! du moins puis-je compter que tu parleras quelquefois de moi à ta maitresse? Tu connais mon cœur, tu pourras lui répondre que jamais on ne l'aimera comme je l'aime; tu lui raconteras tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai souffert pour elle : peut-être donnera-t-elle quelques larmes à mon sort.

NÉRINE, *pleurant*. — Hélas! que nous sommes malheureux! D'abord vous pouvez compter sur moi jusqu'à la mort.

CLÉANTE. — Tu es la seule dans le monde qui se soit intéressée à moi. Un de mes plus grands malheurs, c'est de ne pouvoir reconnaitre ton amitié : prends du moins ce diamant; c'est le seul bien que m'a laissé ma mère, le seul dont je puis disposer; jamais il ne m'a été si cher que dans ce moment, où je peux te l'offrir.

NÉRINE. — Eh! monsieur, je n'ai pas besoin de diamant, et j'ai besoin de vous voir heureux. Ne vous en allez pas; dites qui vous êtes : que risquez-vous? Tout est perdu, vous n'avez rien a ménager.

CLÉANTE. — Si je me découvre, Nérine, crois-tu que Nisida et son père me pardonnent de m'être introduit ici? Ils m'accableront de leur colère, au lieu que j'emporte peut-être leur pitié. Cependant...

ARLEQUIN, *entrant un papier à la main*. — Je te demande pardon, mon cher ami, de venir te troubler encore; mais la douleur de te perdre m'avait tellement troublé la cervelle, que je n'ai pas songé à t'offrir une légère marque d'amitié. Prends ce billet, mon pauvre Cléante, et regarde-le, non comme la récompense de tes services, mais comme le bienfait de ton ami.

CLÉANTE. — Hé quoi! monsieur, vous me mettez au désespoir en m'assurant que vous m'aimez, vous me punissez en me disant que je suis innocent; et vous venez m'offrir des secours! Non, monsieur, je ne peux pas les accepter.

ARLEQUIN. — Ah! Cléante, ce n'est pas bien, et je ne mérite pas ce refus.

CLÉANTE. — Il m'est affreux de vous déplaire; le ciel m'est témoin que rien au monde ne m'est cher au prix de votre amitié : mais une raison invincible me défend d'accepter vos bienfaits.

ARLEQUIN. — Quelle est cette raison? Il ne peut pas y en avoir de bonnes pour affliger les gens qui nous aiment.

NÉRINE — Allons, monsieur, parlez, voilà le moment.

ARLEQUIN. — Que dis-tu, Nérine?

NÉRINE. — Je l'exhorte à vous ouvrir son cœur; votre franchise, votre bonté doivent l'encourager. D'ailleurs, vous avez trop bien aimé madame Argentine pour ne pas pardonner les fautes que fait commettre l'amour.

ARLEQUIN. — L'amour!

CLÉANTE. — Oui, monsieur; apprenez tout. Je ne suis point ce que vous croyez. Une passion violente, profonde, pour mademoiselle votre fille, s'est emparée de moi depuis plus d'un an : désespérant de m'introduire chez vous, je me suis présenté pour être votre secrétaire. Voilà mes crimes; punissez-moi.

ARLEQUIN. — Comment! vous avez abusé de ma crédulité pour venir séduire ma fille, pour oser...?

NÉRINE. — Ah! monsieur, je suis témoin qu'il ne lui a jamais parlé d'amour.

ARLEQUIN. — En a-t-il moins risqué de la perdre de réputation? Si l'on sait, comme il est impossible que l'on ne le sache pas, que vous avez passé six mois dans ma maison, avec la liberté de voir, de parler à ma fille, à toute heure, qui voudra croire au respect que vous avez eu pour elle? Ma pauvre Nisida sera punie de la faute que vous avez seul commise. Et voilà le prix de l'amitié que j'avais pour vous! Vous déshonorez ma vieillesse, vous rendez ma fille malheureuse, vous empoisonnez mes derniers jours, tandis que je ne m'occupais que de rendre les vôtres heureux.

CLÉANTE. — L'amour seul fait mon excuse; et cet amour...

ARLEQUIN. — Ingrat que vous êtes! Pourquoi ne pas me le dire? pourquoi préférer la peine de me tromper au plaisir de m'ouvrir votre cœur?

CLÉANTE. — Vous ne m'auriez pas permis de l'aimer.

ARLEQUIN. — Quel était donc votre espoir?

CLÉANTE. — De vous plaire en vivant avec vous, de m'attirer votre estime et vos bontés, d'attendre, en vous aimant, que votre cœur me jugeât digne d'être aimé. Et quand, à force de respect et de tendresse, j'aurais été certain d'un peu d'amitié, alors je n'aurais pas craint de vous découvrir mes sentiments; alors ma pauvreté, mes malheurs, tout ce qui m'empêchait de parler, seraient devenus des motifs d'espérance : je vous aurais raconté mes chagrins, votre âme sensible se serait émue, vous auriez écouté l'aveu de mon amour, non comme le père de Nisida, mais comme l'ami d'un malheureux.

ARLEQUIN. — Qui êtes-vous donc? Parlez, expliquez-vous.

CLÉANTE. — Je suis le fils d'un homme de qualité, et j'ai payé bien cher ce funeste avantage. Abandonné par mon père dès les premiers jours de ma naissance, victime des fautes d'une mère qui dissipa tout le bien qu'on lui avait laissé pour moi, je me suis trouvé dans le monde, à l'âge où l'on a tant besoin de ses parents, sans fortune, sans guide, sans appui, seul, isolé dans la nature, n'ayant pour tout bien que la connaissance de

mes malheurs, et n'osant pas même porter le nom d'un père qui m'avait ôté sa tendresse avant que j'eusse vu le jour.

NÉRINE. — Monsieur, vous vous attendrissez...

ARLEQUIN. — Point du tout, mademoiselle... Eh bien?

CLÉANTE. — Ce n'est pas tout. A l'instant où un ancien ami de mon père était prêt à s'employer auprès de lui pour m'obtenir la permission de l'aller embrasser (et c'eût été la première fois de ma vie), nous apprîmes que mon père était mort en Italie, et qu'il avait laissé toute sa fortune à un étranger.

ARLEQUIN. — A un étranger! Quel soupçon!

CLÉANTE. — Voilà sur quoi je fondais l'espérance de vous intéresser un jour. Cette fatale illusion m'empêcha de sentir que je vous offensais. Ah! du moins ne me refusez pas mon pardon: c'est à vos genoux que je le demande... (*Il se met à genoux.*)

ARLEQUIN, *ému.* — Répondez-moi : comment s'appelait votre père?

CLÉANTE. — Le comte de Valcour.

ARLEQUIN. — Le comte de Valcour!

CLÉANTE. — Oui, monsieur : j'ai les preuves.

ARLEQUIN. — O ciel! vous le fils de mon bienfaiteur!... Ah! relevez-vous, monsieur! relevez-vous; c'est moi qui vous dois du respect.

CLÉANTE. — Quoi! vous l'avez connu?

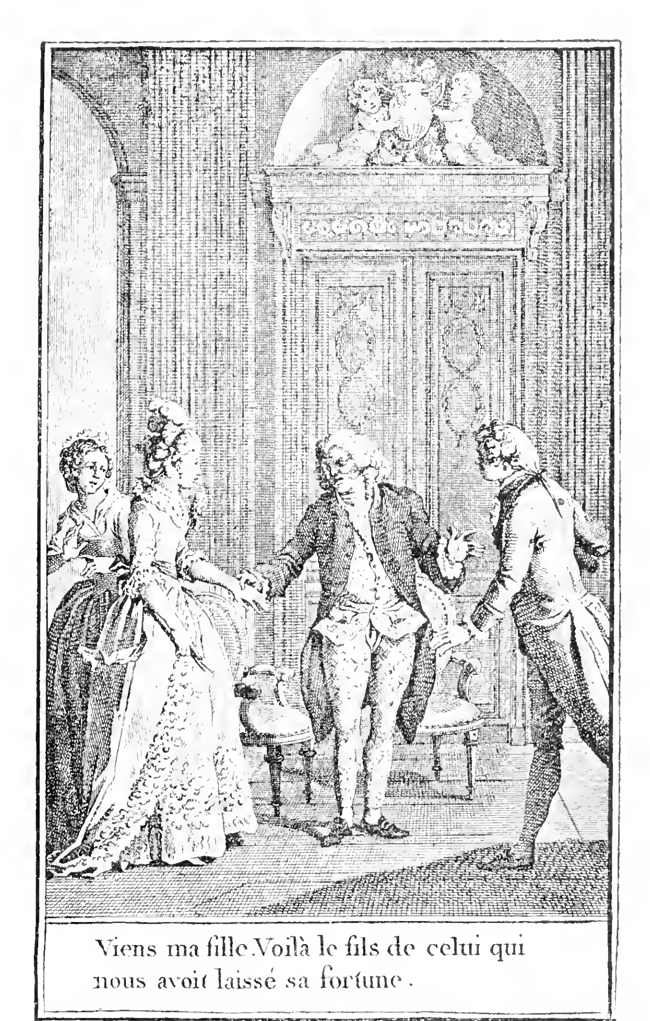
ARLEQUIN. — Si je l'ai connu! et vous êtes son fils! Ah! mon ami (*il embrasse Cléante*), mon cher ami, je dois tout à votre père; je l'ai aimé pendant quinze ans; c'est moi qu'il a fait héritier de toute sa fortune. Grâce au ciel, c'est moi qui ai tout votre bien; et c'est fort heureux pour vous, mon cher ami, car je vais vous le rendre : il est à vous, votre père n'a pu me le donner. (*Nisida arrive*).

ARLEQUIN. — Viens, ma fille. Voilà le fils de celui qui nous avait laissé sa fortune; voilà celui à qui appartient tout ce que nous possédons. Nous étions riches ce matin, mon enfant; nous allons être pauvres : mais il le faut bien, car sans cela nous ne serions plus honnêtes gens.

CLÉANTE. — Comment! que dites-vous? Je n'ai rien à prétendre : le mariage de mon père ne fut jamais déclaré; et la loi...

ARLEQUIN. — Que me fait la loi, quand mon cœur parle? Vous voyez bien qu'il me crie que votre bien n'est pas à moi. Comment! je serais riche, et le fils de mon bienfaiteur serait pauvre! Non, mon ami, non, monsieur : je vais tout vous rendre. Mais je vous supplie d'assurer de quoi vivre à ma fille; je mourrais de douleur si je la laissais dans l'indigence; et puisque vous êtes le fils du comte de Valcour, vous ne le souffrirez pas.

CLÉANTE. — Votre fille! ô ciel! Eh bien! oui, je reprends ma fortune, mais c'est pour la mettre à ses pieds. Et vous, digne et vertueux homme, qui n'hésitez pas à vous dépouiller de vos



Viens ma fille. Voilà le fils de celui qui nous avoit laissé sa fortune.

C. P. Marillier inv. Delignon Sculp

biens dans la crainte de me voir malheureux, je le serai toute ma vie, et vous n'avez rien fait pour moi si vous me refusez votre fille.

ARLEQUIN. — Quoi! vous voudriez...?

CLÉANTE. — Je veux retrouver mon père : vous seul pouvez le remplacer.

ARLEQUIN. — Mais je ne demande pas mieux, et je vais même te dire un secret qui te fera plus de plaisir que d'avoir retrouvé ta fortune (*à voix basse*) : c'est que je ne te renvoyais de chez moi que parce qu'elle m'avait avoué qu'elle était folle de toi Ne lui dis pas que je te l'ai répété!

CLÉANTE. — Ah! Nisida, vous m'aimez donc?

NISIDA. — Heureusement je l'ai dit ce matin.

NÉRINE. — Grâce au ciel, tout est arrangé! et j'en pleure de joie.

ARLEQUIN. — Ma chère Nérine, tu vois bien que je ne peux plus te donner Cléante, selon mes premiers projets; mais tu nous permettras de doubler la dot que je te destinais, et tu resteras avec nous pour être la bonne amie de la famille. Quant à vous, mes enfants, vous allez être unis, et vous serez sans doute heureux : mais souvenez-vous bien qu'aucun plaisir, dans le monde, ne vaut celui de faire son devoir d'honnête homme et de bon père.



LA BONNE MÈRE

PERSONNAGES.

MATHURINE, fermière du pays de Caux.
LUCETTE, fille de Mathurine.
ARLEQUIN, paysan du village.
DUVAL, neveu du bailli.
LE TABELLION.
UN VALET DE FERME, joué par un enfant.

La scène est au royaume d'Yvetot, dans le pays de Caux.

ARLEQUIN. — Allez, madame Mathurine, j'ai bien du chagrin.

MATHURINE. — Je m'en doute, mon pauvre ami.

ARLEQUIN. — Je ne m'y serais jamais attendu de la part de mademoiselle Lucette. Après la promesse qu'elle m'avait faite de m'aimer toujours, après la permission que vous lui en aviez donnée, comment est-il possible qu'une fille élevée par vous, qu'une fille qui est votre fille, soit une perfide et une changeuse?

MATHURINE. — Mais es-tu bien sûr que Lucette ne t'aime plus?

ARLEQUIN. — Ah! madame Mathurine, il y a longtemps que je fais tout ce que je peux pour ne pas le voir: mais cela me crève les yeux et le cœur. On dit que l'amour ne peut pas se cacher : croyez que quand on cesse d'en avoir, cela se cache encore bien moins.

MATHURINE. — Je serais aussi fâchée que toi du changement de ma fille : ton mariage avec elle était arrangé depuis si longtemps! Lorsque ton père vint s'établir dans le pays de Caux, je fus la première à l'accueillir, à l'aider, à lui donner des secours pour faire valoir sa ferme. Je suis devenue veuve presque en même temps que ta mère; je l'aimais déjà beaucoup, ta mère; mais on s'aime bien mieux quand on a pleuré ensemble. Tu es son fils unique; je n'ai d'enfant que Lucette; ton caractère franc, ton bon cœur, m'ont toujours plu; j'ai vu qu'ils plaisaient à ma fille : âge, fortune, inclination, tout se rapportait entre vous deux, tout semblait assurer votre bonheur et celui de vos mères; car tu sais bien que les mères ne sont heureuses que quand les enfants sont contents. Juge du chagrin que j'aurais de renoncer à de si douces espérances!

ARLEQUIN. — Eh bien! je suis fâché de vous dire que vous ne risquez rien d'avoir du chagrin.

MATHURINE. — Peut-être aussi t'affliges-tu sans sujet. Les

amoureux et les enfants pleurent souvent à propos de rien : tu es bien amoureux, et tu es un peu enfant.

ARLEQUIN. — Je suis oublié de votre fille, et voilà ce qu'il y a de pis. Depuis que ce monsieur Duval, le neveu de notre bailli, est arrivé de Paris avec son catogan, son gilet à fleurs, sa petite badine, et son air d'importance et d'impertinence, votre fille n'est plus la même. Elle est toujours avec monsieur Duval : elle apprend toutes les chansons qu'il dit; elle rit de tous les contes qu'il fait. Dimanche dernier, ils ont toujours dansé ensemble : moi, je pleurais derriere le joueur de violon; elle ne s'en est pas même aperçue. Le soir, on a joué à colin-maillard : c'était moi qui étais le colin-maillard; je l'ai resté toute la soirée, parce que vous sentez bien qu'on n'a plus ni bras ni jambes quand on est sûr de n'être plus aimé. J'entendais fort bien que mademoiselle Lucette et monsieur Duval se moquaient et riaient ensemble de moi; et quand je l'ai voulu reprocher à mademoiselle Lucette, pour toute justification elle me dit que j'avais triché, puisque j'y avais vu clair. C'est-il clair, madame Mathurine?

MATHURINE. — Tout cela peut être un enfantillage, que tu auras pris trop au sérieux. Au lieu de gronder Lucette, il vaudrait mieux faire semblant de ne t'apercevoir de rien, et redoubler d'efforts pour être aimable.

ARLEQUIN. — Mon Dieu! madame Mathurine, je ne la gronde jamais : je pleure quelquefois, parce que je ne peux pas empêcher les larmes de venir; mais sitôt que mademoiselle Lucette me regarde, je me mets tout de suite à rire, de peur que cela ne l'impatiente. Quant à être aimable, dame! je fais ce que je peux, madame Mathurine; je mets tous les jours mon habit des dimanches : vous le voyez bien. Ma mère m'a donné tous ses joyaux; je ne les tiens pas dans mon coffre; je les porte sur moi; je me fais le plus brave que je peux : mais je n'ai point de catogan, comme M. Duval; je ne sais pas siffler tous les petits airs qu'il siffle. Il a appris à Paris je ne sais combien de chansons, qu'il compose ensuite dans le moment avec mademoiselle Lucette. Je n'en sais point, moi; j'ai voulu essayer d'en composer une, j'y ai passé toute ma journée d'hier; mais je n'ai pu trouver autre chose, sinon que, J'aime Lucette plus que ma vie. Quand j'ai dit cela une fois, bonsoir, j'ai dit tout ce que je savais.

MATHURINE. — Tu m'affliges beaucoup, mon ami; car ce petit Duval ne convient point du tout à ma fille.

ARLEQUIN. — Non, assurément.

MATHURINE. — C'est un assez mauvais sujet.

ARLEQUIN. — Je vous en réponds!

MATHURINE. — Que son séjour à Paris n'a fait que gâter encore.

ARLEQUIN. — Oh! je le sais de très bonne part.

MATHURINE. — Il est d'une jolie figure.

ARLEQUIN. — Ma foi, comme cela : je ne le trouve pas joli, moi.

MATHURINE. — Il a de l'esprit.

ARLEQUIN. — Tout le monde le dit, mais savoir si c'est vrai.

MATHURINE. — Toutes les jeunes filles du village courent après lui.

ARLEQUIN. — Qu'elles courent, je ne m'y oppose pas, pourvu que Lucette se tienne tranquille.

MATHURINE. — Duval n'est pas riche.

ARLEQUIN. — Ça n'a rien que son catogan.

MATHURINE. — Ma voisine, qui le connait bien, m'a dit qu'il était fort intéressé, et que la dot de ma fille lui plaisait pour le moins autant que son visage.

ARLEQUIN. — Oh! tous ces drôles-là qui aiment l'argent n'ont point de goût.

MATHURINE. — Écoute, il ne faut pas encore nous désespérer. Lucette a pu être flattée de la préférence que lui a donnée M. Duval sur toutes les filles du village. Chez nous autres femmes, mon ami, la vanité est presque toujours la cause de toutes nos sottises. Lucette n'en est pas exempte : mais son cœur est bon, j'en suis sûre; et avec un bon cœur et une bonne mère, une fille revient toujours. Tu sais comment j'ai élevé Lucette. J'ai commencé par lui persuader la vérité : c'est que je l'aime beaucoup plus qu'elle ne peut s'aimer elle-même. D'après cette idée, sa confiance en moi est sans bornes; elle me dit tout ce qu'elle pense. Je saurai bientôt quelle espèce de sentiment elle a pour Duval; et sois bien sûr que je ne négligerai rien pour la rendre à la raison et à toi.

ARLEQUIN. — Oh! si vous allez me mettre en compagnie avec la raison, vous ne ferez rien qui vaille. Je ne veux pas que votre fille m'aime par raison; je veux que ce soit par plaisir, comme c'était autrefois. Tenez, madame Mathurine, je ne suis point du tout d'avis que vous alliez prêcher mademoiselle Lucette : tous ces sermons-là me feront du tort. Vous feriez beaucoup mieux de m'enseigner la manière d'être plus gentil que je ne suis : d'avoir de l'esprit..., de petites façons..., de petites grâces...; enfin toutes ces drôleries-là dont vous faites tant de cas, vous autres. J'ai déjà prié ma mère de me les apprendre; mais ma mère dit qu'il ne me manque rien et que suis charmant.

MATHURINE. — Elle a raison, ta mère, et je t'en dirai autant.

ARLEQUIN. — Oh! c'est que vous êtes aussi ma mère, vous. Je ne vous crois pas plus l'une que l'autre. Pardi! oui, voila une belle manière d'être charmant, qui plait aux mères et ne plait pas aux filles! Comment, madame Mathurine, vous ne voulez pas me donner quelques bons avis?

MATHURINE. — Quels avis veux-tu que je te donne?

ARLEQUIN. — Mais on vous a fait l'amour tout comme à une autre. Vous pouvez bien vous souvenir de ce qui vous plaisait le mieux : dites-le moi, je le ferai pour plaire à votre fille.

MATHURINE. — Là-dessus, mon enfant, il n'y a point de règle sûre; et ce qui plait à l'une ennuie l'autre. Mais j'entends Lucette; laisse-moi seule avec elle, je vais travailler pour toi.

ARLEQUIN. — Ah çà, n'allez pas lui dire que je vous ai parlé de rien, parce qu'elle m'en voudrait peut-être; et j'aimerais mieux qu'elle me fît souffrir toute ma vie, que de la mettre en colère un seul moment.

MATHURINE. — Sois tranquille et va-t'en.

ARLEQUIN, *regardant venir Lucette.* — La voilà qui approche. Mon Dieu! comme elle est jolie! Madame Mathurine, c'est tout votre portrait, au moins. (*Il soupire.*) Ce drôle de Duval me fera mourir de chagrin.

MATHURINE. — Eh non, te dis-je; j'y mettrai ordre.

ARLEQUIN. — Ah! je vous en prie, occupez-vous-en, quand ce ne serait qu'à cause de ma mère, qui mourra de chagrin d'abord, si elle ne me voit pas heureux. Adieu, madame Mathurine.

(*Il s'en va en soupirant*).

MATHURINE. — Adieu, mon fils.

ARLEQUIN, *revenant.* — Eh! comment avez-vous dit?

MATHURINE. — Adieu, mon fils.

ARLEQUIN. — Ah! j'aime bien cet adieu-là. (*Il sort*).

LUCETTE, *embrassant sa mère.* — Bonjour, ma mère : Arlequin n'était-il pas avec vous?

MATHURINE. — Oui, ma fille.

LUCETTE. — Il vous a peut-être fait des plaintes de moi?

MATHURINE. — Non, il ne m'en a fait que de lui-même. Il a peur de t'avoir déplu.

LUCETTE. — Il ne sait ce qu'il dit.

MATHURINE. — Je l'ai rassuré. Tu l'aimes toujours, n'est-il pas vrai?

LUCETTE. — Depuis quelque temps il est bien moins aimable.

MATHURINE. — Bon! tu ne me l'as pas encore dit, toi qui me dis tout.

LUCETTE. — Oh! c'est que cela serait bien long à vous raconter.

MATHURINE. — Mais nous avons le temps.

LUCETTE. — Tenez, ma mère, c'est qu'il ne faut pas croire que M. Arlequin soit sans défauts, au moins. Depuis quelques jours je lui en ai découvert beaucoup.

MATHURINE. — Dis-les-moi donc, je t'en prie.

LUCETTE. — Il a le cœur excellent, c'est vrai; c'est le plus honnête garçon du monde, c'est encore vrai; il aime sa mère de toute son âme, il vous aime de même; il se jetterait au feu pour moi : je conviens de tout cela, parce que je suis juste, moi. Mais....

MATHURINE. — Eh bien? ses défauts....

LUCETTE, *embarrassée.* — Ses défauts... c'est que... je crois que je l'aime plus.

MATHURINE. — Celui-là est le pire; mais tu fais bien de m'en avertir, parce qu'à nous deux nous verrons bien mieux le parti qu'il faudra prendre, s'il nous est impossible de corriger Arlequin de ce défaut-là.

LUCETTE. — Que vous êtes bonne, ma mère! j'avais peur que cela vous fâchât.

MATHURINE. — Tu me connais bien mal, Lucette! Rien ne peut me fâcher quand c'est ma fille qui me le dit, comme rien ne peut me plaire quand c'est un autre.

LUCETTE, *en l'embrassant.* — Ah! vous savez que je ne vous cache rien.

MATHURINE. — Revenons à ton amour : tu n'en as donc plus pour Arlequin?

LUCETTE. — Je ne vous assurerai pas la chose: mais voici tout bonnement ce qui m'arrive. M. Duval est un très joli garçon, qui a beaucoup d'esprit, qui a vécu dans le beau monde à Paris, où il m'a dit que toutes les dames de la cour étaient folles de lui. Ce M. Duval est amoureux de moi; toutes les filles du village en crèvent de dépit, cela me fait plaisir; Arlequin en a du chagrin, cela me fait peine : je ne sais comment arranger tout cela. Je voudrais bien aimer toujours Arlequin, mais je voudrais aussi être toujours aimée de M. Duval.

MATHURINE. — C'est difficile, mon enfant. Mais, en supposant que cela pût s'arranger, ton cœur ne te ferait-il pas quelque petit reproche?

LUCETTE. — Non, ma mère, parce que je vous le dirais; et dès lors il n'y aurait plus de mal.

MATHURINE. — Il est certain que je le préviendrais, en te faisant voir combien tu serais injuste; car chacun de tes deux amants te donnerait son cœur tout entier, et toi, tu ne pourrais donner à chacun d'eux que la moitié du tien : ce marché serait-il égal?

LUCETTE. — Non, assurément : je tricherais, et cela n'est pas honnête. Il faut donc que je me décide entre Arlequin et M. Duval.

MATHURINE. — Je le crois : et je te conseille, quand tu te seras décidée, de ne plus changer, car ce serait encore une injustice.

LUCETTE. — Comment cela?

MATHURINE. — C'est bien aisé à comprendre. Quand le seigneur du village m'a donné sa ferme, il m'a dit : Madame Mathurine, je vous donne tant de journaux à faire valoir, et vous me rendrez tant d'écus par an. Si, au moment de la moisson, il venait me dire : Je vous rends vos écus et je reprends mes journaux, n'est-il pas vrai qu'il agirait en malhonnête homme, puisque c'est la moisson qui doit me payer, non seulement de mes écus, mais encore de mes peines et de mon travail?

LUCETTE. — Sans doute.

MATHURINE. — Eh bien! quand tu auras choisi ton amoureux, et que tu lui auras dit : Je reçois votre amitié, et je vous donne la mienne; si, au moment où il compte t'épouser, tu vas lui dire : Je vous rends votre amitié et je veux reprendre la mienne, tu fais le même trait que le seigneur, c'est-à-dire une très grande injustice.

LUCETTE. — Vous avez raison, ma mère. Ah! mon Dieu, comme il est difficile d'être juste!

MATHURINE. — Pas tant que tu le crois.

LUCETTE. — Mais, ma mère, vous me faites penser à une chose : j'avais déjà donné mon amitié à Arlequin.

MATHURINE. — Je le sais bien : apparemment que tu as de bonnes raisons pour la reprendre.

LUCETTE. — Non, je n'en ai point de raisons; et voilà ce qui me fâche.

MATHURINE. — Consulte bien ton cœur.

LUCETTE. — Mon cœur est pour Arlequin, ce n'est pas là l'embarras. Mais c'est que si je congédie M. Duval, il deviendra l'amoureux de quelque fille du village qui croira me l'avoir enlevé, et, à cause de cela, être plus jolie que moi : cela n'est pas agréable, ma mère.

MATHURINE. — N'as-tu que cette raison?

LUCETTE. — Oh! j'en ai encore une autre : c'est que j'ai tort avec Arlequin : il faudrait en convenir, et je ne peux pas souffrir cela. Cependant.... Mais j'entends quelqu'un : c'est M. Duval qui m'apporte un bouquet.

DUVAL, *d'un ton très fat.* — Oui, mademoiselle. (*A Mathurine.*) Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect. (*A Lucette.*) Depuis que vous m'avez permis de vous offrir des fleurs, elles viennent d'elles-mêmes dans le jardin de mon oncle.

LUCETTE. — Vous êtes bien honnête, monsieur Duval.

MATHURINE, *à part.* — Ces fleurs-là vont détruire mon ouvrage.

DUVAL. — J'espère que madame Mathurine me permettra bien de faire deux parts de mon bouquet. Je mettrai d'un côté les roses pour la mère, et de l'autre les boutons pour la fille : chacun aura ce qui lui ressemble. Quoique en vérité, quand vous êtes auprès l'une de l'autre, je vous prends toujours pour les deux sœurs, et j'ai de la peine à distinguer l'aînée.

LUCETTE. — Ma mère, entendez-vous?

MATHURINE. — Tenez, monsieur Duval, vous croyez me faire un compliment et vous vous trompez. Je serais bien fâchée d'être sa sœur, car je ne serais plus sa mère; et je connais pas dans le monde un nom plus doux, ni un plus bel état.

DUVAL. — En ce cas, les roses vous appartiennent. (*Il chante à Mathurine.*)

En approchant de vous ces fleurs,
Vous allez ternir leurs couleurs,
Bien moins brillantes que les vôtres.

A Lucette.

Ces tendres boutons s'ouvriront,
Quand sur votre sein ils seront
Accompagnés de quelques autres.

LUCETTE. — Eh bien! ma mère, a-t-il de l'esprit?

DUVAL. — A propos, madame Mathurine, mon oncle m'a chargé de vous dire qu'il avait trouvé, dans de vieux papiers, un titre par lequel vous avez des droits certains sur les biens d'un

nommé Arlequin, un paysan de ce village: une espèce d'imbécile, à ce qu'on dit. Mon oncle vous offre de commencer le procès et vous répond de le gagner.

MATHURINE. — Monsieur votre oncle a bien de la bonté.

DUVAL. — Cela vaut la peine d'y penser. (*A Lucette.*) Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé ce matin?

LUCETTE. — Non.

DUVAL. — J'ai reçu une lettre fort tendre de la fille de ce gros paysan... comment l'appelez-vous donc?... qui a l'honneur de vous appartenir.

LUCETTE. — Qui? mon oncle Thomas?

DUVAL. — Justement. Sa fille, qui n'est pas trop mal, en vérité, m'écrit qu'elle m'adore; que mon amour pour vous la fait mourir de chagrin: qu'elle est fille unique et fort riche; qu'elle s'estimera la plus heureuse des femmes si je veux bien.... (*Il s'aperçoit que Mathurine l'écoute, et il s'interrompt pour lui dire*) : Mon oncle m'a recommandé de vous dire, au sujet de ce titre, que son frère, procureur à Paris, vous servira de tout son cœur. Et c'est un homme sur lequel on peut compter, un homme du plus grand mérite : il a ruiné plus de vingt familles, avec bien moins de moyens que ce titre-là n'en fournit.

MATHURINE. — Oh! je le crois.

DUVAL. — Je vous conseille de vous en occuper. (*A Lucette.* J'ai répondu que mon cœur était pris; que je la plaignais de toute mon âme, mais que j'avais déjà l'habitude de vous faire des sacrifices, puisqu'enfin vous seule m'empêchiez de retourner à Paris, où cinq ou six femmes de la première volée sont malades de mon absence... (*A Mathurine.*) Que faudra-t-il dire à mon oncle?

MATHURINE. — Vous le remercierez de ma part, et vous lui direz qu'avant toutes choses je serais bien aise de voir le titre dont il s'agit. Si vous voulez me l'apporter tantôt, nous en raisonnerons ensemble.

DUVAL. — Ecoutez, c'est aujourd'hui dimanche : tout le monde est déjà assemblé sur la place pour danser; je vais y mener mademoiselle Lucette, et de là je cours chercher le titre, que je vous apporte dans l'instant.

LUCETTE. — Mais vous reviendrez danser après?

DUVAL, *à demi-voix.* — N'en doutez pas. (*Haut.*) Mademoiselle, il faut que les affaires marchent avant les plaisirs : mais on peut tout arranger en s'y prenant bien.

MATHURINE. — Je vais vous attendre ici.

LUCETTE, *à sa mère.* — Comme il est raisonnable pour son âge, et comme il est poli!

DUVAL. — Eh bien! venez-vous sur la place? Je suis sûr que tout le monde vous désire. (*Il chante.*)

Allons danser sous ces ormeaux;
Venez, venez, belle Lucette;
Allons danser sous ces ormeaux,
J'entends déjà les chalumeaux.

A tous les jeux que l'on apprête
Vous seule donnez des appas :
Si l'on ne vous y voyait pas,
Dimanche ne serait point fête.

LUCETTE, *à Mathurine.* — Comme il est aimable! Oh! ma mère, me voilà décidée; et vous n'avez qu'à dire à l'autre de prendre son parti. (*Lucette donne le bras à Duval, et ils s'en vont en chantant :*)

Allons danser sous ces ormeaux;
Venez, venez, belle Lucette;
Allons danser sous ces ormeaux,
J'entends déjà les chalumeaux.

(*Ils sortent.*)

MATHURINE, *seule.* — Tout est perdu, ma fille aime Duval; et ce qui la séduit en lui me prouve clairement qu'elle sera malheureuse. Si je voulais me servir un moment de mon autorité de mère, je suis bien sûre que Lucette obéirait. Obéir! ce mot-là tue tout. D'ailleurs c'est un mauvais moyen. En m'opposant à son amour, je ne le rendrai que plus fort; je ferai haïr Arlequin, en ordonnant qu'il soit aimé. Ah! Lucette, Lucette, je ne veux que te rendre heureuse, et pour y parvenir il faut que je ruse avec toi. Hélas! que nous payons cher le bonheur d'avoir des enfants A peine sont-ils nés, que mille maux les menacent : ils n'en souffrent que lorsque ces maux sont venus; leur mère en souffre même avant qu'ils viennent. Dans la jeunesse, des dangers plus grands : passionnés pour tout ce qui peut leur nuire, travaillant avec ardeur à devenir malheureux, et ne se souvenant de leur mère que quand ils ont à l'affliger. Je sais tout cela, je me le répète souvent, et un sourire de ma fille me le fait toujours oublier. Allons, prenons courage : puisque nous les aimons tant, il faut bien cependant que le plaisir passe la peine. Mais voici ce pauvre Arlequin; il me fait pitié.

ARLEQUIN, *pleurant.* — Ah! mon Dieu! mon Dieu! que je suis à plaindre.

MATHURINE. — Qu'as-tu donc, mon ami? tu pleures.

ARLEQUIN. — Sans doute, je pleure; et je n'en ai que trop sujet.

MATHURINE. — Que t'est-il arrivé?

ARLEQUIN. — Vous savez bien ce sansonnet que j'élevais depuis plus d'un an, et qui disait si bien : J'aime Lucette, j'aime Lucette....

MATHURINE. — Eh bien?

ARLEQUIN. — Eh bien! comme mademoiselle Lucette a l'air de ne plus m'aimer j'ai cru que c'était le moment de lui donner le sansonnet, afin qu'au moins elle se souvînt de moi quand le sansonnet lui dirait : J'aime Lucette. En conséquence, je l'ai tiré de sa cage, je lui ai attaché à la patte le plus beau ruban de ma mère, et j'ai été pour le porter à mademoiselle votre

fille... Ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est bien à présent qu'il n'y a plus d'espérance! (*Il pleure.*)

MATHURINE. — Eh bien! as-tu vu ma fille?

ARLEQUIN. — Sûrement je l'ai vue, je l'ai rencontrée avec M. Duval, qui s'en allait à la danse. Pardi! ils chantaient tous deux comme deux rossignols : cela m'a fait un peu de peine; mais cependant je n'ai pas dit autre chose que d'ôter mon chapeau, et j'ai présenté le sansonnet à mademoiselle Lucette. Ah! c'est là, c'est là que j'ai bien vu que j'etais perdu.

MATHURINE. — Explique-toi donc, car tu m'impatientes. Que t'a dit ma fille?

ARLEQUIN. — Ce qu'elle m'a dit? je le sais bien ce qu'elle m'a dit, et je m'en souviendrai longtemps.

MATHURINE. — Mais si tu veux que je le sache, il faut aussi me le dire.

ARLEQUIN. — Elle m'a dit qu'elle n'aimait point tous ces animaux-là qui disaient toujours la même chose. Ainsi, a-t-elle ajouté, vous et votre sansonnet pouvez vous aller promener; je vous donne la clef des champs. En disant ces paroles, elle a lâché le ruban, et le sansonnet s'est envolé, en répétant : J'aime Lucette, j'aime Lucette.

MATHURINE. — Ce trait-là n'est pas de ma fille. Et qu'as-tu fait?

ARLEQUIN. — Moi, je n'ai pas pu m'envoler! je suis resté pétrifié; et, malgré cela, mon cœur disait, toujours comme le sansonnet : J'aime Lucette.

MATHURINE. — C'est ce malheureux Duval qui a sûrement engagé ma fille à une si mauvaise action.

ARLEQUIN. — Oh! madame Mathurine, tout est fini : ce dernier trait me fait voir clair: votre fille ne m'aime plus du tout. Il faut que je prenne mon parti et il est pris.

MATHURINE. — Je n'ose te donner beaucoup d'espérance, et il ne m'en reste guère à moi-même. Cependant....

ARLEQUIN. — Oh! après l'histoire du sansonnet, il n'y a plus de *cependant* : mon parti est pris, madame Mathurine, mon parti est pris. Dès que le sansonnet a vu qu'on ne l'aimait plus, il s'en est allé tout de suite : le sansonnet a eu raison.

MATHURINE. — Écoute-moi : j'imagine un moyen dont l'exécution est difficile; je risque même beaucoup à l'entreprendre. Mais s'il me réussit, avant la fin du jour nous serons tous heureux.

ARLEQUIN. — Excepté moi.

MATHURINE. — Le serions-nous sans toi, nigaud? Mais n'est-ce pas Duval qui vient là-bas?

ARLEQUIN. — Eh! mon Dieu, oui : cette figure-là me poursuit toujours.

MATHURINE. — Laisse-nous seuls; je vais lui tendre un piège, où j'espère qu'il sera pris. Va m'attendre chez ta mère.

ARLEQUIN. — Oh! je n'attends plus, je suis décidé. Mais je vous reverrai, madame Mathurine, je vous reverrai, car je vous aime beaucoup, et je viendrai vous dire adieu. Adieu, madame Mathurine; je reviendrai vous dire adieu. (*Il sort.*)

MATHURINE, *seule.* — Voici Duval; il doit être bien difficile de le tromper : puisse ma tendresse pour ma fille me donner tout l'esprit dont j'ai besoin!... Ah! vous voilà, monsieur Duval! je ne vous attendais plus.

DUVAL. — J'avais à vous remettre quelque chose qui peut vous être utile, vous m'avez promis de causer avec moi; voilà deux motifs bien puissants pour me rappeler près de vous.

MATHURINE. — Oui; mais vous étiez avec ma fille, et je m'étonne que vous vous soyez souvenu de moi.

DUVAL. — Il est certain qu'en regardant mademoiselle Lucette il est permis de tout oublier : elle vous ressemble beaucoup.

MATHURINE. — Ah! monsieur Duval, vous lui volez cette douceur-là. Pour ne plus vous obliger à mentir, parlons d'autre chose. Où est ce titre avec lequel je pourrais réclamer les biens de la famille d'Arlequin?

DUVAL. — Le voici, madame. (*Elle veut le prendre, Duval s'y oppose.*) Mais je ne peux vous le laisser qu'autant que vous en ferez usage, et que mon oncle sera chargé du procès. Telle est sa volonté, que je n'ai pu faire changer. Si, par exemple, vous veniez à marier mademoiselle votre fille, et que vous fussiez bien aise d'augmenter sa dot en lui abandonnant ce titre, alors mon oncle se ferait un plaisir de vous le céder.

MATHURINE. — On ne peut pas être plus obligeant. Mais, monsieur Duval, ce titre est personnel à moi; c'est à moi seule qu'il appartient : il ne pourrait servir à ma fille que dans le cas où je la ferais mon héritière en la mariant.

DUVAL. — Cela va sans dire; mais personne ne doute de vos intentions à ce sujet. On vous connaît trop bien, madame Mathurine, pour n'être pas sûr que vous donnerez tout à mademoiselle Lucette, que vous lui laisserez choisir l'époux qui lui plaira; et qu'enfin vous n'avez amassé vos richesses que pour avoir le plaisir de lui en faire une dot.

MATHURINE. — Il est certain que sans moi ma fille n'aurait pas grand'chose. Son père était pauvre quand je l'épousai, je fis sa fortune. Plaisir bien doux, monsieur Duval, plaisir que je n'ai éprouvé qu'une fois, et qui est le plus grand sans doute que la richesse puisse donner.

DUVAL. — Vous retrouverez ce plaisir, madame Mathurine, vous le retrouverez, quand vous direz à l'époux qu'aura choisi mademoiselle Lucette : Mon ami, tu es aimable, et ma fille t'aime; c'est son métier : mais tu es pauvre, et je te donne toute ma fortune; voilà le mien. En prononçant ces paroles, vous remettrez dans ses mains vos contrats, vos baux, vos billets, votre argent; vous jouirez de sa surprise, de sa reconnaissance. Ah! quel moment, madame Mathurine! quelle satisfaction pour monsieur votre gendre et pour vous! Tenez, moi je suis né très sensible, et mon cœur est ému à cette seule idée. Il me semble que je vois tout cela, et je sens la joie..., les transports..., le plaisir.... Oh! c'est un beau moment, madame Mathurine!

MATHURINE. — J'en conviens. Mais je n'ai pas trente-quatre ans; j'ai un cœur tout comme une autre : il est possible que je trouve quelqu'un qui me plaise; il est encore possible que je plaise à quelqu'un. N'est-il pas vrai, monsieur Duval? on a vu des choses plus extraordinaires.

DUVAL. — Pour cela, madame, ce ne serait point du tout singulier.

MATHURINE. — Eh bien! si après avoir mis d'un côté le bien qui revient à ma fille, je mettais d'un autre le reste de ma fortune, qui est quatre fois plus considérable, et par là-dessus le titre que vous tenez; et que je vinsse avec cette dot trouver un aimable garçon, comme vous, je suppose (il ne faut pas que cela vous fâche, ce n'est qu'une supposition), et que je vous dise : Mon cher ami, vous me plaisez, c'est votre métier; je vous épouse, c'est le mien; je vous donne tout ce que j'ai, c'est mon plaisir; et qu'en prononçant ces mots je vous misse en possession de tous mes biens, de tout mon argent, de tous mes contrats : c'est une supposition, comme vous entendez bien mais vous conviendrez que, dans cette supposition-là, je jouirais bien mieux de la surprise, de la joie, de la reconnaissance de celui que j'enrichirais. Ah! quel moment, monsieur Duval, quelle satisfaction pour mon époux et pour moi! Tenez, je ne le cache pas, je suis encore sensible, et mon cœur tressaille un peu à cette idée; il me semble que j'y suis..., et je sens..., en vérité... Oh! c'est un joli moment, monsieur Duval!

DUVAL. — Oui, oui, madame Mathurine; et plus joli encore pour celui qui le passerait avec vous que pour vous-même.

MATHURINE. — Allons donc, vous vous moquez. Parlons de quelqu'un qui vaut bien mieux que moi, de ma fille : car si je m'occupe jamais de la supposition que j'ai faite, ce ne sera qu'après l'avoir établie. Tous mes arrangements sont pris là-dessus, l'argent qui lui revient est prêt; j'y ajouterai même quelque chose, parce qu'une mère est toujours obligée de faire plus que son devoir : on me permettra de disposer ensuite de ce qui me reste en faveur de la personne que mon cœur aimera le plus.

DUVAL. — Vous raisonnez si bien, madame Mathurine, que chacune de vos paroles pénètre jusqu'à mon âme. Mais votre grand malheur, celui dont je ne puis me consoler, c'est que vous êtes trop riche. Comment voulez-vous qu'un amant un peu délicat ose vous faire sa cour?

MATHURINE. — Oh! vous sentez bien que je n'irai pas raconter ainsi toutes mes affaires à un homme qui pourrait m'aimer. Je vous ai tout dit, à vous, parce que l'on ne peut se flatter de rien avec un homme aussi couru, avec l'amant fidèle de mademoiselle Lucette. Allons, allons, changeons de propos, car cela m'impatiente. Vous venez ici me demander ma fille, me dire qu'elle vous aime, et que vous l'adorez. Eh bien! tant mieux pour vous. Je vous la donne, sa dot est prête; le mariage se fera quand vous voudrez.

DUVAL. — Mais, madame Mathurine, qui vous dit un mot de tout cela? Voulez-vous me faire la grâce de m'entendre un moment, et de me croire?

MATHURINE. — Vous croire, c'est bien fort! Mais voyons, dépêchez-vous.

DUVAL. — Il y a trois mois que je suis dans ce village, et que je pourrais être à Paris, où je jouis, sans vanité, d'une existence fort agréable. Il faut donc qu'un puissant motif me retienne ici : et ce motif, que peut-il être, sinon l'amour.

MATHURINE. — Et je le sais, monsieur, je le sais; ce n'est pas la peine de me le répéter.

DUVAL. — Non, vous ne le savez pas; je n'ai jamais osé vous le dire : mais daignez l'apprendre aujourd'hui, puisque vous n'avez pas voulu le deviner. En arrivant dans ce village, je vis une veuve de trente ans à peu près, plus jolie, plus fraîche que toutes les filles de quinze : un visage rond, un nez retroussé, des yeux vifs et spirituels, trente-deux dents bien blanches et bien rangées, l'air de la franchise et de la gaieté; avec tous ces charmes, un caractère d'or, bon, vrai, sensible, passionné pour faire du bien. Vous jugez que cet être-là me tourna la tête : mais comment oser le lui dire, moi, jeune étourdi, sans esprit, sans aucun de ces agréments qui compensent le défaut de fortune? Je résolus donc de ne jamais parler à cette veuve de l'amour qu'elle m'avait inspiré. Peu de jours après, je rencontre une jeune fille qui lui ressemblait à s'y méprendre : cette seule raison me la fait préférer à toutes les beautés du village; je la distingue, je lui marque des attentions; elle m'accueille, elle accepte mon hommage : et moi, n'osant porter mes vœux jusqu'à l'original, je me trouve trop heureux de les adresser au portrait. Voilà l'histoire de mon amour pour mademoiselle votre fille.

MATHURINE. — Monsieur Duval, il est impossible de se fâcher d'une pareille déclaration, surtout quand on n'a pu s'empêcher de laisser voir qu'on la désirait : mais enfin c'est le portrait que vous voulez, c'est le portrait qu'il vous faut, et vous ne seriez pas homme à le sacrifier à l'original.

DUVAL. — Ah! dites un mot, un seul mot, et vous verrez...

MATHURINE. — Vous abusez de vos avantages. Mais écoutez, monsieur Duval : vous m'avez raconté l'histoire de vos amours, il faut que je vous raconte les miennes. Quand mon mari vint à m'aimer, il faisait la cour à une petite paysanne du village, qui apparemment me ressemblait aussi. Je lui fis entendre que je n'aimais point ces distractions; et j'exigeai qu'il écrivît à mon portrait une lettre bien claire, par laquelle il lui annonçait qu'il ne l'avait jamais aimée, et que tout son cœur était à moi.

DUVAL. — Quel fut le prix de ce sacrifice?

MATHURINE. — Ma main.

DUVAL. — Vous lui signâtes sans doute, en même temps qu'il écrivit la lettre, une promesse de l'épouser le lendemain?

MATHURINE. — Le jour même.

DUVAL. — Avez-vous une plume et de l'encre chez vous?

MATHURINE. — Tout ce qu'il faut.

DUVAL. — Donnez-vous la peine de passer dans votre maison; nous terminerons notre conversation par écrit.

MATHURINE. — De tout mon cœur, monsieur Duval : eh! que ne parlez-vous? Souvenez-vous cependant qu'avant tout il faut que ma fille soit mariée, et que le titre soit dans mes mains.

DUVAL. — Avant tout il faut vous plaire, et vous adorer à jamais.

(*Ils entrent dans la maison.*)

LUCETTE, *seule.* — Duval est avec ma mère; sans doute il lui demande ma main. Je ne sais si j'en serai bien aise. Duval est aimable, mais son cœur ne vaut pas son esprit; il a trop ri quand j'ai lâché le sansonnet d'Arlequin. Ah! ce que j'ai fait là n'était pas bien. Je vois encore ce pauvre malheureux, interdit, les larmes aux yeux, me regardant sans se plaindre : ce souvenir fait couler les miennes. Ah! qu'on est malheureux quand on a fait quelque chose de mal! on y pense toute la journée... C'est ce Duval qui l'a exigé. Quand j'aimais Arlequin, il n'exigeait jamais rien qui pût me donner du chagrin... Je ne sais que faire; je suis bien à plaindre. Il faut attendre ma mère, je lui dirai tout; cela me soulagera.

(*Arlequin entre; il est en habit de dragon avec le casque et le sabre.*)

LUCETTE. — Mais que vois-je? C'est Arlequin... Oui, c'est lui... Je ne me trompe pas. Et comment...?

ARLEQUIN, *se retirant.* — Je vous demande pardon, mademoiselle, c'est madame votre mère que je cherchais.

LUCETTE. — Arlequin, arrêtez! répondez-moi. Que veut dire cet habit? que vous est-il arrivé? Je tremble de frayeur.

ARLEQUIN. — Ne tremblez pas, mademoiselle, ne tremblez pas; je n'ai pas le projet de tuer M. Duval. Je ne veux la mort de personne, que la mienne.

LUCETTE. — Mais expliquez-vous donc, et tirez-moi d'inquiétude. Pourquoi cet uniforme? Vous êtes-vous engagé?

ARLEQUIN. — Engagé! je l'étais avec vous; c'était tout mon bonheur, c'était toute ma joie... Vous m'avez donné mon congé, vous m'avez chassé avec ignominie : j'ai été chercher un autre capitaine, bien moins aimable, mais un peu plus sûr.

LUCETTE. — Est-il possible que vous ayez fait cette folie? est-il possible...?

ARLEQUIN. — Mademoiselle, j'ai fait quelquefois des folies plus dangereuses; car enfin je n'ai engagé que ma vie à mon capitaine : ce qui peut m'arriver de pis, c'est de la perdre; et une fois mort, on ne souffre plus. Mais quand on engage son cœur, quand on le donne, quand on le livre tout entier à celle que l'on chérit plus que soi-même, et qu'après l'avoir accepté elle le dédaigne, le déchire, le pique de cent coups d'épingle dans les endroits qu'elle connaît les plus sensibles, mademoiselle,

cela fait plus de mal que de mourir, et cela fait mal bien plus longtemps.

LUCETTE. — Et que dira votre mère? Vous ne songez pas qu'en m'abandonnant vous l'abandonnez aussi?

ARLEQUIN. — Ce n'est pas moi qui vous abandonne, puisque je vous emporte dans mon cœur, et que vous m'avez dit : Va-t'en. Quant à ma mère, je n'ai point d'excuse, je le sais, et j'en pleure. Mais madame Mathurine la consolera, prendra soin d'elle pendant mon absence. Je venais l'en prier, je venais lui demander de remplir ma place auprès de ma mère. Ce n'était pas vous que je cherchais, mademoiselle : je voulais partir sans vous voir.

LUCETTE. — Partir! Quoi! vous voulez partir dès aujourd'hui?

ARLEQUIN. — Tout à l'heure. Il le faut bien : le capitaine m'a dit que le général était à la veille de donner bataille, et qu'il n'attendait plus que moi pour cela. Vous jugez bien que je ne peux pas faire attendre cet honnête homme.

LUCETTE. — Mais, Arlequin, l'on vous a trompé. Soyez sûr...

ARLEQUIN. — Oh! je le sais bien que l'on m'a trompé, mais ce n'est pas le capitaine. Mademoiselle, ne me retenez pas plus longtemps : je vous le répète encore, ce n'est pas vous que je cherchais, c'est madame Mathurine, votre mère, à qui je veux remettre ce papier. Est-elle chez elle?

LUCETTE. — Elle est en affaire. (*Arlequin s'en va.*) Vous me quittez donc?

ARLEQUIN *s'arrête.* — Je tâche de m'en aller, mais je ne vous quitte pas.

LUCETTE. — Arlequin...

ARLEQUIN. — Eh bien? (*Il revient.*)

LUCETTE. — Que je suis malheureuse!

ARLEQUIN. — Je n'aurais jamais cru que c'eût été à moi de vous consoler aujourd'hui.

LUCETTE.. — N'en parlons plus, puisque votre parti est pris... (*Elle pleure.*) Dites-moi seulement ce que c'est que ce papier que vous voulez donner à ma mère.

ARLEQUIN, *refusant de le montrer.* — Oh! ce n'est rien, mademoiselle, ce n'est rien.

LUCETTE. — Comment! je ne peux pas le voir?

ARLEQUIN. — Vous le verrez quelque jour : ce n'est pas mon intention que vous le voyiez dans ce moment.

LUCETTE. — Je vous en prie.

ARLEQUIN. — Vous me priez! vous me priez de quelque chose, vous! Voici donc encore un petit moment de bonheur.

LUCETTE. — Laissez-moi lire. (*Elle prend le papier, et lit :*) « MON TESTAMENT. » Comment! votre testament?

ARLEQUIN. — Sans doute : puisque l'on m'attend pour cette bataille, il faut bien mettre un peu d'ordre dans ses affaires.

LUCETTE, *continuant.* — « Comme ainsi soit que dès que l'on n'est plus aimé dans ce monde, on n'a rien de mieux à faire que d'en sortir, j'ai pris mon parti de profiter des bontés d'un capi-

taine qui veut bien m'envoyer à la bataille. J'espère qu'aussitôt que j'y serai arrivé, mon affaire sera finie le plus promptement possible : et c'est alors que je prie madame Mathurine, mère de mademoiselle Lucette, de vouloir bien être mon exécutrice testamentaire.

« D'abord, je demande pardon à ma mère de m'être fait tuer sans sa permission : mais comme c'est le premier chagrin que je lui ai donné, j'espère qu'elle me le pardonnera pour cette fois : l'assurant bien, du fond de mon âme, que jamais il ne m'arrivera plus de rien faire qui lui déplaise, et que je ne regrette de ce monde que le bonheur et le plaisir de l'aimer.

« Je donne et lègue à mademoiselle Lucette tout le bien paternel dont je peux disposer, sans mettre ma mère mal à son aise ; lui pardonnant ma mort et tout ce qu'elle m'a fait souffrir, et désirant, de toute mon âme, qu'elle soit heureuse avec celui qu'elle m'a préféré. Je mets pourtant la condition à ce legs, que le premier garçon de mademoiselle Lucette sera nommé Arlequin, et qu'elle pensera quelquefois à moi en aimant et en caressant Arlequin, ce qui m'empêchera de m'ennuyer dans l'autre monde.

« Je donne encore et lègue une petite pension alimentaire au petit chien Aza, que j'ai donné à mademoiselle Lucette ; sentant fort bien que ce petit chien ne sera plus aimé de sa maîtresse quand elle aura épousé mon rival, et ne voulant pas que ce bon petit chien, qui a été mon camarade, meure de faim pour avoir déplu comme moi.

« Voilà à quoi se réduisent toutes mes volontés : c'est la première et la dernière fois que j'en ai d'autres que celles de mademoiselle Lucette.

« Signé : ARLEQUIN. »

(Arlequin veut reprendre le testament; Lucette le retient.)

Arlequin, gardez votre bien ; mais laissez-moi cet écrit : il ne me quittera jamais : je le lirai toute ma vie, du moins jusqu'à ce que mes larmes l'aient effacé.

ARLEQUIN. — Vos larmes! Quoi! vous pleurez! Et de quoi pleurez-vous? Que vous est-il arrivé, mademoiselle Lucette? Ah! parlez, contez-moi vos peines : j'ai bien cédé votre bonheur à M. Duval, mais je ne veux céder à personne vos chagrins.

LUCETTE. — Mon ami...

ARLEQUIN. — Oui, je suis votre ami, je le suis toujours, je le serai tant que je vivrai. Vous n'avez plus voulu être mon amie, vous m'avez ôté votre amitié : c'est un bien grand malheur pour moi : mais ce qui l'a un peu soulagé, c'est que je n'ai jamais pu vous ôter la mienne. Répondez-moi donc, qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous chagrine?

LUCETTE. — Le repentir, la honte d'avoir pu vous méconnaître un moment, d'avoir été ingrate envers vous. Ma vanité, mon âge, m'ont égarée : mon cœur n'a pas été coupable, mon cœur

vous a toujours aimé. Arlequin, soyez-en bien sûr : et cet amour si vrai...

ARLEQUIN. — Que dites-vous donc, Lucette? Répétez, répétez, je vous en prie. Je n'ai sûrement pas bien entendu. Vous m'aimeriez! vous m'aimeriez encore! Hélas! mon Dieu! votre changement a pensé me faire mourir de douleur, votre retour me ferait mourir de joie. Je n'ai pas besoin d'aller à la bataille, vous me tuerez quand vous voudrez.

LUCETTE. — Oui, je t'aime, je t'ai toujours aimé; je pleurerai toute ma vie le malheur de t'avoir perdu. Je te le dis, je te le répète, je trouve du plaisir à te l'avouer dans l'instant où je n'espère plus de pardon, où je ne me flatte plus...

ARLEQUIN. — De pardon! Ma bonne amie, qu'est-ce que c'est que ce mot-là? Quoi! j'allais mourir, tu m'accordes la vie, et tu me parles de te pardonner! Mais c'est à moi de te remercier, puisque c'est moi qui reçois ma grâce.

LUCETTE. — Quoi! tu daignerais...!

ARLEQUIN. — Oui, je daignerai être heureux. Car, il ne faut pas t'abuser, toute perfide, tout infidèle que tu étais, je n'ai pu te haïr. Tu l'aurais été cent fois davantage, que je t'aurais toujours chérie. Il dépendait de toi, mon amie, de m'ôter mon bonheur, mais non pas mon amour.

LUCETTE *lui tend la main.* — Faisons donc la paix, veux-tu?

ARLEQUIN. — De toute mon âme. Mais vous ne danserez plus avec M. Duval?

LUCETTE. — Je ne lui parlerai de ma vie. Mais tu n'iras point à la guerre?

ARLEQUIN. — Ah! dame! c'est difficile à arranger, à cause de ce général qui m'attend. Mais, écoute, je lui écrirai qu'il donne toujours la bataille, parce que j'ai eu des affaires, et que je me suis arrangé avec toi; et s'il lui fallait absolument quelqu'un, nous pourrions lui envoyer à ma place M. Duval. Ma mère arrangera tout cela avec le capitaine, qui est un bon homme.

LUCETTE. — Et le sansonnet?

ARLEQUIN. — Il est revenu chez nous. Ce drôle-là s'est douté que nous nous raccommoderions.

LUCETTE. — Puisque tu me pardonnes, je suis heureuse; et je te promets bien que M. Duval ne te donnera jamais de chagrin. Je veux lui déclarer devant toi...

UN VALET DE FERME, *une lettre à la main.* — Mademoiselle, voici un billet que M. Duval m'a chargé de vous remettre.

LUCETTE. — Je n'en ai que faire; vous pouvez le lui reporter.

LE VALET. — Oh! je m'en garderai bien, M. Duval me gronderait; il m'a dit de vous le donner, le voilà. Il faut que je m'accoutume à obéir à M. Duval : à présent qu'il va être le gendre de madame Mathurine, il nous ferait enrager tout à son aise.

ARLEQUIN. — Que parles-tu de gendre de madame Mathurine?

LE VALET. — Je dis ce qui est vrai : que M. Duval va épouser mademoiselle Lucette.

ARLEQUIN. — M. Duval va épouser Lucette! Qui t'a dit cela?

LE VALET. — Je le sais bien peut-être, puisque j'ai ordre d'aller chercher M. le tabellion pour le contrat de mariage et d'amener en même temps les ménétriers. Madame Mathurine fait là une sottise : si elle m'avait consulté, je lui aurais dit de vous donner plutot sa fille; car, en vérité, quoique vous soyez un petit peu innocent, je vous aimerais cent fois mieux pour maitre que ce petit freluquet. Mais je perds mon temps à babiller; vous avez votre lettre, bonsoir. Dieu vous maintienne en joie!

(*Il s'en va.*)

ARLEQUIN. — Comment! vous me promettez de ne plus danser avec M. Duval, et vous allez vous marier avec lui!

LUCETTE. — Mon ami, je te réponds, je te jure que je l'ignore, que ma mère ne m'en a pas parlé, et que rien au monde ne pourra m'y faire consentir.

ARLEQUIN. — Je vous crois, Lucette, je vous croirai toujours : voilà pourquoi ce serait bien mal à vous de me tromper. Mais lisez votre lettre; que je ne vous gêne pas.

LUCETTE. — Non, mon ami, c'est à toi de la lire, c'est à toi d'en faire tout ce que tu voudras.

ARLEQUIN. — Point du tout; elle n'est pas pour moi...

LUCETTE. — Elle est pour toi, puisqu'elle me regarde. Je ne puis ni ne veux avoir de secret pour le maitre de mon cœur : prends cette lettre, lis, et ne te fâche pas des expressions de tendresse qu'elle contient. Duval croit m'épouser, il m'adore, il parle sûrement de son bonheur avec toute la vivacité de son amour : pardonne-le lui, mon ami, et sois bien sûr que plus cette lettre est tendre, plus j'ai du plaisir à te la sacrifier.

ARLEQUIN. — Allons, voyons donc, puisque vous le voulez... Cela me fait pourtant un peu de peine; je n'aime pas à entendre dire par un autre ce que je voudrais penser et dire tout seul. Mais allons, il faut s'y résoudre, quand ce ne serait que pour m'instruire, et voir un peu avec quelles douceurs M. Duval tourne si bien la tête aux jeunes filles.

(*Il ouvre et lit.*)

« Mademoiselle,

« J'ai été poli et galant avec vous comme je le suis avec toutes les femmes, et vous avez pris cette galanterie pour de l'amour. J'en suis d'autant plus fâché, que vous m'avez offert votre cœur, et qu'il m'est impossible de l'accepter, puisque le mien est tout entier à celle à qui je vais m'unir.

« DUVAL. »

LUCETTE, *riant*. — C'est toi qui t'amuses à faire cette lettre-là?

ARLEQUIN. — Moi? je n'ai jamais fait ni écrit de pareilles impertinences : je lis ce qu'il y a.

LUCETTE, *prend la lettre*. — Cela n'est pas possible.

ARLEQUIN. — Voyez vous-même.

LUCETTE, *après avoir lu*. Ah! le traitre! Mon ami, ne m'accable pas; je n'avais pas encore reçu cette lettre : je ne m'attendais



Mr. le Tabellion, écrivez que mon mari, mon amant, mon ami, s'appelle Arlequin.

C. P. Marillier inv. Le Tellier Sculp.

pas à la recevoir, quand je t'ai rendu mon amour, quand je t'ai dit...

ARLEQUIN. — Ne parlons plus de rien, Lucette. Si ta faute n'avait pas été punie, j'aurais pu te la rappeler quelquefois pour te faire enrager; mais après cette lettre-ci, je mériterais que tu m'oubliasses tout à fait si je pouvais m'en souvenir un seul moment. (*Il déchire la lettre.*) Parlons de notre mariage. Je t'aime plus que jamais; je ne t'ai jamais vue si belle, si jolie qu'aujourd'hui; et tout mon bonheur, toute ma confiance, toute ma gaieté, sont revenus dans mon cœur.

LUCETTE. — Ah! mon cher Arlequin, combien je sens ton procédé!...

ARLEQUIN. — Ne sens que ma joie, c'est tout ce que je demande, et oublie à jamais tout ce qui n'est pas ta mère ou moi... Mais voici madame Mathurine avec monsieur le tabellion, et... toujours ce monsieur.

MATHURINE, *entrant avec Duval.* — Ma fille, voici le moment de terminer bien des affaires. Monsieur le tabellion nous aidera; il porte avec lui ton contrat, où le nom de ton mari est en blanc : c'est à toi, comme de raison, à le remplir. Vois si tu veux du temps pour te décider, ou si tu peux t'expliquer tout de suite.

LUCETTE. — Grâce au ciel, ma mère, je n'ai pas besoin de réflexion pour faire écrire sur ce papier le nom qui a toujours été dans mon cœur. (*Au tabellion.*) Monsieur le tabellion, écrivez que mon mari, mon amant, mon ami, s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN. — Oui, monsieur, entendez-vous! et n'oubliez aucune de mes qualités.

LE TABELLION. — Je vous en fais mon compliment. Mais est-ce là votre habit de noces?

ARLEQUIN. — Non, c'est mon habit de la veille.

MATHURINE. — Ta mère sort de chez moi; elle savait déjà la folie que tu as faite, et elle est allée chez le capitaine pour acheter ton congé.

ARLEQUIN. — Elle a raison, ma mère, car voici mon colonel; et je quitte le capitaine pour suivre le colonel. Je sais ce que c'est que la subordination.

MATHURINE. — Ce n'est pas tout. Voici un titre avec lequel je pouvais ruiner ta bonne mère et toi-même. Tant que tu le saurais dans mes mains, tu te croirais obligé de m'aimer, pour que je n'en fisse pas usage. Il faut que tu m'aimes, comme tu le disais tantôt, seulement pour ton plaisir : tiens, voilà ton titre. (*Elle le déchire.*)

DUVAL. — Ah, madame!

MATHURINE. — Un moment! Sais-tu qu'il m'en a coûté, ma fille, pour assurer le repos du bon Arlequin, de sa mère, et pour faire avouer à monsieur qu'il ne t'avait jamais aimé, une promesse de mariage, qu'il faudra bien tenir si monsieur l'exige, après certaines dispositions que je veux faire auparavant. Monsieur le tabellion, écrivez que, par-dessus la dot qui revient à

ma fille, je lui donne dès aujourd'hui tout ce que je possède dans le monde, et tout ce que je pourrai jamais posséder; que je me remets entièrement à sa disposition. Et expliquez cela de manière qu'il soit aussi clair que tout mon bien est à ma fille, comme il est clair qu'elle a tout mon cœur.

LUCETTE. — Ah! ma mère!

MATHURINE. — Laisse-moi parler. A présent, monsieur, qu'il ne me reste plus que les appas qui vous ont séduit, si vous voulez ma main, vous n'avez qu'à dire, je subirai mon sort. Mais votre fortune dépendra de mademoiselle Lucette : c'est à elle à me faire une dot pour me forcer à un mariage que je déteste. Demandez-lui donc ses intentions : voilà ma main.

DUVAL. — Madame, il m'est impossible de vous exprimer à quel point cette plaisanterie-là m'enchante. Je suis ravi d'y être pour quelque chose. Je vous rends votre promesse. En vous épousant, nous serions tous deux malheureux; en ne vous épousant pas, nous sommes tous les quatre contents : il n'y a pas de comparaison. Et, d'après ce calcul, je crois n'avoir rien de mieux a faire que de prendre congé de la compagnie.

MATHURINE. — Vous devinez notre avis.

ARLEQUIN *le rappelle.* — Monsieur, monsieur!

DUVAL. — Quoi?

ARLEQUIN. — Comme vous avez beaucoup d'esprit, et que je ne suis qu'une bête, ne pourriez-vous pas me faire quelques petits couplets sur mon mariage? Je vous serais bien obligé.

MATHURINE, *à Arlequin.* — Allons, mon ami; allons faire la noce chez ta mère; je veux lui porter un bouquet, et en recevoir un de sa main : le jour du bonheur des enfants est la fête des bonnes mères.



LE BON FILS

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

Représentée sur un théâtre de société le 1er novembre 1792.

PERSONNAGES.

MARCELLE, vieille paysanne.
FIRMIN, son fils.
THIBAUT, paysan du village.
AGATHE, sa fille.
GIRAUT, fermier.

La scène est dans un village.

Le théâtre représente des arbres et des maisons; celle de Marcelle se distingue sur un des côtés de la scène. Marcelle, assise devant sa porte, file sa quenouille; Firmin, son fils, assis auprès d'elle, tient un livre dans ses mains.

ACTE I

FIRMIN. — Ces fables-là sont assez jolies, ma mère ; voulez-vous que j'en lise encore une?

MARCELLE. — Comme tu voudras, mon fils; mais il y a longtemps que tu lis haut je crains que cela ne te fatigue.

FIRMIN. — Bon! fatiguer! Je m'interromps pour causer avec vous; cela me repose. Voyons encore celle-ci. (*Il lit.*)

LA BREBIS ET L'AGNEAU.

FABLE.

Une brebis, un jour, disait à son agneau :
Mon fils, je suis toute saisie
En songeant aux dangers qui menacent ta vie :
Tout le monde t'en veut; le maître du troupeau
Attend que tu fasses envie
A quelque bon boucher, autrement dit bourreau,
Qui nous prend, nous achète, et, sans cérémonie
De sang-froid vient nous égorger.
Son confrère le loup t'épie,
Comme lui, voulant te manger.

Enfin, contre mon fils tout à la fois conjure;
Tu vois le jour à peine, on va te le ravir;
Et, plus vieille que toi, je te verrai mourir.
    Contre l'ordre de la nature.
Eh bien, répond l'agneau, c'était un de mes vœux :
Mourir jeune n'est pas un destin si contraire.
    Je serais bien plus malheureux,
    Si je survivais à ma mère.

Ah! ma mère, cette fable me plait beaucoup; je suis le frère de cet agneau-là.

MARCELLE. — Celui qui l'a fait ainsi parler t'avait sûrement entendu. Mais laisse ton livre, mon ami, et viens m'embrasser : l'émotion où je suis m'empêcherait d'être attentive.

FIRMIN, *l'embrasse.* — J'aime encore mieux cela que la fable.

MARCELLE. — Regarde, mon ami, combien ta tendresse me rend heureuse! Nous sommes pauvres, nous n'avons rien au monde que cette chaumière et notre petit jardin; j'ai perdu mon mari, je n'ai plus de parents; je suis souvent tourmentée par des créanciers de ton père, qui avait un peu le défaut d'emprunter, et qui, de bons bourgeois que nous étions autrefois, nous a réduits à devenir des paysans pauvres. Tout ce qu'il a laissé de dettes me regarde, parce que je me suis engagée pour lui. J'ai soixante-neuf ans, et je commence à souffrir des infirmités de la vieillesse : eh bien! quand tu es près de moi, quand je te vois, quand je t'entends, surtout lorsque tu m'embrasses, je suis jeune, riche, bien portante; je retrouve tout ce que j'ai perdu; une seule de tes caresses me fait oublier dix ans de chagrin; et quand tu m'appelles ta mère, j'éprouve un plaisir cent fois au-dessus de toutes les peines dont j'ai souffert. Je te dis cela, mon cher fils, parce que je m'aperçois bien que tu crois m'avoir des obligations, que tu t'occupes sans cesse de me prouver ta reconnaissance; et il ne faut pas t'abuser, vois-tu : c'est ta mère qui t'en doit.

FIRMIN. — Ah! bien oui, par exemple, voilà de jolis propos! Tenez, je vous parle en ami, n'allez pas dire ces choses-là devant du monde, car on se moquerait de vous. Devant moi, à la bonne heure, il n'y a pas d'inconvénient, parce que je vous passe tout. Mais...

MARCELLE. — Non, je veux que tu sois bien sûr...

FIRMIN. — Oui, je sais que vous êtes pour moi ce qu'il y a de plus cher au monde; que sans vous je ne pourrais pas vivre et que si vous ne m'aimiez pas, je n'aurais plus de plaisir à rien, pas même à aimer Agathe.

MARCELLE. — Tu l'aimes bien, ton Agathe?

FIRMIN. — Oh! c'est la seconde personne de mon cœur. D'abord vous, puis Agathe, puis moi, puis plus rien.

MARCELLE. — Heureusement qu'Agathe a un frère qui l'empêche d'être riche, et que son père, M. Thibaut, a déclaré qu'il ne lui donnerait point de dot. Sans cela, tu n'aurais pu pré-

tendre à Agathe. Mais, comme elle est pauvre et toi aussi, on vous permettra d'être heureux.

FIRMIN. — Oui, ma mère, tout ira bien. Agathe, comme vous savez, est la filleule de madame la comtesse de Gircour, à qui appartient ce village. Madame de Gircour m'a promis hier encore de parler pour moi à M. Thibaut. Cette bonne madame de Gircour, elle m'a dit qu'elle était bien fâchée de n'être pas riche : car, sans cela, elle aurait donné une bonne dot à Agathe. Oh! madame, lui ai-je dit, il ne faut pas vous gêner : je me porte bien; je suis en état de travailler, de nourrir ma mère et ma femme, et encore tous les petits drôles qui pourront venir par la suite augmenter notre famille.

MARCELLE. — Madame de Gircour ne t'a pas menti. Elle n'a pour tout bien que cette terre, qui ne rapporte pas grand'chose; et son fils l'officier mange tous les ans plus que le revenu de la terre. Elle est bien moins heureuse que moi, madame de Gircour; elle vit loin de son fils, qui ne lui écrit jamais que pour demander de l'argent; je suis toujours avec le mien, et c'est lui qui me nourrit. Mais va te dissiper un peu, mon ami, va voir ton Agathe.

FIRMIN. — Non, ma mère; je suis bien aise de rester ici.

MARCELLE. — C'est que j'ai quelque chose à faire.

FIRMIN. — Quoi donc?

MARCELLE. — Je voudrais aller sarcler ce petit carré de légumes qui est au pied du mûrier.

FIRMIN. — Il est sarclé.

MARCELLE. — Comment cela donc? il ne l'était pas hier au soir.

FIRMIN. — C'est vrai. Mais comme il n'y a rien de plus malsain à votre âge que de se tenir baissée pour arracher de mauvaises herbes, je me suis levé ce matin, avant le jour, et j'ai sarclé le petit carré.

MARCELLE, *à part*. — Je m'en étais bien doutée. (*Haut.*) C'est égal, mon ami; va-t'en : j'ai beaucoup filé cette semaine, il faut que je mette mon fil en écheveau. Cela ne me fatiguera pas; et je n'ai pas besoin de toi.

FIRMIN. — Votre fil est en écheveau. J'avais les bras un peu engourdis ce matin d'avoir sarclé dans la rosée : pour les dégourdir, j'ai dévidé votre fil. Ensuite j'ai été chercher votre vache, que ce drôle de vacher n'avait pas ramenée hier au soir du bois. Je l'ai remise dans notre étable; j'ai donné de la litière fraîche au petit veau; j'ai fait votre lit, le mien aussi; la vache a du foin; votre dîner cuit; vous n'avez rien à faire qu'à vous tranquilliser, et je ne veux pas m'en aller : c'est-il clair, cela?

MARCELLE. — Mais écoute. Je suis un peu fatiguée, et je voudrais dormir : tu ne peux pas dormir pour moi; et si tu restes, tu me réveilleras.

FIRMIN. — Je ne vous réveillerai point, parce que je vais m'amuser à lire ces fables; et en lisant des yeux, comme

madame lit toujours quand elle se promène, je ne ferai point de bruit.

MARCELLE. — Si fait, si fait.

FIRMIN. — Non, non, ma mère.

MARCELLE. — Nous allons voir : je t'avertis que je dors.

FIRMIN. — Bonne nuit.

MARCELLE, *à part.* — Faisons semblant de dormir, c'est le seul moyen de le faire aller voir son Agathe. (*Elle fait semblant de dormir. Firmin lit, et la regarde de temps en temps. Après un long silence, il se lève, s'approche doucement de sa mère, et dit à voix basse :*)

FIRMIN. — Dors, dors, ma bonne et tendre mère. J'ai tant de plaisir à te voir reposer! Quand j'étais enfant, tu ne me quittais pas, tu veillais sur mon sommeil : il est bien juste qu'à mon tour je veille sur le tien, et que je rende à ta vieillesse tous les soins que tu donnas à mon enfance. Dors, ma bonne mère, dors.

AGATHE, *entrant.* — Bonjour, mon ami...

FIRMIN, *à voix basse.* — Chut! ma mère dort. Ah! c'est toi, ma chère Agathe? que je suis aise de te voir! Mais parlons bas, je t'en prie.

AGATHE, *à voix basse.* — Est-ce qu'elle est malade, ta mère?

FIRMIN, *à voix basse.* — Non, mais cela lui fait du bien de dormir; prenons garde de la réveiller. Et toi, comment te portes-tu? Tu es encore plus jolie aujourd'hui qu'hier. Mets-toi là, ne fais pas de bruit, et dis-moi bien doucement si tu m'aimes toujours.

AGATHE, *à voix basse.* — Voila une bonne question! Est-ce que l'on aime autrement que pour toujours? Mais d'où vient que tu n'es pas venu ce matin?

FIRMIN, *à voix basse.* — Ma bonne amie, je n'ai pas pu; j'ai travaillé pour ma mère

AGATHE, *haut.* — En ce cas, vous ne m'avez pas regrettée.

FIRMIN, *à voix basse.* — Chut donc!... Oh! si fait; dès que je ne te vois plus, je te regrette.

AGATHE, *à voix basse.* — J'avais tant de choses à te dire! D'abord, notre mariage...

FIRMIN, *haut.* — Ah! notre mariage...

AGATHE, *à voix basse.* — Chut donc toi-même!...

FIRMIN, *à voix basse.* — J'ai peur que nous ne la réveillions. Tiens, ne causons pas; embrassons-nous : cela fera moins de bruit.

AGATHE, *haut.* — Non pas, s'il vous plait : tenez-vous tranquille, ou je vais parler tout haut.

FIRMIN, *à voix basse.* — Paix donc! paix donc! quel train tu fais! tu vas réveiller ma mère.

AGATHE, *à voix basse.* — Écoute donc ce que j'ai à t'apprendre. Tu connais bien M. Giraut, le fermier de ma marraine?

FIRMIN, *à voix basse.* — Oui : eh bien?

AGATHE, *à voix basse.* — Eh bien! il est amoureux de moi.

FIRMIN, *haut.* — M. Giraut est amoureux!...

AGATHE, *à voix basse.* — Paix donc! quel train tu fais! tu vas réveiller ta mère. M. Giraut est amoureux de moi, et il est venu ce matin me demander à mon père. Il lui a conté je ne sais pas quoi : qu'il était déjà bien riche, qu'il le serait bientôt davantage, parce qu'aujourd'hui même ma marraine renouvelle ses baux, et que la ferme est excellente; enfin, il a fait le détail de tous ses journaux de terre, de tous ses quartiers de vigne, pour prouver que je serais heureuse avec lui. Mon père, qui est bon et brusque, comme tu sais, lui a répondu que c'était à moi à régler tous ces comptes-là; il m'a appelée, et m'a dit : « Tiens, ma fille, voici encore un épouseur : tu m'as déjà parlé de Firmin; vois celui des deux qui te plait davantage; ce sera celui que je choisirai. »

FIRMIN, *à voix basse.* — Ah! l'honnête homme que ce M. Thibaut! Oh! je me doutais bien que M. Giraut ne lui conviendrait pas; il a une trop mauvaise réputation.

AGATHE, *à voix basse.* — J'ai répondu à mon père que, par politesse pour M. Giraut, je ne m'expliquais pas tout de suite; mais qu'avant ce soir il aurait ma réponse. Mon père a dit que c'était bon, e j'ai vite couru t'apprendre ces bonnes nouvelles.

FIRMIN, *à voix basse.* — Combien je te remercie, mon Agathe, ma chère Agathe! Nous serons donc mariés! tu seras donc à moi! et pour toujours encore! Ah! si avec cela ma pauvre mère peut se bien porter, si elle peut vieillir entre nous deux, je ne désirerai plus rien dans le monde que de voir une petite Agathe qui ait le cœur et le visage de celle qui est à moi.

AGATHE, *à voix basse.* — Mon ami, si tu venais dire un petit bonjour à mon père avant qu'il sache que c'est toi que j'ai choisi?

FIRMIN, *à voix basse.* — Je le veux bien; mais... c'est que... Il est vrai qu'elle n'a pas besoin de moi quand elle dort...; et puis je serai de retour avant qu'elle soit éveillée.

AGATHE, *à voix basse.* — Oui, oui, viens toujours. (*A Marcelle.*) Bonjour, ma mère! je suis fachée de m'en aller sans vous embrasser.

FIRMIN, *à voix basse.* — Baise-lui tout doucement la main, et viens vite.

(*Agathe baise la main de Marcelle, et Firmin aussi. Ils s'en vont avec précaution.*)

MARCELLE, *seule.* — Ces pauvres enfants! que de plaisir j'aurais perdu, si je n'avais pas fait semblant de dormir! Quand mon mari vivait et qu'il me faisait la cour, il y a bien longtemps de cela, je croyais que rien au monde ne pouvait valoir le bonheur d'être aimée d'un mari tendre et bon : je me trompais; un fils vaut mieux encore. L'amour maternel n'est mêlé d'aucun de ces petits tourments qui troublent souvent l'autre amour. Point de jalousie, point de défiance. On n'a pas même besoin d'être chérie autant qu'on chérit : on aime son fils, cela suffit; et quand on en est aimée comme je le suis, c'est un sur-

croît de bonheur que notre âme a peine à soutenir. Mais que me veut M. Giraut?

GIRAUT. — Dieu vous garde, madame Marcelle! Eh bien! comment va la santé?

MARCELLE. — Assez bien, monsieur Giraut. Et la vôtre?

GIRAUT. — Comme cela. Les temps sont bien durs, madame Marcelle.

MARCELLE. — Oui: les gens riches s'en plaignent beaucoup.

GIRAUT. — Le fils de madame la comtesse tire de temps en temps de petits mandats sur moi, qui ne me réjouissent guère. Je n'ose pas m'en plaindre à madame de Gircour, parce qu'elle est bien vieille, et que si elle venait à mourir, M. le comte, fâché contre moi, ne me laisserait pas ma ferme; de sorte qu'il faut payer mes quartiers à madame, envoyer de l'argent à monsieur, et par-dessus tout cela renouveler mes baux aujourd'hui.

MARCELLE. — Mais cela ne vous coûtera rien, de renouveler vos baux.

GIRAUT. — Qu'appelez-vous rien? Ne faut-il pas donner mille écus au factotum de madame, à ce M. Finaut, qui fait si fort l'important? Si je ne lui donnais pas ce pot-de-vin, il serait capable de me faire ôter le bail: et je perdrais alors, non seulement ma ferme, mais toutes les avances que j'ai faites au fils de madame. Or, ces mille écus, il faut les trouver; et voila justement ce qui m'embarrasse.

MARCELLE. — Je suis bien fâchée de ne pouvoir pas vous les offrir.

GIRAUT. — Oh! ce n'est pas pour cela que je vous en parle: mais vous sentez que, dans une pareille circonstance, on ramasse tout son petit avoir; et, en cherchant dans de vieux papiers que je n'avais pas encore eu le temps d'examiner depuis trois mois que mon père est mort, j'ai trouvé un petit billet de feu monsieur votre mari, dont il est nécessaire que vous ayez connaissance.

MARCELLE. — Un billet de mon mari, monsieur Giraut? Mon Dieu! vous me faites trembler!

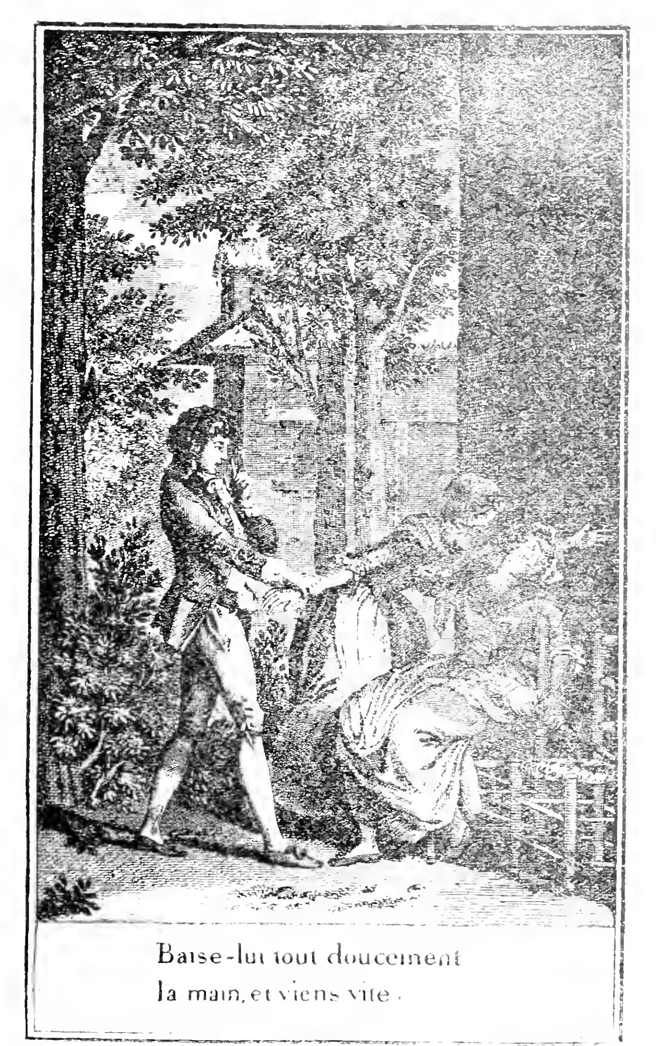
GIRAUT. — Rassurez-vous; ce n'est pas une si grande affaire. Je crois l'avoir sur moi, ce billet; oui, le voici : tenez, ce n'est pas grand'chose, il ne s'agit que de mille écus!

MARCELLE. — Ah! mon Dieu! monsieur Giraut, mille écus!

GIRAUT. — Oui, c'est venu fort à propos. Car vous voyez que c'est tout juste le pot-de-vin à ce fripon de M. Finaut.

MARCELLE, *à part.* — Je n'ai pas une goutte de sang dans mes veines. (*Haut*). Le billet est bien de mon mari; voila bien son écriture. Mais, monsieur Giraut, ce billet est bien ancien, il a trente ans; et vous n'ignorez pas...

GIRAUT. — Non, non; le billet n'a pas trente ans, diable! ne badinons pas. S'il les avait, il ne vaudrait rien, il y aurait prescription. Mais, à la vérité, il aura trente ans demain. Voilà pourquoi, madame Marcelle, il est indispensable que vous le payiez aujourd'hui.



Baise-lui tout doucement
la main, et viens vite.

MARCELLE. — Nous vous le renouvellerons, mon fils et moi : nous engagerons notre maison, notre jardin, tout ce que nous possédons : mais, de grâce, monsieur Giraut, accordez-nous un peu de temps. Vous sentez bien...

GIRAUT. — Oh! de tout mon cœur; je vous donnerai tout le temps que l'on me donne à moi-même. Ce n'est que ce soir que l'on signe les baux; ainsi, pourvu que vous me remettiez ce soir mes mille écus, je suis content.

MARCELLE. — Hélas! j'ai bonne envie de vous payer, bien bonne envie, je vous assure: et je cours de ce pas chez notre bailli, qui m'a toujours fait amitié. Il a reçu un remboursement ces jours passés; je vais faire tout au monde pour l'engager à me prêter ces mille écus.

GIRAUT. — Allez, je vous attends ici.

MARCELLE. — Ici?

GIRAUT. — Oui; cela vous gêne-t-il?

MARCELLE. — Non: mais c'est que mon fils va revenir sûrement, et je crains... Je vous le demande en grâce, monsieur Giraut, ne lui parlez de rien : il est si sensible, ce jeune homme! vous le connaissez... Et si M. le bailli me prête, je veux lui épargner l'inquiétude; s'il ne me prête pas, je lui aurai toujours sauvé un petit moment de chagrin.

GIRAUT. — Allez, allez: songez à votre affaire, et apportez-moi les mille écus. *(Marcelle sort.)*

GIRAUT, *seul.* — Je t'en défie, car le bailli m'a déjà prêté son argent. Ah! monsieur Firmin, vous vous donnez les airs d'aimer Agathe, et d'en être aimé de préférence à moi! Vous n'avez pas le sou, et vous plaisez! C'est trop insolent aussi; et je suis bien aise de vous donner une petite correction dont vous vous souviendrez, j'espère. Le voici; nous allons voir comment il s'en tirera.

FIRMIN, *entrant.* — Ah! c'est vous, monsieur Giraut?... Par quel hasard? Mais où est ma mère?

GIRAUT. — Elle est dans le village.

FIRMIN. — Il ne lui est rien arrivé?

GIRAUT. — Non; elle est allée chez le bailli, pour une affaire qui me regarde.

FIRMIN. — Je m'en vais la chercher.

GIRAUT. — Elle m'a chargé de vous dire que vous l'attendiez ici.

FIRMIN. — Oui?

GIRAUT. — Oui. Elle a ses raisons.

FIRMIN. — A la bonne heure.

GIRAUT. — Eh bien! monsieur Firmin...

FIRMIN. — Le bailli est son ami: il ne la laissera pas revenir seule, n'est-il pas vrai?

GIRAUT. — Eh! n'ayez pas peur, vous dis-je; et causons en l'attendant.

FIRMIN. — Volontiers, monsieur Giraut, volontiers. Vous avez bien des affaires aujourd'hui : on dit que vous renouvelez vos baux.

GIRAUT. — Que voulez-vous? chacun a ses petites occupations. Les uns ont une ferme dans la tête, les autres une jolie fille. Celui-ci pense à l'amour, celui-là pense à l'argent. Moi, par par exemple, je dois signer aujourd'hui un bail, vous un contrat de mariage; il s'ensuivra que votre soirée sera plus gaie que la mienne.

FIRMIN, *à part.* — Je crois qu'il veut se moquer de moi. Voyons un peu à le lui rendre.

GIRAUT. — Que dites-vous?

FIRMIN. — Je dis que vous renouvelez mes douleurs; car je vois bien que vous voulez me parler de mademoiselle Agathe.

GIRAUT. — Justement.

FIRMIN. — Ah! monsieur Giraut je suis le plus malheureux des hommes. Le cœur d'Agathe va m'être enlevé; j'ai appris ce matin que j'avais un rival.

GIRAUT. — Qui vous a dit cela?

FIRMIN. — Une personne qui me dit toujours tout ce qu'elle sait : c'est Agathe elle-même.

GIRAUT. — Et vous l'a-t-elle nommé, ce rival?

FIRMIN. — Non. Mais elle m'a dit que c'était un jeune homme charmant, de la plus jolie figure du monde, aimable, riche, rempli d'esprit, et joignant à tout cela une grâce dans les manières, une douceur dans le parler, une gentillesse dans les propos, une...

GIRAUT. — Et vous ne devinez pas qui c'est?

FIRMIN. — Non; j'ai beau chercher dans le village, je ne vois point...

GIRAUT. — Je m'en vais vous le dire, si vous voulez : c'est moi.

FIRMIN. — Cela n'est pas possible! songez donc au portrait qu'on m'a fait.

GIRAUT. — Je vous répète que c'est moi; et votre franchise m'engage à vous offrir mon cœur tout entier.

FIRMIN. — Pardi! je vais donc voir de belles choses.

GIRAUT. — Dites-moi d'abord si vous aimez beaucoup mademoiselle Agathe.

FIRMIN. — Franchement, je ne l'aime pas plus qu'elle ne m'aime; mais il y a un peu de temps que cela dure. Agathe et moi nous sommes du même âge; et nous n'étions pas plus hauts que cela, que nous nous appelions mari et femme. Tout ce que j'avais était à Agathe, tout ce qui lui appartenait était à moi; nous allions à l'école ensemble, et je savais toujours la leçon d'Agathe, comme Agathe savait toujours la mienne : c'était égal au magister, et cela nous faisait plaisir. Enfin, monsieur Giraut, jamais on ne vit d'amitié si tendre; et cette amitié a toujours été en augmentant depuis notre enfance jusqu'à... ce matin.

GIRAUT. — Plus elle est vieille, plus tôt elle doit finir; je crois même que le moment en est arrivé.

FIRMIN. — Vous croyez cela?

GIRAUT. — Oui, et voici mes raisons. J'ai ici un petit billet

de feu monsieur votre père, qui devait mille écus au mien. Par des circonstances trop longues à vous détailler, j'ai besoin de ces mille écus, pour lesquels madame Marcelle est aussi engagée : à l'heure qu'il est, elle cherche dans la bourse de tous ses amis de quoi acquitter cette dette. Mais j'ai de fortes raisons de penser qu'elle ne trouvera pas ce qu'il lui faut; et, dans ce cas, ce soir même je fais saisir votre maison, vos meubles, et madame votre mère ira coucher en prison.

FIRMIN. — Que dites-vous?

GIRAUT. — Écoutez jusqu'au bout. Comme je suis votre ami, et que je vous vois tourmenté de l'idée d'avoir un rival et du danger de votre mère, je veux vous délivrer à la fois de ces deux embarras-là. Vous n'avez qu'à me céder Agathe, je vous donnerai quittance du billet de votre père; madame Marcelle ne courra plus le moindre péril, et vous n'aurez plus d'inquiétude sur le rival dont vous m'avez parlé. Si ce parti ne vous convient pas, permis à vous de le refuser, et de laisser aller votre mère en prison. Que dites-vous? vous ne répondez rien?

FIRMIN. — Hélas! je respire à peine.

GIRAUT. — Vous êtes troublé. Je veux vous laisser le temps de vous remettre. Je reviendrai dans une heure savoir ce que vous aurez décidé. Mais ne perdez pas de vue l'état de la question : mille écus ce soir ou Agathe, ou votre mère en prison. Pensez-y; et, d'après votre réponse, j'épouse Agathe, ou je vais chercher les huissiers. Sans adieu, monsieur Firmin.

(*Il sort.*)

FIRMIN, *seul.* — Que devenir? que ferai-je? Il faut que je perde ma mère, ou que je cède ma maîtresse! Ma mère... à son âge, malade, je la verrais traîner en prison, je la verrais mourir!... Non, je ne le souffrirai pas; non, grâce au ciel, je ne suis pas capable de le souffrir.... Mais abandonner Agathe! mais manquer à tant de promesses pour la livrer moi-même à un homme que je méprise, et qu'elle hait!... Jamais, non jamais. Cet effort est au-dessus de moi. Ma mère, mon Agathe, je ne puis choisir entre vous deux; mon cœur vous chérit également : je sens même, oui, je sens... Allons vite trouver ma mère, pour qu'Agathe ne l'emporte pas.

ACTE II

MARCELLE. — Monsieur Giraut m'avait promis de te cacher notre malheur, il ne m'a pas tenu parole.

FIRMIN. — Je lui en sais gré, ma mère. S'il vous arrivait quelque chose d'heureux, je serais fâché de ne pas l'apprendre; mais je le serais bien davantage d'ignorer un de vos chagrins.

MARCELLE. — Tu ne l'aurais su que trop tôt : il fallait bien

finir par te le dire, puisque personne ne peut venir à notre secours.

FIRMIN. — Vous n'avez donc plus d'espérance?

MARCELLE. — Aucune, mon cher ami; tu viens d'entendre toi-même ce que m'ont répondu le père Thomas et la veuve Mathurine. Auparavant, j'avais été chez le bailli, il a prêté son argent. Deux autres de mes anciens amis, à qui même j'ai rendu service autrefois, m'ont reçue à merveille, m'ont fait les offres les plus obligeantes, m'ont embrassée plusieurs fois; mais quand j'ai parlé des mille écus, leur visage s'est allongé, ils ont cessé de m'embrasser, et, en me conduisant doucement vers la porte, ils m'ont donné mille raisons pour aller m'adresser à leur voisin. Enfin, mon cher enfant, je n'ai plus de ressource, et je n'espère rien que de la pitié de M. Giraut.

FIRMIN. — Cela étant, ma mère, tout est perdu.

MARCELLE. — Non, tout ne l'est pas, puisque le danger ne peut te regarder. Tu n'es pour rien dans tout ceci, tu n'étais pas au monde quand ce malheureux billet fut signé. M. Giraut n'a rien à te demander, et voilà ce qui me console. M. Giraut vendra ma maison, mes meubles, tout ce que je possède, il est le maître; cela ne suffira pas pour le payer. Eh bien! je suis prête à me rendre en prison; mais tu resteras libre, toi, tu épouseras ton Agathe, tu demeureras chez elle, tu seras heureux, et cette idée empêchera ta mère d'être malheureuse. Va, mon fils, j'ai du courage contre un malheur qui ne menace que moi; et M. Giraut ne peut pas me faire beaucoup souffrir, puisqu'il ne peut te faire du mal.

FIRMIN. — Ma mère, ma bonne mère, comme vous me traitez! comme vous connaissez mal mon cœur! Moi libre, tandis que vous seriez dans la captivité! moi heureux quand vous seriez malheureuse! Et vous pouvez le penser! et vous pouvez me le dire! Tenez, ma mère, si je vous le pardonne, c'est la plus grande marque de tendresse que mon cœur puisse vous donner. Ne parlons plus, je vous en prie, ni d'Agathe ni de mariage; occupons-nous de vous, de vous seule; occupons-nous de vous sauver, ou, si nous ne le pouvons pas, parlons du moins de souffrir ensemble.

MARCELLE. — Hélas! mon ami, malgré mes chagrins, tu me fais verser des larmes de joie : ta tendresse pour ta mère, l'amour si pur et si vrai que tu as pour elle, l'empêcheront toujours d'être malheureuse. Mais comment veux-tu faire? Giraut demande son argent, nous n'en avons point, et je ne puis en trouver.

FIRMIN. — Avez-vous été chez madame la comtesse?

MARCELLE. — A quoi bon y aller? Madame la comtesse elle-même est dans le besoin : elle a un bon cœur, je le sais, mais elle est trop pauvre pour pouvoir nous être utile.

FIRMIN, *à part.* — Giraut va venir, il faut éloigner ma mère. (*Haut.*) Allez-y, je vous le conseille, allez-y. Je sais bien qu'elle ne peut vous prêter les mille écus; mais c'est aujourd'hui le

renouvellement de ses baux: Giraut restera sûrement son fermier, et elle peut lui dire un mot en notre faveur; elle peut l'engager à nous donner du temps. Allez trouver madame la comtesse, parlez-lui d'Agathe, c'est sa filleule: elle l'aime, elle l'aime aussi : contez-lui toutes nos peines: tâchez de l'intéresser pour nous. Que sait-on? elle vous donnera peut-être quelque conseil: à coup sûr, elle vous plaindra, et cela soulage toujours. Allez au château, ma mère; moi, pendant ce temps, je chercherai de mon côté les moyens d'engager M. Giraut à nous accorder un an ou deux.

MARCELLE. — Tu le veux, mon fils, j'y consens: mais c'est bien pour le plaisir de faire ce que tu veux, car je n'espère rien de madame la comtesse. Adieu, mon ami, ne t'éloigne pas, je t'en prie, ne t'éloigne pas; je serai bientôt de retour; et j'ai tant besoin d'être avec toi! (*Elle sort.*)

FIRMIN, *seul.* — Enfin, je respire! et Giraut peut venir, nous serons seuls. Voilà déjà l'effet du malheur : j'ai désiré de voir sortir ma mère, cela ne m'était jamais arrivé... Mais j'entends quelqu'un... c'est Giraut, sans doute. Que lui dirai-je? Je sens que je ne puis me décider. Ah! je respire; c'est M. Thibaut, le père de ma chère Agathe.

THIBAUT. — Bonjour, Firmin; ta mère n'y est pas?

FIRMIN. — Non, monsieur Thibaut; elle est sortie. Lui voulez-vous quelque chose?

THIBAUT. — Je voulais lui parler de toi.

FIRMIN. — De moi?

THIBAUT. — Oui, de toi et de ma fille. L'un ne va guère sans l'autre, n'est-il pas vrai?

FIRMIN, *soupirant.* — Ah!

THIBAUT. — Ah! te voilà comme ma fille. Elle ne me répond pas autrement quand je lui parle de toi. Pardi! je serai bien heureux, moi qui aime à causer le soir au coin du feu, quand vous serez mariés ensemble, et qu'assis entre vous deux j'entendrai des soupirs à droite, et puis des soupirs à gauche : cela fera une jolie conversation!

FIRMIN. — Si j'avais le bonheur d'être le mari de mademoiselle Agathe, je ne soupirerais plus.

THIBAUT. — Je l'espère. C'est de ce mariage-là que je venais parler à ta mère.

FIRMIN. — De mon mariage avec Agathe?

THIBAUT. — Je compte qu'il se fera demain.

FIRMIN. — Demain! demain! monsieur Thibaut? Ah! que nous en sommes loin! (*Il soupire.*)

THIBAUT. — De demain? Va, je t'assure qu'avec de la patience nous finirons par y arriver. Mais il ne s'agit pas de compter les heures, il est question d'un secret que je venais confier à ta mère, et que je vais te dire à toi, parce qu'au fait c'est toi qu'il intéresse le plus, et que je te crois bon et serviable.

FIRMIN. — Je vous écoute, monsieur Thibaut.

THIBAUT. — Tu sauras que M. Giraut, le fermier de madame

la comtesse, est venu me demander ma fille en mariage. Giraut est plus riche que toi, mais je le crois un fripon; et dès lors son bien est un tort. Tu es pauvre, toi; mais tu es honnête homme, et ma fille t'aime : ainsi, il ne te manque rien. Tu auras donc mon Agathe; je l'ai laissée exprès maîtresse de son choix, pour que tu lui en eusses toute l'obligation, et elle tout le plaisir. C'est ce soir que tu seras choisi par elle; et alors...

FIRMIN, *tristement.* — Cela n'est pas sûr, monsieur Thibaut, cela n'est pas sûr.

THIBAUT. — Fais-moi le plaisir de me dire qui pourrait s'y opposer, quand Agathe et toi le désirent, que ta mère y consent, et que je le veux bien?

FIRMIN. — Cela ne suffira pas.

THIBAUT. — Non! Et qui pourra l'empêcher?

FIRMIN. — Mon malheur.

THIBAUT, *le contrefait.* — Ton malheur! En effet, tu es un garçon bien à plaindre! Ma fille ne rêve qu'à toi, elle ne parle que de toi; sitôt que je veux faire l'éloge de quelqu'un, elle cite toujours une bonne qualité de Firmin qui l'emporte sur celle que je loue : ta mère t'adore; moi, je t'estime et je t'aime; je laisse ma fille maîtresse de suivre le penchant qu'elle a pour toi : et quand je t'annonce tout cela, tu prends ce moment pour te plaindre de ton sort! Morbleu! ne m'interromps plus, entends-tu? ou je me fâche tout de bon. Où en étais-je? tu m'as troublé.

FIRMIN. — Ce n'était pas mon intention. Vous me disiez que je serais choisi par Agathe; et puisiez-vous dire vrai!

THIBAUT. — Je ne mens jamais, entends-tu? Ce qui m'a fait le plus de plaisir en toi, c'est de te voir rechercher ma fille, quoique j'aie dit hautement qu'elle n'aurait point de dot, et que j'avais besoin de tout mon bien pour soutenir son frère que j'ai placé chez un riche négociant. Mais tu ne sais pas pourquoi j'ai dit cela? tu ne sais pas pourquoi je n'ai pas voulu donner de dot à ma fille?

FIRMIN. — Non, monsieur Thibaut.

THIBAUT. — C'est pour qu'elle en fût plus riche. (*Firmin le regarde.*) Oui, sans doute, tu as beau me regarder; le plus beau présent que j'aie pu faire à ma fille a été de ne lui rien donner, parce qu'Agathe, se croyant sans dot, s'en est fait une de sa sagesse, de son économie, de son amour pour le travail; et si elle avait cru être riche, elle aurait peut-être négligé ce trousseau-là. J'avais encore une autre raison : c'est qu'Agathe, passant pour n'avoir rien, ne pouvait être recherchée que par quelqu'un véritablement amoureux d'elle : et autant je haïrais un gendre qui aurait épousé ma fille pour son argent, autant j'aimerai celui qui ne l'épouse que pour son cœur. Comme je suis sûr à présent que c'est pour cela seul que tu l'épouses, je ne fais pas de difficulté de t'avouer que mon projet a toujours été de donner quatre mille francs à ma fille.

FIRMIN, *transporté.* — Quatre mille francs, monsieur Thibaut?

Quatre mille francs! C'est-il possible? Ah! quel bonheur! quelle joie! C'est trop, c'est trop de mille francs. Que je suis heureux, monsieur Thibaut! (*Il lui saute au cou.*) Que je suis heureux! Oui, j'épouserai votre fille; oui, cela est sûr à présent; rien ne peut plus s'y opposer, et l'amour que j'ai pour elle peut seul égaler mon bonheur.

THIBAUT, *étonné.* — Comment donc? Ces quatre mille francs rendent-ils ma fille plus jolie?

FIRMIN. — Non, monsieur Thibaut, non, ce n'est pas cela. Oh! mon Dieu, non, cela est impossible. Mais si vous saviez, si vous pouviez deviner quelle joie, quel plaisir me causent ces quatre mille francs!...

THIBAUT, *à part.* — Je le vois bien.

FIRMIN. — Si vous connaissiez à quel point... Et, dites-moi, pouvez-vous me donner cet argent avant ce soir?

THIBAUT. — Avant ce soir?

FIRMIN. — Oh! tâchez, tâchez, monsieur Thibaut, de me rendre ce service! Jamais je n'ai rien désiré avec tant d'ardeur, et vous ne pouvez pas avoir d'idée du plaisir que j'aurai à recevoir ces quatre mille francs.

THIBAUT. — Mais entendons-nous donc. Quand je te fais cette confidence, uniquement parce que je crois que tu n'aimes pas l'argent, tu montres une joie, tu fais éclater des transports qui me font presque repentir de ce que je t'ai dit, et me donnent de l'inquiétude pour ce que j'ai encore à t'apprendre.

FIRMIN. — Parlez, parlez, et ne craignez rien. Allez, mon cœur ne vous est pas connu : ce n'est pas l'argent que j'aime; mais ces quatre mille francs...

THIBAUT. — Semblent t'avoir tourné la tête. Je l'ai tout prêt, cet argent, et je me faisais un plaisir de le remettre dans tes mains en signant le contrat de ma fille; mais un malheur arrivé à mon fils vient déranger tous mes projets.

FIRMIN. — O ciel!

THIBAUT. — Tu sais que j'ai placé mon fils chez le plus riche négociant de la ville, et que, grâce à sa bonne conduite, il est devenu son caissier : il vient de m'écrire, dans le dernier désespoir, qu'on a volé dans sa caisse cent cinquante louis dont il est responsable; et il ajoute qu'il mourra de douleur s'il ne peut remplacer cet argent d'ici à demain. Tu juges que mon premier devoir c'est de sauver l'honneur de mon fils avec la dot de ma fille. Agathe n'y perdra rien par la suite; mais, pour le moment, il ne me reste pas un écu.

FIRMIN, *à part.* — Ma joie n'a pas duré longtemps.

THIBAUT. — Voilà le secret que je venais confier à ta mère; je t'estime assez pour t'en faire part, pour te prier même de partir à l'instant, et d'aller porter à mon fils l'argent que j'avais destiné pour toi... Tu ne me réponds rien... tu rêves... Est-ce que tu désapprouves l'emploi que j'en fais?

FIRMIN. — J'en suis bien loin, monsieur Thibaut, j'en suis bien loin; et je ferais de même à votre place. Agathe n'a pas

besoin de dot : celui qui sera son époux sera trop heureux encore!

THIBAUT. — Comment! ne t'ai-je pas dit que ce serait toi?

FIRMIN. — Rien n'est plus incertain, malheureusement.

THIBAUT. — Mais tu n'y penses pas, Firmin. Quand je t'ai parlé des quatre mille francs, tu ne doutais pas d'épouser Agathe; et à présent que je suis forcé de disposer de sa dot, tu n'es plus sûr de l'épouser?

FIRMIN, *tristement*. — Ce que vous dites n'est que trop vrai.

THIBAUT, *le regarde d'un air mécontent*. — Puis-je du moins compter sur vous pour aller porter cet argent à la ville? Elle n'est qu'à une demi-lieue : me rendrez-vous ce petit service?

FIRMIN. — J'y aurais plus de plaisir que vous; mais dans ce moment je ne puis m'éloigner. Ma mère a besoin de moi; elle en a trop besoin, ma pauvre mère! Ce soir ou demain, j'irai où vous voudrez.

THIBAUT. — Ce soir ou demain il sera trop tard. Adieu, monsieur Firmin.

FIRMIN. — Vous êtes fâché?

THIBAUT. — Point du tout; je ne me fâche que contre mes amis. (*Il s'en va.*)

FIRMIN, *le rappelant*. — Monsieur Thibaut! monsieur Thibaut! écoutez-moi, je vous en prie.

THIBAUT, *dans la coulisse*. — J'ai tout entendu.

FIRMIN, *seul*. — Il me quitte avec l'air de la colère. Il en serait bien honteux, s'il savait tout ce que je souffre, s'il savait combien il a augmenté mes maux par ce moment d'espérance qu'il m'a donné et ravi sur-le-champ. Quel bonheur c'eût été pour moi de pouvoir délivrer ma mère avec la dot de ma maîtresse! de sauver ce que j'ai de plus cher par ce que j'aime plus que ma vie! Ah! j'aurais été trop heureux! La fortune ne l'a pas voulu. Tout se réunit contre ma mère; elle n'a plus que moi, que moi seul... Eh bien! seul je dois lui suffire; seul je dois lui tenir lieu de tout. Pourvu que la vue d'Agathe ne vienne pas m'affaiblir!... Loin d'elle j'aurai du courage; mais si je la revois, je n'en aurai plus. Voici Giraut; mon cœur m'abandonne déjà.

GIRAUT. — Me voici, monsieur Firmin. Je crois vous avoir donné le temps de faire toutes vos réflexions; je viens chercher votre réponse.

FIRMIN. — Monsieur Giraut, je vous supplie de m'écouter un moment, sans vous fâcher, sans vous ennuyer de ce que je vais vous dire. Je suis bien à plaindre, voyez-vous, et les malheureux parlent longuement.

GIRAUT. — Ne vous gênez pas; j'ai de la patience, et je suis venu pour écouter.

FIRMIN. — Vous êtes mon rival, vous désirez de m'enlever Agathe : cela est juste, et je ne vous en fais pas un crime. Mais vous ne désirez pas de me voir mourir de douleur : cela ne vous rendrait pas plus heureux, n'est-il pas vrai?

GIRAUT. — Il n'est pas question de votre mort, il est question de me payer ce qui m'est dû, ou de renoncer à Agathe. Voilà le point dont il s'agit, et sur lequel il me faut une réponse positive.

FIRMIN. — Et c'est cette réponse si terrible que je ne puis faire sans mourir.

GIRAUT. — Ne croyez pas cela, monsieur Firmin; si l'on mourait toutes les fois qu'on le dit, il n'y aurait presque plus de vivants dans ce monde. Moi, qui vous parle j'ai eu de très grands chagrins, et vous voyez comment je me porte.

FIRMIN. — D'abord il ne faut rien vous déguiser. Je suis certain du cœur d'Agathe, je suis sûr d'en être aimé autant que je l'aime; et vous pouvez compter d'avance que ce sera moi qu'elle choisira pour époux.

GIRAUT. — En ce cas, je n'ai plus rien à vous dire, et c'est madame votre mère seule que cette affaire-ci regarde. Serviteur, monsieur Firmin.

(*Il veut s'en aller.*)

FIRMIN, *le retenant.* — Arrêtez, arrêtez, je vous en prie.

GIRAUT. — Il me semble que vous avez tout dit.

FIRMIN. — Vous demandez que je vous cède Agathe : mais réfléchissez que, même en faisant ce que vous voulez, vous n'en serez pas plus heureux.

GIRAUT. — Pourquoi donc, s'il vous plaît? Est-on malheureux d'épouser celle que l'on aime?

FIRMIN. — Oui, quand on n'en est pas aimé.

GIRAUT. — Et voilà positivement le motif de ma haine et de ma conduite envers vous. C'est vous, vous seul, qui m'empêchez d'être aimé d'Agathe, et ce n'est pas la première fois que que je vous trouve sur mon chemin; partout où je suis avec vous, on vous cherche et l'on me repousse; aux deux dernières fêtes du village, vous m'enlevâtes le prix de l'arc. Je ne vous l'ai pas pardonné; je vous dis franchement que je vous hais; et si je ne puis vous chasser du cœur d'Agathe, je me vengerai du moins de vous voir toujours préféré à moi.

FIRMIN, *vivement.* — Mais vous vous en vengez sur vous-même : mais le cœur d'Agathe est à moi, et il m'appartiendra toute la vie. Vous ne connaissez pas ces cœurs-là, monsieur Giraut; c'est un pays qui vous est étranger. Vous ne savez pas qu'Agathe ne vous choisira pour époux que dans le premier moment de colère que lui causera mon feint abandon : que, ce premier moment passé, elle en sera désolée; que son amour pour moi se réveillera plus fort que jamais; que si elle apprend surtout que c'est pour sauver ma mère que j'ai renoncé à sa main, elle m'aimera cent fois davantage, elle me regrettera cent fois plus; et l'idée de l'affreux marché que vous m'avez proposé vous ôtera pour jamais sa tendresse, et peut-être son estime. Serez-vous heureux, monsieur Giraut?

GIRAUT. — Je ne suis pas si grand raisonneur que vous, monsieur Firmin; vous passez vos journées à lire tous les beaux

livres du château, et vous me répétez ici ce que vous avez lu ce matin. Je ne lis rien, moi, que mon livre de comptes; et je n'ai pour me conduire que le bons sens que m'a donné ma mère.

FIRMIN. — Vous avez eu une mère?

GIRAUT. — La belle demande! Apparemment.

FIRMIN. — D'après la proposition que vous m'avez faite, je ne l'aurais pas cru.

GIRAUT. — Tout cela et rien, c'est la même chose. Il ne s'agit que de deux partis : c'est que votre mère aille en prison, ou bien que j'épouse Agathe. Voilà sur quoi il faut me répondre. Qu'Agathe ensuite m'aime ou me haïsse, me fasse enrager, ou tout ce qui lui plaira, c'est mon affaire, entendez-vous? La vôtre, c'est de vous décider.

FIRMIN. — Mais, monsieur Giraut, vous aimez l'argent, n'est-il pas vrai?

GIRAUT. — L'argent! l'argent a son mérite. Après.

FIRMIN. — Agathe n'a rien; et, pour épouser une fille qui n'a rien, vous perdez encore mille écus. Au lieu de cela, écoutez ce que je vous propose : laissez-moi Agathe, laissez-moi ma mère; et je m'engage à vous servir toute ma vie; je serai votre domestique, le dernier de vos valets. Je labourerai vos champs; j'aurai soin de vos attelages; je ferai l'ouvrage de deux : vous ne me payerez pas. Je suis fort et robuste, je travaille bien. Achetez-moi, je me vends à vous.

GIRAUT. — Pardi! je le crois bien : le marché ne serait pas mauvais. Mais finissons tous ces comptes-là. Je n'ai pas besoin d'un valet, et j'ai besoin d'une femme. D'abord, Agathe n'est pas si pauvre que vous le dites : je le sais de bonne part. Agathe me convient de toutes façons; et, sans vous, M. Thibaut ne ferait pas difficulté de me la donner. L'amour, l'intérêt, le bon sens, m'engagent à employer tous les moyens possibles pour l'emporter sur mon rival; et plus vous aimez votre mère, plus je persiste à vous donner le choix de la voir en prison, ou de céder Agathe. Votre réponse, que je m'en aille.

FIRMIN. — Ma réponse?

GIRAUT. — Oui, finissons.

FIRMIN. — Ah ciel!

GIRAUT. — Je vais chercher les huissiers.

FIRMIN. — Un moment!

GIRAUT. — Vous balancez toujours.

FIRMIN. — Ah! je dispute, mais je ne balance pas.

GIRAUT. — Eh bien?...

FIRMIN. — Eh bien?...

GIRAUT. — Je suis las de tant d'incertitude, et je vais sur-le champ... (*Il veut sortir.*)

FIRMIN, *l'arrêtant.* Monsieur Giraut! monsieur Giraut!...

GIRAUT, *s'en allant.* — Non, je ne reviens plus...

FIRMIN. — Eh bien!... eh bien!... écoutez... écoutez...

GIRAUT, *s'en allant toujours.* — Non, je n'écoute rien.

FIRMIN. — Agathe... Agathe est à vous...

GIRAUT, *revenant*. — Ah! voilà parler, cela.

FIRMIN, *pleurant*. — Donnez-moi la quittance de ma mère.

GIRAUT. — Un moment, s'il vous plaît. La voilà toute prête, cette quittance; mais comment voulez-vous qu'Agathe me croie, quand je lui dirai que vous renoncez à elle? Vous sentez bien qu'il faut que tout soit égal; et puisque j'irai dire moi-même à votre mère qu'elle ne me doit plus rien, il faut que vous disiez vous-même à Agathe que vous ne l'aimez plus.

FIRMIN. — Quoi! vous voudriez...?

GIRAUT. — Je veux la raison. Vous convenez vous-même qu'Agathe vous aime, et qu'elle doit vous choisir... Vous seul pouvez l'engager à ne plus vous aimer, et à me préférer à vous. Sans cela, vous feriez un marché de fripon, et moi je serais une dupe; et tout l'ordre serait renversé. Venez donc avec moi trouver Agathe; et je ne vous demande autre chose que de lui dire que vous ne l'aimez plus, et que vous consentez à son mariage avec moi.

FIRMIN, *pleurant*. — Jamais, jamais, monsieur Giraut. J'aurais beau faire un effort, ma langue, malgré moi, lui dirait que je l'aimerai toute ma vie.

GIRAUT. — Alors, malgré moi, je ferai arrêter madame Marcelle.

(*Il veut s'en aller.*)

FIRMIN. — Un moment, je vous en conjure! ayez pitié de moi, monsieur Giraut.

GIRAUT. — Décidez-vous donc.

FIRMIN. — Je vous promets, je m'engage à renoncer à Agathe. Mais n'exigez pas que je lui dise moi-même, je n'en aurais jamais la force; ne l'exigez pas, monsieur Giraut. Je vous promets, je m'engage à le lui écrire, et vous porterez vous-même la lettre.

GIRAUT. — Non, non; Agathe voudrait une explication, et cette explication raccommoderait tout. Venez tout à l'heure avec moi... Mais voici mademoiselle Agathe; ce moment va tout décider : si vous lui faites le moindre signe, si vous lui dites le moindre mot qui puisse lui faire soupçonner ce dont il s'agit, sans rien dire je vous quitte, et je vais faire arrêter votre mère.

FIRMIN. — Ah! du moins si elle était là pour me soutenir!

AGATHE. — Ah! je suis charmée de vous trouver ensemble, messieurs! Mon père est chez nous, et voici le moment où je dois me décider entre vous deux. Suivez-moi donc, s'il vous plaît, chez mon père, et promettez-moi d'avance que vous n'en resterez pas moins bons amis, quel que soit le préféré.

GIRAUT. — Oh! mademoiselle, il s'est passé bien des choses depuis ce matin.

AGATHE, *gaiement*. — Comment! ne m'aimeriez-vous plus, par exemple? Je suis résignée à tous les malheurs.

GIRAUT. — Cette résignation vous sera peut-être nécessaire. Quant à mon amour, il est toujours le même, aussi vif, aussi tendre, aussi constant.

AGATHE, *riant.* — En ce cas-là, que puis-je craindre?

GIRAUT. — Demandez-le à M. Firmin.

AGATHE. — Firmin... Mais qu'avez-vous donc? d'où vient cet air triste, et ces larmes qui baignent votre visage? que vous est-il arrivé? Parlez, tirez-moi d'inquiétude: avez-vous quelque chagrin?

FIRMIN. (*Il dévore ses sanglots, et parle d'une voix tremblante; Giraut a les yeux sur lui, et suit tous ses mouvements.*) — Non, Agathe, non, je n'ai point de chagrin; il ne m'est rien arrivé... Mais j'ai une grâce à vous demander, une grâce qui... me sera chère... C'est... (*Il regarde Giraut*) c'est d'oublier le malheureux Firmin... (*Giraut le regarde.*) Je ne puis jamais être à vous...; épousez M. Giraut... (*Giraut le regarde*) vivez heureuse... (*Avec un sanglot déchirant.*) Je vous rends votre foi. (*A part.*) Je me meurs. Allons trouver ma mère. (*Il sort.*)

AGATHE, *stupéfaite.* — Je rêve sûrement, ou je n'ai pas bien entendu.

GIRAUT. — Non, mademoiselle, vous ne rêvez point; et, depuis deux heures que Firmin est avec moi, je puis vous assurer qu'il ne m'a parlé d'autre chose que de la difficulté qu'il trouvait à vous dire ce qu'il vous a dit.

AGATHE. — Comment, vous étiez dans sa confidence?

GIRAUT. — Il y a longtemps, mademoiselle: et s'il faut ne vous rien déguiser, je ne me suis déclaré votre amant que parce qu'il m'avait avoué que son amour pour vous était passé. (*Agathe le regarde, et rêve profondément.*) Firmin est timide naturellement : jamais il n'aurait osé vous avouer son inconstance. Mais enfin, quand il s'est vu au dernier moment, je lui ai conseillé moi-même de ne pas laisser aller les choses plus loin, et de vous épargner l'affront de le choisir, pour en être ensuite refusé.

AGATHE, *froidement.* — Je vous en remercie.

GIRAUT. — Puis-je me flatter de quelque espoir, mademoiselle, à présent que vous voilà bien certaine de l'inconstance de Firmin? car enfin on ne peut pas en être plus certaine; il vous l'a dit lui-même : et ce n'est pas dans un moment de colère ou de dépit; c'est à l'instant de vous épouser, quand monsieur votre père vous laisse maîtresse de votre choix, quand il devait tomber à vos genoux pour obtenir votre aveu; c'est dans ce moment-là qu'il vous a bien clairement articulé : Épousez monsieur Giraut; je vous rends votre foi. Vous l'avez bien entendu, n'est-il pas vrai, mademoiselle?

AGATHE. — Oui.

GIRAUT. — Eh bien! mademoiselle, suivrez-vous ses conseils? et serai-je assez heureux pour vous faire accepter mon cœur, ma ferme et ma fortune?

AGATHE. — Monsieur Giraut, ce n'est pas le moment de me faire une pareille question. Je vais retrouver mon père; ce soir, je vous répondrai.

GIRAUT. — Ah! je vous entends, et je suis le plus heureux des hommes. Me permettrez vous de vous suivre?

AGATHE. — Non; j'ai besoin d'être seule.

(*Elle sort.*)

GIRAUT, *seul.* — Ne la perdons pas de vue, et allons porter à Firmin sa quittance : c'est le moyen de l'engager davantage à me tenir sa parole. Je connais la probité de Firmin; dès qu'une fois il aura reçu cette quittance, il n'osera plus regarder Agathe. Ainsi je ferai tourner à mon avantage jusques aux bonnes qualités de mon rival.

ACTE III

THIBAUT. — Retourne chez nous, ma fille; je ne ferai qu'aller et venir.

AGATHE. — Mais quelle affaire si pressante vous force d'aller à la ville? Attendez à demain, mon père; il est déjà tard; pour peu que l'on vous retienne, vous reviendrez la nuit : vous savez que je n'aime pas cela.

THIBAUT. — Il est absolument nécessaire que j'y aille aujourd'hui; mais je n'y serai qu'un instant, et la demi-lieue n'est pas forte. Pendant ce temps, tu réfléchiras sur le choix que tu dois faire, et tu me diras, à mon retour, lequel de Firmin ou de Giraut tu choisis pour ton mari.

AGATHE, *tristement.* — Jusqu'à ce moment j'étais décidée, mais je ne le suis plus.

THIBAUT. — Voilà donc la cause de ce chagrin que j'ai remarqué sur ton visage. Je n'osais pas t'en parler, parce que je me souviens que les amoureux n'aiment pas les questions; mais je me suis douté que tu étais brouillée avec Firmin.

AGATHE. — Plût à Dieu que nous fussions brouillés! cela n'empêche pas de s'aimer, au contraire.

THIBAUT. — Ah! si vous n'êtes pas brouillés, il devient plus difficile de vous raccommoder. Tu as donc beaucoup à te plaindre de Firmin?

AGATHE. — Beaucoup, mon père, beaucoup. Firmin n'est plus le même, il n'a plus le même amour; et malheureusement ma tendresse pour lui n'en peut diminuer : je le verrais, je crois, inconstant, que je l'aimerais encore. Tout cela me rend bien malheureuse, et j'aurais grand besoin de conseil.

THIBAUT. — S'il était d'usage que les filles fissent cas de ceux de leur père, je sais bien ce que je te conseillerais.

AGATHE — Comme vous n'ordonnez jamais, on est toujours tenté de faire ce que vous dites. Voyons donc comment vous vous conduiriez à ma place.

THIBAUT. — Pour te répondre là-dessus, il faudrait savoir précisément ce que tu reproches à Firmin.

AGATHE. — Ce n'est pas la peine d'entrer dans des détails. Mais supposez que Firmin soit un ingrat, un inconstant, qu'il

m'oublie, et qu'il renonce à moi...; nous n'en sommes pas là, au moins, il s'en faut : mais supposez pour un moment que j'aie des raisons de croire à l'inconstance de Firmin, vous décideriez-vous, pour le punir, à épouser M. Giraut?

THIBAUT. — Ces sortes de punitions-là, mon enfant, sont toujours pour celui qui les fait : et cela ressemblerait tout justement à notre voisin Gros-Pierre, qui, pour punir les moineaux qui venaient manger ses cerises, abattit son cerisier. A ta place, je n'épouserais point Giraut.

AGATHE. — Ah! que vous êtes de bon conseil, mon père! je veux suivre aveuglément tous vos avis.

THIBAUT. — Mais je n'épouserais pas non plus Firmin.

AGATHE. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

THIBAUT. — Pardi! parce que tu dis toi-même qu'il est un ingrat, un inconstant, et que...

AGATHE. — Je ne vous ai pas dit cela, mon père, et je ne l'ai jamais pensé.

THIBAUT. — Non : eh bien, je l'ai pensé pour toi; j'ai eu une assez longue conversation avec Firmin, et il s'en faut que j'en aie été content.

AGATHE. — Une conversation sur moi?

THIBAUT. — Sur toi-même. J'ai commencé par l'assurer que son mariage avec toi était certain; il s'est obstiné à me dire que non, et il m'a toujours répondu là-dessus froidement et tristement.

AGATHE. — Tristement, cela peut être; mais non pas froidement, j'en suis sûre.

THIBAUT. — Je le veux bien: il m'a répondu tristement. Ensuite je lui ai dit que je voulais te donner une dot, et alors il m'a répondu très gaiement, il m'a sauté au cou, et n'a plus douté de t'épouser demain. Après cela, je lui ai confié que, pour des raisons dont je l'ai fait juge, je ne pouvais pas payer ta dot le jour même de ton mariage; et il est retombé dans ses doutes et dans sa tristesse. Oh! tout cela m'a paru clair; et j'ai conclu ce qu'un autre aurait conclu à ma place, que Firmin ne t'aime pas.

AGATHE. — Que Firmin ne m'aime pas! Ah ciel! comment pouvez-vous croire une pareille chose?

THIBAUT. — C'est-à-dire, il t'aime bien quand je te donne une dot, mais sans la dot, il ne se soucie plus de toi.

AGATHE. — Mais vous l'outragez, mon père; mais gardez-vous bien de penser un seul mot de toutes ces calomnies : et soyez sûr que ceux qui vous l'ont dit vous ont menti.

THIBAUT. — Tu ne m'entends donc pas? C'est Firmin lui-même qui me l'a dit.

AGATHE. — C'est égal, mon père; il a menti. Je connais Firmin, je connais son cœur: et c'est le meilleur, le plus noble, le plus tendre de tous les cœurs. Lui, aimer par intérêt! Eh! depuis que nous nous connaissons, ne sait-il pas bien que j'ai un frère? ne sait-il pas que vous avez toujours déclaré vouloir me

marier sans me donner de dot? Est-ce qu'il y a seulement songé? Est-ce qu'il nous est venu dans la tête, à l'un ou à l'autre, que nous avions besoin d'argent pour être aimables? Non, mon père, je vous le répète, vous avez mal entendu, ou il s'est mal expliqué; et Firmin est le plus désintéressé, le plus aimable et le plus honnête des hommes.

THIBAUT. — Voilà ce qui s'appelle bien recevoir un conseil qu'on a demandé! Explique-moi donc à présent comment, d'après cet éloge, tu peux avoir à te plaindre de Firmin.

AGATHE. — Cela n'empêche pas, mon père. Oui, sans doute, j'ai à m'en plaindre; oui, je suis fâchée contre lui, et fâchée peut-être au point que je ne le prendrai pas pour époux : mais en cessant de l'aimer, en le haïssant même, je ne souffrirai jamais qu'on le calomnie devant moi; je le défendrai toujours, parce que je sais combien il est estimable.

THIBAUT. — Pourquoi donc es-tu tentée de le quitter?

AGATHE. — C'est différent cela, mon père : cela ne regarde que Firmin et moi. Quand on s'aime, il y a tout plein de petits torts qui n'existent que pour les amants. Ils ont raison de s'en piquer, ils ont raison de les punir; mais tout autre qu'eux n'a pas le droit de juger de ces torts-là.

THIBAUT. — C'est pour cela que je te laisse seule juge entre Firmin et Giraut. Tu m'as demandé conseil, je te dis mon avis : tu feras à ta tête : c'est toujours ainsi que cela se pratique, et je ne t'en sais pas mauvais gré. Il se fait tard, je vais me mettre en route.

AGATHE, *l'arrêtant.* — Tout ce que vous m'avez dit de cette dot, et de la joie et de la tristesse de Firmin, me donne un soupçon que je veux éclaircir; et pour m'en réserver les moyens, je vais dès ce pas parler à ma marraine. Adieu, mon père; revenez de bonne heure, je vous le recommande, et embrassez mon frère pour moi. *(Elle sort.)*

THIBAUT, *seul.* — Elle est toujours folle de son Firmin, et je suis sûre qu'elle l'épousera. A la bonne heure! Moi-même j'ai approuvé son choix jusqu'à la conversation de ce matin... Et peut-être me suis-je trop pressé de juger trop sévèrement Firmin. A mon âge on est méfiant; et dès que l'on est vieux, on croit facilement le mal. Au fait, c'est pour elle que ma fille se marie; il est plus important que son mari lui plaise qu'à moi. Je lui ai dit ce que je devais lui dire : elle n'est pas de mon avis, c'est à son père d'être du sien... Voici Firmin; évitons-le, et allons au secours de mon pauvre fils.

(Il va pour sortir.)

(Firmin arrive, donnant le bras à sa mère; il voit sortir M. Thibaut, il le rappelle.)

FIRMIN. — Monsieur Thibaut! monsieur Thibaut!

THIBAUT, *s'en allant.* — Je n'ai pas le temps; je suis pressé. *(Il sort.)*

FIRMIN, *à part.* — Il est fâché contre moi. Tout se réunit pour m'accabler.

MARCELLE. — Plus j'y pense, mon cher ami, plus je suis étonnée de la bonne nouvelle que tu es venu m'annoncer. Comment est-il possible que M. Giraut se soit montré généreux?

FIRMIN. — C'est un bonheur qui m'a étonné moi-même. Mais il s'agissait de vous, de votre repos, de votre liberté; et ma tendresse, ma crainte, ma douleur, m'ont fait si bien parler, m'ont rendu si pressant, que M. Giraut n'a pu résister. Nous sommes convenus de quelques arrangements qui l'ont satisfait, et il ne doit pas tarder à vous apporter votre quittance.

MARCELLE. — La joie que j'éprouve, mon cher fils, est doublée par le plaisir de t'en avoir l'obligation, et je te la dois tout entière. Sans toi, sans toi seul, je perdais ma liberté; et, je ne crains pas de te l'avouer à présent que le péril est passé, j'aurais aussi perdu la vie; car je n'aurais jamais consenti que tu me suivisses en prison : et tu juges bien qu'à mon âge, accablée comme je le suis par les ans, par les infirmités, je n'aurais pu supporter une prison où je n'aurais plus vu mon fils. Non, mon enfant, je serais morte à l'instant où l'on nous aurait séparés. Et c'est toi qui m'as sauvée! c'est à toi que je dois la vie! Je sens qu'elle m'en est plus chère; je sens que j'aurai du plaisir a te dire tous les matins : Je te dois encore ce jour-ci, et je vais l'employer à t'aimer.

FIRMIN. — Ah! ma mère, quelle douce satisfaction vous me faites éprouver! Je n'ai rempli que mon devoir; mais votre reconnaissance, votre tendresse, votre amour, me prouvent qu'aucun bien au monde ne peut valoir le bonheur de servir et d'aimer sa mère.

MARCELLE. — Explique-moi, je te prie, comment tu as pu venir à bout d'une chose si difficile; et quels sont les arrangements que tu as faits avec Giraut.

FIRMIN. — N'en parlons plus, je vous en prie. Cette malheureuse histoire nous a donné assez de chagrin. Oublions-la, je vous le demande. Giraut est content, vous êtes tranquille : tout le reste est inutile à savoir.

MARCELLE. — Tu redoubles mes alarmes, en refusant de m'expliquer les conventions que tu as faites. Je connais ta tendresse, mon fils : je suis sûre que tu t'es engagé pour moi, et que par la suite... Si je le croyais, vois-tu, j'irais tout à l'heure....

FIRMIN. — Écoutez, ma mère; vous savez bien que je ne vous ai jamais menti : eh bien, je vous proteste, je vous jure que tous les engagements que j'ai pris avec Giraut sont remplis; que Giraut ne pourra rien demander, que je ne cours pas le moindre péril, et qu'il est impossible que je devienne jamais plus malheureux... que je ne le suis.

(Il pleure, et cache ses larmes.)

MARCELLE. — Mais d'où vient donc cette tristesse que tu veux en vain me cacher, et que je lis malgré toi sur ton visage?

FIRMIN, *essuyant ses pleurs.* — Moi, ma mère? je ne suis pas triste.

MARCELLE, *le regardant.* — Tu n'es pas triste?

FIRMIN, *s'efforçant de sourire.* — Au contraire; je vous ai sauvée, je suis trop heureux.

(Il fond en larmes.)

MARCELLE. — Tu es heureux, et tu pleures! Tu pleures, mon fils, mon cher fils! Ah! tu me caches quelque malheur! tu me trompes, j'en suis certaine. Mon fils, mon cher enfant, je te supplie au nom du ciel, au nom de ma tendresse, dis-moi la cause de ton chagrin, dis-la-moi, Firmin; je suis si pressée de m'affliger avec toi! Hé quoi! tu ne me réponds pas? j'ai donc perdu ta confiance. Si cela est, reprends tes bienfaits. J'aime mieux y renoncer; j'aime mieux aller en prison, que de ne pas partager la moindre douleur de mon fils.

FIRMIN. — Ma mère, c'est vous seule, c'est votre tendresse qui me fait pleurer. Je n'ai point de chagrin, je vous assure; et....

MARCELLE. — Tu ne sais pas mentir, Firmin, et c'est en vain que tu l'essayes : songe que mon cœur parle toujours au tien, et que ces deux cœurs-là ne peuvent se tromper.

FIRMIN. — Eh bien! ma mère, je vais tout vous dire... (*A part.*) Cachons-lui du moins ce qui l'intéresse.

MARCELLE. — Eh bien?

FIRMIN. — Eh bien! je suis brouillé avec Agathe : voilà la cause de mon chagrin.

MARCELLE. — Je respire; c'est un malheur qui pourra se réparer.

FIRMIN. — Non, ma mère, c'est fini; je ne la reverrai jamais, jamais.

MARCELLE. — Jamais, en langage d'amoureux, signifie dans un quart d'heure. Dis-moi seulement si c'est toi qui as tort.

FIRMIN. — Oui, ma mère, c'est moi qui ai tout le tort.

MARCELLE. — Tant mieux, cela se raccommodera plus vite, et ce sera moi qui m'en chargerai. Je vais aller trouver Agathe, je vais lui demander pardon pour toi; lui dire que tu l'adores; lui peindre....

FIRMIN. — Que dites-vous, ma mère? vous voulez....

MARCELLE. — Oui, je veux te rendre au bonheur. Sois tranquille, je te réponds d'apaiser Agathe. Est-ce que tu crois que je ne connais pas toutes ces petites querelles? Je m'en souviens encore, mon ami, et je veux employer pour toi toute l'expérience qu'une vieille femme a toujours là-dessus. Laisse-moi, laisse-moi aller parler à Agathe; j'aurai du plaisir à m'acquitter en partie de tout ce que je te dois; tu as arrangé mes affaires avec Giraut, je vais arranger les tiennes avec Agathe : attends-moi, je ne tarderai pas.

(Elle veut sortir, Firmin la retient.)

FIRMIN. — Arrêtez, ma mère, arrêtez : gardez-vous bien d'aller rien dire à Agathe! vous me causeriez la plus mortelle douleur. Agathe ne m'aime plus, puisqu'il faut vous le dire : Agathe me préfère un rival; ce soir même elle doit l'épouser. Je ne veux de ma vie revoir Agathe, je souffre même d'en parler; et si vous vouliez me faire plaisir, nous changerions de conversation.

MARCELLE. — Et tu me disais que c'était toi qui avais tort?

FIRMIN. — Eh oui, ma mère, j'ai eu tort au commencement.... et ensuite il est arrivé... Mais, au nom du ciel, ne parlons plus de tout cela; vous me faites souffrir le martyre.

MARCELLE. — Eh bien! mon fils, pardon, pardon, je ne t'en dirai plus rien, je ne t'en parlerai plus. Hélas! mon Dieu! qui l'aurait cru de cette petite Agathe, qui avait l'air de t'aimer tant; qui me disait encore hier que, si tu changeais jamais, elle était sûre d'en mourir?... Pardon, encore une fois, ne te fâche pas, mon ami, ne te fâche pas, voilà qui est dit; mais je ne puis m'empêcher de pleurer, en songeant que cette perfide... Allons, allons, voilà qui est fini; je ne parlerai plus de rien.

FIRMIN. — Pardonnez-moi, ma mère, il faut me parler de vous; il faut me dire, pour me consoler, que vous m'aimez, que vous êtes heureuse, que votre tendresse me rendra tout ce que je perds dans celle d'Agathe : il faut m'entretenir de ma mère, voilà le moyen de me faire oublier mes maux.

MARCELLE. — Pauvre enfant! Eh! que te dirais-je que tu ne saches pas déjà? Plût à Dieu que je pusse te rendre tout ce que tu as perdu! Je n'en désespère pas encore; et, malgré ta résistance, je veux tout à l'heure aller trouver Agathe. Je suis sûre de la ramener à toi. Laisse-moi, laisse-moi sortir.

(*Elle fait des efforts pour s'en aller.*)

FIRMIN. — Non, ma mère, non, je ne le souffrirai pas. D'ailleurs voici l'instant où M. Giraut doit vous porter sa quittance; il faut que vous y soyez pour la recevoir.

MARCELLE. — Que me font M. Giraut et sa quittance, et tout ce qui ne regarde que moi? C'est ton bonheur qui peut me rendre heureuse, et je veux aller essayer....

FIRMIN. — Voici M. Giraut ma mère, au nom du ciel ne parlez de rien de ce que je viens de vous dire : vous me mettriez au désespoir.

GIRAUT, *bas à Firmin.* — Je suis de parole, comme vous voyez. Bonjour, madame Marcelle : votre fils vous a dit sans doute que nous nous étions arrangés?

MARCELLE. — Oui, monsieur Giraut : mais il n'a jamais voulu me dire quels moyens vous avez pris ensemble, et je vous avoue que cela m'inquiète.

GIRAUT. — Allez, allez, madame Marcelle, ne soyez inquiète de rien : pour vous prouver que jamais je ne veux revenir là-dessus, je vous apporte votre billet. (*A Firmin, à part.*) Vous voyez jusqu'à quel point je compte sur votre parole.

FIRMIN. — Jamais je n'y ai manqué.

GIRAUT. — Le voilà, madame Marcelle.

(*Il le lui donne.*)

MARCELLE. — Mais je vous demande en grâce, monsieur Giraut, de m'expliquer à quelles conditions mon fils l'a pu obtenir de vous.

GIRAUT. — A quelles conditions?

(*Il regarde Firmin.*)

FIRMIN, *bas à Giraut.* — Inventez quelque moyen, et cachez-lui le véritable.

GIRAUT. — Tenez, madame Marcelle, il ne faut pas vous tromper : votre fils et moi, en nous promenant, nous avions trouvé un trésor sur lequel chacun de nous avait des droits. Firmin me cède ses droits sur le trésor; et, pour le posséder tout seul, je lui ai remis votre créance.

MARCELLE. — Tout cela ne me paraît pas clair : et j'ai de la peine à prendre ce billet, tant que je ne sais pas précisément...

AGATHE. — Bonjour, madame Marcelle : vous nous permettrez bien, à mon père et à moi, de venir demander à votre fils une dernière explication nécessaire à mon repos, et d'après laquelle je dois décider mon mariage. Vous savez peut-être ce qui s'est passé.

MARCELLE. — Oui, je le sais, je le sais, mademoiselle; et je ne conçois pas comment, après l'avoir trahi, après avoir manqué à toutes les promesses, à tous les serments que vous lui aviez faits, vous veniez jusque chez lui faire parade de votre inconstance, et chercher de mauvaises raisons pour répéter que vous ne l'aimez plus.

AGATHE. — Que je ne l'aime plus! ô ciel! Et c'est lui qui m'a déclaré qu'il renonçait à ma main, qu'il ne voulait plus de mon cœur; c'est lui qui, sans raison, sans sujet, sans brouillerie, est venu me rendre ma foi! Mais je ne l'ai pas cru lui-même; et c'est la première fois que j'ai douté de ce que Firmin m'a dit. (*Firmin veut parler.*) Oui, Firmin, vous avez menti, j'en suis sûre; et il faut qu'un puissant motif vous ait forcé à ce mensonge; il faut que, par une cause inconnue que je ne puis pénétrer, Firmin, le fidèle Firmin, qui m'a toujours aimée et qui m'adore plus que jamais, se soit vu obligé de dire qu'il renonçait à son Agathe. Ce qui me le prouverait, quand mon cœur ne me le dirait pas, c'est que, connaissant mon mépris pour l'amour de M. Giraut, il m'a conseillé de l'épouser.

MARCELLE, *vivement.* — Giraut vous aime, et mon fils vous conseille de l'épouser? Ah! ma fille, ce seul mot m'éclaire, et je vais t'expliquer tout ceci. Je dois mille écus à M. Giraut : il fallait les payer aujourd'hui, ou être arrêtée. Mon fils a sacrifié sa maîtresse à sa mère; je suis sûre que, pour me sauver, pour obtenir la quittance des mille écus, mon fils a cédé ton cœur; j'en suis certaine, le mien me le dit. Viens, mon enfant, mon cher enfant, viens te jeter dans mes bras. Eh! crois-tu que j'accepte tes dons? Mon fils, mon cher fils, depuis quand penses-tu que tu ne m'es pas plus cher que moi-même? Monsieur Giraut, voilà votre quittance; faites tout ce que vous voudrez.

AGATHE, *prenant le papier.* — Que je suis heureuse! et que je lui sais gré de tout ce qu'il m'a fait souffrir! Firmin, dès ce moment, je vous aime cent fois plus que je ne vous aimais; et recevez ici le serment que je vous fais, devant M. Giraut, de vous adorer jusqu'à mon dernier soupir.

GIRAUT. — Tout cela est charmant. Mais il me faut mon billet, ou mon argent.

AGATHE. — J'espère que je vais tout arranger. Lorsque Firmin m'a dit en pleurant qu'il ne m'aimait plus, je me suis bien doutée que vous étiez pour quelque chose dans cet affreux mystère; et, sans pouvoir le pénétrer, j'ai été me jeter aux pieds de madame la comtesse, ma marraine. Je savais que c'est aujourd'hui que devait se faire l'adjudication de sa ferme; je la lui ai demandée pour moi-même, et je l'ai obtenue.

GIRAUT. — Comment?

AGATHE. — Oui, monsieur Giraut, c'est moi qui suis fermière de madame la comtesse.

GIRAUT. — Mais je ne pressais tant madame Marcelle pour les mille écus qu'elle me doit, qu'afin de les donner à l'intendant de madame, pour qu'il me fît continuer mon bail.

AGATHE. — Eh bien! donnez-les-moi; je vous cède le mien. Madame Marcelle sera quitte avec vous, vous resterez fermier, j'épouserai Firmin; et tout le monde sera content.

THIBAUT. — Non, tout le monde ne le serait pas. Je vous écoute tous et je vous admire : chacun de vous fait son devoir, heureusement je puis faire le mien aussi. Voici quatre mille francs que je t'avais destinés, ma fille, et qu'un malheur arrivé à ton frère me forçait de lui porter aujourd'hui. Firmin était dans mon secret. Comme j'allais à la ville, j'ai trouvé mon fils en chemin, qui venait m'instruire que son voleur était pris, et l'argent restitué. Je t'ai bien vite rapporté le tien. Voilà ta dot, ma fille: paye-lui son billet, garde ta ferme, et qu'il demeure puni de l'infâme marché qu'il avait fait avec Firmin.

AGATHE. — Mon père, c'est à vous de régler tout cela, c'est à vous de le punir; car, pour moi, je ne puis en vouloir à M. Giraut, et je lui pardonne de tout mon cœur d'avoir rendu mon amant le plus vertueux et le plus aimable de tous les hommes.

THIBAUT, *à Giraut*. — Tenez, monsieur, payez-vous.

GIRAUT, *prenant l'argent*. — Cela n'est pas pressé; mais enfin... puisque voilà l'argent, je m'en vais le compter chez moi, et je vous renverrai le reste.

(*Il sort.*)

THIBAUT. — Ne l'oubliez pas, s'il vous plait. Et vous, mes enfants, venez tous dans ma maison, où mon fils semble être arrivé exprès pour assister à vos noces.

FIRMIN. — Ah! monsieur Thibaut, ma chère Agathe, et vous, ma bonne mère, j'éprouve une joie, un bonheur que tous mes chagrins n'ont pas trop payé.

MARCELLE. — Sois heureux, mon fils, sois heureux! tu le mérites si bien! Puisses-tu être récompensé de ta vertu par un fils qui te ressemble.

LES

JUMEAUX DE BERGAME

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée pour la première fois sur le théâtre Italien,
le mardi 6 août 1782.

PERSONNAGES

ARLEQUIN.
ARLEQUIN CADET.
ROSETTE.
NÉRINE.

La scène est à Paris, dans une place publique, où est la maison de Rosette. A la porte de cette maison doit être un banc de pierre.

NÉRINE. — Je te suivrai partout.

ARLEQUIN. — Comme il vous plaira; la rue est libre.

NÉRINE. — Je saurai ce que tu fais, et où tu vas.

ARLEQUIN. — Vous ne saurez rien: car je vais rester ici à ne rien faire.

NÉRINE. — Mais dis-moi, je t'en supplie...

ARLEQUIN. — Quoi?

NÉRINE. — Tu es bien sûr que je t'aime?

ARLEQUIN. — Oui.

NÉRINE. — Et toi, m'aimes-tu?

ARLEQUIN. — Non.

NÉRINE. — Et tu penses, perfide...?

ARLEQUIN. — Un moment, mademoiselle Nérine : êtes-vous capable de m'écouter une minute de sang-froid?

NÉRINE. — Oui, oui, parle : parle, je t'écoute; je suis curieuse de savoir comment tu pourras t'excuser de cette indifférence, de cette froideur qui fait le malheur de ma vie; comment tu pourras me persuader... Mais parle donc, je t'écoute tranquillement.

ARLEQUIN. — Je le vois bien; mais votre tranquillité me fait peur.

NÉRINE. — Allons, explique-toi, justifie-toi; parle-moi donc.

ARLEQUIN. — Soyez juste, mademoiselle Nérine : vous savez

bien que de ma vie je ne vous ai parlé d'amour; d'après cela...

NÉRINE, *très vivement.* — Tu ne m'en as jamais parlé, scélérat! tu ne m'en as jamais parlé! Te souvient-il des premiers temps que tu étais dans la maison? Comme tu volais au-devant de ce qui pouvait me plaire! comme tu t'empressais de faire tout l'ouvrage que je devais partager! Tu ne m'abordais jamais qu'avec cet air doux et tendre que tu prends si bien quand tu veux, monstre; et tu n'appelles pas cela de l'amour! Dis plutôt que j'ai cessé de te plaire; dis-moi qu'une autre, plus heureuse, m'a enlevé ton cœur. Mais ne te flatte pas que l'on m'ôtera impunément mon bien : non, traître; non, perfide; je me vengerai, sois-en sûr; je punirai ton mépris; et puisque l'amour le plus tendre n'a fait de toi qu'un ingrat, je mériterai ton indifférence en m'occupant de te haïr, comme je m'occupais de t'aimer.

ARLEQUIN. — Si vous m'écoutez toujours comme cela, jamais vous ne m'entendrez.

NÉRINE. — Mais parle donc, défends-toi; profite de ce moment de calme.

ARLEQUIN. — Vous savez bien, mademoiselle Nérine, qu'il y a six mois que j'entrai au service de vos maîtres.

NÉRINE. — Après, après, après?

ARLEQUIN. — En arrivant dans votre maison, je m'occupai de gagner l'amitié de tout le monde; vous fûtes avec moi plus polie que personne, je fus plus honnête avec vous. Petit à petit, votre politesse est devenue de l'amour; ce n'est pas ma faute : vous ne m'avez pas consulté; car si vous l'aviez fait, je vous aurais dit : « Mademoiselle Nérine, je ne vaux pas la peine d'être aimé de vous; je suis retenu. »

NÉRINE. — Comment! que veux-tu dire? Et tu crois...?

ARLEQUIN. — Continuons à causer paisiblement. Oui, mademoiselle, j'en aime une autre; je l'aimais avant de vous connaître : sans cela, peut-être auriez-vous eu la préférence. Vous voyez que je suis toujours poli; devenez raisonnable, mademoiselle Nérine. Que diable! je ne vous ai jamais fait de mal, moi : pourquoi m'aimez-vous?

NÉRINE, *dans la dernière fureur.* — Eh bien! puisque tu le désires, tu peux compter sur la haine la plus implacable. Dès aujourd'hui je te défends de me parler, de me regarder, de jamais te trouver dans les lieux où je serai. Perfide! je te prouverai que tu ne méritais pas une femme comme moi. Et ne t'imagine pas que tu pourras rire avec ta nouvelle maîtresse, et te moquer de mes chagrins : non, non, je saurai me venger. (*Elle lui fait faire le tour du théâtre.*) Je découvrirai ma rivale, je vous poursuivrai tous les deux, j'allumerai ta jalousie et la sienne, je vous brouillerai, je vous rendrai malheureux l'un par l'autre, je ferai de votre ménage un enfer, et ton tourment sera la seule occupation et le seul plaisir de ma vie. Adieu!

(*Elle sort.*)

ARLEQUIN *seul.* — Cette femme-là a une manière de s'attendrir

à laquelle je ne peux m'accoutumer; je tremble comme la feuille toutes les fois qu'elle me parle de tendresse. Ah! que Rosette est différente! quand je suis près d'elle, je ne tremble jamais de rien, que de ne pas lui plaire assez. Heureusement, je dois l'épouser demain! Eh bien! malgré notre mariage, je sens que j'aurai toujours cette frayeur-là. Mais la voici.

(*Rosette sort de sa maison, avec une boîte à portrait à la main.*

ROSETTE. — Bonjour, mon ami; je t'attendais avec impatience. Jamais je ne me suis tant ennuyée qu'aujourd'hui; c'est sans doute parce que je dois t'épouser demain, et que la veille d'un beau jour est bien longue.

ARLEQUIN. — Je suis comme toi, ma bonne amie. J'ai beau écouter l'horloge à toutes les minutes, elle ne sonne que toutes les heures; et quand nous sommes ensemble, j'entends sonner les heures à toutes les minutes.

ROSETTE. — J'espère que notre mariage ne réglera pas cette horloge.

ARLEQUIN. — Que tiens-tu là? Voyons, montre vite; je suis pressé. Pour qui cela?

ROSETTE. — C'est pour toi; car c'est moi.

ARLEQUIN, *regardant le portrait.* — Comment! Oui, c'est toi. Tu es là (*il montre le portrait*); tu es là (*il montre Rosette*); tu es ici (*il montre son cœur*): tu es partout. Je ne m'étonne plus si je te vois partout.

ROSETTE. — Mon ami, depuis longtemps je t'ai donné mon cœur; aujourd'hui voilà mon portrait, et demain je serai ta femme.

ARLEQUIN, *regardant le portrait.* — Qu'il est joli! c'est un peintre qui a fait cela, ma bonne amie? J'en suis fâché: il est sûrement amoureux de toi, ce peintre-là; car il faut regarder quelqu'un pour le peindre. Oh! c'est bien toi. (*Il le baise.*) Plus je l'embrasse, plus j'ai envie de t'embrasser... Mais non, je dois t'épouser demain; je n'ai jamais volé personne, il ne faut pas commencer par moi. (*Il veut mettre le portrait dans sa poche.*)

ROSETTE. — Rends-moi ce portrait, mon ami: le peintre m'a demandé d'y retoucher encore; c'est l'affaire d'un moment. Si tu veux venir avec moi, tu l'emporteras de suite.

ARLEQUIN *lui rend le portrait.* — Non, il faut que je m'en aille, car mon maître m'attend pour que je lui rende ses clefs. Nous avons eu une querelle ensemble : il m'a refusé la permission de me marier; je lui ai dit qu'il n'avait qu'à chercher un autre domestique. Il s'est emporté, et m'a mis à la porte sans me payer mes gages.

ROSETTE. — Sois tranquille, je suis riche, et demain ma fortune et ma main seront à toi. Va finir tes affaires, et reviens chercher ce portrait avant la nuit.

ARLEQUIN. — Je n'y manquerai pas. Ce qui me fâche le plus de la colère de mon maître, c'est que je comptais lui donner à ma place mon frère jumeau qui est en Italie. Je lui ai écrit, dans cette intention, de venir tout de suite me joindre à Paris. Il

arrivera un de ces matins, et je ne saurai comment le placer.

ROSETTE. — Nous aurons soin de lui, ne t'en inquiète pas.

ARLEQUIN. — Oh! je suis bien sûr que mon frère te plaira; il est charmant, toujours gai, toujours de bonne humeur; et puis nous nous ressemblons si parfaitement, qu'il est très difficile de nous distinguer. Tout bien réfléchi, je suis bien aise qu'il ne soit pas encore arrivé; car tu aurais fort bien pu l'épouser à ma place, sans t'en douter.

ROSETTE. — Oh! que non, mon ami : celui qu'on aime n'a point de jumeau. Mais tu oublies que ton maître t'attend.

ARLEQUIN. — A propos, sûrement il m'attend : il faut que je m'en aille. Adieu, ma bonne amie. Tâche de faire dépêcher ce peintre. *(Il s'en va.)*

ROSETTE. — Oui, oui; adieu.

ARLEQUIN, *revient.* — Ma bonne amie, n'oubliez pas que c'est aujourd'hui la veille de demain.

ROSETTE. — Sois tranquille, et va-t'en.

ARLEQUIN. — Oh! je m'en vais : adieu. *(Il revient.)* Ma bonne amie, vous ne savez pas? j'ai une peur terrible de mourir avant d'être à demain. Si je mourais, cela romprait-il notre mariage?

ROSETTE. — Si cela t'arrive, je te promets de mourir aussi. Es-tu content?

ARLEQUIN. — Oh! c'est trop : pourvu que je te voie me regretter, cela me suffit.

ROSETTE. — Mais veux-tu bien partir!

ARLEQUIN. — Me voilà parti. Adieu, ma chère Rosette. *(Il lui baise la main, et ôte son chapeau au portrait, en disant :)* Adieu, monsieur mon ami.

ROSETTE, *seule.* — Comme il m'aime! comme je suis heureuse! Allons vite faire achever ce portrait; et puisqu'il perd à cause de moi tout ce que lui doit son maître, je mettrai dans la boîte tout l'argent dont je peux disposer. Le plaisir le plus vif de l'amour, c'est de donner à celui qu'on aime.

(Rosette sort; et l'on entend derrière la scène Arlequin cadet chanter, on le voit paraître avec une guitare sur le dos.)

ARLEQUIN CADET, *seul.* — *(Il chante.)*

Toujours joyeux, toujours content
Je sais braver la misère;
Pour la rendre plus légère,
Je la supporte en chantant.
Souvent la vie est importune;
J'ai mon fardeau, chacun le sien :
Ma gaieté, voilà ma fortune;
Ma liberté, voilà mon bien.
D'un an de peine et de chagrin
Un court plaisir me dédommage;
Quand je suis au bout du voyage,

Je ne songe plus au chemin.
Du sort je crains peu l'inconstance :
Tantôt du mal, tantôt du bien ;
Travail, repos, plaisir, souffrance,
Je ne refuse jamais rien.

J'ai beau chanter, je ne peux pas oublier que je meurs de faim. Mais il faut que mon frère soit fou; il m'écrit à Bergame de venir le joindre à Paris, et il oublie de me donner son adresse. J'ai déjà demandé à plus de cent personnes où demeure M. Arlequin, domestique; ils me répondent tous par des éclats de rire. On aime beaucoup à rire dans ce pays-ci. Oh! je rirai aussi, moi, mais quand j'aurai dîné. On a beau dire que l'on s'accoutume à tout ; voilà plus de trois jours que j'ai faim, et je ne peux pas m'y accoutumer. Allons, du courage, peut-être ferai-je fortune ici; je montrerai l'italien; je sais jouer de la guitare : voilà de quoi se pousser dans le monde. D'ailleurs, j'ai ouï dire qu'en France on préfère toujours quelqu'un de médiocre, quand il est étranger, à un homme de mérite qui n'est que du pays; je suis étranger, je ferai fortune. En attendant, je voudrais bien trouver mon frère. Il me vient une idée : je vais frapper à toutes les portes que je verrai, je finirai sûrement par trouver mon frère. Voyons, commençons par celle-ci. (*Il frappe à la porte de Rosette; Rosette vient derrière lui.*)

ROSETTE. — Ne frappe pas si fort; tiens, voilà mon portrait; il est achevé. (*Elle lui donne la boîte.*) Je n'ai pas le temps de causer avec toi, la nuit vient; il faut que je rentre dans ma maison. Je t'attendrai demain à huit heures; notre mariage sera pour neuf. Adieu, mon ami : d'ici là, pense toujours à Rosette. (*Elle rentre et laisse Arlequin cadet stupéfait, avec la boîte à la main.*)

ARLEQUIN CADET, *seul.* — On m'avait bien dit que les demoiselles de Paris étaient fort prévenantes; mais, par ma foi, je n'aurais jamais cru que ce fût à ce point-là. (*Il regarde le portrait.*) Elle est jolie, mademoiselle Rosette! Mais cette boîte me semble bien lourde... (*Il l'ouvre.*) Des louis d'or! Elle est charmante, mademoiselle Rosette! La fortune ne m'a pas fait attendre longtemps dans ce pays-ci. A peine débarqué, je trouve une jolie fille et de l'argent. (*Il compte les louis d'or.*) Un, deux, trois, cinq... Plus j'y pense, plus je la trouve aimable; dix, neuf, sept... Oh! mon cœur est pour jamais à mademoiselle Rosette. (*Ici Nérine arrive, et vient doucement derrière Arlequin cadet, en l'écoutant parler; celui-ci, après avoir remis l'argent dans la boîte, s'adresse au portrait.*)

ARLEQUIN CADET. — Oui, charmante Rosette, de toute mon âme je vous épouserai demain; je vous aimerai, qui plus est; vous avez des manières si séduisantes, que jamais... (*Nérine lui arrache la boîte avec fureur.*)

NÉRINE. — Enfin, je te connais monstre!

ARLEQUIN CADET. — Bon!

NÉRINE. — Je connais ma rivale. C'est donc Rosette que tu me préfères? c'est Rosette que tu épouses demain?

ARLEQUIN CADET, *à part.* — Tenez, l'on sait déjà mon mariage. (*Haut.*) Oui, mademoiselle: est-ce une raison pour me prendre mon bien?

NÉRINE. — Ton bien, ton bien, scélérat! Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux. Perfide! ton bien était le cœur de Nérine, qui t'adorait, qui n'aimait que toi, dont la félicité dépendait de toi seul! Ingrat! tu le méprises, tu comptes pour rien mon amour, mes larmes, mon désespoir! Rien ne m'arrête plus; il est temps de venger mes injures. (*Elle le prend à la gorge, et le secoue rudement.*) Il est temps d'étouffer le sentiment qui m'a retenue jusqu'ici. Tu te repentiras de m'avoir trahie, tu gémiras de m'avoir perdue; je veux te voir à mes genoux me demander pardon, pleurer, mourir de douleur, et je n'en serai que plus inflexible. (*Elle le jette contre une coulisse, et s'en va.*)

ARLEQUIN CADET, *seul.* — Eh bien! elle emporte la boîte... Oh! eh! mademoiselle, oh! eh! rendez au moins les louis d'or. Elle ne m'écoute pas : courons après, tâchons de rattraper mon argent. C'est un singulier pays que celui-ci! On vous donne d'une main, et l'on vous reprend de l'autre.

(*Il sort. Arlequin arrive du côté opposé.*)

ARLEQUIN, *seul.* — Grâce au ciel, me voilà libre, et je n'aurai plus à obéir qu'à ma chère Rosette. Ah! que c'est different d'avoir un maître ou une maîtresse! cela ne devrait pas s'appeler de même... Frappons à sa porte. (*Il frappe.*)

ROSETTE, *à la fenêtre.* — Qui est là?

ARLEQUIN. — C'est moi.

ROSETTE. — Que veux-tu?

ARLEQUIN. — Belle demande! le portrait.

ROSETTE. — Quel portrait?

ARLEQUIN. — Comment, quel portrait! Le tien. Y en a-t-il deux dans le monde?

ROSETTE. — Tu l'as dans ta poche.

ARLEQUIN. — Je l'ai dans ma poche! et qui l'y aurait mis? (*Il se fouille.*)

ROSETTE. — C'est toi; je te l'ai donné il n'y a pas un quart d'heure.

ARLEQUIN. — Tu me l'as donné?

ROSETTE. — Sans doute.

ARLEQUIN. — A moi?

ROSETTE. — A toi-même; l'as-tu déjà oublié?

ARLEQUIN. — Écoutez, ma bonne amie, c'est sûrement moi qui ai tort, car il est impossible que vous n'ayez pas raison; mais on ne s'entend jamais bien à cinq ou six toises l'un de l'autre : faites-moi le plaisir de descendre, je vous en prie.

ROSETTE. — Très volontiers; ce ne sera pas pour longtemps, car voilà la nuit. (*Elle descend.*)

ARLEQUIN, *à part.* — Que veut-elle dire? Je sais fort bien que

je n'ai pas plus de mémoire qu'un lièvre; mais je n'oublie jamais ce qu'on me donne.

ROSETTE. — Eh bien! me voilà : que veux-tu?

ARLEQUIN. — Je veux mon portrait : vous me l'avez promis il faut tenir sa parole.

ROSETTE. — Mais elle est acquittée ma parole; et tu sais bien...

ARLEQUIN. — Allons, allons, mademoiselle Rosette, finissons cette plaisanterie; je n'aime point du tout qu'on badine sur ces choses-là. Quand on est amoureux tout de bon, cela n'est pas pour rire, mademoiselle.

ROSETTE. — Quoi! sérieusement, tu veux me soutenir que je ne t'ai pas donné mon portrait?

ARLEQUIN. — Non, sans doute. vous ne me l'avez pas donné; vous m'avez dit de le venir reprendre avant la nuit, et je ne vous ai pas revue depuis ce moment.

ROSETTE. — Arlequin?

ARLEQUIN. — Après.

ROSETTE. — Avez-vous envie de me fâcher?

ARLEQUIN. — Comment pourrais-tu le croire? Tu sais bien que j'en ai tremblé toute ma vie!

ROSETTE. — Eh bien, mon ami, finissons : songe à ce que tu m'as dit si souvent, que jamais il n'y aurait de querelle dans notre ménage : voudrais-tu manquer à ta promesse dès la veille? Je ne l'ai pas mérité; j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu faire; tu désirais mon portrait; je te l'ai donné avec autant de plaisir que tu m'en as marqué en le recevant. Tu l'as, garde-le, n'en parlons plus, et je te souhaite le bonsoir.

(*Elle veut s'en aller, Arlequin la retient.*)

ARLEQUIN. — Ma bonne amie...

ROSETTE. — Eh bien?

ARLEQUIN. — Il est possible que l'amour, le bonheur de vous épouser demain, me troublent la cervelle : si cela est, vous devez avoir pitié du mal que vous m'avez fait. Redites-moi donc, par amitié, par complaisance, dans quel endroit, quand et comment vous avez eu tant de plaisir à me donner ce portrait?

ROSETTE. — Ici, il n'y a pas un quart d'heure : je revenais de chez le peintre; je t'ai trouvé frappant à ma porte; je t'ai...

ARLEQUIN. — Moi, je frappais à votre porte?

ROSETTE. — Sans doute. Je t'ai donné la boîte où était le portrait; et comme tu m'avais dit que ton maître te refusait ce qu'il te doit, j'ai mis dans la boîte le peu d'argent que je possédais.

ARLEQUIN. — Comment, vous avez mis de l'argent dans la boîte?

ROSETTE. — Oui, mon ami : en serais-tu fâché?

ARLEQUIN. — Ni fâché ni bien aise; cela ne fait rien à la ressemblance. Ensuite?

ROSETTE. — Ensuite? voilà tout.

ARLEQUIN. — Et tout cela est vrai?

ROSETTE, *émue*. — Comment si cela est vrai?

ARLEQUIN. — Et où l'ai-je mise cette boîte?

ROSETTE. — Je l'ai laissée dans vos mains. Auriez-vous le projet de rompre avec moi, en me niant tout ce que je viens de dire?

ARLEQUIN, *cherchant dans sa poche*. — Oh! non, ma bonne amie, oh! mon Dieu non. Je t'aime trop pour ne pas te croire plus, que je ne me crois moi-même. C'est singulier, voila tout.

ROSETTE, *plus émue*. — Quoi! vous ne vous souvenez pas...

ARLEQUIN, *cherchant toujours dans ses poches*. — Si fait, si fait, ma bonne amie; je m'en ressouviens à merveille. Je vous remercie de votre complaisance; et (*il soupire*) du portrait que vous m'avez donné : je ne le perdrai pas, c'est bien sûr.

ROSETTE. — En vérité, mon ami, je crois que ta tête est un peu troublée : mais cela ne peut me déplaire, et je souhaite de ne te voir jamais plus sage. Adieu, mon ami; il fait nuit tout à fait, je me retire. A demain; tu ne l'oublieras pas, j'espère?

ARLEQUIN. — Non, sans doute; et je vous réponds de ne pas me faire attendre.

(*Elle rentre chez elle. Il fait nuit tout à fait.*)

ARLEQUIN, *seul*. — Il est clair que le diable se mêle de mes affaires, et que c'est lui qui m'a escamoté mon portrait. Or, comme il pourrait fort bien m'escamoter ma Rosette, je m'en vais me coucher à sa porte, et attendre le bienheureux jour de demain. Je ne bouge pas d'ici (*il s'assied à la porte de Rosette*); je ne ferme pas l'œil de toute la nuit : je m'en vais garder ma maitresse comme j'aurais dû garder son portrait, et nous verrons qui sera le plus fin, du diable ou de l'amour.

ARLEQUIN CADET *se croyant seul*. — Je n'ai jamais pu rejoindre cette voleuse; elle ne sait pas sûrement le cruel embarras où elle me met. Que deviendrai-je? Il fait nuit, et je n'ai pas le sou. Si mademoiselle Rosette n'a pitié de moi, il faudra coucher dans la rue.

ARLEQUIN, *à part*. — J'entends parler de Rosette.

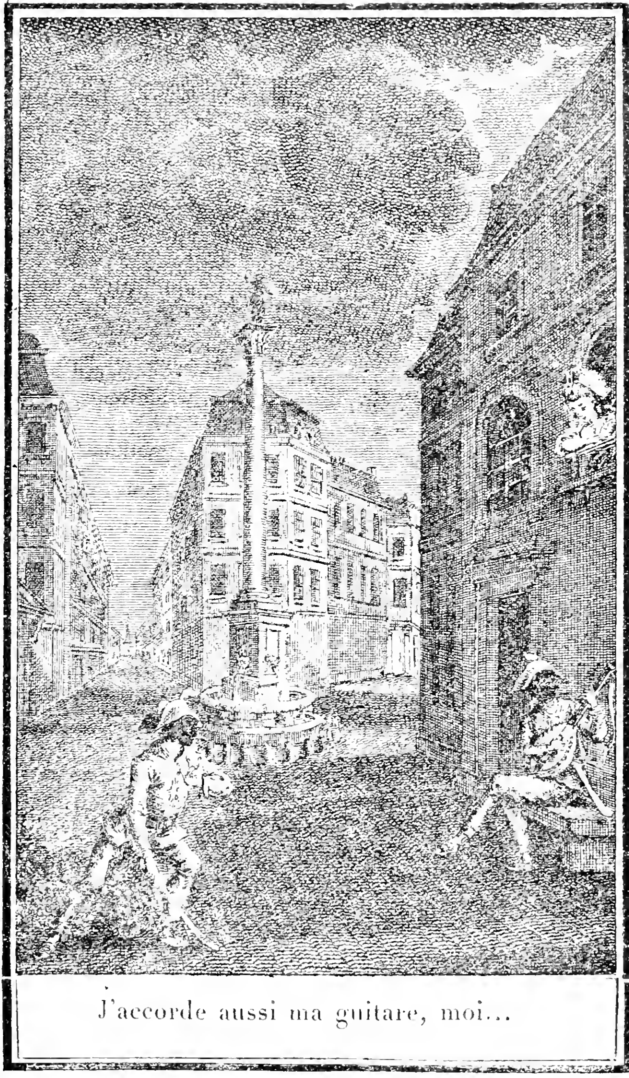
ARLEQUIN CADET. — J'ai envie d'essayer une petite sérénade, cela engagera peut-être mademoiselle Rosette à m'ouvrir sa porte. En conscience, elle peut bien me donner à souper la veille de notre mariage. Voyons.

(*Il prépare sa guitare.*)

ARLEQUIN, *se levant*. — Que dit-il donc de mariage?

ARLEQUIN CADET. — Avec tout cela, cette voleuse m'a paru gentille; sa colere m'aurait gagné le cœur, si elle ne m'avait pas pris mes louis d'or. Oh! Rosette vaut mieux, elle donne au lieu de prendre. Allons, chantons-lui quelque joli couplet : quand on veut plaire et qu'on n'a pas beaucoup d'amour, il faut tâcher d'avoir un peu d'esprit. (*Il accorde sa guitare.*)

ARLEQUIN *aiguise sa batte sur la terre*. — J'accorde aussi ma guitare, moi.



J'accorde aussi ma guitare, moi...

M. Queverdo Inv. Del. *Dembrun, Sculpt.*

ARLEQUIN CADET *s'assied sur le banc de pierre, et chante* :

Daigne écouter l'amant fidèle et tendre
Qui vient encor te parler de ses feux :
Lorsqu'il ne peut ni te voir ni t'entendre,
En te chantant il est moins malheureux.

ROSETTE, *à la fenêtre.* — Est-ce toi, mon ami?

ARLEQUIN CADET. — Oui, c'est moi.

ARLEQUIN, *à part.* — Comment, elle lui parle!

ROSETTE. — Je t'écoute avec plaisir...

ARLEQUIN CADET. — Oh! je ne te rendrai jamais celui que m'a fait ton portrait.

ARLEQUIN, *à part.* — Son portrait!

ARLEQUIN CADET *chante.*

A chaque instant je veux revoir ce gage
Qui me promet d'éternelles amours;
J'ai beau sentir dans mon cœur ton image,
Mes yeux, jaloux, la désirent toujours.

ARLEQUIN, *à part.* — J'ai bien envie de frotter les oreilles à ce chanteur-là.

ARLEQUIN CADET, *à Rosette.* — Que dis-tu?

ROSETTE. — Je ne dis rien, mon cher ami; j'écoute.

ARLEQUIN, *à part.* — Ah! la perfide! J'étoufferai, je crois, s'il dit encore un couplet.

ARLEQUIN CADET, *à Rosette.* — Tu demandes encore un couplet?

(*Il chante.*)

Pourquoi veux-tu que ma bouche répète
Le doux serment dont mon cœur est lié?
Regarde-toi, ma charmante Rosette.
Et tu verras s'il peut être oublié.

ARLEQUIN, *à part.* — Ce drôle-là me fera mourir de chagrin; mais je ne mourrai pas sans m'être vengé. (*Il donne des coups de batte à son frère.*) Voici ma musique, à moi.

ROSETTE, *à la fenêtre.* — O ciel! courons à son secours.

ARLEQUIN. — Je voudrais bien savoir comment elle pourra s'excuser de tout ce que je viens d'entendre?

ROSETTE, *à tâtons.* — Mon cher ami, où es-tu? N'es-tu pas blessé? Parle vite.

ARLEQUIN. — Oui, oui, je suis blessé, cruellement blessé. La voilà donc cette Rosette dont j'étais si sûr! la veille de son mariage, elle trahit son mari... Allez, je vous connais à présent, je ne vous aime plus. Oh! je sais bien que j'en mourrai d'avoir prononcé ce mot-là, mais je vous le dirai cent fois pour mourir

plus vite : je ne vous aime plus, je ne vous aime plus, je ne vous aime plus.

ROSETTE. — Je te supplie de me répondre. Que peux-tu donc me reprocher?

ARLEQUIN. — Ah! ce n'est qu'à ceux que l'on estime encore que l'on fait des reproches, et je n'ai rien à vous reprocher.

(*Il s'éloigne; dans le moment Nérine paraît.*)

NÉRINE, *à part.* — J'entends la voix de mon traître : assurons-nous de sa perfidie.

ROSETTE, *qui a seule entendu ses derniers mots.* — Mais que parles-tu de perfidie? Arlequin, mon cher Arlequin, écoute-moi!

Ici Arlequin cadet, qui s'était enfui, arrive; entendant les derniers mots de Rosette, il va du côté de Nérine.)

ARLEQUIN CADET, *à Nérine, qu'il prend pour Rosette.* — Me voici : puis-je te parler?

ARLEQUIN, *qui prend la voix de son frère pour celle de Rosette.* — Vous parlerez tant qu'il vous plaira, rien ne peut vous justifier.

ROSETTE. — Je suis au désespoir.

ARLEQUIN CADET, *à Nérine, qu'il trouve toujours près de lui.* — Pourquoi cela, ma chère Rosette?

NÉRINE, *à part.* — J'ai peine à contenir ma fureur.

ARLEQUIN CADET, *à Nérine.* — Tu es trop bonne d'être en colère; ce qui m'est arrivé n'est rien : ils étaient cinq ou six contre moi, sans cela je les aurais frottés d'importance.

ROSETTE, *qui l'entend.* — Mais où es-tu donc?

ARLEQUIN CADET. — Je suis ici.

ARLEQUIN, *à part.* — Qui est-ce donc que j'entends?

ARLEQUIN CADET, *à Rosette.* — C'est moi que tu entends.

ROSETTE, *prend sa main.* — Est-ce toi?

ARLEQUIN CADET. — C'est moi.

NÉRINE *le saisit.* — Oh! je te tiens : tu ne m'échapperas pas.

(*Arlequin cadet se trouve entre Rosette et Nérine.*)

ARLEQUIN, *s'en allant dans la maison de Rosette.* — Tâchons de nous éclaircir.

ROSETTE. — Eh quoi! tu me trahissais?

NÉRINE. — Tu croyais donc me tromper, scélérat?

ARLEQUIN CADET. — Le diable m'emporte si je sais un mot de ce que vous me voulez! Au nom du ciel, mademoiselle Rosette, ne vous en allez pas; et vous, esprit, diable, lutin invisible, ne me serrez pas si fort, car j'étrangle.

NÉRINE. — Point de grâce, perfide!

ARLEQUIN, *qui apporte de la lumière.* — Quoi! c'est mon frère de Bergame!

NÉRINE. — Comment! ils sont deux! Tant mieux.

ARLEQUIN CADET *court embrasser son frère.* — Ah! mon cher frère, c'est toi!

(*Ils s'embrassent.*)

ARLEQUIN. — Mon cher ami, je suis fort aise de te revoir quoique vous ne vous conduisiez pas en trop bon frère.

ROSETTE. — Quelle ressemblance! mais mon cœur n'en est pas la dupe.

(*Elle prend la main de l'aîné.*)

ARLEQUIN. — Il l'a été cependant, car vous lui avez donné votre portrait.

ARLEQUIN CADET. — Mademoiselle Nérine sait bien ce qu'il est devenu. Écoutez, mademoiselle, j'ignore si mon frère a des torts avec vous; mais il est sûr que je ne suis ici que d'aujourd'hui. Comme j'arrivais, mademoiselle Rosette est venue très poliment me donner son portrait et de l'argent; l'instant d'après, vous êtes venue m'arracher l'un et l'autre, et vous avez disparu comme un éclair, en me reprochant que j'étais insensible à votre amour, tandis que j'aurais donné tous les trésors du monde pour avoir le plaisir de vous voir un moment de plus.

ARLEQUIN. — D'après ce qu'il vous dit, mademoiselle, il me semble que vous pourriez troquer ce portrait-là contre l'original du mien.

(*Il montre son frère.*)

NÉRINE. — Vous m'avez appris qu'il faut se connaître avant de s'aimer.

ARLEQUIN CADET. — Voyez mon étourderie! avec vous, j'ai commencé par la fin. D'ailleurs, vous connaissez mon frère; c'est tout comme si vous me connaissiez : vous voyez que je lui ressemble trait pour trait. La seule différence qu'il y ait entre nous deux, c'est que je suis le cadet; et si vous aviez la bonté de m'aimer, je me croirais l'aîné de la famille.

ARLEQUIN. — Allons, mademoiselle Nérine, il dépend de vous seule que nous soyons tous les quatre heureux.

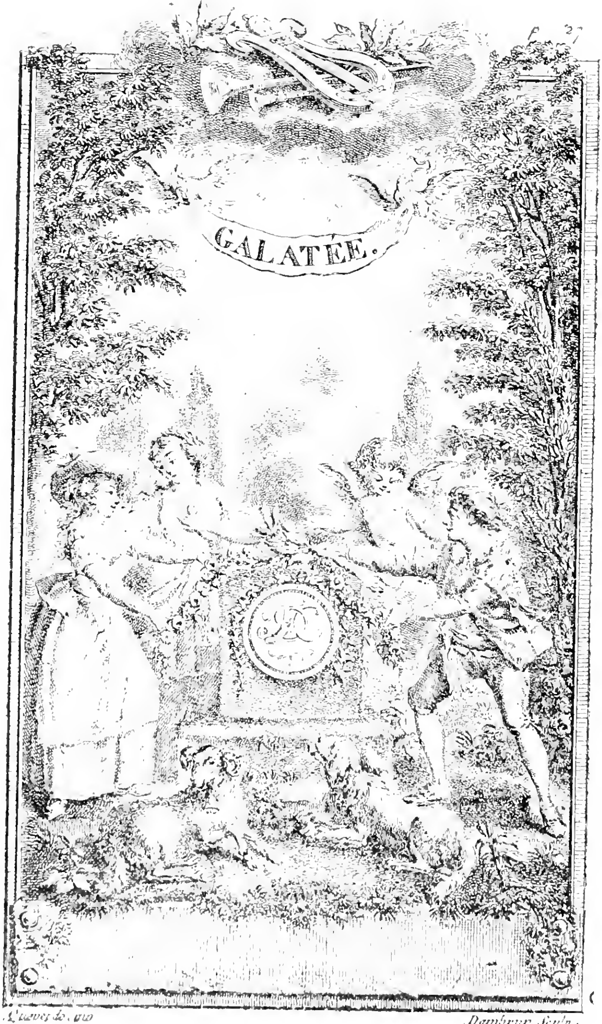
ARLEQUIN CADET. — Eh bien?

NÉRINE. — Eh bien! je vois qu'il faut d'abord lui rendre son portrait; et puis nous verrons s'il faudra vous donner le mien.

ARLEQUIN. — Mes amis, nous voilà tous contents; aimons-nous bien; mais, si vous m'en croyez, n'habitons pas dans la même maison : il pourrait arriver des méprises de plus grande conséquence que celle d'aujourd'hui.



LES PASTORALES


GALATÉE.

GALATÉE

LIVRE I

Avant que le soleil ait éclairé nos plaines,
    Je fais retentir les échos;
Je fatigue les bois, les prés et les fontaines,
    Du triste récit de mes maux :
Mais les échos, les bois, les prés et les ruisseaux,
    Ne peuvent soulager mes peines.
Sur les gazons fleuris, à l'ombrage des chênes,
    Je ne trouve plus de repos.
Je gémis: le ramier joint ses plaintes aux miennes,
    Mes larmes troublent les ruisseaux :
Mais les ruisseaux, les prés, les bois et les échos,
    Ne peuvent soulager mes peines.

Telles étaient les plaintes d'Élicio, berger des rives du Tage. La nature l'avait comblé de ses dons; mais la fortune et l'amour ne l'avaient pas traité comme la nature. Depuis longtemps il aimait Galatée, sans pouvoir encore se flatter d'en être aimé. Galatée était une simple bergère du même village qu'Élicio; mais elle eût été la reine du monde, si le monde s'était donné à la plus belle et à la plus sage.

C'est de Galatée et d'Élicio que je vais raconter les aventures : j'y joindrai celles de plusieurs amants que l'amour voulut éprouver; je décrirai les mœurs du village. Vous qui n'êtes heureux qu'aux champs; vous, âmes sensibles pour qui l'aspect d'une campagne riante, le bruit d'une source d'eau vive, sont des plaisirs presque aussi touchants que celui de faire une bonne action, puissiez-vous trouver quelque douceur à me lire!

De tous les bergers qui aimèrent Galatée, Élicio fut le plus tendre et le moins hardi. Son respect n'était pas la seule raison de sa timidité : Mœris, père de Galatée, était le plus riche laboureur du canton; Élicio n'avait pour tout bien qu'une cabane et quelques chèvres.

Érastre, son rival, était moins pauvre, sans être plus heureux. Érastre, jusqu'alors le plus insensible des pâtres, n'avait pu résister aux charmes de Galatée; mais il ne se flattait pas

de lui plaire : trop simple pour être aimable, il savait mieux sentir que s'exprimer : la nature, en le formant, s'était contentée de lui donner un bon cœur.

Un jour qu'Élicio, dans un vallon solitaire, songeait à ce qu'il aimait, il vit venir Érastre, précédé de son troupeau, dont il laissait la conduite à ses chiens. Ces bons animaux semblaient deviner que leur maître était trop amoureux pour s'occuper de ses brebis; ils tournaient autour d'elles, pressaient les paresseuses, ramenaient celles qui s'écartaient, et faisaient à la fois leur devoir et celui du berger.

Dès qu'Érastre fut près d'Elicio : J'espère, lui dit-il, que vous n'êtes pas fâché de ce que j'aime Galatée; vous savez qu'il est impossible de ne pas l'aimer. Oui, je consens que mes agneaux, au moment où je les sèvrerai, ne trouvent dans les prairies que des herbes venimeuses, s'il n'est pas vrai que mille fois j'ai tenté d'oublier mon amour. J'ai consulté tous les médecins du pays, aucun n'a pu me guérir; et je viens vous demander la permission de mourir avec mon mal. Vous ne risquez rien en me l'accordant, puisque vous, qui êtes le plus aimable des bergers, vous ne pouvez attendrir Galatée : que craignez-vous d'un pâtre comme moi?

Élicio sourit à ce discours : Mon ami, lui dit-il, je n'ai pas le droit d'être jaloux; tes chagrins sont les miens, ils doivent nous rendre chers l'un à l'autre. Dès ce moment ne nous quittons plus : nous parlerons de Galatée, et l'amitié soulagera sans doute les peines que nous cause l'amour.

Les deux rivaux, devenus amis, allaient accorder leurs musettes, quand Galatée, avec son troupeau, parut sur la colline. Un simple corset, un jupon d'étoffe commune, composaient toute sa parure; sa taille seule rendait cet habit charmant : ses longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules; un chapeau de paille garantissait son visage de l'ardeur du soleil. Simple comme la fleur des champs, elle était belle, et elle ne le savait pas.

Élicio s'avance pour lui parler; mais les chiens de Galatée, qui ne laissaient approcher personne du troupeau, courent en grondant sur le berger. A peine l'ont-ils reconnu, que, honteux de leur méprise, ils baissent le cou, le flattent de leurs queues, et vont cacher leurs têtes sous ses mains caressantes. Le bélier conducteur, qu'Élicio avait souvent nourri de son pain, l'aperçoit et vient à lui, la tête haute, en agitant sa sonnette; toutes les brebis le suivent. Elicio leur ouvre sa panetière; il distribue aux chiens et au troupeau tout ce qu'elle contenait; des larmes de joie coulent de ses yeux : et la bergère, embarrassée de voir ses moutons reconnaître si bien son amant, se hâte d'arriver au bélier, le frappe de sa houlette en rougissant, et le force de s'éloigner d'Élicio.

Le berger lui reproche ce mouvement de colère : Pourquoi, dit-il, punir vos brebis, quand c'est moi que vous voulez punir? Ces pâturages sont les meilleurs du canton; vous pouvez, en



Et la bergère embarrassée de voir ses moutons reconnoître, si bien son amant.

Queverdo inv. P. Baquoy Sculp.

me fuyant, laisser ici vos agneaux; j'oublierai mes chèvres pour en avoir soin. Si cette faveur vous semble trop grande, choisissez l'endroit où vous voulez passer la journée: je m'en éloignerai pour qu'il vous soit plus agréable. Elicio, répondit Galatée, ce n'est pas pour vous fuir que je détourne mes moutons; je les mène au ruisseau des Palmiers, où je dois trouver ma chère Florise. Je suis reconnaissante de vos offres; je vous le prouve en dissipant vos soupçons. Elle parlait encore, et continuait son chemin; Érastre lui cria de loin : Puisses-tu devenir amoureuse de quelqu'un qui te traite comme tu nous traites! Puisses-tu.... Il en aurait dit davantage, si Galatée, en s'éloignant toujours, ne s'était mise à chanter. L'amant le plus en colère aime encore mieux écouter sa maîtresse que de lui dire des injures. Érastre se tut; Galatée chanta ces paroles :

Les soins de mon troupeau m'occupent tout entière;
C'est de mes seuls agneaux que dépend mon bonheur :
Quand j'ai trouvé pour eux une fontaine claire,
S'ils sont contents, rien ne manque à mon cœur.

Je dors toute la nuit : quand l'aube va paraître,
Sans crainte et sans désir je vois venir le jour;
Ce doux repos m'est cher : je ne veux point connaître
Ce vieux enfant que l'on appelle Amour.

Que les loups et l'Amour soient loin de ma retraite!
Trop heureuses brebis, un chien sûr vous défend;
Pour me défendre, hélas! je n'ai qu'une houlette :
Mais c'est assez pour combattre un enfant.

En achevant sa chanson, Galatée était arrivée au ruisseau des Palmiers. Florise l'attendait, Florise, sa meilleure amie, la confidente de ses plus secrètes pensées. Elles s'assirent au bord de l'eau, et s'amusaient à cueillir des fleurs, lorsqu'elles aperçurent une bergère qui leur était inconnue. Cette étrangère, jeune et belle, paraissait accablée d'un chagrin profond. De temps en temps elle s'arrêtait, soupirait et regardait le ciel avec des yeux mouillés de larmes. Trop occupée de ses malheurs pour apercevoir Galatée, elle s'approcha du ruisseau, prit de l'eau dans sa main, et lava ses yeux, fatigués de pleurer. Hélas! dit-elle, il n'y a point d'eau qui puisse éteindre le feu dont je suis consumée.

Galatée et Florise coururent vers l'étrangère : Si le ciel, lui dirent-elles, est aussi touché de vos pleurs que nous le sommes, bientôt vous n'aurez plus sujet d'en répandre. Nous plaignons vos malheurs sans les connaître : souvent on les soulage en les racontant; mais nous n'osons vous demander un récit qui peut coûter à votre cœur. Ce récit, répondit l'inconnue, me privera peut-être de l'amitié que vous semblez me promettre. Quand vous saurez que l'amour a causé nos maux, puis-je espérer que

vous les plaindrez encore? Les bergères, après l'avoir rassurée, la conduisirent dans un bosquet écarté; elles s'assirent à l'ombre, et l'étrangère commença son histoire.

Mon village est sur les rives de l'Hénarès, célèbre par la fraîcheur de son onde : mon père est laboureur; les travaux champêtres occupaient seuls ma vie : tous les matins, je menais paître mes brebis. Seule au milieu des bois, la solitude ne m'ennuyait point : j'écoutais les oiseaux, je chantais avec eux, je cueillais la rose vermeille, le lis sans tache, l'œillet bigarré; un bouquet rendait heureuse ma journée; je n'aimais rien que mes agneaux; je ne cherchais dans la campagne que des fleurs et de l'ombre.

Combien de fois me suis-je moquée des larmes et des soupirs de quelques bergères qui me confiaient leurs amours! Je me souviens qu'un jour la jeune Lidie vint se jeter à mon cou, et me baigna de ses pleurs. Alarmée de son désespoir, j'essuie ses yeux en l'embrassant; je lui demande avec tendresse quel affreux malheur lui coûte tant de larmes. Ton père est-il mort? m'écriai-je; as-tu perdu ton troupeau? Ah! ma chère Téolinde, me répondit-elle, rien ne peut me consoler..... Il est parti...... et ce matin j'ai vu la bergère Léocadie avec le ruban couleur de rose que j'avais donné l'autre jour à cet ingrat. Je vous avoue, aimables bergères, que je ne pus m'empêcher de rire à ce récit, entrecoupé de sanglots. Lidie en fut offensée : elle me regarda, baissa la tête, et s'éloigna de moi. Je voulus la retenir. Téolinde, me dit-elle, puissiez-vous connaître un jour le mal que je souffre, et trouver dans vos confidentes la pitié que je trouve en vous! Tel fut son souhait : peut-être est-ce vous, bergères, qui l'accomplirez aujourd'hui.

J'étais libre et heureuse; je ne le fus pas longtemps. Un jour, c'était la veille de la fête du village, j'étais allée avec plusieurs bergères chercher des rameaux et des fleurs pour en orner notre temple : nous trouvâmes sur le chemin une troupe de bergers assis à l'ombre des myrtes; tous étaient nos amis ou nos parents : ils vinrent au-devant de nous. Six d'entre eux s'offrirent pour aller chercher les rameaux dont nous avions besoin : nous acceptâmes leur offre, et nous demeurâmes avec le reste de leurs compagnons.

Parmi ces jeunes gens était un étranger que je voyais pour la première fois. A peine je l'eus regardé, que je sentis courir dans mes veines un feu qui m'était inconnu : je me doutais pourtant de ce que c'était. Lidie était là; je pensai tomber aux genoux de Lidie, et lui demander pardon de ne pas avoir plaint dans elle le mal que je sentais déjà.

Il était aisé de lire sur mon visage ce qui se passait dans mon âme; mais tout le monde était occupé de l'étranger. On lui demandait d'achever une chanson que notre arrivée avait interrompue : il la reprit, et je tremblai qu'elle ne parlât d'amour. S'il est amoureux, me disais-je, il ne doit songer qu'à l'amour. Heureusement il ne chanta que les plaisirs de la vie

pastorale, et les moyens de conserver les troupeaux : il ne dit rien de ce qui fait mourir les bergères.

A peine avait-il achevé, que nous vîmes revenir ceux qui étaient allés nous couper des rameaux. Ils en étaient si chargés, que, marchant sur la ligne, serrés les uns contre les autres, on aurait cru voir s'approcher une petite colline toute couverte de ses arbres. Quand ils furent près de nous, ils entonnèrent une ronde villageoise, à laquelle nous répondîmes. Bientôt ils déposèrent leurs fardeaux, et vinrent offrir à chaque bergère une guirlande de différentes fleurs. Nous acceptâmes leurs dons, et nous nous disposions à retourner au village, lorsque le plus vieux d'entre eux, nommé Éleuco, nous arrêta : Il faut, dit-il, que chacune de vous nous récompense de nos peines, en donnant sa guirlande à celui qu'elle aimera le mieux. Cela est trop juste, répondit une de mes compagnes en posant sa guirlande sur la tête de son cousin; les autres suivirent son exemple, et choisirent toutes un de leurs parents. Je restai la dernière, et par bonheur je n'avais point là de cousin.

Je fis semblant d'être incertaine; puis m'approchant de l'inconnu : Je vous donne cette guirlande, lui dis-je, au nom de toutes mes compagnes, pour vous remercier du plaisir que nous a fait votre chanson. Je prononçai ce peu de mots tout d'une haleine, sans oser lever les yeux sur celui que je couronnais; et ma main tremblait si fort, que la guirlande pensa m'échapper.

L'étranger reçut mon bienfait avec reconnaissance et modestie : il saisit l'instant où personne ne pouvait l'entendre, pour me dire à voix basse : Je vous ai payé bien cher la guirlande que j'ai reçue : vous ne m'avez donné que des fleurs; et moi..... Il ne put achever. Mes compagnes me pressaient de partir : je ne lui répondis pas; mais je le regardai le plus longtemps qu'il me fût possible. Je ne m'occupai que de lui pendant le chemin; je ne songeai qu'à lui quand je fus arrivée.

Le lendemain, jour de la fête, après avoir adoré l'Éternel tous les habitants du village et des environs se rassemblèrent sur la grande place, pour s'exercer à différents jeux champêtres Une troupe de jeunes gens, fiers de leur âge, de leur force, de leur agilité, se présente pour disputer le prix de la lutte, du saut, de la course. Chacun d'eux parait devoir l'emporter. Je ne m'intéressais que pour un seul : mes vœux furent exaucés. Artidore (c'était le nom de mon étranger) fut vainqueur de tous les jeux, fut applaudi par tout le monde. Alanio, disait-on, court mieux que Silvain; Marsille est plus fort que Lisandre; mais Artidore l'emporte sur tous. J'écoutais ces paroles, et n'osais pas les redire; mais je faisais semblant de ne pas les avoir entendues, pour me les faire répéter.

Ce beau jour finit. Le lendemain, nous nous rassemblâmes une douzaine de jeunes filles, l'élite du village. Précédées d'une musette, et nous tenant toutes par la main, nous allâmes gagner en dansant une prairie, où nous trouvâmes Artidore avec tous

nos jeunes gens. Dès qu'ils nous virent, ils coururent se mêler à notre danse; chaque berger sépara deux bergères, et rompit notre chaîne pour la doubler. Alors les flûtes, les tambourins se joignirent à notre musette; la danse devint plus vive, et mon bonheur voulut que ma main se trouvât dans celle d'Artidore. Le saisissement que cette main me causa pensa me faire rompre la chaîne. Artidore s'en aperçut, et m'enleva fortement en me pressant contre son sein : le remède était pire que le mal.

La danse finie, nous nous assîmes sur l'herbe. Tout le monde désirait d'entendre chanter Artidore : il y consentit. Je n'ai jamais oublié sa chanson; et je vais vous la répéter, malgré les pleurs que je donnerai peut-être à un si doux souvenir.

Jamais nous ne verrions briller un jour serein,
Toujours par la douleur l'âme serait flétrie,
Si l'amour ne venait consoler notre vie,
Et semer quelques fleurs sur ce triste chemin.
Amour, l'on doit bénir tes chaînes :
Si deux amants ont à souffrir,
Ils n'ont que la moitié des peines,
Et tu sais doubler leur plaisir.

Il n'est point de malheur pour un amant aimé;
D'un seul mot, d'un souris dépend sa destinée;
Le sort voudrait en vain la rendre infortunée;
On lui dit : Je vous aime, et son cœur est calmé.

L'autre jour, deux amants, à l'ombre d'un tilleul,
Sur leur hymen futur se contaient leurs alarmes;
J'entendis qu'ils disaient en essuyant leurs larmes :
Souffrir deux est plus doux que d'être heureux tout seul.

Il était temps de retourner au village : chaque berger offrit le bras à sa bergère. Soit hasard, soit adresse, Artidore me donna la main. Nous marchions en silence, sans oser nous regarder; mais chacun de nous deux observait l'instant où l'autre ne pouvait le voir, pour lui jeter un coup d'œil; et dès que nos yeux se rencontraient, ils se baissaient vers la terre. Enfin je lui dis : Artidore, le peu de jours que vous nous donnez vous sembleront des années, si vous avez laissé dans votre village quelqu'un qui vous soit cher. Je donnerais tout ce que je possède, me répondit-il, pour que ces heureux jours durassent autant que ma vie. — Vous aimez donc bien les fêtes? — Ah! ce ne sont pas les fêtes... Il fit un soupir; je soupirai aussi : il me serra la main; je ne crois pas le lui avoir rendu.

Nous en étions là lorsque le vieux Éleuco, dont on respectait tous les avis, proposa de chanter une ronde pour entrer dans le village aussi gaiement que nous en étions sortis. Je m'en chargeai volontiers; et, saisissant cette occasion de donner

quelques avis à Artidore, voici la ronde que je chantai en le regardant :

Voulez-vous être heureux amant?
Soyez guidé par le mystère;
Celui qui sait le mieux se taire
En amour est le plus savant.
Pour être aimé soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret.

En vain de l'amour on médit;
Le secret épure sa flamme;
L'amour est la vertu de l'âme,
Quand le mystère le conduit.
Pour être aimé soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret.

Souvent un seul mot peut ravir
Le prix d'une longue constance;
Cachez jusqu'à votre souffrance,
Pour savoir cacher le plaisir.
Pour être heureux soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret.

Ne confiez qu'à votre cœur
Vos succès et votre victoire;
Tout ce que l'on perd de la gloire
Retourne au profit du bonheur.
Pour être aimé soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret.

J'ignore si ma chanson plut à Artidore; mais il en profite. Pendant tout le séjour qu'il fit avec nous, il mit tant de circonspection, tant de prudence dans les soins qu'il me rendit, que la langue la plus maligne ne trouva pas un seul mot à dire.

J'étais certaine d'être aimée, et je n'avais pu cacher à mon amant que mon cœur était à lui. Nous étions convenus qu'il retournerait à son village comme il l'avait annoncé; et que peu de jours après il enverrait un ami de sa famille me demander à mon père. Nous étions sûrs tous deux que nos parents consentiraient à ce mariage : tout semblait d'accord avec nos projets, quand, deux jours avant le départ d'Artidore, mon malheur fit revenir ma sœur jumelle d'un village voisin, où elle était allée voir une de mes tantes.

Cette sœur, par une fatalité bien rare, est mon portrait vivant. Son visage, sa taille, sa voix, tout est si semblable entre nous deux, que nos parents nous donnaient des habits différents pour nous reconnaitre. Mais nos caractères sont bien loin de cette ressemblance; et si nos cœurs avaient été jumeaux, je ne verserais pas tant de larmes.

Dès le lendemain de son retour, ma sœur fit sortir le trou-

peau, et le conduisit au pâturage avant que je fusse éveillée. Je voulus aller la rejoindre; mais mon père me retint toute la journée : il fallut renoncer à l'espérance de voir Artidore. Le soir ma sœur revint, et me dit avec mystère qu'elle avait à me parler de quelque chose d'important. Le cœur me battit; je devinai mon malheur. J'allai m'enfermer avec elle. Jugez de ce que je devins en entendant ces paroles :

Ce matin, ma sœur, je conduisais le troupeau sur les rives de l'Hénarès, lorsque j'ai vu venir à moi un jeune berger qui m'est inconnu : il m'a saluée, et m'a pris la main avec une familiarité qui m'a surprise et offensée. Mon silence, et l'altération qu'il a dû remarquer sur mon visage, n'ont pas été capables d'arrêter ses transports. Hé quoi! ma belle Téolinde, m'a-t-il dit, ne reconnaissez-vous pas celui qui vous aime plus que moi-même? J'ai bien vu, ma sœur, que j'étais prise pour vous : mais comme votre réputation m'est chère, et qu'un berger aussi hardi pourrait lui faire grand tort, j'ai voulu vous débarrasser pour jamais de cet importun. Je me suis gardée de lui dire qu'il se trompait; et, prenant le ton que Téolinde aurait dû toujours avoir, j'ai répondu à ses discours avec une fierté, avec un dédain qui l'ont fort étonné; ce qui ne vous justifie pas trop, ma sœur. Mais, heureusement pour vous, mes paroles lui ont fait impression; il m'a quittée en me nommant perfide, ingrate : et je crois pouvoir vous répondre que vous ne le reverrez plus.

Vous comprenez, aimables bergères, combien je souffrais pendant ce récit. J'aurais donné la moitié de ma vie pour être au lendemain, pour aller à l'instant même détromper mon malheureux amant. Ah! que la nuit me parut longue! les étoiles brillaient encore, que j'étais déjà dans les champs. Jamais mes pauvres brebis n'avaient marché si vite. J'arrive à l'endroit où j'avais coutume de trouver Artidore; je le cherche, je l'appelle; je parcours le rivage, le bois, la campagne; je ne trouve point Artidore. Reviens, m'écriai-je; reviens mon bien-aimé! voici la véritable Téolinde, celle qui ne vit que pour t'aimer. L'écho répète mes paroles, et Artidore ne vient point. Enfin, lassée de tant de recherches, je vais m'asseoir au pied d'un saule, et j'attends que le jour soit plus grand, pour parcourir de nouveau tous les lieux que j'avais parcourus.

A peine l'aube du matin laissait distinguer les objets, que j'aperçois des caractères tracés sur l'écorce d'un peuplier blanc. Je regarde, je reconnais la main d'Artidore, et je ne sais comment je pus lire sans mourir les vers que voici :

O vous dont l'inconstance égale la beauté,
Vous qui comptez pour rien vos serments et ma vie,
  Vous ordonnez qu'elle me soit ravie :
  Elle est à vous comme ma liberté.
J'obéirai, cruelle, à votre ordre terrible :
Vous ne me verrez plus; mais, à mon dernier jour,
    Je veux parler de mon amour;

Oui, je veux répéter à votre âme insensible
Le serment que je fis, hélas! pour mon malheur :
En l'écrivant sur l'écorce flexible,
Il restera gravé mieux que dans votre cœur.
Adieu : jusqu'au tombeau le mien vous a chérie :
Pour ne plus vous le dire, il a fallu mourir;
Si mon trépas vous arrache un soupir,
Ma mort sera plus douce que ma vie.

Je lus deux fois sans pleurer ces tristes adieux : je voulus les relire encore, mais les larmes m'en empêchèrent; et si ces larmes n'étaient venues, je serais morte sur-le-champ. La douleur m'ôta dès ce moment le peu de raison que l'amour m'avait laissé. Je résolus de tout abandonner pour courir après Artidore. Je voulais partir à l'instant; mais je ne pouvais quitter ce peuplier où mon arrêt était tracé. J'essaye inutilement d'enlever cette écorce; je la baise mille fois, je la baigne de mes pleurs, et je prends la fuite à travers la campagne, en répétant les derniers mots que j'avais lus.

J'arrive sur ces bords; ils ne sont pas éloignés de la patrie de mon amant. Jusqu'à présent personne n'a pu me donner de ses nouvelles. Je veux le chercher encore quelques jours; mais si ma recherche est vaine, si mon Artidore n'est plus, mon parti est pris, je le suivrai; oui, s'écria-t-elle en fondant en larmes, je le suivrai : c'est ma dernière espérance.

Tel fut le récit de Téolinde. Galatée et Florise s'efforcèrent de la consoler : Restez ici, lui dit Galatée, nous vous aiderons à retrouver Artidore; et, jusqu'à ce moment, nous le pleurerons avec vous. Téolinde, touchée de ces offres, embrassa Galatée, et lui promit de ne pas la quitter de quelques jours.

Le soleil s'était couché, et les trois bergères rassemblèrent le troupeau pour le ramener au village. Elles n'étaient pas encore à la moitié du chemin, quand Galatée s'aperçut qu'elle avait oublié sa houlette : elle pria Florise et l'étrangère de veiller à ses brebis, et retourna seule pour la chercher. Elle découvrit bientôt à travers les arbres un vieux berger nommé Lénio, assis à la place qu'elle avait occupée; il tenait dans ses mains la houlette qu'elle venait reprendre.

Dans le même instant Élicio, qui retournait à sa cabane avec son petit troupeau de chèvres, vint à passer, et, reconnaissant la houlette de Galatée, il s'arrête en regardant Lénio d'un air étonné. Galatée, attentive au mouvement d'Élicio, se cache derrière un buisson pour écouter ce qu'il va dire.

De qui tiens-tu cette houlette? demande Élicio d'une voix animée. Je viens de la trouver ici, lui répond le vieux berger, et je la destine à Bélise, qui ne refusera pas un si beau présent. — Je souhaite que tu puisses attendrir Bélise par le don de cette houlette; mais la mienne est encore plus belle : regarde comme l'écorce, adroitement enlevée, semble former tout autour une branche de lierre. Que veux-tu que je te donne pour la

changer contre celle que tu tiens? — Je veux la plus belle de tes chèvres. — Ah! j'y consens : je n'en ai que six, les voilà; tu peux choisir. Le vieux Lénio n'eut pas de peine à se décider : des six chèvres d'Élicio, une seule était près de mettre bas; ce fut celle-là qu'il choisit. Élicio, transporté, lui donna la chèvre, changea de houlette et l'embrassa de tout son cœur. Les deux bergers, également satisfaits, se séparèrent; et Galatée, toute pensive, rejoignit Florise et Téolinde, qui lui demandèrent des nouvelles de sa houlette : Quelqu'un l'a prise, répondit la bergère; mais je n'y ai pas de regret.

Cependant les ombres de la nuit commençaient à noircir les montagnes; les oiseaux, rassemblés sous le feuillage, se disputaient avec un murmure confus la branche où ils passeraient la nuit; on entendait de tous côtés les chalumeaux des bergers, et les sonnettes des brebis qui s'approchaient du village; les bergères, en y rentrant, trouvèrent de grands apprêts de fêtes; on leur en dit le sujet. Daranio, un des plus riches laboureurs, devait épouser le lendemain Silvérie, dont les yeux bleus faisaient toute la dot. Le prodigue amant voulait célébrer son bonheur par la noce la plus brillante. Il y avait invité tous les bergers des villages voisins; et le fameux Tyreis, qui n'avait point d'égal dans l'art de chanter ou de jouer de la flûte, venait d'arriver avec son ami Damon. Téolinde espéra qu'Artidore pourrait se trouver à ces noces, elle résolut d'y suivre Galatée. Tous les bergers se préparèrent aux jeux et aux combats qui devaient remplir cette belle journée.

LIVRE II

Quand pourrai-je vivre au village? quand serai-je le possesseur d'une petite maison entourée de cerisiers? Tout auprès seraient un jardin, un verger, une prairie et des ruches : un ruisseau bordé de noisetiers environnerait mon empire; et mes désirs ne passeraient jamais ce ruisseau. Là, je coulerais des jours heureux; le travail, la promenade, la lecture, occuperaient tous mes moments. J'aurais de quoi vivre; j'aurais encore de quoi donner : car sans cela point de richesse; c'est n'avoir rien que n'avoir que pour soi. Si je pouvais jouir de tous ces biens avec une épouse sage et douce, et voir nos enfants jouant sur le gazon, se disputer à qui courra le mieux pour venir embrasser leur mère, je croirais devoir exciter l'envie de tous les rois de l'univers.

Tel était le sort des bergers dont j'écris l'histoire : un doux mariage couronnait presque toujours une longue passion.

Daranio, amant aimé de Silvérie, allait devenir son époux. Au lever de l'aurore, tous les habitants du village et des alentours étaient déjà sur la grande place. L'un avait fait des guirlandes pour en orner la porte de la maison des mariés; l'autre, avec son tambourin et sa flûte, leur donnait une joyeuse aubade. Ici, l'on entendait la champêtre musette; là, le violon harmonieux; plus loin, l'antique psaltérion. Celui-ci mettait des rubans à ses castagnettes, celui-là des bouquets à son chapeau: chacun voulait plaire à sa maîtresse; tous étaient animés par l'amour et par la joie.

Les nouveaux mariés ne se firent pas attendre; on les vit arriver parés de leurs plus beaux habits. Galatée et les jeunes filles conduisaient Silvérie; Élicio et les bergers entouraient Daranio. Cette aimable troupe prit le chemin du temple au bruit de tous les instruments.

Après s'être juré une éternelle fidélité, les deux époux retournèrent à la grande place, et toutes les jeunes filles coururent chercher les présents qu'elles destinaient à la mariée. L'une revient offrir à Silvérie un panier de fruits; l'autre porte dans son chapeau des œufs frais que ses poules ont pondus : celle-ci donne la poule même, celle-là un jeune coq : toutes, sans regret et sans vanité, font une offrande proportionnée à leurs richesses.

Galatée approche à son tour : elle apportait deux tourterelles, qu'un valet de son père venait de prendre au filet. La bergère craignait de leur faire mal; et ses deux mains pouvaient à peine suffire pour tenir les deux oiseaux : leurs ailes blanches, leurs becs couleur de rose s'échappaient sans cesse entre ses doigts. Elle se presse d'arriver à Silvérie; et la saluant d'un air gracieux : Ma bonne amie, lui dit-elle, voici des oiseaux qui veulent vivre avec vous, je vous prie de les recevoir; tous les époux fidèles leur doivent un asile. En disant ces mots, elle présente les colombes : Silvérie avance ses mains pour les prendre; Galatée ouvre les siennes; les deux oiseaux profitent du moment; ils s'échappent en rasant de l'aile le visage des deux bergères, et s'élèvent dans les airs. Silvérie étonnée, Galatée presque triste, les suivent des yeux, et les perdent bientôt de vue; alors elles se regardent sans rien dire, et tout le monde rit, excepté Galatée.

Élicio s'approcha d'elle, et lui dit à voix basse : Ces oiseaux vous ont punie de ce que vous ne les gardiez pas; mais ils auront besoin de vous revoir, et j'ose vous répondre qu'ils reviendront vous trouver. Je n'y compte pas, dit Galatée; et je m'en console s'ils sont plus heureux. Aussitôt elle envoya chercher dans sa bergerie un bel agneau, qui remplaça les tourterelles.

Pendant que l'on offrait les présents, plusieurs tables s'étaient dressées sous une épaisse feuillée : elles sont bientôt couvertes de mets. Daranio, qui donnait la fête, fait asseoir les mères, les vieillards et les jeunes filles; les jeunes garçons restent debout

pour les servir. Plus loin, sur une espèce de théâtre soutenu par des tonneaux, des musiciens vont se placer. La symphonie commence: on l'interrompt souvent par des cris de joie; le plaisir, la gaieté brillent sur tous les visages; on parle, on écoute, on rit tout à la fois; tout le monde est content, tout le monde est heureux : on croirait que chaque berger vient d'épouser sa maitresse.

Pour que rien ne manque à la fête, quand le repas est achevé, Daranio propose un combat pastoral. Silvérie détache sa guirlande et déclare qu'elle sera le prix de celui qui chantera le mieux sa bergère. Alors les instruments se taisent, toutes les jeunes filles regardent leurs amants, tous les bergers se préparent à chanter. Érastre même veut entrer en lice; mais le fameux Tyrcis se lève, et Érastre va se rasseoir. Personne n'ose combattre avec Tyrcis. Le seul Élicio se présente : Berger, lui dit-il, je ne prétends pas vous disputer la guirlande; mais je veux célébrer celle que j'aime. Un profond silence règne dans l'assemblée; les deux rivaux chantent alternativement ces paroles :

TYRCIS.

La charmante Phyllis est celle que j'adore;
L'amour et ma Phyllis soutiendront mes accents.
Vous qui la connaissez, n'écoutez pas mes chants :
J'ai prononcé son nom, que puis-je dire encore?

ÉLICIO.

Je veux cacher le nom de l'objet qui fit naitre
Ce feu dont je me sens embrasé pour jamais.
Hélas! je me trahis si je peins ses attraits :
Comme elle est la plus belle, on va la reconnaître.

TYRCIS.

La pomme colorée est la fidèle image
Du teint vif et brillant de ma chère Phyllis;
Ses regards languissants, l'arc de ses noirs sourcils
Retiennent tous les cœurs dans un doux esclavage.

ÉLICIO.

La rose au teint vermeil, la neige éblouissante,
Ressemblent aux appas dont je suis enchanté;
Cette neige résiste aux ardeurs de l'été;
L'hiver ne flétrit point cette rose brillante.

TYRCIS.

Phyllis, depuis deux ans, cause seule mes peines;
Je l'aimai dès le jour où je vis ses yeux bleus;
L'Amour m'attendait là, caché dans ses cheveux,
Et de ses tresses d'or il fit pour moi des chaines.

ÉLICIO.

L'Amour depuis longtemps me tient sous sa puissance.
Quand j'aperçus l'objet dont je suis amoureux,
Je vis l'enfant ailé sourire dans ses yeux;
Dans mon cœur aussitôt je sentis sa présence.

TYRCIS.

Comme un miroir brisé mille fois nous présente
L'objet qu'il multiplie à nos regards surpris,
De même un seul coup d'œil de ma belle Phyllis
Grave dans tous les cœurs son image charmante.

ÉLICIO.

Comme un agneau bêlant qui demande sa mère
Saute et bondit de joie en la voyant venir,
De même vous verriez nos bergers tressaillir
Quand à leurs yeux charmés vient s'offrir ma bergère.

TYRCIS.

Je garde à ma Phyllis, pour le jour de sa fête,
Deux chevreaux tachetés qu'avec soin je nourris :
J'en serai trop payé si je reçois pour prix
Les bluets dont Phyllis a couronné sa tête.

ÉLICIO.

Je ne peux rien offrir à la beauté que j'aime,
Hélas! je n'eus jamais que mon cœur et mon chien.
Mon cœur depuis longtemps est devenu son bien;
Mon chien la suit déjà comme un autre moi-même.

Les deux bergers cessèrent de chanter. Sylvérie, incertaine, aurait voulu donner deux prix. Vos talents sont égaux, leur dit-elle; je n'ose et je ne puis choisir. Que chacun de vous reçoive une branche de laurier, et souffrez que la guirlande appartienne à ma meilleure amie. En disant ces mots, elle offrit à Tyrcis et à Élicio deux couronnes égales; et, se retournant vers Galatée, elle posa la guirlande sur sa tête.

La musique donna bientôt le signal de la danse. Élicio vint prier Galatée de danser avec lui. La bergère rougit, et accepta. Auriez-vous désiré, lui dit Élicio d'une voix tremblante, que Tyrcis eût remporté le prix? Non, répondit Galatée; j'aurais été fâchée, pour l'honneur de notre village, de vous voir vaincu par un étranger. Après ce peu de mots, ils n'osèrent plus se parler.

La nuit vint, et tout le monde alla souper chez Daranio, excepté Galatée, qui ramena chez elle Florise et la triste Téolinde. Dès que ces trois bergères furent parties, Élicio prit le chemin de sa cabane avec Érastre, Tyrcis et Damon : ces deux derniers étaient depuis longtemps les bons amis d'Élicio, et connaissaient son amour et ses peines.

Ils n'avaient pas fait encore beaucoup de chemin, lorsqu'en passant au pied d'un antique ermitage situé sur une petite colline, ils entendirent le son d'une harpe. Arrêtons-nous, leur dit Érastre, pour écouter la voix d'un jeune homme qui, depuis quinze jours, est venu se faire ermite ici. Je lui ai parlé plusieurs fois. D'après ses discours, je crois que c'est un grand seigneur que ses malheurs ont forcé de quitter le monde; et si Galatée continue à me traiter aussi mal, j'ai le projet de me faire ermite avec lui.

Ces paroles d'Érastre inspirèrent aux bergers le désir de connaître l'ermite. Ils montèrent la colline sans bruit, et découvrirent bientôt un jeune homme de vingt-deux ans à peu près, assis sur un morceau de roc : il était vêtu d'une bure grossière : une corde lui servait de ceinture; ses jambes et ses pieds étaient nus; il tenait dans ses mains une harpe dont il tirait des sons plaintifs; ses yeux humides étaient tournés vers le ciel, et de longues larmes sillonnaient ses joues. Le silence de la nuit, la clarté pâle de la lune, la sainte horreur de l'ermitage, tout semblait préparer l'âme aux accents tristes de l'ermite. Après avoir préludé quelque temps, il chanta ces paroles :

En vain j'adresse au ciel une plainte importune;
Le ciel n'écoute plus mes accents douloureux;
Le redoutable amour, la volage fortune,
Tout, jusqu'à l'amitié, seul bien des malheureux,
Semble se réunir pour combler ma misère.
Je remplis mon destin; je suis né pour souffrir :
    Mon cœur n'a plus rien sur la terre;
Je ne peux plus aimer, et je ne peux mourir.
Pure et sainte amitié, doux charme de la vie,
Je t'immolai l'amour; mais qu'il m'en a coûté!
Rends du moins le repos à mon âme flétrie :
On dit que tu suffis pour la félicité.
Loin de me soulager, tu combles ma misère.
Je remplis mon destin; je suis né pour souffrir :
    Mon cœur n'a plus rien sur la terre;
Je ne peux plus aimer, et je ne peux mourir.

L'ermite se tut : sa tête se pencha sur son épaule, ses mains quittèrent les cordes de la harpe, et tombèrent sans mouvement à ses côtés. Les bergers coururent à son secours; Érastre le prit dans ses bras, et le fit revenir à lui. L'ermite le regarda longtemps, comme quelqu'un qui se réveille au milieu d'un songe effrayant : Berger, lui dit-il, les soins que vous me donnez ne font que prolonger mes maux, et une vaine reconnaissance est tout ce que je puis vous offrir. Vous pouvez nous raconter vos malheurs, lui dit Tyrcis; la tendre amitié que déjà vous nous avez inspirée est digne de cette confiance. Ah! l'amitié..., reprit l'ermite; quel nom avez-vous prononcé! Mais je

ferai ce que vous désirez. Je vous ai plus d'une obligation : c'est dans votre village que je vais demander le peu d'aliments nécessaires à ma triste existence : on m'en donne toujours plus qu'il ne m'en faut. Puisque je vous dois ma vie, il est juste que vous en connaissiez les peines. A ces mots, les bergers se pressèrent autour de lui, et le jeune ermite commença son récit :

Dans l'ancienne et fameuse ville de Xérès, dont Minerve et Mars ont toujours protégé les habitants, vivait un jeune cavalier nommé Timbrio. Sa haute valeur était la moindre de ses qualités. Entraîné par une sympathie invincible, je mis tout en œuvre pour obtenir son amitié : je réussis. Toute la ville oublia bientôt les noms de Timbrio et de Fabian (c'est le mien), et l'on nous appela simplement *les deux amis*.

Nous méritions un si doux surnom : toujours ensemble, nos belles années passaient comme des instants ; nos seules occupations étaient les exercices de Mars ; nos délassements, la chasse ; nos passions, l'amitié. Ce bonheur dura jusqu'au jour, le plus fatal de ma vie, où Timbrio eut une querelle avec un cavalier nommé Pransile. La famille de mon ami l'obligea de s'éloigner : mais il écrivit à Pransile qu'il allait à Naples, où il le trouverait toujours prêt à terminer leur différend comme il convient à des gentilshommes.

J'étais malade, et hors d'état de suivre mon ami. Notre adieu fut mêlé de beaucoup de larmes : je lui promis de le rejoindre aussitôt que ma santé me le permettrait. Mais je sentis bientôt que son absence me fatiguait plus que ma maladie ; et, sachant qu'il y avait à Cadix quatre galères qui appareillaient pour l'Italie, je résolus de m'embarquer. L'amitié me donna des forces que la convalescence me refusait : je me rendis à bord ; le vent seconda mes projets, et me fit arriver à Naples en peu de jours.

Il était nuit quand je descendis sur le port. En traversant une rue, j'entendis un cliquetis d'épées, et j'aperçus un homme qui, le dos appuyé contre une muraille, se défendait seul contre quatre assassins. Je vole à son secours ; j'étais suivi de plusieurs valets qui me secondent. Cette attaque imprévue fait prendre la fuite aux quatre lâches ; je cours à l'inconnu, je lui parle, je l'envisage : c'était Timbrio.

Je le serrai dans mes bras en versant des larmes de joie ; mais je payai bien cher le plaisir d'une si douce réunion : mon ami était blessé, et l'émotion que lui causa ma vue achevant d'épuiser ses forces, il tomba dans mes bras, évanoui et tout sanglant. J'envoie chercher du secours, Timbrio revient à lui : un chirurgien visite sa blessure, et me répond qu'elle n'est pas mortelle. Cette assurance me console : nous faisons un brancard de nos bras, et nous portons chez lui mon malheureux ami.

Ce fut là que j'appris la cause de cet assassinat. Timbrio, en arrivant à Naples, avait remis des lettres d'Espagne à un des

premiers citoyens de la ville, dont la famille était espagnole. Reçu dans sa maison comme un compatriote aimable, mon ami n'avait pu résister aux charmes de sa fille aînée Nisida, la plus belle et la plus sage des Napolitaines. Son respect et sa timidité ne lui permirent jamais d'avouer son amour. Mais un prince italien, amoureux de Nisida, devina qu'il avait un rival; et, craignant la valeur autant que le mérite de Timbrio, il avait eu la lâcheté de le faire assassiner. Cette aventure se répandit dans la ville, et vint aux oreilles du père de Nisida. Il fut indigné que le nom de sa fille s'y trouvât mêlé, et défendit au prince italien et à mon ami de revenir jamais dans sa maison.

Cette défense fit plus de mal à Timbrio que sa blessure. Dévoré d'une passion que les obstacles ne faisaient qu'accroître, au désespoir de ne s'être pas déclaré quand il le pouvait, il voulait revoir Nisida à quelque prix que ce fût. Tous les moyens lui semblaient aisés et lui paraissaient impossibles : il écrivait cent lettres, qu'il déchirait; mille projets impraticables se succédaient dans son esprit. Tant d'inquiétudes, tant de chagrins enflammèrent sa blessure : mon ami fut bientôt en danger. Je résolus, pour le sauver, de m'introduire chez sa maîtresse.

Je m'habillai comme un captif nouvellement racheté : je pris une guitare; et, me promenant tous les soirs dans la rue de Nisida en chantant de vieilles romances, je passai pour un Espagnol échappé des mains des infidèles. Bientôt on ne parla dans le quartier que du captif musicien. Le père de Nisida voulut entendre mes romances : je fus admis dans sa maison. C'est là que je vis cette Nisida, c'est là que je perdis le repos et le bonheur de ma vie. J'osai regarder ce visage céleste, cette taille charmante, ces yeux si tendres, dont l'éclat était tempéré par une légère empreinte de mélancolie; je sentis sur-le-champ le poison couler dans mes veines. Il fallait fuir, je n'en eus pas la force; et ce seul moment me rendit aussi malade que Timbrio.

On me pria de chanter, je pouvais à peine parler. J'obéis cependant, et je choisis une romance orientale qu'un esclave persan m'avait apprise.

Ici tous les bergers supplièrent l'ermite de leur dire cette romance. Il reprit sa harpe, et chanta d'une voix douce ces paroles :

Le beau Nelzir aimait Sémir;
Sémire aimait le beau Nelzir :
Se voir, s'aimer et se le dire,
Était leur vie et leur plaisir.
Le bonheur tient à peu de chose,
Un rien le fait évanouir :
Hélas! d'une feuille de rose
Dépendait le sort de Nelzir

Tant que sur sa tige fleurie
La feuille fatale tiendra,
Nelzir doit conserver la vie;
Si la feuille tombe, il mourra.
Sémire toujours attentive,
Ses beaux yeux fixés sur la fleur,
D'une main timide cultive
Le rosier qui fait son bonheur.

Un jour sur sa bouche mi-close
Nelzir imprime un doux baiser :
Sémire veut le rendre, et n'ose;
En vain l'Amour lui dit d'oser.
C'est à la fleur à peine éclose
Qu'elle rend ce baiser charmant;
Mais sa bouche effeuille la rose,
Sémire a tué son amant.

Nelzir tombe aux pieds de Sémire,
Sans sentiment et sans couleur :
Il presse sa main, il expire;
L'amour quitte à regret son cœur.
Sémire, interdite et tremblante,
Sur ses lèvres cherche la mort;
Et, pressant sa bouche expirante,
Par un baiser finit son sort.

Nisida avait une sœur cadette nommée Blanche, presque aussi belle que son aînée. La jeune Blanche parut écouter ma romance avec plus de plaisir que personne : elle loua beaucoup ma voix. Je la remerciai en regardant sa sœur. Leur père me pria de revenir; j'hésitai longtemps avant de profiter de cette permission; j'étais sûr d'enfoncer davantage le trait qui déchirait mon cœur : mais, pressé par mon ami, entraîné par mon amour, je retournai chez Nisida, je la revis, et tout espoir de guérison me fut ôté.

Jugez des combats qui se passaient dans mon âme! J'aimais Timbrio plus que ma vie; j'aimais Nisida peut-être plus que Timbrio; je la voyais tous les jours; je ne pouvais pas la fuir pour l'intérêt même de mon ami : cet ami, faible et convalescent, ne se soutenait que par l'espérance que lui donnaient mes soins. Le temps, loin de me soulager, ne pouvait qu'ajouter à mes maux : chaque instant redoublait ma passion, mes remords et mes tourments. Ma santé n'y résista pas; mon visage perdit bientôt les couleurs de la jeunesse; mes yeux, éteints et enfoncés, pouvaient se tourner à peine vers celle qui me faisait mourir. Le père de Nisida me témoigna son inquiétude; elle-même, et surtout sa sœur Blanche, me prièrent un jour, avec le plus tendre intérêt, de ne leur rien cacher de mes chagrins. Je raffermis mon cœur; je me rappelai tout ce que je devais à

mon ami; et, résolu d'expirer plutôt que de le trahir, j'eus la force de leur dire ces paroles :

Vous plaindrez davantage mes maux quand vous saurez que l'amitié les cause. Un jeune cavalier, mon compatriote et mon intime ami, est amoureux de l'objet le plus beau qui soit au monde : il le respecte trop pour oser lui parler de sa passion; ce respect lui coûte la vie. C'est lui que je pleure; c'est le plus honnête et le plus aimable des hommes, qu'un amour malheureux va faire descendre au tombeau.

A cet endroit, Nisida m'interrompit. Fabian, je n'ai jamais connu l'amour; mais il me semble qu'il y aurait de la simplicité à mourir, plutôt que d'oser dire à une femme qu'on l'aime. D'abord cet aveu ne peut l'offenser; et, en supposant qu'il soit mal reçu, on est toujours à temps de mourir. — Belle Nisida, quand on considère l'amour avec des yeux indifférents, on ne voit que des jeux d'enfants dont on se moque, ou dont on a pitié; mais quand le cœur est blessé, l'esprit et la raison, loin de nous être utiles, sont les premiers à nous égarer. Tel est l'état de mon ami. A force de prières, j'ai obtenu de lui qu'il écrirait à celle qu'il aime; je me suis chargé de la lettre, et je la porte toujours avec moi, dans l'espérance de pouvoir la rendre. — Ne pourrais-je pas voir cette lettre? Je suis curieuse de connaître le style d'un amant véritablement épris.

Je ne laissai pas échapper une si belle occasion; je tirai de mon sein le billet que Timbrio m'avait remis quelques jours auparavant; il était conçu en ces termes :

« J'étais décidé, madame, à ne jamais rompre le silence : j'aimais mieux mourir avec votre pitié que de vivre avec votre colère. Mais il serait trop affreux de ne pas vous apprendre que je vous adore. Si cet aveu ne vous offense pas, je sens que je chérirai encore la vie pour vous la consacrer : si ma témérite vous paraît punissable, ma mort l'expiera bientôt. »

Nisida lut cette lettre avec beaucoup d'attention. Je ne crois pas, me dit-elle, qu'une déclaration d'amour aussi respectueuse puisse déplaire; je t'exhorte à rendre ce billet, sans crainte qu'il soit mal reçu. Il n'est pas encore temps, lui répondis-je; mais mon ami se meurt, et vous pourriez sauver ses jours. — Eh! comment? Faites réponse à ce billet, comme s'il s'adressait à vous : cet innocent artifice lui rendra la vie, et me donnera le temps de trouver l'occasion que je désire. — Non, je n'ai jamais répondu à des lettres d'amour, et je ne voudrais pas commencer par un mensonge. Mais qui t'empêche de rapporter à ton ami tout ce qui vient de se passer, en mettant le nom de celle qu'il aime à la place du mien? Tu lui diras qu'elle a lu sa lettre, qu'elle t'a exhorté à la rendre; qu'à la vérité tu n'as pas osé lui dire que le billet était pour elle-même, mais que tu as lieu d'espérer qu'elle l'apprendra sans colère. Cette ruse doit être utile à la santé de ton compatriote, et ne peut être démentie par rien, lorsque tu auras parlé à sa véritable maîtresse.

Surpris de cette invention, je balbutiai quelques paroles de

remerciement, et je courus tout rapporter à Timbrio. L'espoir qu'il en conçut, ses transports, sa reconnaissance, furent autant de liens qui m'enchaînèrent davantage à mon devoir. Je redoublai de soins auprès de Nisida; et, en proie à une passion que sa vue ne faisait qu'accroître, je ne lui parlai que de mon ami; j'employai pour lui les expressions que mon cœur me fournissait pour moi-même, et je fis servir à l'amitié jusqu'au sentiment qui aurait dû la détruire.

Enfin j'osai tout déclarer. J'appris à Nisida que mon ami était ce Timbrio qui avait pensé mourir pour elle. J'exaltai sa naissance, ses qualités, ses vertus: en un mot, je le peignis comme je le voyais. Nisida ne l'avait pas oublié; elle me marqua une surprise vraie ou feinte, me reprocha ma hardiesse, me menaça de tout dire à son père; mais, à travers la colère qu'elle s'efforçait de montrer, je vis clairement que Timbrio était aimé.

Ce fut le dernier coup pour moi. Je l'attendais depuis longtemps; il ne m'en fut pas moins sensible. Je résolus d'apprendre à Timbrio son bonheur, et de m'enfuir ensuite pour aller mourir dans un désert. Mais je comptais trop sur mon courage : au moment où j'entrepris de dire à mon rival qu'il était aimé, je perdis la parole: mes yeux se remplirent de larmes : vainement je voulus cacher mon trouble : mes sanglots me trahirent, mes forces m'abandonnèrent, et je tombai dans les bras de mon ami, en le baignant de mes pleurs.

Timbrio, surpris et effrayé, me soutient, m'embrasse, me questionne; il veut savoir la cause d'une si vive affliction : je me tais; il me presse : je baisse les yeux... Ah! je t'entends, s'écrie-t-il, tu l'aimes, tu l'aimes : eh! comment ne l'aurais-tu pas aimée? Ton cœur gémit du sacrifice qu'il veut faire à l'amitié; j'en serais indigne si je l'acceptais. Aime Nisida, je ne la reverrai jamais : je vivrai peut-être sans elle; je serais sûr de mourir si je faisais ton malheur. En disant ces mots, il détournait son visage pour me dérober ses larmes, et il me pressait contre sa poitrine.

La pitié m'inspira dans ce moment; je me sentis élever au-dessus de moi-même. Tu t'es mépris, lui répondis-je; ce n'est point Nisida que j'aime, c'est sa sœur : je n'ai pu toucher son âme; et la violence d'un amour rebuté cause seule mon désespoir Ne me trompes-tu pas? me dit-il en me regardant. — Non, mon cher Timbrio. J'adore Blanche; elle méprise mes vœux : pardonne si la comparaison de ton heureux sort au mien vient de m'arracher quelques larmes; je te promets de n'en plus verser. Va, je sens près de toi que mon bonheur ne dépend pas de l'amour.

Timbrio me crut ou feignit de me croire. Il était résolu de s'assurer avec le temps de la vérité de mes paroles: j'étais décidé moi-même à tous les sacrifices nécessaires à son repos. Ce n'était pas assez d'immoler ma véritable passion, il fallait feindre d'en sentir une autre : dès le lendemain, je découvris à Blanche qui j'étais, et je lui parlai d'amour.

Blanche m'aimait depuis longtemps, sans oser se l'avouer à elle-même. Dès qu'elle se crut aimée, elle le dit à sa sœur. Cette confidence devint utile à Timbrio. Nisida résistait encore à un sentiment qu'elle redoutait; elle en fut moins effrayée en trouvant une compagne : elle osa parler de son amour, et s'en pénétra davantage. Les deux sœurs, en se témoignant leurs craintes, se rassurèrent mutuellement; et le plaisir d'épancher leurs âmes leur fit mieux connaître le plaisir d'aimer.

A la faveur de mon déguisement, je conservais toujours un libre accès dans la maison. Je portais les lettres de mon ami : je lui procurais quelquefois le plaisir de voir sa maîtresse. Alors je redoublais d'empressement auprès de Blanche. Timbrio, qui remarquait avec joie combien j'étais aimé, me félicitait en m'embrassant, et me jurait de n'épouser Nisida que le jour où je deviendrais l'époux de sa sœur. Je baissais la tête, résigné à tout ce que l'amitié ordonnerait de moi.

Nous n'attendions plus que des nouvelles d'Espagne pour demander la main de Blanche et de Nisida, lorsque Pransile, ce cavalier qui avait eu a Xerès une querelle avec Timbrio, arriva dans Naples pour se battre avec lui. Comme la réparation devait être publique, il fallut du temps pour obtenir la permission du vice-roi, et faire nommer des juges. Enfin ce terrible combat fut indiqué à huit jours de là, dans une grande plaine peu distante de la ville.

Cette nouvelle fit du bruit, et malgré nos soins, Nisida en fut instruite. Son inquiétude et sa douleur furent aussi vives que son amour. Languissante et désolée, elle passa dans les larmes, et sans prendre de nourriture, les huit jours de délai qui lui semblaient si longs et si courts. L'affreuse incertitude, plus cruelle que le malheur même, eut bientôt épuisé ses forces : elle tomba malade; et son père, ignorant toujours la véritable cause de son mal, résolut, pour la rétablir, de la mener à sa maison de campagne.

Le jour de leur départ, qui était la veille du combat, Nisida me fit appeler. En arrivant près de son lit, j'eus peine a la reconnaître; elle était pâle, défaite; ses longues paupières étaient humides : Fabian, me dit-elle d'une voix faible, tu feras mes adieux à Timbrio; tu lui diras que mes jours tiennent aux siens, et que demain il défendra ma vie. Pour toi, son meilleur ami après moi, je suis bien sûre que tu ne le quitteras pas : s'il lui arrivait un malheur, tu seras là pour le secourir. Ah! je voudrais pouvoir te suivre. Tiens, ajouta-t-elle en détachant de son cou une relique précieuse qu'elle mouillait de ses larmes, porte-la-lui; tu lui diras qu'elle m'a toujours préservée de tout danger, et que c'est demain qu'elle doit m'être le plus utile. J'ai encore un service à te demander : je pars avec mon père pour aller à sa maison de campagne, qui n'est qu'à une demi-lieue du champ de bataille; promets-moi d'y venir sur-le-champ m'apprendre l'événement du combat. Si Timbrio est vainqueur, mets à ton bras cette écharpe blanche; je la verrai de loin; tu

m'épargneras des tourments : s'il succombe, je n'aurai plus besoin de toi.

Je promis tout, et je courus porter la relique à Timbrio. Sa fierté, sa valeur en furent doublées : il la baisa, la mit sur son cœur, et, sur d'être invincible, il eût défié l'univers.

Enfin le moment arriva : toute la ville de Naples s'était rendue sur le champ de bataille. Pransile et Timbrio se présentent : ils choisissent pour armes l'épée et le poignard. La barrière s'ouvre, les trompettes sonnent, les deux ennemis s'élancent.

Le combat fut longtemps égal. Pransile était adroit et vaillant; il blesse Timbrio, et la victoire balance toujours. Enfin l'amour eut l'avantage : Timbrio atteint Pransile, et le renverse à ses pieds. Mon généreux ami jette son épée et court à son secours : Pransile s'avoue vaincu; tous les spectateurs applaudissent.

L'affreuse incertitude où j'avais été si longtemps, la douleur que m'avait causée la blessure de Timbrio, la joie de sa victoire, tout m'avait tellement troublé, que j'oubliai l'écharpe blanche, et je volai sans elle annoncer notre bonheur à Nisida. Hélas! à mesure que l'instant fatal approchait, la fièvre brûlante avait redoublé dans ses veines. Malgré sa faiblesse, elle s'était traînée aux fenêtres les plus élevées de sa maison : là, soutenue par ses femmes, les yeux fixés sur le chemin, elle attendait la vie ou la mort. Elle m'aperçoit, ne voit pas l'écharpe, et tombe sans mouvement dans les bras de sa sœur.

J'arrive; toute la maison était en larmes; je pénètre jusqu'à Nisida; on lui prodiguait des secours inutiles; rien ne pouvait la ranimer. Je vois ses yeux fermés, sa bouche ouverte, ses lèvres pâles : c'est alors que je me rappelle mon funeste oubli. Égaré par mon désespoir, je sors de cette maison; je n'ose plus aller retrouver un ami à qui je suis sûr de donner la mort. Incertain, furieux, désolé, je prends le premier chemin que je trouve. A peine avais-je fait quelques pas, que je m'entends appeler à grands cris : je me retourne, c'était Félix, le page de Timbrio. Mon maître vous attend, me dit-il; venez promptement le trouver. Je ne veux plus revoir ton maître, lui répondis-je; Nisida est morte, et c'est moi qui l'ai tuée. En prononçant ces mots, je m'éloigne précipitamment. J'arrive à Gaëte : un vaisseau allait mettre à la voile pour l'Espagne; je m'embarque, et je reviens dans ma patrie, où j'ai pris cet habit, que je ne veux plus quitter.

Voilà, bergers, le récit de mes malheurs. J'avais espéré de trouver la paix dans cet ermitage : je n'y trouve que la solitude. En vain je m'efforce de tourner mon âme vers le grand objet qui devrait l'occuper tout entière; le souvenir de ce que j'ai perdu me poursuit à chaque instant. Je me dis tous les jours qu'il faut oublier Nisida et Timbrio, et tous les jours je les pleure.

Les bergers ne tentèrent pas de consoler l'ermite, mais ils

s'affligèrent avec lui. La nuit était avancée, et la lune au plus haut de son cours; ils quittèrent l'ermitage, et furent bientôt rendus à la cabane d'Élicio. Là, ils se couchèrent sur des peaux de chèvres; et dès qu'Élicio vit ses trois compagnons endormis, il se leva, et sortit pour exécuter un projet qu'il avait médité tout le jour.

Devant la porte de la cabane d'Élicio était un beau cerisier dont le berger avait pris soin, et qui alors était couvert des plus belles cerises du pays. Pendant un certain temps de l'année, ce bel arbre, encore tout jeune, et dont la tige était mince, suffisait cependant pour nourrir son possesseur. Deux tourterelles blanches l'avaient choisi pour y faire leur nid; elles l'avaient placé tout au haut, dans une fourche formée par quatre branches. Élicio regardait comme un heureux présage que des tourterelles vinssent nicher près de sa cabane; bien loin de les troubler, il portait sous le cerisier des épis de blé, de la graine de chanvre, et même de la laine, pour que les tourterelles en garnissent le dedans du nid, et que leurs petits fussent couchés plus mollement.

Tandis qu'Élicio était à la noce de Silvérie, un pâtre de Mœris vint tendre ses filets auprès du cerisier, prit les deux tourterelles, et les porta sur-le-champ à la fille de son maître. C'étaient les mêmes que Galatée avait laissées échapper. Élicio, qui les reconnut, avait promis à sa bergère qu'elles reviendraient la trouver; il voulut tenir sa parole. Il sort de sa cabane pour saisir pendant leur sommeil le père et la mère, et les mettre dans une cage avec leurs petits. A l'aide d'une échelle qu'il appuie contre le chaume de sa maison, il monte à la hauteur de la branche, avance le corps, écarte doucement les feuilles, et voit à la clarté de la lune les deux tourterelles dans le nid, la tête sous une aile, et l'autre aile un peu déployée, pour mieux couvrir leurs petits : elles ne se réveillaient pas. Il ne tenait qu'à Élicio de les prendre; jamais il n'en eut le courage : Non, dit-il, charmants oiseaux, vous ne serez point privés de la liberté; vous appartiendrez à ma bergère, mais sans être esclaves et vous vivrez toujours près d'elle, quoique libres de vivre ailleurs. Il descend promptement de l'échelle; il court chercher une bêche, et revient au cerisier : il creuse un fossé tout autour; et lorsque l'arbre, sur sa motte, ne tient plus que par sa base au milieu de ce fossé, il appuie horizontalement le tranchant de sa bêche, l'enfonce avec précaution; et, sans effort, sans ébranler l'arbre, il le détache, avec sa motte, de la terre. Alors il le prend dans ses bras, se relève doucement, sort du fossé sans secousse, et, d'un pas lent, mais sûr, qui agite à peine les branches de l'arbre, il gagne la maison de Galatée.

La chambre où couchait la bergère avait une fenêtre qui donnait sur les champs; c'est devant cette fenêtre que s'arrête Élicio. Il dépose doucement à terre le cerisier; l'arbre se tient debout, tant le berger a mis d'adresse à l'enlever. Élicio, qui avait pris soin d'attacher sa bêche sur ses épaules, fait une

fosse, y place le beau cerisier, et le tourne de manière que, le nid se trouvant devant la fenêtre, Galatée, en étendant la main, puisse caresser les petits tourtereaux. Content de son ouvrage il regarde s'il n'a pas trop effrayé les tourterelles; elles n'avaient été que réveillées. Élicio distingua leurs têtes qu'elles allongeaient par-dessus la mousse du nid. Pardonnez, leur dit-il, pardonnez-moi, tendres colombes, si j'ai troublé votre sommeil; c'est pour votre bonheur autant que pour le mien : vous êtes à Galatée. Dès qu'elle ouvrira sa fenêtre, volez sur son épaule, becquetez ses beaux cheveux blonds : apprenez à vos petits à aimer, à caresser votre maîtresse : quand je vous saurai près d'elle, je ne vous regretterai pas. Mais si jamais un rival se présentait à cette fenêtre, ah! fuyez, oiseaux constants: venez me retrouver, venez gémir sur ma cabane; vous n'aurez pas longtemps à vous plaindre avec moi.

L'aurore commençait à paraître, et l'hirondelle gazouillait déjà sur la cheminée de Galatée, quand Élicio reprit sa bêche et regagna sa chaumière. Il n'était pas encore bien loin, qu'il entendit marcher derrière lui; il regarde; c'était Mœris, le père de Galatée. Élicio eut peur, comme s'il eût été coupable. Mœris le rassura bientôt; et, sans lui demander pourquoi il était au village de si bon matin : J'allais chez toi, lui dit-il, pour te confier un secret, et te demander un service qui intéresse ma fille. Le berger, plein de joie, lui baise les mains avec transport : ils entrèrent ensemble dans un petit bois de myrtes qui n'était pas éloigné du chemin.

LIVRE III

Nous nous plaignons toujours des maux sans nombre de cette courte vie; et c'est de nous-mêmes que viennent presque tous ces maux. La soif de l'or, voilà le principe des crimes et des malheurs. Le Créateur du monde l'avait prévu : il cacha ce funeste métal dans les entrailles de la terre; et, non content de combler le précipice, il le couvrit de fleurs, de fruits, de tout ce qui devait suffire à l'homme pour ses besoins et ses plaisirs. L'insatiable avarice n'eut pas assez de tant de bienfaits; elle pénétra dans ces abîmes à force de travaux et de périls; elle arracha l'or aux enfers, et découvrit aux humains la source de tous les vices. Hélas! qui a le plus souffert de cette fatale découverte? l'amour. Un cœur sensible ne suffit plus pour avoir le droit d'aimer : si l'on veut obtenir celle que l'on rendrait heureuse, il faut des preuves de richesse, et non des

preuves de constance. L'amant sans fortune peut être aimable, mais ne peut être heureux : plus il est fidèle, plus il est à plaindre : les tourments et le désespoir sont le partage de sa vie. Que faut-il donc faire quand on est pauvre et sensible? Ne pas aimer? Ah! c'est encore pis.

Élicio n'avait pas fait toutes ces réflexions quand il s'était attaché à Galatée, ou peut-être les avait-il faites : car de quoi servent les réflexions en amour? On prévoit les chagrins, on s'y expose; ils arrivent, et sont aussi douloureux que s'ils étaient inattendus.

Érastre, Tyrcis et Damon furent surpris à leur réveil de ne pas trouver Élicio. Le soleil avait déjà fait près de la moitié de son cours : inquiets de ne pas le voir de retour, ils allèrent le chercher au village. Comme ils traversaient le petit bois de myrtes, ils entendirent la voix de leur ami. Attentifs et curieux, ils s'arrêtent pour écouter. Élicio chantait ces paroles :

J'aimais une jeune bergere,
Mon amour faisait mon bonheur :
Je croyais posséder le cœur
De celle qui m'était si chère.
J'étais encore enfant comme elle
Quand l'amour fit naître mes feux;
Mon cœur, pour en être amoureux,
N'attendit pas qu'elle fût belle.
Hélas! pour un autre amant
Elle trahit mon espérance;
Et j'aime mieux pleurer son inconstance
Que d'être heureux en l'oubliant.

Les bergers, alarmés par ces tendres plaintes, coururent vers Elicio : ils le trouvèrent assis au pied d'un hêtre, le visage baigné de larmes. A peine il les aperçut, que, se levant précipitamment, il vint se jeter au cou d'Érastre. Mon ami, lui dit-il, nous allons perdre Galatée; elle nous quitte pour jamais. Écoutez, ajouta-t-il en regardant Tyrcis et Damon, le funeste secret que Mœris m'a confié ce matin; je vais vous rapporter ses propres paroles.

Elicio, m'a-t-il dit, je dois reconnaître l'attachement que tu m'as toujours marqué, en t'instruisant le premier du mariage de ma fille. Je l'ai conclu hier : elle épouse un riche Portugais dont les immenses troupeaux couvrent les bords du Lima. Quatre bergers envoyés par ce futur époux viennent d'arriver chez moi, et partiront demain avec Galatée. Je sais que tu t'intéresses à ma fille comme si tu étais son frère, et je t'ai choisi, mon cher Elicio, pour te prier de l'accompagner en Portugal, d'être présent à ses noces, et de venir me rapporter des nouvelles certaines de son bonheur.

Malgré le trouble où m'a mis ce discours, j'ai recouvré ma voix pour y répondre. Comment, lui ai-je dit, vous avez pu

consentir à vous séparer de votre fille! vous avez pu la condamner à vivre loin de son père et de sa patrie! Êtes-vous certain de ne pas faire son malheur en l'exilant dans un pays étranger? Pensez-vous qu'elle ne regrette pas...? J'ai sondé le cœur de ma fille, interrompit Mœris; je l'ai instruite de mes résolutions : elle m'a répondu, avec sa douceur ordinaire, qu'elle serait toujours prête à m'obéir. J'ai même démêlé sur son visage une légère émotion, marque certaine de cette joie qu'éprouve la fille la plus sage en apprenant qu'elle va se marier. Ne sois donc pas inquiet de son bonheur, et va te préparer au voyage que j'attends de ton amitié. Voilà, mes amis, ce que m'a dit Mœris; voilà l'événement que je craignais plus que la mort.

Tyrcis, Damon, et surtout Érastre, s'affligèrent avec Élicio. Mais, lui dit Damon, puisque Mœris vous estime et vous aime, pourquoi n'avez-vous pas tenté de lui faire l'aveu de votre amour? Vous ne le connaissez pas comme moi, lui répondit Élicio; il a déclaré qu'il voulait que son gendre eût autant de bien que sa fille. Si j'avais osé parler, il aurait cru que j'aimais sa fortune, et son amitié pour moi se serait changée en mépris. Mœris est trop riche pour n'être pas défiant; je suis trop pauvre pour être hardi.

Mon ami, lui dit Tyrcis, ne perdez pas toute espérance : allons trouver Galatée, allons savoir d'elle-même s'il est vrai qu'elle consent à épouser ce Portugais; et si, comme je le crois, il lui en coûte pour obéir à son père, nous tâcherons de rompre ce funeste mariage. L'amour et l'amitié nous inspireront : seuls ils ont fait des miracles, que ne feront-ils point réunis?

Élicio suivit le conseil de Tyrcis. Les quatres bergers prirent le chemin de la fontaine des Ardoises, où Galatée se reposait souvent. Ils espéraient l'y trouver; leur attente ne fut pas trompée. La bergère était assise au bord de l'eau, et plongée dans une si profonde rêverie, qu'elle n'aperçut point les bergers. Ses yeux humides regardaient la fontaine : son front était appuyé sur une de ses mains, et de l'autre elle caressait le chien d'Élicio, ce chien qui, depuis si longtemps, était plus souvent avec elle qu'avec son maître. Le fidèle animal, couché aux pieds de Galatée, avait la tête appuyée sur les genoux de la bergère, les yeux fixés sur les siens; et son air inquiet et reconnaissant semblait lui demander pourquoi ce jour-là il était caressé plus qu'à l'ordinaire. Élicio fit arrêter ses compagnons pour jouir de ce spectacle : une douce satisfaction remplaçait déjà la douleur peinte sur son visage. Galatée, qui se croyait seule avec le chien, se mit à chanter ces paroles :

O toi qui suis toujours mes pas,
Toi le compagnon de ma vie,
Tu vas perdre ta bonne amie,
Elle quitte ces beaux climats.

Une obéissance cruelle
M'arrache à ces prés, à ces bois,

Où j'entendis souvent la voix
D'un amant comme toi fidèle.

Aimable chien, viens avec moi;
Toujours seule avec ma pensée,
De ma félicité passée
Il ne me restera que toi.

Quitte ton maître pour me suivre,
Tu reviendras au premier jour :
Il apprendra par ton retour
Que loin de lui je n'ai pu vivre.

Les larmes que versait Galatée ne lui permirent pas de poursuivre. Élicio pleurait aussi, mais c'était de joie. Il n'est plus maître de son transport : il court vers la bergère, tombe à genoux devant elle, et saisit une de ses mains, qu'il presse contre ses lèvres. Galatée, surprise, fait de vains efforts pour la retirer : elle s'aperçoit que d'autres bergers la regardent, elle veut se fâcher, elle ne le peut pas : elle veut fuir, le chien l'en empêche; il tourne autour d'elle en sautant : il les caresse tous deux à la fois; on dirait qu'il jouit du bonheur qu'il vient de procurer à son maître.

Tyrcis, Damon, Érastre même, étaient attendris, et n'osaient approcher des deux amants. Galatée les appelle, fait relever Elicio; et s'efforçant de dérober ses larmes : Je ne prétends plus, leur dit-elle, cacher un secret que mon imprudence a trahi. Oui, je regrette ma patrie; j'y laisse peut-être mon cœur; mais je n'en suis que plus résolue à obéir à mon père : ce devoir sacré l'emportera sur tout. Je vous conjure de ne pas redoubler par vos plaintes une douleur qui serait inutile, et surtout de ne pas troubler une solitude devenue nécessaire après un tel aveu. A ces mots, elle s'éloigne, laissant les quatre bergers interdits. Le chien d'Élicio fut le seul qui osa la suivre : elle s'en aperçut, et voulut l'en empêcher en le menaçant de sa houlette : mais le chien s'offrit à ses coups, et la pauvre Galatée ne put jamais venir à bout ni de le battre ni de le chasser.

Les quatre amis restés ensemble, tinrent conseil sur les moyens de rompre ce fatal mariage. Tyrcis était d'avis de rassembler les bergers de la contrée, et de venir tous ensemble supplier Mœris de ne pas leur enlever le trésor dont ils étaient si fiers. Damon voulait aller en Portugal menacer le futur époux, et l'effrayer de manière qu'il renonçât lui-même à Galatee. Elicio inclinait vers ce parti. Erastre, la main sur ses yeux, ne disait rien, et pleurait : Non, mes amis, s'écria-t-il en essuyant ses larmes, tous ces moyens ne serviront qu'à irriter Mœris. J'ai un projet qui rendra tout le monde heureux, excepte moi; c'est à celui-là que je m'arrête, et de ce pas je vais l'executer. En disant ces paroles, il embrasse Elicio et s'éloigne.

Les bergers, qui comptaient peu sur l'invention d'un homme



Il court vers la bergere tombe à ses genoux devant elle.

aussi simple qu'Erastre, se proposèrent d'aller consulter l'ermite Fabian. Déjà ils étaient en chemin, lorsqu'ils rencontrèrent un cavalier superbement habillé, monté sur un magnifique cheval, et suivi de deux dames sur des haquenées. Une troupe nombreuse de valets prouvait que c'étaient des personnes de distinction. Les bergers les saluèrent en passant; et l'inconnu, leur rendant le salut, arrêta Élicio : Voudriez-vous bien, lui dit-il, nous indiquer dans ces forêts un lieu commode pour y passer quelques heures? Les dames que vous voyez sont fatiguees de la chaleur et de la route, et voudraient se reposer ici. Élicio, qui s'oubliait toujours pour penser aux autres, les conduisit à la fontaine des Ardoises, qui n'était qu'à deux pas. Dès qu'ils y furent arrivés, leurs valets dressèrent une table qui fut bientôt couverte de rafraîchissements. Les deux dames, assises sur l'herbe, levèrent leurs voiles, et surprirent Tyrcis et Damon par l'éclat de leur beauté. L'aînée de ces deux inconnues l'emportait encore sur la plus jeune; mais peut-être ne devait-elle cet avantage qu'à la profonde tristesse qui semblait obscurcir les attraits de sa cadette.

Élicio pressait ses compagnons de reprendre le chemin de l'ermitage; le cavalier les retint. Laissez-moi jouir, leur dit-il, du bonheur de vous avoir rencontrés : je voudrais ne vivre qu'avec des bergers. Quelle différence de votre heureux sort à celui des habitants des villes! La nature vous donne pour rien tous les plaisirs dont nous achetons l'image; l'oisiveté avance nos jours; le travail prolonge les vôtres; l'ennui, le mensonge, la gêne; voilà notre vie : la joie, la franchise, la liberté, voilà la vôtre. Ah! dès demain je me fais berger, si Nisida veut devenir bergère.

Au nom de Nisida, Élicio regarde les deux dames avec un air de surprise et d'intérêt qui fut remarqué du cavalier. Pardonnez, lui dit Élicio, si le nom de Nisida me fait une impression si vive; il n'y a pas longtemps qu'un de nos amis versait bien des larmes en nous parlant de Nisida. Avez-vous, reprit l'inconnue, quelque bergère qui s'appelle ainsi? — Non. Celle dont il était question n'est pas bergère : elle n'est pas même de ces contrées; Naples est sa patrie. — Naples!... Eh! comment savez-vous?... — Je vous l'expliquerai : dites-moi d'abord si vous ne vous appelez pas Timbrio, et si cette jeune personne n'est pas Blanche, sœur cadette de Nisida. — Vous avez dit leurs noms. — Ah! Fabian, quel heureux jour pour toi! — Vous connaissez Fabian? — Est-il ici? s'écria Blanche : et sa pâleur fut à l'instant effacée par le plus vif incarnat.

Oui, lui dit Élicio, il est ici; et le chagrin de vous avoir perdue allait terminer une vie qu'il a consacrée à la pénitence; Fabian est ermite, son ermitage n'est pas loin. Courons l'embrasser, s'écria Timbrio. Blanche était debout, et marchait déjà sans savoir le chemin qu'il fallait prendre. Nisida s'appuie sur le bras de son amant; et Tyrcis, Damon et Élicio les guident vers l'ermitage.

Il était presque nuit quand ils arrivèrent au pied de la colline. Timbrio, Nisida, et surtout la jeune Blanche, montèrent le sentier sans reprendre haleine. Parvenus à la porte de l'ermitage, ils la trouvent ouverte: ils regardent, ne voient personne dans la cellule. Inquiets de ne pas trouver l'ermite, ils allaient l'appeler, et parcourir la montagne. Le prudent Tyreis les arrête : Fabian, leur dit-il, est sûrement près d'ici; mais ce malheureux ami, qui n'espère plus vous voir, qui vous pleure sans cesse, va mourir de sa joie, si vous vous offrez tout d'un coup à lui. Ménagez-le, contenez vos transports, et trouvons un moyen de préparer son âme à un plaisir qu'elle ne soutiendrait pas. Tout le monde approuve l'avis de Tyreis : on décide qu'il faut envoyer les bergers au-devant de Fabian, pour lui annoncer avec précaution les tendres amis qu'il va revoir.

Pendant que l'on se consultait, Blanche considérait, à la clarté de la lune, l'intérieur de la cellule. Une natte de jonc, une escabelle, un crucifix de buis, c'étaient tous les meubles de Fabian : Blanche les examine longtemps, puis elle va se mettre à genoux devant le crucifix, et remercie tout bas le ciel de l'avoir conduite dans cet ermitage.

Timbrio et les bergers la regardaient avec attendrissement, lorsque des soupirs et des plaintes leur apprennent que Fabian n'est pas loin. Tout le monde s'approche : on aperçoit l'ermite sous un olivier sauvage, à genoux sur un quartier de roc, les bras tendus vers le ciel. A cette vue, les deux sœurs et Timbrio veulent se précipiter dans ses bras; Tyreis ne peut les retenir : mais Fabian commence sa prière, et tous s'arrêtent pour l'entendre. Nisida et Timbrio restent les bras tendus : Blanche, respirant à peine, avance sa tête par-dessus leurs épaules, et essuie à chaque instant les pleurs qui l'empêchaient de voir son ami.

O mon Dieu! disait Fabian, Être suprême que je veux aimer uniquement, vous qui remplissez le monde, et qui devez remplir mon cœur, ne vous offensez pas de mes larmes : j'ai tout perdu, je n'ai pas murmuré. O mon Dieu, calmez les maux que je souffre; mais ne m'arrachez pas entièrement le souvenir de mes malheurs!

Aux premiers mots de Fabian, Blanche pleurait; elle sanglotait aux derniers. Tyreis, craignant qu'elle ne fût entendue, dit à Damon d'aller avec Elicio interrompre l'ermite, tandis qu'il resterait avec les deux sœurs et Timbrio, pour les empêcher de se montrer.

Les deux bergers obéirent. Fabian les reçut avec amitié. Vous vous plaignez toujours, lui dit Élicio, et vos malheurs touchent peut-être à leur terme. Vous les connaissez, répondit l'ermite : jugez s'ils peuvent finir. — Oui, sans doute; Nisida vit encore : elle est, avec sa sœur et Timbrio, occupée de vous chercher par toute l'Espagne. Quelqu'un les a rencontrés. — Que dites-vous? Est-il bien sûr que ce soit mon ami, que ce soient les deux sœurs?... Ah! ne vous jouez pas d'un malheu-

reux : vous aviez paru prendre pitié de mes maux, ne venez pas les aigrir en m'abusant d'un faux espoir.

Comme il disait ces paroles, Tyrcis, pour préparer une si tendre reconnaissance, dit à Nisida de chanter de l'endroit où elle était, sans s'offrir encore aux yeux de l'ermite.

Fabian parlait encore, lorsque la voix de Nisida vint frapper son oreille. Il s'arrête, il écoute, il reste immobile, les yeux fixes et la bouche ouverte : ensuite, regardant d'un air égaré, sa raison l'abandonne, la terreur se peint sur son visage; il prend les deux bergers pour des fantômes, et les considère avec effroi. Cependant la voix continue, et vient retentir au fond de son âme : peu à peu sa crainte se dissipe : ses traits, ses yeux reprennent leur douceur : il revient à lui, s'élance comme un trait vers l'endroit d'où partait la voix : il arrive, regarde, et tombe sans mouvement dans les bras de son ami.

Nisida et Timbrio appellent : les bergers accourent; on s'empresse, on s'efforce à le ranimer. Blanche avait déjà couru chercher de l'eau dans la cellule; elle en jette sur son visage, elle serre ses mains dans les siennes. L'ermite reprend ses sens; il ouvre les yeux, il doute encore de son bonheur : Est-ce bien toi? dit-il à Timbrio; est-ce toi que j'ai tant pleuré? — Oui, c'est moi; c'est ton ami, celui qui te doit la vie. Ils s'embrassent, ils confondent leurs larmes, ils restent longtemps serrés l'un contre l'autre. Plus de chagrin, lui dit Timbrio, nous sommes tous réunis : voici Nisida, ta bonne amie; voilà Blanche qui allait mourir, si nous ne t'avions pas trouvé : que te faut-il encore? Ah! rien, répond l'ermite en souriant et pleurant à la fois. Blanche et Nisida lui tendent les bras. Fabian veut parler, mais il fait de vains efforts : il prend les mains des deux sœurs, les joint toutes deux sur sa poitrine, et tombe à genoux en sanglotant.

Cette scène attendrissante dura quelques moments encore. Fabian conduisit ses amis dans sa cellule, et leur fit le détail de tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. Ce récit fut court. Le prudent Fabian, toujours victime de l'amitié, parla de son amour pour Blanche comme du sentiment qui l'avait le plus occupé pendant sa solitude. Blanche, transportée, n'osait rien dire; mais elle embrassait sa sœur.

L'ermite supplia son ami de lui raconter à son tour ses aventures depuis le moment où, pour aller porter la nouvelle de sa victoire à Nisida, il l'avait laissé sur le champ de bataille. Les bergers se joignirent à Fabian pour demander ce récit : Timbrio ne se fit pas presser.

Après mon combat avec Pransile, impatient de revoir Fabian, j'envoyai mon page à la maison de campagne de Nisida : il en revint tout effrayé, et m'annonça la mort de ma maîtresse et la fuite de mon ami. Frappé comme d'un coup de foudre, je partis sur-le-champ pour aller m'informer moi-même de tous mes malheurs. Arrivé à cette maison de campagne, ni mes

instances ni mes présents ne purent m'en ouvrir l'entrée; et les discours et les pleurs des domestiques me confirmèrent la mort de Nisida. Je ne vous dirai point ce que je devins dans ce moment; on ne meurt point de douleur, puisque je n'expirai pas sur l'heure. Malgré mon désespoir, je me souvins qu'il me restait un ami: et, tout blessé que j'étais, je suivis sa trace jusqu'à Gaëte. Quand j'arrivai dans cette ville, Fabian venait de s'embarquer. Je fus forcé d'attendre le départ d'un navire catalan qui devait retourner dans quelques jours à Barcelone. Le capitaine me reçut sur son bord, et mes larmes redoublerent en quittant cette Italie, où j'avais perdu le plus cher objet de mon cœur.

Le vent, qui d'abord nous était favorable, diminua tout d'un coup, et notre vaisseau, peu éloigné du port, fut presque arrêté par le calme : j'aurais vu la tempête avec plus de joie. Sans cesse occupé de mes maux, toujours pleurant ma Nisida, je demandais au ciel la mort ou mon ami : les seuls moments que je trouvais moins amers étaient ceux où je chantais sur un luth qui appartenait à un passager.

Le second jour de notre départ, au moment où l'aurore commençait à teindre l'horizon, j'étais assis sur la poupe, et je considérais cette vaste mer dont les flots tranquilles réfléchissaient les étoiles prêtes à disparaitre. Tout reposait autour de moi : les officiers, les matelots étaient livrés au sommeil : le pilote même dormait sur son gourvernail: les voiles étaient pliées, on n'entendait que le bruit de la proue du vaisseau, qui fendait doucement les ondes. Ce profond silence, ce grand spectacle de la mer et du ciel, cette aurore qui venait lentement réveiller les malheureux, tout me retraçait plus vivement mes peines : je pris mon luth et je chantai ces paroles :

Tout se tait, tout est calme et dans l'air et sur l'onde,
L'on n'entend que le bruit des ailes du zéphyr :
Tout dort autour de moi dans une paix profonde;
    Moi seul je veille pour souffrir.

Déjà vers l'orient, sur un char de lumière,
L'Aurore à l'univers annonce un jour nouveau :
Ce jour est un bienfait pour la nature entière;
    Pour moi seul il est un fardeau.

Sous le poids des chagrins je sens que je succombe
Nisida, cher objet d'amour et de douleur,
Nisida, tu n'es plus : la pierre d'une tombe
    Enferme ton corps et mon cœur.

J'en étais à ce dernier vers, lorsque j'entends un bruit de rames qui semblait s'approcher du vaisseau. J'écoute, je regarde; les premiers rayons du jour me font distinguer une barque; elle venait droit à nous, et les efforts de quatre rameurs la faisaient voler sur la mer. La barque approche;

une femme s'avance sur le bord : Au nom du ciel, me cria-t-elle, daignez me dire si votre vaisseau n'est pas le navire catalan parti depuis deux jours de Gaëte. Jugez de ma surprise! c'était la voix de Blanche, de la sœur de ma Nisida..... Ah! ma sœur, m'écriai-je..... et je me précipite à la corde du vaisseau. Je descends, j'arrive dans la barque; je cours pour me jeter dans les bras de Blanche, je me trouve dans ceux de Nisida.

Je pensai mourir de ma joie : immobile et muet, je ne pouvais proférer une seule parole. Nisida me parlait, me rassurait; je la regardais, en tremblant que ce ne fût un songe, et que le réveil ne m'enlevât mon bonheur.

Revenu de ce premier ravissement, je m'occupai de faire monter dans le vaisseau la tendre Nisida et son aimable sœur. Elles étaient toutes deux en habits de pèlerines; mais le capitaine, instruit par moi, les reçut avec le respect qu'il devait à leur naissance. Ce fut alors que j'appris de Blanche comment l'oubli de l'écharpe avait causé à sa sœur, presque mourante, un évanouissement si profond, que tout le monde la crut morte. Elle ne reprit ses sens qu'au bout de huit heures; et, apprenant à la fois ma victoire sur Pransile, mon erreur, mon désespoir et notre fuite, elle résolut, avec sa sœur, de tout quitter pour nous suivre. Malgré ses maux, malgré sa faiblesse, elle voulut partir, et Blanche disposa tout pour leur fuite. Elles avaient de l'or et des pierreries; tout fut prodigué pour s'échapper de la maison paternelle. Un domestique gagné leur amena une litière au milieu de la nuit; et les deux sœurs, munies de leurs diamants et déguisées en pèlerines, prirent la route de Gaëte, où elles savaient que je m'étais rendu. Elles y arrivèrent deux heures après le départ du navire. A force d'argent, elles trouvèrent des rameurs qui essayèrent de nous rejoindre : le calme survenu seconda leurs efforts; et l'amour, qui protégeait sans doute ces aimables sœurs, les fit arriver sans accident jusqu'à notre vaisseau.

Je retrouvais Nisida; mais tu nous manquais, mon cher Fabian, et c'était payer bien cher la faveur que nous faisait la fortune. Blanche le sentait aussi bien que moi. Ton absence fut du moins le seul malheur dont nous eûmes à gémir. Après une heureuse navigation, nous arrivâmes à Barcelone : nous espérions y trouver de tes nouvelles; mais nos recherches furent vaines. Blanche fut la première à dire qu'il fallait parcourir toute l'Espagne, et ne s'arrêter que lorsque nous t'aurions trouvé : elle était bien sûre que cet avis serait suivi. Nous résolûmes d'aller d'abord à Tolède, où sont établis des parents de Nisida. Mais, avant tout, nous écrivîmes à son père pour l'instruire de nos aventures et lui demander la permission de nous marier à Tolède : il a répondu selon nos désirs; et nous étions en route pour cette ville, nous informant partout de Fabian, quand notre bonheur nous a conduits ici.

Telle fut l'histoire de Timbrio. Dès qu'il eut cessé de parler, l'ermite le prit en particulier, et, le menant dans un coin de

sa cellule, il lui dit d'une voix timide : Est-ce que je n'irai pas à Tolède? Timbrio, surpris de sa question, le regarde : Fabian baisse les yeux, et laisse échapper quelques larmes. Son ami le serre dans ses bras : Il faut bien, lui repondit-il, que tu viennes à Tolède pour épouser ta chère Blanche; elle t'adore, elle n'a pas été un seul instant sans penser à toi. Tu l'aimes toujours, n'est-il pas vrai? Plus que ma vie, reprit Fabian; mais je t'aime encore davantage. Allons, ajouta-t-il en souriant, je quitterai cet habit d'ermite; et tu m'en feras trouver un plus convenable à un nouveau marié : mais, si tu m'en crois, quand nous serons les époux de ces deux charmantes sœurs, nous reviendrons ici vivre avec ces bons bergers qui nous aiment, et qui méritent que nous les aimions. J'en avais déjà formé le projet, reprit Timbrio; je suis fatigué du monde, et je veux finir ma vie dans ces bois, entre ma femme et mon ami. Après cette conversation, ils vinrent en rendre compte aux deux sœurs et aux bergers : tout le monde applaudit à leur dessein.

Cependant la nuit était avancée. Élicio conseillait de gagner promptement le village. Je n'ai point de maison à vous offrir, dit-il aux quatre amants; mais je vais vous conduire à celle de Galatée : Moris, son père, se fera un honneur de vous recevoir.

Son avis est suivi; on se met en marche, on double le pas, on arrive. Moris allait se mettre à table avec sa fille, Florise et Téolinde, et les quatre bergers arrivés de Portugal pour emmener le lendemain Galatée. On frappe à la porte, les chiens aboient: Moris vient ouvrir lui-même. Élicio lui demande l'hospitalité pour Nisida, Blanche et les deux amis. Le vieux berger, honoré de pareils hôtes, les accueille avec respect. Il appelle sa fille : il fait ajouter au souper tout ce qu'il a de meilleur; et, les invitant à se mettre à table, il s'excuse sur ce qu'ils n'étaient pas attendus.

Pendant le repas, Galatée s'efforçait de n'être pas triste. Élicio s'était placé le plus loin qu'il avait pu des Portugais; il les regardait avec colère, et ses yeux rencontraient quelquefois les yeux de Galatée. On sortit de table : tous les convives allèrent prendre le frais sur des bancs de pierre qui étaient à la porte de la maison. Le vieux Moris voulut conter à ses hôtes le brillant mariage qu'il avait arrangé pour sa fille : il s'étendit avec complaisance sur les richesses de son gendre, richesse que les Portugais ne manquèrent pas d'exagérer. Les deux amis et les deux sœurs se croyaient obligés de féliciter Galatée : elle ne répondait rien, et le malheureux Élicio dévorait ses larmes. Tout à coup le son funèbre d'une trompette se fait entendre dans le village.

Moris, ses hôtes, tous les habitants alarmés, courent vers la grande place, d'où semblait venir le triste son. Ils aperçoivent quatre bergers vêtus de deuil et couronnés de cyprès : deux portaient à la main des flambeaux allumés; les deux autres sonnaient de la trompette. Au milieu des quatre bergers était un ministre de l'Éternel, vêtu de ses habits sacerdotaux.

C'était le vénérable Salvador, le pasteur des bergers, celui qui les consolait dans leurs peines, et qui remerciait le ciel de leur bonheur. Tout le village était sa famille, tous les orphelins ses enfants; depuis quarante années il remplissait le sublime emploi de louer Dieu et de servir les hommes.

Bergers, s'écria-t-il, c'est demain le jour choisi dans l'année pour honorer les cendres de nos frères dans la vallée des tombeaux. Songez à ce devoir sacré: et dès l'aurore rendez-vous sur cette place, dans le triste appareil qui convient à cette touchante cérémonie.

Après avoir prononcé ces mots d'une voix forte, Salvador reprit le chemin de sa maison. Tout le monde convint de se rassembler au point du jour pour remplir une obligation si sainte. Mœris ne voulut pas que sa fille y manquât; il pria les Portugais de différer leur départ. Élicio en tressaillit de joie; Galatée en conçut une heureuse espérance.

Nisida, Blanche, Téolinde, les deux amis, demandèrent aux habitants du village la permission de les suivre à la vallée des tombeaux : on fut flatté de leur demande. Les quatre Portugais sollicitèrent la même faveur : on les refusa d'une voix unanime; ils étaient odieux depuis que l'on savait qu'ils venaient chercher Galatée; ils se retirèrent pleins de dépit, et tout le monde alla se livrer au sommeil.

LIVRE IV

Je me livre à toi, douce mélancolie; viens répandre sur mes derniers tableaux cette demi-teinte sombre qui plaît à tous les cœurs sensibles. Ne crains pas de les émouvoir : les larmes que tu fais couler sont aux âmes tendres ce que la rosée est aux fleurs. Que les souvenirs que tu donnes sont attachants! Quel est l'amant éloigné de sa maîtresse, l'ami privé de son ami, la mère loin de son fils, qui ne te regarde pas comme son bien le plus cher? Comme ils sont doux ces moments où, séparé du monde entier, seul avec son cœur et sa mémoire, on se recueille dans soi-même, ou plutôt dans l'objet aimé! Qu'on a de plaisir à se rappeler toutes les époques de sa tendresse! Le premier jour où l'on aima, le premier aveu qu'on en fit, l'air dont il fut écouté, les craintes, les soupçons, les querelles, tout est présent, tout se retrace avec délices. On jouit de nouveau des plaisirs que l'on a goûtés : on jouit même des chagrins que l'on a soufferts. Si toute espérance est ravie, si l'impitoyable mort a moissonné l'objet de notre amour, les pleurs qu'on lui

donne ont des charmes; son souvenir laisse encore une impression de bonheur : on serait peut-être plus à plaindre si l'on pouvait se consoler.

Ainsi pensait le sage Salvador : il consacrait un jour de l'année aux larmes de la reconnaissance, de l'amour et de l'amitié. Ce jour était arrivé : Salvador, revêtu de ses plus tristes ornements, se rendit sur la grande place : il vit bientôt paraître tous les habitants du village, couverts de crêpes, couronnés de cyprès, et portant des houlettes garnies de rubans noirs. Salvador les rangea lui-même; et, séparant les bergers des bergères, il fit marcher toute la troupe sur deux files.

Du côté droit, Nisida, Blanche, Téolinde, Florise et toutes les jeunes filles s'avançaient, sous la conduite de Galatée. Du côté gauche, vis-à-vis d'elles, marchaient Timbrio, Fabian, Damon, Tyrcis, tous les jeunes garçons, ayant à leur tête Élicio. Le seul Érastre manquait. Après eux venaient les épouses, conduites par Silvérie, et les époux, menés par Daranio. Cette troupe d'heureux était presque aussi belle que la première. Elle était suivie d'une troisième moins brillante et plus respectable c'étaient les veuves et les vieillards : ils étaient guidés par Mœris et par la mère d'Érastre. Leurs cheveux blancs n'avaient point de couronnes; leurs mains tremblantes s'appuyaient sur des bâtons noueux. Hélas! c'était pour eux surtout que la cérémonie était intéressante : ils allaient pleurer sur la tombe d'un fils, d'une sœur ou d'un époux.

Salvador fermait la marche : il avait choisi cette place pour être plus près des plus malheureux. A ses côtés, huit beaux enfants, vêtus de robes de lin et couronnés de fleurs, portaient avec respect l'eau lustrale, l'encens et le feu. Fiers de cet emploi, qui était la récompense d'une année entière de sagesse, ils s'avançaient plus gravement que les vieillards.

Pour arriver à la vallée des tombeaux, il fallait faire à peu près une lieue, toujours sur la rive du Tage, et sous une voûte de verdure que formait un double rang de peupliers. Les bergers en silence marchaient sur un gazon semé de fleurs encore humides de la rosée. Le soleil commençait à dorer la cime des montagnes, et annonçait un des plus beaux jours de l'été. Le ciel était partout d'azur; un doux zéphyr agitait les arbres, et berçait mollement les petits oiseaux dans leurs nids : l'alouette, déjà perdue dans les airs, se faisait entendre sans être aperçue; le rossignol, fatigué d'avoir chanté toute la nuit, se ranimait pour saluer le jour; la tourterelle et le ramier répondaient par des plaintes au chant joyeux du pivert : les fleurs exhalaient tous leurs parfums; les poissons se jouaient sur les eaux du fleuve : toute la nature, au moment de son réveil, semblait remercier le Créateur du nouveau bienfait qu'il lui accordait.

Timbrio, Blanche, Nisida, peu accoutumés à ce spectacle ravissant, le contemplaient avec surprise. L'entrée de la vallée des tombeaux leur causa bientôt une nouvelle admiration.

Sur la rive de ce beau fleuve qui roule de l'or dans son sein,

est un espace d'un mille carré, ceint de toutes parts d'une chaîne de collines; on y pénètre par une seule entrée. Ce long défilé est garni des deux côtés d'une haie de cyprès plantés en amphithéâtre, et si serrés que leurs branches entrelacées forment un mur épais aussi haut que les montagnes. Quelques rosiers, quelques jasmins sauvages, parsèment de fleurs rouges et jaunes le vert sombre de ces murailles. Jamais aucun troupeau ne pénétra dans cet asile; jamais le bûcheron ne porta la hache dans ce bois sacré. Un silence profond y règne : l'on n'entend que le bruit de quelques sources qui descendent sous le feuillage, se réunissent dans un lit de mousse, et vont porter à quelques pas, dans le Tage, leurs petits flots argentés.

A l'extrémité de cette avenue est un antique sapin qui semble fermer la vallée. Sur son écorce sont gravées ces paroles :

Passant, respecte cet asile :
Si ton cœur est pervers, tremble d'y pénétrer;
Mais s'il est vertueux, marche d'un pas tranquille :
A ces tombeaux tu peux pleurer.

Dans l'intérieur de la vallée, les mêmes cyprès règnent alentour. Au milieu est une fontaine, dont l'eau, toujours abondante, arrose et nourrit le gazon. Quelques tombeaux sont épars çà et là, les uns déjà couverts par le lierre, les autres encore ornés de guirlandes; tous renferment la dépouille mortelle d'un être qui aima la vertu.

L'honneur d'être enterré dans cette belle vallée ne s'accordait pas à tous les morts; c'était la récompense d'une vie irréprochable : le village assemblé l'adjugeait.

Les bergers, parvenus à la fontaine, s'arrêtèrent, et Salvador éleva la voix : Séparez-vous, s'écria-t-il: vous vous rassemblerez près de moi quand la trompette sonnera. A ces mots, tout le monde se disperse; chaque veuve, chaque orphelin court à la pierre qui couvre l'objet de ses larmes. Timbrio, Fabian et les deux sœurs ont perdu de vue Élicio; ils parcourent la vallée en le cherchant.

Ils le découvrent bientôt à genoux devant le tombeau de sa mère : ses mains étaient jointes; ses yeux, baignés de pleurs, étaient tournés vers le ciel. O ma mère, disait-il, vous êtes sûrement heureuse, puisque vous fûtes toujours bonne! Veillez sur moi, de votre céleste demeure; faites que j'aime la vertu autant que j'aime ma mère! En prononçant ces mots il pressait son visage sur la tombe, et ses larmes coulaient le long de la pierre.

Les quatre amants l'écoutaient en silence. Ils approchent, et Timbrio prenant la main du berger. Digne fils, lui dit-il, vous pénétrez mon cœur de tendresse et de respect. Promettez-moi d'être mon ami, et dès ce moment je renonce au monde pour être berger avec vous, pour habiter, avec Nisida, Blanche et Fabian, une cabane voisine de la vôtre. Vous seriez trop près

d'un malheureux, lui dit Élicio : depuis que j'ai perdu ma mère, un seul sentiment pouvait me faire aimer la vie; et demain je ne verrai plus celle qui en est l'objet. Les deux sœurs, les deux amis le pressèrent de s'expliquer davantage. Ce n'est pas ici le lieu de vous parler de mes amours, reprit le berger; quand nous serons sortis de la vallée, je vous raconterai mes malheurs.

Il parlait encore : la trompette sonna. Expliquez-nous, demanda Timbrio, pourquoi Salvador nous rappelle. Pour honorer, lui répondit Élicio, la cendre du dernier berger que nous avons perdu. Ensuite nous entendrons l'histoire de sa vie, qui nous sera chantée par la plus sage de nos bergères.

Ils se rendent à la fontaine : tout le monde y était rassemblé. Leur vénérable conducteur les guide vers un tombeau dont la pierre, encore toute blanche, portait cette simple épitaphe :

ICI REPOSE

UN BON FILS.

Salvador en fait trois fois le tour; il prononce les prières accoutumées, brûle de l'encens, répand de l'eau lustrale : ensuite il prend par la main Galatée, et lui donne le papier où était écrite l'histoire de celui que l'on pleurait. Une rougeur modeste couvre le front de Galatée; elle se tient debout près de la tombe, et tous les bergers l'écoutent en silence.

Des bergers de notre village
Lysis fut le plus amoureux :
Louise reçut son hommage,
Et partagea bientôt ses feux.
Il la demande à sa famille;
Mais le père dit à Lysis :
Soyez riche autant que ma fille;
Je ne la donne qu'à ce prix.

Hors son amour et sa chaumière,
Le pauvre Lysis n'avait rien :
La cabane était pour sa mère,
Et pour Louise l'autre bien.
Il part, il quitte sa patrie;
Il arrive au pays de l'or :
Là, par une honnête industrie,
Il amasse un petit trésor.

Lysis revient plein d'espérance;
Louise est fidèle, et l'attend;
Sa main sera la récompense
Des travaux d'un si tendre amant;
Il va posséder son amie;
Mais la veille d'un jour si beau,
Par une affreuse maladie
Sa mère est au bord du tombeau.

Lysis tremblant court à la ville;
Il ne songe plus aux amours :
Du médecin le plus habile
Lysis implore le secours :
Ma mère va m'être ravie,
Dit-il, embrassant ses genoux :
Si votre art lui sauve la vie,
Ce que je possède est à vous.

Le médecin, par sa science,
Rend la mère aux vœux de son fils :
Le trésor est sa récompense;
Plus de Louise pour Lysis.
Un autre épouse la bergère :
Lysis le voit sans murmurer;
Et, l'air content, près de sa mère
Il mourut, et n'osa pleurer.

Galatée vint reprendre sa place. Mes amis, s'écria Salvador, votre cœur vous parle bien mieux que je ne pourrais vous parler. Vous pleurez tous d'attendrissement au récit d'une bonne action; jugez quel doit être le plaisir de la faire.

Après ce peu de mots, le vénérable pasteur fit sortir les bergers de la vallée; il rompit l'ordre de la marche, et tout le monde se dispersa dans les belles campagnes qu'arrose le Tage.

Les deux amis et les deux sœurs, qui n'avaient pas oublié la promesse d'Élicio, prirent avec lui le chemin de la fontaine des Ardoises. Le malheureux berger leur raconta son amour, et le désespoir mortel que lui causait le mariage de Galatée. Fabian, Blanche et Nisida le consolaient : Timbrio songeait au moyen de lui faire épouser sa maîtresse.

Derrière eux, et à peu de distance, Galatée, Florise, Téolinde, Tyrcis et Damon, marchaient ensemble sans se parler. La fille de Mœris pensait que le lendemain était le jour de son départ : Florise formait le projet de la suivre en Portugal : la triste Téolinde enviait le sort de celles qui reposaient dans la vallée des tombeaux.

Pour aller à la fontaine des Ardoises, il fallait quitter les bords du Tage, et traverser quelques collines couvertes de bois. Le chien d'Élicio, à qui l'on n'avait pas permis ce jour-là de suivre Galatée, était resté dans le village. Il vit revenir quelques bergers; et, n'apercevant ni son maître ni sa maîtresse, il partit pour aller au-devant d'eux, et les joignit comme ils entraient dans les bois.

Après avoir été plus d'une fois d'une troupe à l'autre caresser Élicio et Galatée, le chien se met à courir dans la montagne, et fait partir un petit chevreau sauvage, qu'il poursuit avec ardeur. Le chevreau fuit, et passe près des bergères; la peur lui donne des forces; il gagne, sans être atteint, une caverne où il entre en bêlant. Le chien le suit : Galatée pousse des cris.

pour que l'on sauve le petit chevreau. Tout le monde accourt : on arrive à l'entrée de la caverne. Élicio s'était déjà précipité après le chien.

Tyrcis, Damon, les deux amis, rassuraient en riant les bergères, et s'attendaient à voir paraitre l'amant de Galatée portant le chevreau dans ses bras, lorsqu'un bruit affreux se fait entendre dans la caverne; et l'on en voit sortir Élicio, se débattant avec un homme dont l'aspect était effrayant. Il était couvert de haillons déchirés; une barbe noire et épaisse lui cachait la moitié du visage; ses longs cheveux en désordre flottaient sur ses épaules; ses bras nus et nerveux pressaient Élicio pour l'étouffer. Le berger, non moins vigoureux, repoussait de la main gauche la poitrine velue de l'homme sauvage; et de la droite, entortillée dans les cheveux de son ennemi, il faisait courber sa tête en arrière. Tous deux en silence, les yeux étincelants et fixés l'un sur l'autre, les jambes entrelacées, cherchaient mutuellement à se terrasser.

Le chien d'Élicio n'avait pas quitté son maitre, et faisait des efforts pour le secourir : mais une chèvre sauvage l'occupait assez lui-même. Attentive a ne jamais prêter le flanc, elle le poussait devant elle en le menaçant de ses cornes, tandis que le chevreau rassuré bondissait derrière sa mère, et semblait braver celui qu'il avait craint.

Tyrcis, Damon et les deux amis se précipitent pour séparer les combattants. Timbrio se saisit du sauvage; il a besoin de toute sa force paur le contenir; mais Téolinde est évanouie, et tout le monde vole à son secours. L'homme sauvage jette les yeux sur elle; il demeure immobile en fixant ce visage pâle : bientôt, se dégageant des bras de Timbrio, il saisit le chevreau, cause innocente de tant d'accidents, tombe à genoux devant Téolinde, et le lui présente d'un air soumis. A peine la bergère a-t-elle repris ses sens, qu'elle s'élance au cou du sauvage : Ah! c'est toi, s'écria-t-elle. Artidore, mon cher Artidore! tu n'as donc pas oublié Téolinde?... Au nom de Téolinde, Artidore change de couleur : il se relève, et regardant la bergère d'un air égaré : Téolinde!... dit-il, elle m'a trompé : je m'en souviens bien. Est-elle ici? la connaissez-vous? Oui, lui répond la bergère d'une voix tremblante, elle est ici; elle ne vit que pour toi. Ecoutez, interrompt Artidore en lui parlant à voix basse, il faut que vous me conduisiez vers elle; je veux lui reprocher sa perfidie, lui dire que je ne l'aime plus : ensuite nous reviendrons ensemble habiter ma caverne; vous serez ma bonne amie, et je vous donnerai mon chevreau.

Téolinde, à ce discours, vit bien que la douleur avait égaré la raison du malheureux Artidore : elle le regarde, pleure; et, lui serrant la main avec tendresse : Je le veux bien, dit-elle : je ne te quitterai plus : je suis avec toi jusqu'au dernier jour de ma vie; j'espère te prouver que Téolinde ne fut pas coupable. En disant ces mots, elle prend le bras d'Artidore, et l'entraine avec elle dans la route qui conduisait à la fontaine. La chèvre



Le berger, non moins vigoureux

F. M. Queverdo inv. — C. S. Gaucher Sculp

et le chevreau les suivent : le reste des bergers marche à quelque distance, impatient de voir la fin de cette aventure.

Pendant le chemin, Téolinde fait ses efforts pour ménager une reconnaissance qu'elle craignait et souhaitait. Attentive à ne rien dire qui puisse déplaire à son amant, elle parle avec précaution d'elle-même, rappelle doucement leurs amours, raconte l'histoire de sa sœur jumelle, et tous les chagrins qu'elle lui causa : elle observe l'effet de chaque parole sur le visage d'Artidore, suit pas à pas les progrès qu'elle fait faire à sa raison, et emploie toute l'adresse de son esprit pour ramener le cœur de son amant. Artidore l'écoute comme un homme qui sort d'un long sommeil ; il répond juste à quelques questions, il fait répéter les autres : peu à peu sa mémoire, ses idées reviennent. L'amour lui avait ôté la raison, l'amour devait la lui rendre. Il s'arrête ; il considère Téolinde, la reconnaît, tombe à ses pieds, la serre dans ses bras ; et ses larmes prouvent à la bergère que son amant n'est plus insensé.

Ils étaient arrivés à la fontaine, où tout le monde les joignit. Florise et Galatée avaient raconté pendant le chemin ce qu'elles savaient des amours d'Artidore et de Téolinde. Après avoir félicité cette bergère, on la pria d'engager son amant à reprendre le récit de ses aventures au moment où la sœur jumelle l'avait si cruellement trompé. Artidore y consentit ; et, quoiqu'un peu honteux de l'état où il se trouvait, il continua ainsi son histoire :

Le discours de la fausse Téolinde m'avait jeté dans un désespoir mortel. Je résolus de fuir à jamais celle que je croyais perfide. Je voulus cependant lui dire encore que je l'aimais, et je gravai mes adieux sur un peuplier. Je ne me souviens plus de ce que j'écrivis. Depuis ce moment, ma faible raison s'aliéna ; j'errai sans but dans la campagne, et je fus quatre jours sans prendre de nourriture. Cette abstinence acheva de troubler ma tête : je ne me rappelle que confusément ce que je devins ; deux seules choses sont restées dans ma mémoire.

Je descendais une petite colline qui ne doit pas être loin d'ici : tout à coup j'entends du bruit dans les broussailles, et j'aperçois ce petit chevreau que voilà couché près de moi, fuyant pour éviter un loup furieux qui le poursuivait la gueule béante. Mon premier mouvement fut de me jeter sur le loup : je n'avais point d'armes. Obligé de lutter avec le féroce animal, nous roulons ensemble sur la poussière. L'égarement de ma raison ajoutait sans doute à mes forces, en m'empêchant de voir le danger : j'étouffai le loup dans mes bras, et, sans regarder si le chevreau me suivait, je poursuivis ma route jusqu'à la caverne où vous m'avez trouvé.

Son obscurité, son éloignement de toute habitation, me la firent choisir pour mon tombeau. Je pénètre dans l'intérieur, je vais m'asseoir sur une pierre ; et là, me rappelant la perfidie de Téolinde, ma raison revint un moment pour me faire sentir tous mes maux. Résolu de ne plus sortir de cette caverne, je

roule une grosse pierre pour en fermer l'entrée. Emprisonné dans ma tombe, j'en ressens une affreuse joie : je m'étends sur la terre, avec l'espérance de ne plus me relever.

J'étais dans le calme du désespoir, ne craignant ni ne désirant que mon supplice fût long, lorsqu'un bêlement plaintif vint frapper mon oreille : j'écoute, je l'entends encore; il semblait venir de l'entrée de la caverne. Malgré moi je suis ému : je me lève, j'y cours, et j'aperçois le petit chevreau que j'avais sauvé, qui passait son nez blanc entre la pierre et le rocher, et me demandait de lui ouvrir.

Mes yeux se mouillèrent : je repoussai la pierre avec précaution. Dès que l'ouverture fut assez large, le chevreau entra, suivi d'une chèvre; elle était blessée, et son sang coulait. A peine arrivée, elle se couche à mes pieds, soulève sa tête, et la laisse retomber en haletant de fatigue et de douleur. Ce petit chevreau tourne autour de moi, bêle douloureusement, va lécher la plaie de sa mère, et revient me caresser, comme pour me prier d'en prendre soin.

J'examinai la blessure; je reconnus la dent du loup. Sur-le-champ je vais chercher de l'eau, je lave la plaie, j'étanche le sang, et j'y fais tenir un appareil avec des morceaux de mes vêtements. Après cette opération, la chèvre me regarde avec tendresse, se renverse doucement, me tend ses mamelles pleines de lait, et semble m'inviter à partager la nourriture de l'enfant que je lui avais rendu.

Toutes les consolations humaines n'auraient pu m'empêcher de mourir; cette chèvre et ce chevreau m'attachèrent à la vie. Résolu de passer mes jours avec eux, j'allai chercher une provision d'herbes et de fruits, et j'arrangeai la caverne de manière qu'elle fût commode pour nous trois. Le lendemain, je pansai de nouveau la plaie : au bout de quatre jours elle était guérie, et la chèvre sortait, quelquefois seule, quelquefois avec son chevreau, qui nous suivait également tous deux. J'errais, de mon côté, dans les montagnes voisines de ma caverne : tous les soirs nous nous retrouvions. Quand j'avais rencontré dans mes courses du serpolet ou du cytise, j'en apportais à ma compagne; elle le mangeait dans ma main; je mangeais mes fruits, et le petit chevreau tétait. Après notre repas, j'allais fermer avec la pierre l'entrée de notre demeure; et, couchés sur la mousse et les feuilles sèches, nous nous livrions au sommeil.

Aujourd'hui la chaleur du jour avait empêché la chèvre et moi-même de sortir de notre caverne; le petit chevreau avait longtemps sautillé près de l'entrée : je l'y croyais encore, quand je l'ai vu revenir tout tremblant, et poursuivi par un chien. Bientôt après un homme a paru. J'avoue qu'à cet aspect je n'ai pas été maître de ma fureur : je me suis élancé sur lui avec le projet de l'étouffer, tant j'étais indigné qu'un homme vînt me ravir les seuls amis qui me restaient. Vous avez été les témoins de mon combat et de son heureuse fin. C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie : j'ai retrouvé ma Téolinde, je sens

revenir ma raison. Je vais passer ma vie avec celle que j'ai toujours adorée, et ma chèvre et mon chevreau ne me quitteront pas. En disant ces mots, il les caressait d'une main, et tendait l'autre à Téolinde.

Le récit d'Artidore avait attendri tout le monde; on le remercia les larmes aux yeux. Il pria tout bas Élicio de lui donner les moyens de couper sa longue barbe et de prendre un autre habit. Venez avec moi, lui dit le berger; j'ai dans ma cabane tout ce qui vous est nécessaire. Allez, ajouta Timbrio, nous vous attendons ici; et, pendant votre absence, je préparerai ce que je dois dire au père de... Il s'arrêta; Galatée rougit. Artidore partit avec Élicio : Téolinde lui recommanda de n'être pas longtemps; et la chèvre et le chevreau le suivirent.

Galatée avait entendu que Timbrio voulait se consulter pour aller parler à son père; elle comprit que sa présence le gênerait; et, feignant d'être obligée de retourner à la maison, elle prit congé de Blanche, de Nisida et de Téolinde, et gagna le village, seule avec sa chère Florise.

Elles en étaient peu éloignées, lorsque quatre hommes, sortis de derrière une haie, saisissent les deux bergères, les empêchent avec des mouchoirs de jeter des cris, et les forcent de monter sur deux mules qu'ils tenaient là toutes prêtes. Galatée et Florise obéissent en tremblant, les quatre ravisseurs montent à cheval, placent au milieu d'eux les mules, et fuient au grand galop vers la frontière de Castille.

Ces ravisseurs étaient les quatre Portugais arrivés dans la maison de Mœris depuis deux jours. Ils s'étaient aperçus du froid accueil de tout le village : la manière dont Élicio les avait regardés pendant le souper, et les coups d'œil qu'il jetait sur Galatée, leur avaient fait soupçonner la vérité. Le retard demandé par Mœris pour aller à la vallée des tombeaux, le refus des habitants de les laisser venir à cette vallée, leur avaient semblé un prétexte et une insulte. Ils craignirent de retourner sans Galatée, et se décidèrent à un enlèvement qui devait leur être pardonné quand la fille de Mœris aurait épousé leur maître. Tout leur avait réussi, ils fuyaient avec leur proie; mais l'amour veillait sur Galatée.

Artidore, après avoir pris des habits dans la cabane d'Élicio, revenait avec lui à la fontaine : ils voient de loin les quatre cavaliers et reconnaissent les bergères. Élicio jette un cri, et vole à sa maîtresse. De ses deux mains il arrête les mules : un Portugais lève le bras pour le percer d'un pieu ferré; Artidore était accouru, et, d'un coup de bâton, il casse le bras du barbare. Les deux bergères profitent du moment; elles glissent à terre; et, reconnaissant les lieux, elles courent chercher du secours à la fontaine. Pendant ce temps, Élicio avait ramassé le pieu du blessé; et se rangeant près d'Artidore, ces deux braves bergers, à pied, armés seulement d'un bâton et d'un pieu, font tête aux trois lâches cavaliers qui veulent venger leur compagnon.

Ce combat inégal se soutient; mais le courage allait céder à la force. Élicio, blessé au bras, ne peut plus se défendre, quand Timbrio, l'épée à la main, tombe comme la foudre sur les Portugais. Du premier coup il fait voler la tête de celui qui pressait le plus Élicio. Tyrcis, Damon, Fabian, arrivent, et les deux ennemis qui restaient prennent la fuite à toute bride.

La blessure d'Élicio n'était pas dangereuse; mais il perdait beaucoup de sang. Galatée en est alarmée : elle l'étanche avec son mouchoir; elle panse elle-même la plaie : cet appareil seul devait guérir Élicio. On le ramène au village le bras en écharpe; Galatée le soutient dans sa marche; et cette faveur le paye trop du danger qu'il vient de courir.

On arrive chez Mœris. Le vieillard, indigné de l'attentat des Portugais, déclare qu'il se croit dégagé de sa parole. Voilà, lui dit Timbrio en lui présentant le blessé, voilà le libérateur de votre fille : Élicio mérite de posséder celle qu'il a sauvée. Sa pauvreté seule a pu vous faire balancer; mais je suis riche, et je veux... Comme il disait ces mots, on entend un grand bruit à la porte de la maison : on regarde, on voit entrer dans la cour un bélier superbe, orné de rubans, et peint de différentes couleurs : son énorme sonnette se distinguait parmi celles de cent brebis qui le suivaient, chacune avec son agneau. Érastre venait après elles : deux chiens l'accompagnaient. Il entre, laisse à ses chiens la garde du beau troupeau; et, la houlette à la main, il vient parler au père de Galatée.

Mœris, lui dit-il, j'étais amoureux de ta fille, et je pouvais la disputer au Portugais à qui tu la donnes. Mais je me rends justice; ni ce Portugais, ni moi, ne méritons Galatée : le seul Élicio est digne d'elle. Tu peux en croire cet aveu de la bouche de son rival. Tu exiges que ton gendre soit riche : regarde ce beau troupeau, qui vaut seul un héritage; il est à Élicio. Ce n'est pas moi qui le lui donne; je n'ai fait que parcourir les hameaux voisins; Élicio a tant d'amis, que, chacun d'eux ne lui donnant qu'un agneau avec sa mère, en deux jours j'ai formé ce troupeau.

Il n'avait pas fini de parler, qu'Élicio le baignait de ses pleurs. Ah! mon ami, lui dit-il, quel que soit mon sort, ton amitié le rend digne d'envie; je n'ose espérer Galatée; mais... Elle est à toi, s'écria Mœris les larmes aux yeux. Viens, ma fille, je te donne à ton libérateur; viens embrasser ton époux. Galatée, vermeille comme la rose, approche, et craint d'avancer trop vite. Élicio était à genoux, et lui tendait avec respect le seul bras qu'il avait de libre. Galatée le regarde, s'arrête, baisse les yeux, et devient plus vermeille encore. Son père, qui jouit de ce tendre embarras, la prend par la main, la conduit à son heureux époux : là il fallut encore qu'il la forçât d'approcher son visage du sien; et ce baiser fut le premier que Galatée eût reçu dans toute sa vie.

Alors on raconte à Érastre l'enlèvement de Galatée et de Florise. Timbrio vint à lui : Berger, dit-il, vous m'avez ravi le plus

beau moment de ma vie : je voulais partager mon bien avec Élicio, pour lui faire épouser Galatée; vous m'avez prévenu. Vous ne l'aimez pourtant pas plus que moi; mais vous l'aimez depuis plus longtemps : il est juste que vous soyez préféré. J'espère du moins, ajouta-t-il en élevant la voix, que l'on me permettra d'accomplir un autre dessein. Je veux faire quatre parts de ma fortune : la première doit appartenir à mon ami Fabian; j'offrirai la seconde à Téolinde et Artidore, pour les engager à se fixer ici : la troisième sera partagée par les mains de Salvador aux pauvres de ce village, et de la quatrième on achètera une maison, des champs et un troupeau, pour Nisida et pour moi. Oui, mes bons amis, je serai berger, je finirai mes jours avec vous, avec Fabian : nos cabanes seront voisines, nos ménages seront unis, nous deviendrons l'exemple du village; et nous vieillirons tous ensemble dans la paix, la joie et l'amour.

Tout le monde remercia Timbrio : Artidore et Téolinde l'embrassèrent. Mœris voulut que le soir même tous les contrats fussent rédigés. Il court répandre dans le village la nouvelle de tant d'heureux événements, et ramène avec lui l'alcade et le vénérable Salvador.

Les contrats furent bientôt faits. L'on convint que dès le lendemain Timbrio renverrait toute sa suite à Tolède, avec un homme de confiance qui donnerait de ses nouvelles aux parents de Nisida, et rapporterait en argent comptant la fortune de son maître. Pendant ce voyage, Mœris devait acheter les troupeaux et les fermes des nouveaux bergers; et, en attendant que tout fût prêt, Timbrio et Fabian, avec leurs épouses, devaient demeurer chez Mœris, et Téolinde et Artidore chez Érastre.

Il ne restait plus qu'à fixer le jour des quatre mariages. Élicio, malgré sa blessure, décida que ce serait le lendemain. Le sage Salvador ne put obtenir de lui qu'il différât; et les autres époux, sans le dire, étaient de l'avis d'Élicio.

On se mit à table; chaque amant fut placé près de sa maîtresse. Après le repas, on alla s'asseoir au jardin : là, sous une belle treille, au clair de la lune et sur des sièges de gazon, l'on voulut finir par des chants cette heureuse journée. L'un prend sa flûte, l'autre sa musette : on fait un cercle, au milieu duquel sont placés Mœris et Salvador; et les amants chantent ces paroles

TIMBRIO.

Je méprisais cette foule importune
De mortels dignes de pitié,
Qui laissent le repos, l'amour et l'amitié,
Pour courir après la fortune.
Aujourd'hui mon cœur leur pardonne,
Et n'a plus de mépris pour eux :
Je sens que l'argent rend heureux;
Mais c'est au moment qu'on le donne.

BLANCHE.

Longtemps j'ai douté de ta foi,
Sans rien perdre de ma tendresse;
Un jour de plus passé sans toi,
J'allais mourir de ma tristesse.
J'ai retrouvé l'objet cher à mon cœur;
L'amour et l'amitié me fixent au village :
Pour rendre grâce au ciel de mon bonheur,
J'irai souvent à l'ermitage.

ARTIDORE.

J'ai cru ma bergère capable
De la plus noire trahison,
Et la perte de ma raison
Punit un soupçon trop coupable.
Je revois celle que j'adore,
Je sens ma raison revenir;
Ah! ce n'est pas pour en jouir :
L'amour va me l'ôter encore.

GALATÉE.

Te souviens-tu de ce beau jour
Où, d'un air si doux et si tendre,
Tu vins me supplier d'entendre
L'aveu de ton fidèle amour?
Je t'écoutais toute honteuse;
Mais le plaisir faisait battre mon cœur :
Tu me demandais ton bonheur,
Et c'était moi que tu rendais heureuse.

ÉLICIO.

L'amitié suffisait pour embellir ma vie,
Et l'amour seul aurait fait mon bonheur.
J'obtiens tout; je possède une amante cherie,
Et mon ami devient mon bienfaiteur.
Hélas! comment pourrais-je dire
Les sentiments que j'éprouve en ce jour?
Heureux par l'amitié, couronné par l'amour,
Mon pauvre cœur n'y peut suffire.

Il était temps de se retirer. Blanche, Nisida et Téolinde restèrent chez Galatée. Timbrio, Fabian et Élicio allèrent coucher dans la maison de Salvador. Le lendemain, avant l'aurore, les quatre amants frappaient à la porte de Mœris. Timbrio et Fabian portaient déjà la panetière et la houlette. Tous les habitants, instruits dès la veille, avaient préparé pendant la nuit des fêtes plus belles que celles de Daranio. On attendit quelque temps

parce que le bon Mœris dormait encore; mais il parut bientôt, suivi de sa fille, de Teolinde et des deux sœurs, habillées en bergères. Le bon Érastre donna la main à Galatée, et la conduisit au temple au milieu des acclamations. Salvador unit les quatre amants, et le ciel bénit leurs mariages. Tous leurs projets s'exécutèrent; ils furent heureux, vécurent longtemps, et s'aimèrent toujours. Leur mémoire est encore honorée dans le beau pays qu'ils habitaient.



ESSAI SUR LA PASTORALE

Beaucoup d'auteurs ont parlé de la pastorale, jugé les poètes bucoliques, donné des préceptes sur ce genre, et peu se sont accordés dans la manière de l'envisager. Les uns veulent que les bergers *aient de l'esprit fin et galant*; les autres recommandent, au contraire, de ne jamais s'éloigner de cette *simplicité d'or* qui fait le principal charme des ouvrages des anciens; d'autres enfin regardent l'*allégorie comme le principal mérite de l'églogue.*

Je ne discuterai point ces différents avis; je veux seulement rendre compte de ma manière de voir la pastorale, et des moyens que je crois les plus propres à lui donner un degré d'interêt, peut-être même d'utilité.

On reproche au genre pastoral d'être froid et ennuyeux; défauts qui n'obtiennent jamais grâce, surtout en France. Cependant on n'ose point ne pas admirer les églogues de Théocrite et de Virgile : on sait quelques jolis vers de celles de Fontenelle, mais on ne les relit guère; et dès que l'on annonce un ouvrage dont les héros sont des bergers, il semble que ce nom seul donne envie de dormir.

J'ai cru d'abord que ce dégoût venait uniquement de l'énorme distance où nous sommes de la vie pastorale, de la prodigieuse différence de nos mœurs avec les mœurs des bergers, ce qui sûrement y influe. Il est pourtant possible aussi que la faute en soit à la manière dont on a traité ce genre: car il faut bien qu'il y ait plusieurs raisons d'ennui, quand tout le monde est d'accord pour bâiller.

A Dieu ne plaise que je veuille nier ou diminuer le mérite des églogues de Théocrite, de Bion, de Moschus, surtout de Virgile! Ces chefs-d'œuvre, que vingt siècles ont admirés, vivront autant que la belle poésie, le naturel aimable, la touchante simplicité, auront des attraits pour les hommes de goût. Les idylles de Pétrarque, de Sannazar, de Garcilasso, de Pope, offrent des beautés dignes des anciens. Les berge-

ries de Racan[1] justifient quelquefois les éloges de Despréaux. Segrais et Mme Deshoulières ont mis dans leurs églogues de la grâce, et quelquefois du naturel. Fontenelle et Lamotte ont semé les leurs de pensées fines, de traits délicats, de vers charmants. Plusieurs autres poètes plus modernes ont su tirer de la flûte champêtre des sons touchants et harmonieux. Gessner surtout l'emporte, à mon avis, sur les anciens mêmes. Gessner n'a peut-être pas cette poésie enchanteresse qui ennoblit dans Virgile les détails les plus communs : il ne charme pas toujours l'oreille comme le poète romain; mais il parle aussi bien au cœur, et lui inspire des sentiments plus purs. On forme son goût en lisant Virgile; on nourrit son âme en lisant Gessner. L'un fait aimer et plaindre Mélibée : l'autre fait respecter et chérir la vertu.

Après cet hommage sincère rendu à mes maitres, qu'il me soit permis de revenir à mes idées sur la cause du froid accueil que l'on fait aux pastorales.

Je pense que, sans intérêt, aucun ouvrage d'agrément ne peut avoir un succès durable. Or est-il bien facile de mettre de l'intérêt dans une scène entre deux ou trois interlocuteurs qui parlent tous de la même chose, dont les idées roulent sur le même fonds, qui viennent et s'en vont sans motif? L'églogue n'est que cela.

Dans les meilleures comédies, la première scène est presque toujours froide, parce que les personnages nous sont encore inconnus, parce qu'ils ne sont là que pour nous exposer ce dont il s'agira, et nous préparer à l'intérêt. On les écoute, dans l'espérance que cette attention vaudra du plaisir; mais si le plaisir ne vient point, on se fâche; car la chose dont les hommes sont peut-être les plus avares, c'est leur attention. Ils ne pardonnent pas qu'on l'ait surprise pour rien; et ce sentiment naturel peut seul excuser la cruauté avec laquelle de très bonnes gens sifflent la pièce

1. Voici des vers de Racan, qui plairont toujours, sans qu'on ait besoin de se rappeler que Racan écrivait du temps de Malherbe, avant que la langue fut formée :

> Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
> De leur simple toison voit filer ses habits;
> Qui soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
> Aux lieux où pour l'amour soupira sa jeunesse,
> Qui demeure chez lui comme en son élément,
> Sans connaitre Paris que de nom seulement;
> Et qui, bornant le monde aux bords de son domaine,
> Ne croit point d'autres mers que la Marne ou la Seine ..

ou déchirent le livre d'un homme qu'ils obligeraient volontiers.

L'églogue a des bornes circonscrites qui lui donnent à peine le moyen de préparer l'intérêt : lorsque cet intérêt arrive, la pièce finit; il faut en commencer une autre. Un recueil d'églogues ressemble donc un peu à un recueil de premières scènes de comédie. Le lecteur n'a pas si grand tort de laisser le livre, et de rester prévenu contre le genre.

Guarini et le Tasse l'avaient senti, puisqu'ils sont les premiers qui, au lieu d'églogues, aient fait une espèce de drame pastoral dont toutes les scènes se suivent, qui marche comme la comédie, et nous offre une longue action conduite par degrés à sa fin.

Entraînés par le goût de leur siècle, ils ont semé dans le *Pastor fido* et dans l'*Aminte* des traits spirituels et délicats, quelquefois même trop fins, dont l'abondante profusion fatigue à la longue un lecteur ami du naturel, et dépare deux ouvrages qui, plus simples, seraient deux chefs-d'œuvre.

Cette manière de traiter la pastorale vaut mieux, je crois, que les églogues détachées; mais elle conserve encore de la froideur, parce que le théâtre ne s'accorde guère avec la bergerie. Dans celle-ci, tout est doux et calme : la douleur pleure et conte ses maux, sans pousser les cris du désespoir; le bonheur jouit sans le dire : ou, s'il parle de ses plaisirs, c'est pour les confier doucement à l'oreille de l'amitié. Au théâtre, au contraire, les passions extrêmes font seules de l'effet; on n'émeut que par des explosions violentes, on ne touche qu'en frappant fort. Les fureurs de la tragédie n'ont rien de commun avec les chagrins de l'idylle. Le rire de la comédie ne ressemble point à la gaieté des bergers. Ceux-ci ont leur langue à part : on ne l'entend point hors de leur vallon; et, transportés sur le théâtre, ils y ont l'air aussi déplacés, aussi mal à l'aise qu'un pâtre dans un palais.

Le meilleur moyen sans doute de rendre la pastorale intéressante serait de la fondre dans un poème où elle pût conserver son ton, sans cesser d'être d'accord avec le reste de l'ouvrage. C'est ainsi que, dans *les Saisons*, les belles descriptions du réveil de la nature au printemps, des riches paysages, de l'été, des plaisirs, des présents de l'automne, et les épisodes de Lise, des deux amants auprès d'un tombeau, s'élèvent jusqu'aux accents les plus sublimes de la poesie, et rentrent, sans que le lecteur s'en aperçoive, sans que le

poète change de lyre dans le ton, simple et doux de l'églogue. Mais il est peu de génies qui puissent tenter de pareils ouvrages; et le roman, après le poème, peut se lire avec intérêt.

En employant ainsi la pastorale, on lui conserve les avantages de la forme dramatique, et on en sauve les inconvénients; car le roman admet, exige même des scènes. Dans le drame, la nécessité de les lier entre elles par d'autres scènes produit souvent les longueurs : dans le roman, deux mots suffisent à la liaison; la marche est vive, rapide; on court d'événements en événements, on ne s'arrête qu'à ceux qui intéressent; les dialogues, les descriptions, les récits, sont entremêlés, et délassent les uns des autres : c'est une campagne riante, coupée de ruisseaux, de bois, de collines; le lecteur y marche longtemps sans se fatiguer. Faites-lui faire le même chemin dans une plaine superbe, mais moins variée, il admire, et demande à se reposer.

Le charmant roman de *Daphnis et Chloé* a prouvé ce que j'avance. Ce modèle inimitable de grâce, de naïveté, a toujours fait plus de plaisir que Théocrite et Guarini. Il en ferait encore davantage, sans quelques images trop libres qui doivent être bannies de tout ouvrage de ce genre. Il faut que l'amour des pasteurs soit aussi pur que le cristal de leurs fontaines; et comme le premier attrait de la plus belle des bergères consiste dans sa pudeur, de même le principal charme d'une pastorale doit être d'inspirer la vertu.

Sannazar est, je crois, le premier des modernes qui ait mis l'églogue en roman. Les beaux jours de l'Italie commençaient alors. Cent ans après, les lettres eurent un moment brillant en Espagne; et Montemayor, Gil Polo, Lope de Vega, Figueroa, Michel de Cervantes, imitèrent Sannazar. Après eux, Sidney en Angleterre, et le marquis d'Urfé en France, travaillèrent dans le même genre. Tous ces différents ouvrages ont été fort célèbres de leur temps : ils sont presque oubliés du nôtre. Cet oubli est trop sévère pour quelques-uns, surtout pour l'*Astrée*, qui fit si longtemps les délices de la France. L'*Astrée* a un très grand mérite d'invention : beaucoup d'épisodes remplis d'intérêt, des traits de naïveté, de douceur, de sentiment, et surtout les beaux caractères de Diane et de Silvandre, empêcheront ce livre de périr. Mais ce livre a dix volumes; et la longueur, défaut terrible dans presque tous les ouvrages, est encore plus insupportable dans la pastorale.

Cette longueur, qui vient presque toujours du trop grand

nombre d'épisodes, a le double inconvénient de fatiguer et de détourner de l'intérêt principal. Tous ces héros, tous ces bergers, qui racontent chacun leur histoire, font oublier ceux qu'on aimait déjà, embarrassent l'esprit du lecteur, et bientôt le rendent indifférent. D'ailleurs ils viennent de trop loin. Tout doit se toucher dans la pastorale. Les bergers ne communiquent qu'avec leurs proches voisins : ils ne quittent guère leur vallon, leur bois, les bords de leur fleuve : le monde finit pour eux à une lieue de leur village. Il faut donc, si j'ose le dire, accorder l'étendue d'un roman pastoral avec celle du lieu de la scène, proportionner la pièce au théâtre, et faire en sorte que les épisodes, comme l'a dit ingénieusement un Anglais [1], *ressemblent aux courtes excursions des abeilles, qui ne quittent leur ruche que pour aller chercher de quoi l'enrichir, et ne s'en éloignent jamais jusqu'à la perdre de vue.*

Il me reste à parler d'un grand avantage du roman pastoral : c'est le mélange de la poésie et de la prose; mélange qui plait, repose, et peut devenir une source féconde de beautés.

Vous avez à peindre un berger malheureux, assis à l'ombre d'un sycomore, la tête appuyée sur sa main, sa flûte tombée à ses pieds, son chien couché près de lui, le regardant d'un air triste et tendre. Vous choisissez les mots les plus simples, les plus clairs, les plus expressifs, pour bien rendre votre tableau. S'il était en vers, la mesure, la rime, une certaine abondance qu'a toujours la poésie, vous forceraient, quel que fût votre talent, à vous servir d'autres expressions, à employer un adjectif, une épithète souvent superflue. La prose vous permet de la rejeter, vous donne la facilité de serrer, de presser votre style, ce qui peut-être est le seul secret de ne pas ennuyer. Quand vous avez montré à votre lecteur l'objet sur lequel vous voulez le fixer; quand, à force de clarté, de précision, de vérité, vous avez créé une image vivante, faites des vers alors, et surtout faites-les bons : ils se présentent d'eux-mêmes. Il est reçu que tout berger, dans le chagrin, chante ses peines. Que le vôtre se plaigne en vers doux et harmonieux : soyez poètes alors.

Quant au style de la prose, il doit tenir du roman, de l'églogue et du poème. Il faut qu'il soit simple, car l'auteur

1. M. Robinson, qui m'a fait l'honneur de traduire en anglais mes ouvrages.

raconte : il faut qu'il soit naïf, puisque les personnages dont il parle et qu'il fait parler n'ont d'autre éloquence que celle du cœur; il faut aussi qu'il soit noble, car partout il doit être question de la vertu, et la vertu s'exprime toujours avec noblesse.

J'ose essayer ce que d'autres feront mieux sans doute. Il est peut-être maladroit d'avoir commencé par exposer les règles et les principes qui doivent perfectionner ce genre d'ouvrage. Je crains d'y avoir manqué le premier. Mais si une seule de mes réflexions est utile, mon temps n'a pas été perdu.

Je n'ai pourtant jamais tant désiré de bien faire. Indépendamment du genre pastoral, que j'ai toujours aimé de prédilection, mon ouvrage avait un intérêt puissant pour mon cœur : la scène est dans la province, dans l'endroit même où je suis né : il est si doux de parler de sa patrie, de se rappeler les lieux où l'on a passé ses premiers ans, où l'on a senti ses premières émotions ! Le nom seul de ces lieux a un charme secret pour notre âme : elle semble se rajeunir en pensant à ce temps heureux de l'enfance, où les plaisirs sont si vifs, les chagrins si courts, les jouissances si pures. Ce souvenir est toujours accompagné de souvenirs encore plus chers; ceux qui nous donnèrent le jour, ceux qui prirent de nous de tendres soins, nos premiers, nos meilleurs amis viennent embellir les scènes qui se retracent à notre mémoire. On se croit encore avec eux ; on se trouve tel que l'on était alors: on oublie les peines, les injustices que l'on éprouva depuis, les maux que l'on s'attira, les fautes que l'on a commises; on ne se souvient que de ses sentiments, qui valent presque toujours mieux que les actions ; de douces larmes coulent malgré soi, et l'on s'écrie, avec le premier des poètes latins :

En unquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas.



ESTELLE

PASTORALE

LIVRE I

J'ai célébré les bergers du Tage; j'ai décrit leurs innocentes mœurs, leurs fidèles amours, et la félicité dont on jouit avec une âme pure et tendre. C'était la première fois que mes doigts mal assurés se posaient sur la flûte champêtre : ma tremblante voix essayait des airs nouveaux pour elle, et mon oreille inquiète demandait à l'écho des forêts si les nymphes pouvaient m'entendre. Aujourd'hui, moins ignorant, mais non moins timide, je médite des chants plus doux à mon cœur : je veux célébrer ma patrie; je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mûre vermeille, la grappe dorée, croissent ensemble sous un ciel toujours d'azur; où, sur de riantes collines, semées de violettes et d'asphodèles, bondissent de nombreux troupeaux; où enfin un peuple spirituel et sensible, laborieux et enjoué, échappe aux besoins par le travail, et aux vices par la gaité.

Je te salue, ô belle Occitanie, terre de tous les temps aimée des peuples qui t'ont connue; toi que les Romains embellirent des chefs-d'œuvre de leurs arts; toi dont l'agréable climat força les fiers enfants du Nord de se fixer dans tes plaines; pour qui les Arabes quittèrent la délicieuse Ibérie, et que les Français ont regardée comme le prix le plus beau des victoires de Charles Martel! La nature a réuni dans ton sein les trésors partagés au reste du monde. Sous ton ciel, aussi pur et moins brûlant que celui d'Espagne, s'élèvent des moissons plus abondantes que celles des campagnes d'Enna : tes raisins ont fait oublier ceux de Falerne et de Massique; l'olivier se plait sur tes coteaux aussi bien que sur les bords de la Durance; tes arbres nourrissent le ver qui file la pourpre des rois : le marbre, la turquoise et l'or sont produits par ton sol fertile; des eaux qui rendent la santé découlent de tes montagnes; les plantes les plus salutaires croissent en foule dans tes champs. Combien de grands hommes, sortis de ton sein, ont rendu ton nom célèbre chez les nations étrangères! Le trône des Césars t'a dû les Antonins; et ce seul bienfait t'a valu la reconnaissance du monde. L'Orient se souvient

encore de ce sage et brave Raimond qui, le premier des chrétiens, arbora la croix de Toulouse sur les remparts de la ville sainte; l'Aragon se vante des rois à qui tu donnas la naissance; Rome cherit la mémoire des pontifes qu'elle reçut de toi : la France se glorifie de tes capitaines, de tes magistrats; la poésie enchanteresse te dut son premier asile. O terre féconde en héros, en talents, en fruits, en trésors, je te salue!

Et vous, bergères de mon pays, qui cachez sous un chapeau de paille des attraits dont tant d'autres seraient vaines; vous dont le cœur a conservé cet amour sacré des devoirs qui mêle un charme secret aux sacrifices qu'il ordonne, cette pudeur aimable et sévère, seule parure de la jeunesse, cette simplicité touchante, unique reste de l'âge d'or, prêtez l'oreille à mes récits. Estelle vous ressemblait; Estelle avait vos yeux noirs et brillants, et vos longs cheveux d'ébène, et votre visage si doux, où la candeur s'unit à la grâce, à cette grâce naïve qui fuit la beauté qui la cherche, et ne quitte point celle qui l'ignore. Estelle avait vos vertus : elle fut pourtant malheureuse. Puissiez-vous ne l'être jamais! puissent vos beaux yeux ne répandre de larmes que pour plaindre mon héroïne!

Sur les bords du Gardon, au pied des hautes montagnes des Cévennes, entre la ville d'Anduze et le village de Massane, est un vallon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors. Là, dans de longues prairies où serpentent les eaux du fleuve, on se promène sous des berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, le genêt fleuri, le narcisse, émaillent la terre; le grenadier, l'aubépine, exhalent dans l'air des parfums : un cercle de collines parsemées d'arbres touffus ferme de tous côtés la vallée; et des rochers couverts de neige bornent au loin l'horizon.

Près de cette retraite charmante, nommée à juste titre *Beau-Rivage*, vivaient, sous le règne de Louis XII, des bergers et des bergères dignes d'habiter ces lieux enchantés. Des villages de Massane, de Maruèje, d'Arnassan, ils venaient se rassembler dans la vallée de *Beau-Rivage*; leurs troupeaux, tantôt réunis, tantôt dispersés, allaient chercher le serpolet sur les collines; des chiens terribles faisaient la garde du côté des montagnes; et les pasteurs avec les bergères, assis ensemble près du fleuve, jouissaient des doux plaisirs que donnent un beau ciel, un bon roi, l'innocence et l'égalité.

De toutes ces bergères, l'honneur, l'ornement de leur pays, Estelle fut la plus belle, la plus tendre, la plus vertueuse. Fille de Raimond et de Marguerite, elle aimait, respectait ses parents presque à l'égal de l'Être suprême. Instruite de bonne heure de ses devoirs, sans cesse occupée de les suivre, elle n'avait jamais imaginé qu'il pouvait s'en trouver de pénibles. Toutes ses pensées étaient pures comme la source du Gardon; tous ses désirs avaient pour objet la félicité des autres. Simple, douce, franche, sensible, elle ne distinguait point le bonheur de la vertu.

Estelle habitait à Massane. Némorin, berger du même village, l'avait aimée dès l'enfance. De même âge tous deux, également

beaux tous deux. dès leurs plus tendres années ils allaient ensemble à la prairie. Némorin portait toujours la panetière ou la houlette d'Estelle; Némorin, à chaque aurore, allait cueillir les bluets qu'Estelle aimait à mêler dans les longues tresses de ses cheveux noirs. Jamais ces beaux enfants n'étaient l'un sans l'autre. Tantôt ils réunissaient leurs troupeaux, allaient s'asseoir sur le même gazon; et, dans les douceurs de leur entretien, chacun n'était attentif qu'aux brebis qui ne lui appartenaient pas : tantôt ils allaient ensemble cueillir des figues ou des mûres; et lorsque leurs mains ne pouvaient atteindre aux rameaux trop élevés, Némorin montait sur l'arbre, d'où il jetait dans le tablier d'Estelle les meilleurs et les plus beaux fruits : d'autres fois, près des genévriers, ils tendaient des pièges aux grives; et quand l'un d'eux apercevait le premier un oiseau pris dans ses lacets, il courait vite chercher l'autre, pour que ce fût lui qui s'en emparât. Leurs plaisirs, leurs peines, tout était commun, tout se partageait entre eux. Cette innocente amitié était connue de tout le village, était respectée de tous les bons cœurs; et les parents d'Estelle n'en prirent aucune alarme, jusqu'à un événement qui commença de les éclairer.

C'était aux premiers jours de mai : on allait tondre les brebis. Ce travail est mêlé de fêtes; dès le matin les bergers et les bergères se rendent à la vallée avec les moutons qu'ils vont dépouiller. Chaque pasteur prend un lien d'osier, renverse le doux animal, inquiet du sort qu'on lui prépare, et attache ensemble ses quatre pieds. Le mouton, couché sur la terre, soulève la tête en bêlant; il tremble à l'aspect des ciseaux terribles dont il voit les bergers s'armer. On s'assied en cercle; la tonte commence, et le cliquetis du fer, les chansons des jeunes bergères, les éclats bruyants de la joie commune, n'interrompent point les musettes, qui font danser près de là ceux qui n'ont point de troupeau. Plus loin, de jeunes hommes robustes s'exercent au saut, à la lutte; d'autres, sur de petits chevaux qui ont la vitesse du cerf, disputent le prix de la course; d'autres, avec un mail de cormier, font voler dans l'air une boule de buis. Quelques pasteurs quittent le travail pour aller danser avec les bergères, tandis que les plus jeunes filles s'emparent de leurs ciseaux pesants, et d'une main faible et peu exercée coupent l'extrémité de la laine, en craignant d'offenser la brebis.

L'heure du repas arrive; tout le monde court se placer autour d'une table immense, couverte des mets du pays. La sobriété, la joie président à ce festin. Les riches en ont fait les frais, les pauvres en font les honneurs. Les époux, les amants sont près de leurs femmes et de leurs maîtresses; les mères parlent des prix que leurs fils viennent de gagner, les vieillards racontent d'anciennes histoires, les bergères chantent des chansons nouvelles. Le muscat pétille dans le verres : son bouquet parfumé redouble la joie, sans faire naître la licence. Tous sont contents, tous sont heureux : et la journée est remplie par le travail, l'amour, le plaisir.

Lorsque le soir est venu, et la laine portée au village, on se rend sous un vieux peuplier consacré depuis plus d'un siècle à cet usage. Son tronc vénérable est environné d'un double siège de gazon. Là se placent les vieillards, tenant un jeune bélier orné de rubans et de guirlandes : c'est le prix du combat du chant.

Le premier jour qu'on le proposa, tous les pasteurs de Massane furent vaincus par un berger nommé Hélion, parent d'Estelle, et venu, pour voir sa famille, des bords fleuris de la Durance. Les vieillards lui donnent le prix; et, soit amitié pour Estelle qui n'avait encore que douze ans, soit désir de plaire à Raimond, le vainqueur provençal vient offrir le bélier à son aimable cousine, en lui demandant un baiser.

Némorin, qui, à son âge, n'avait pu entrer en lice, Némorin, qui comptait à peine sa treizième année, sort de la troupe d'enfants dans laquelle il était mêlé, et, s'élançant vers Hélion avec des yeux pleins de colère : Le prix n'est pas encore à vous, dit-il; vous ne m'avez pas vaincu.

Toute l'assemblée applaudit en riant. Némorin demande qu'on l'écoute. Il fait rendre le bélier aux juges, appelle le jeune Isidore, son ami, son compagnon; et, regardant les bergers avec douceur et modestie :

J'ai applaudi comme vous, leur dit-il, à la brillante voix du fameux Hélion; mais l'heureuse Provence est-elle donc le seul pays où l'on sache vaincre aux combats du chant? Le désir de venger ma patrie doit me tenir lieu de génie. Hélion vient de célébrer la beauté des rives de la Durance : ses seuls compatriotes les connaissent. Je vais célébrer l'amour : tout l'univers chérit mon sujet.

Il dit, et tire une flûte sur laquelle il joue un air tendre; ensuite il remet l'instrument entre les mains d'Isidore, qui, répétant les mêmes sons, accompagne ces paroles :

Ne méprisez point mon enfance :
Celui que vous adorez tous,
Celui dont l'empire est si doux
Qu'un sourire fait sa puissance,
Des bergers, des princes le roi,
N'est-il pas enfant comme moi?

Au timide il donne l'audace,
Il rend doux le plus emporté;
Au sage il prend sa liberté.
Et par le bonheur la remplace :
Des héros, des sages le roi,
N'est-il pas enfant comme moi?

Il créa tout ce qui respire :
Son souffle anime l'univers.
Sur la terre, aux cieux, dans les mers,

Partout il étend son empire :
De la nature il est le roi;
Et c'est un enfant comme moi.

On m'a dit qu'un peu de souffrance
Faisait acheter ses faveurs :
Mais, pour adoucir ses rigueurs,
Il nous a donné l'espérance.
De nos cœurs lui seul est le roi;
Et c'est un enfant comme moi.

Dans l'art qu'à mon âge on ignore.
Estelle m'a rendu savant;
Quand l'astre du jour est brûlant,
On ressent ses feux dès l'aurore :
Des dieux et des hommes le roi
N'est-il pas enfant comme moi?

Ainsi chanta Némorin. D'une voix unanime on lui donne le prix. Hélion, s'efforçant de sourire, applaudit lui-même à son jeune vainqueur. Tous les enfants poussent des cris de joie, et viennent porter des couronnes à Némorin. Celui-ci court au bélier, le prend dans ses bras, le soulève à peine; mais, aidé par Isidore et ses jeunes compagnons, il va le porter aux pieds d'Estelle : J'ai chanté l'amour, lui dit-il; et si l'amour m'a fait vaincre, c'est pour que le prix soit à vous.

Estelle rougit en regardant sa mère. Marguerite permet qu'elle accepte ce don, et la bergère hésite encore. Enfin, d'une main tremblante, elle saisit le ruban vert qui était passé au cou du bélier. Les applaudissement redoublent; la troupe des enfants surtout, qui, depuis la victoire de Némorin, se regardait comme la première, fait éclater ses bruyants transports. Tous veulent qu'Estelle embrasse Némorin, tous le demandent à haute voix. Estelle, effrayée, se retire entre les bras de Marguerite; elle refuse d'obéir : mais Marguerite et les juges lui prescrivent ce devoir d'usage envers les vainqueurs. Alors Estelle, vermeille comme la fleur de l'églantier, penche son visage vers Némorin, en tenant toujours la main de sa mère. Némorin s'approche en tremblant, baisse les yeux, se met à genoux, et ses lèvres effleurent à peine le vif incarnat de la joue d'Estelle. O que ce baiser les rendit à plaindre! combien il redoubla le feu qui commençait à les consumer! La liqueur exprimée de l'olive ne rend pas plus ardente la flamme sur laquelle on la répand.

Depuis cet instant, Némorin sentit accroître chaque jour le sentiment qui l'entraînait vers Estelle: chaque jour la tendre bergère trouva Némorin plus aimable. L'âge vint ajouter des forces à leur penchant mutuel. Bientôt Estelle fut alarmée du trouble qui l'agitait; bientôt Némorin, effrayé, connut toute la violence du feu qui le dévorait: mais il n'était plus temps de l'éteindre : tous deux étaient frappés d'un trait dont la blessure

ne devait pas guérir; tous deux avaient à combattre leur cœur, l'amour, et seize ans.

Le vieux Raimond, le père d'Estelle, s'aperçut avec chagrin de la passion du jeune pasteur. Raimond avait promis sa fille à un laboureur de Lézan. Rigide observateur de sa parole, il eût préféré de mourir plutôt que de manquer à sa foi. Jaloux, jusqu'à l'excès, de son autorité, Raimond devenait inflexible aussitôt qu'on voulait s'y soustraire. Sévère pour les autres comme pour lui-même, il exigeait de tous les cœurs les austères vertus du sien. Bon père, bon époux, mais peu tendre, il regardait comme faiblesse tout sentiment qui n'était pas devoir.

Son premier soin avait été d'interdire sa maison à Némorin, et de défendre à sa fille de parler à ce berger. Estelle avait obéi : mais chaque jour, à la vallée, les deux amants se rencontraient; ils se jetaient un seul coup d'œil; et, sans violer les ordres de Raimond, sans s'approcher, sans se parler, en se quittant ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire.

Ce calme ne dura pas longtemps. Un matin que le jeune berger faisait sortir ses brebis, il voit paraître le père d'Estelle, qui, d'un ton triste et sévère, lui demande un moment d'entretien. Némorin, tremblant, abandonne ses moutons, fait asseoir le vieillard sur la pierre où s'abreuvaient ses agneaux, et, debout, dans le respect, il écoute ces paroles :

Je viens ici, Némorin, pour vous ouvrir mon âme tout entière, pour vous faire juge de ma conduite. J'avais un ami qui s'appelait Maurice; nous nous sommes aimés quarante ans. Lorsque jadis un hiver désastreux fit périr mes brebis, mourir mes vignes, geler mes oliviers, ma famille, mes parents m'abandonnèrent. Maurice, que ses richesses mettaient à l'abri de l'indigence, partagea ses biens avec moi. Je l'ai perdu, cet ami! A sa dernière heure il m'a fait jurer que j'unirais Estelle avec son fils Méril. Méril a les vertus de son père; il est amoureux de ma fille, il compte sur la parole que j'ai donnée à mon bienfaiteur mourant : pensez-vous que je puisse y manquer?

Raimond se tut; Némorin n'osait répondre. Mon estime pour vous, reprit le vieillard, interprète votre silence. Cependant vous aimez ma fille; votre amour pour elle est public. Me promettez-vous de l'éteindre? Me jurez-vous de fuir les lieux où vous pouvez rencontrer Estelle? Tranquille sur votre foi, je n'aurai plus la moindre alarme. Si cet effort est trop grand pour vous, j'arrache Estelle à sa patrie, à ses parents, à tout ce qu'elle aime : je cours l'unir avec Méril; ensuite nous passerons la mer pour habiter où vous ne serez pas.

Ainsi parla le vieillard. Némorin lui répondit :

Raimond, si je vous promettais d'éviter partout votre fille, de chercher même à oublier un sentiment plus cher que la vie, je me tromperais moi-même. Mais il n'est pas juste que, pour me fuir, vous enleviez Estelle à sa patrie; il n'est pas juste que, pour ma faute, vous punissiez tout ce pays : c'est à moi seul de le quitter. J'en mourrai, c'est mon espérance; mais je mourrais

plus douloureusement en voyant Estelle unie à Méril. Recevez donc mon serment...

Ici le berger s'arrêta, s'appuya contre l'abreuvoir, et sa tête tomba sur sa poitrine. Oui, je vous jure, ajouta-t-il, que je vais partir de Massane. Orphelin et maître de moi, je peux disposer de ma vie. Je partirai dès ce jour; j'irai aussi loin que vous le voudrez : nommez vous-même le lieu de mon exil, ou plutôt de ma sépulture.

Je te plains, reprit le vieillard; mais ce sacrifice est nécessaire. Je ne te demande que de passer le Gardon. Promets-moi de ne jamais le repasser, je suis satisfait et tranquille.

Soyez-le, reprit Némorin; et qu'Estelle puisse être heureuse! Je vais passer pour toujours le Gardon.

En disant ces mots il s'éloigne, et tombe sans sentiment. Raimond accourt, le prend dans ses bras, veut le rappeler à la vie. Le berger rouvre des yeux éteints; il repousse doucement Raimond, et le prie de s'éloigner. Le vieillard le quitte, mais il est ému; il s'occupe déjà des moyens de récompenser le jeune pasteur, et prend aussitôt la route du beau vallon de Rémistan.

Dès que Némorin put marcher, il courut chez Isidore. Isidore était allé ce matin même à la ville. En revenant de chez son ami, le triste Némorin passa devant la maison d'Estelle; mais sa porte était fermée, sa fenêtre l'était aussi. Son troupeau ne devait pas sortir; Raimond l'avait défendu, dans la crainte qu'Estelle ne vît Némorin. Le berger devina l'intention du vieillard. Immobile, les mains jointes, il regarda longtemps cette maison : O combien de fois, disait-il, ne l'ai-je pas vue à cette fenêtre! combien de fois, avant l'aurore, ne suis-je pas venu attendre ici l'instant où elle paraitrait! Et je n'y reviendrai plus! et je ne la verrai plus!

En disant ces mots, il se laisse tomber sur une pierre polie qu'autrefois il avait portée dans cet endroit pour qu'Estelle pût s'y asseoir, quand, ramenant les brebis du pâturage, elle ouvrait la porte aux agneaux, et se plaisait à les voir courir à la mamelle de leur mère. Le malheureux berger, avec la pointe de son couteau, grave ses adieux sur cette pierre, la baise mille fois, la mouille de ses pleurs : ensuite il regagne sa demeure, prend sa flûte, sa houlette, rassemble son troupeau peu nombreux; et, suivi de son chien fidèle, le bon Médor, la terreur des loups, il part, en retournant la tête vers la maison de sa bien-aimée, en prenant le plus long chemin pour arriver au pont de Ners, où il devait passer le fleuve.

Quand il fut près de cet endroit, distant de plus d'une lieue de Massane, il s'arrêta, fit reposer ses moutons; et, voulant reculer l'instant où il passerait à l'autre rivage, il se coucha sous un olivier, près de son fidèle Médor, dont les yeux tendres et inquiets semblaient chercher dans ceux de son maître la cause de son chagrin. Là, l'infortuné pasteur, jetant un dernier regard sur cette belle vallée qu'il allait abandonner, se mit à chanter ces paroles :

Je vais donc quitter pour jamais
Mon bon pays, ma douce amie!
Loin d'eux, je vais traîner ma vie,
Dans les pleurs et dans les regrets.
Vallon charmant, où notre enfance
Goûta ces plaisirs purs et frais
Que donne la simple innocence,
Je vais vous quitter pour jamais!

Champs que j'ai dépouillés de fleurs
Pour orner les cheveux d'Estelle;
Roses qui perdiez auprès d'elle
Et votre éclat et vos couleurs;
Fleuve dont j'ai vu l'eau limpide,
Pour réfléchir ses doux attraits,
Suspendre sa course rapide,
Je vais vous quitter pour jamais!

Prairie où, dès nos premiers ans,
Nous parlions déjà de tendresse,
Où, bien avant notre jeunesse,
Nous passions pour de vieux amants:
Beaux arbres où nous allions lire
Le nom que toujours j'y traçais,
Le seul qu'alors je susse écrire,
Je vais vous quitter pour jamais!

Ainsi chantait Némorin. Estelle, que son père, sous divers prétextes, retenait à la maison, songeait à son berger, et désirait d'être au lendemain pour le rejoindre. L'aurore paraissait à peine, qu'elle fit sortir ses brebis, et courut éveiller la jeune Rose: Rose sa fidèle amie, la confidente de tous ses secrets; Rose qui, à dix-sept ans, belle, aimable, libre, sensible, n'avait jamais voulu songer ni à l'hymen ni à l'amour, parce que l'amitié d'Estelle suffisait pour remplir son cœur.

Les deux amies, joignant leurs moutons, descendirent ensemble à la vallée. Aucun troupeau n'y était encore. Bientôt ils arrivèrent tous, et Némorin ne parut pas. Chaque pasteur, chaque bergère le demandait. Estelle seule n'osait se plaindre de son absence; mais elle regardait sans cesse le chemin par où il avait coutume d'arriver. La journée entière s'écoula sans avoir de nouvelles de Némorin. Estelle, inquiète et affligée, regagna de meilleure heure le village, reconduisit Rose chez elle, et, toute pensive, vint compter ses brebis sur sa pierre accoutumée. En approchant, elle aperçoit des caractères, reconnait la main de son amant, accourt, et lit ces tristes mots :

Adieu, bergère chérie,
Adieu, mes seules amours;
Je vais quitter la prairie
Où tu venais tous les jours.

Exilé sur l'autre rive,
J'y parlerai de ma foi;
Mais, hélas! ma voix plaintive
Ne viendra plus jusqu'à toi.

Ne pleure pas, mon amie,
J'ai peu de temps à souffrir :
Tout mal cesse avec la vie,
Et qui te fuit va mourir.

Estelle, malgré ses larmes, relut plusieurs fois ces adieux. Elle ne pouvait en détacher sa vue; elle se plaisait à les répéter; elle approchait ses lèvres des caractères. Forcée enfin de s'arracher de cette pierre, elle rentre dans sa maison, profondément occupée de ce départ, de cet exil, dont elle ne peut pénetrer le motif.

Marguerite, la bonne Marguerite, s'aperçoit du chagrin de sa fille; elle lui en demande la cause, en la serrant dans ses bras. Estelle, sans lui répondre, la prend par la main, la conduit à la pierre, et fond en larmes en lui montrant les mots tracés. Marguerite partage ses peines; elle presse Estelle sur son cœur maternel; elle veut aller à l'instant s'informer dans tout le village de ce qu'est devenu Némorin; mais Raimond, qui rentre chez lui, appelle sa femme et sa fille.

Vous n'ignorez pas, dit-il à Marguerite, la parole que j'ai donnée à Maurice. Le temps est venu de l'acquitter. Méril arrive ce soir de Lézan. Vous le connaissez, ma fille; vous savez combien ses vertus le font respecter de tout ce canton : préparez-vous à devenir sa femme. Forcé d'aller à Maguelonne pour des affaires d'intérêt, je ne veux partir qu'après ce mariage. Il se fera dans trois jours. Votre mère pourra vous dire que je ne serais pas le maître de vous donner un autre époux, quand même je n'aurais pas si bien choisi.

Raimond, après ces paroles, sortit pour aller au-devant de Méril. Estelle et sa mère, interdites, attendirent que le vieillard fût loin, pour se jeter dans les bras l'une de l'autre. Marguerite raconte à sa fille le serment fait à Maurice. Estelle pleure, et se tait. Hélas! s'écrie Marguerite, je sens tout ce que tu souffres, et je ne puis te secourir. Tu m'es plus chère que la vie; mais je mourrais mille fois plutôt que de résister au moindre désir de mon époux. Il est pour moi l'image de Dieu même, ses volontés sont mes lois; et les qualités que j'adore en lui ajoutent encore au respect que sa présence me commande. Pardonne, ma chère Estelle, pardonne-moi ce sentiment que rien ne pourrait altérer. Je saurai pleurer avec toi, sache obéir avec ta mère.

A ces mots elle embrasse Estelle, et toutes deux restent longtemps serrées l'une contre l'autre. Mais elles aperçoivent Raimond, et se hâtent d'essuyer leurs yeux. Le vieillard paraît, suivi de Méril : Estelle pâlit à cette vue; Marguerite s'avance pour la soutenir.

Le jeune laboureur se présente avec plus de franchise que de grâce : sa figure, moins agréable que noble, annonçait ce calme sérieux que donne l'austère vertu. Ses yeux, peu animés, cherchaient Estelle sans l'air de l'empressement.

Voilà votre femme, lui dit Raimond : elle aimera son époux comme elle a toujours aimé ses devoirs. Quant aux vôtres, vous les connaissez, et vous les remplirez, j'en suis sûr, car vous êtes fils de Maurice.

Méril, à ces mots, prend la main d'Estelle, et, la regardant avec gravité : Fille de Raimond, lui dit-il, mon cœur est à vous depuis le premier jour où je vins à la fête de votre village. Je m'efforcerai de gagner le vôtre : si l'estime et la confiance ont des droits sur une belle âme, j'espère y parvenir un jour.

Estelle rougit sans répondre. Marguerite se hâte de parler, tandis que Raimond fait dresser la table, place Méril auprès d'Estelle, et l'entretient, pendant le souper, de son amitié pour Maurice, du plaisir qu'il trouve à donner sa fille au fils de son ancien ami, et des nombreux troupeaux qu'elle aura pour dot.

A la fin du repas, le vieillard, voulant faire entendre à Méril la charmante voix d'Estelle, lui ordonne de chanter. C'est vainement que Marguerite veut lui épargner ce pénible effort : Raimond répète son ordre; Marguerite se tait, et la triste Estelle commence alors cette chanson que Némorin lui avait apprise :

Que j'aime à voir les hirondelles,
A ma fenêtre tous les ans,
Venir m'apporter les nouvelles
De l'approche du doux printemps!
Le même nid. me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours :
Ce n'est qu'à des amants fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblees
S'appellent toutes sur les toits :
Partons, partons, se disent-elles,
Fuyons la neige et les autans :
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
Ils sont toujours dans le printemps.

Si par malheur, dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidèle
Près de là meurt le même jour.

Estelle ne put finir sa chanson. Raimond, qui s'en aperçut, ne voulut pas la presser davantage. Il quitte la table: et Méril, plus épris que jamais d'Estelle, embrasse le vieillard, le supplie de hâter son bonheur, et se retire chez son oncle Prosper, qui demeurait à Massane.

Marguerite, dont les yeux maternels n'ont pas quitté les yeux de sa fille: Marguerite, qui connait et partage tous ses tourments, invite tendrement Estelle à s'aller livrer au sommeil.

Estelle obéit, vient saluer son père, se jette dans les bras de sa mère, qu'elle presse fortement contre son cœur: et, détournant son visage pour cacher ses larmes, elle se hâte de gagner l'asile où du moins elle pourra pleurer.

LIVRE II

Ils sont cruels les chagrins d'amour; mais le calme d'un cœur insensible l'est davantage. Les plaisirs mêmes que donnent la grandeur, les richesses, la vanité, ne valent pas les peines des amants. L'homme au faîte des honneurs, entouré de trésors, environné d'esclaves, tourne ses regards avec complaisance sur ses premières années : il était pauvre alors, mais il aimait; ce seul souvenir est plus doux pour lui que toutes les jouissances de la fortune. Amour, toi seul remplis notre âme, toi seul es la source de tous les biens, tant que la vertu s'accorde avec toi. Ah! qu'elle soit toujours ton guide, et que tu sois son consolateur! Ne vous quittez jamais, enfants du ciel; marchez ensemble en vous tenant la main. Si vous rencontrez dans votre route les chagrins ou les malheurs, soutenez-vous mutuellement.

Ils passeront, ces malheurs, et la félicité dont vous jouirez en aura cent fois plus de charmes; le souvenir des peines passées rendra plus touchants vos plaisirs. C'est ainsi qu'après un orage on trouve plus vert le gazon, plus riante la campagne couverte de perles liquides, plus belles les fleurs des champs relevant leurs têtes penchées; et l'on écoute avec plus de délices l'alouette ou le rossignol, qui chantent en secouant leurs ailes.

Estelle, seule dans sa chambre, songeait au fatal mariage qui devait se terminer dans trois jours. Elle ne pouvait comprendre pourquoi Némorin l'avait abandonnée; elle inventait des motifs de son départ, formait le projet de l'aller chercher, et, réfléchissant au mot de l'autre rive qui était dans ses adieux, elle résolut de visiter les bords du Gardon, pour en apprendre des nouvelles.

Dès que le jour a paru, Estelle court à la vallée. Elle y laisse son troupeau sous la conduite de Rose, et, suivie seulement de son mouton favori, le même que Némorin lui avait donné le jour où il vainquit Hélion, elle descend le long du fleuve, du côté du pont de Ners.

Pendant le chemin, la triste Estelle regardait la rive opposée, Dès qu'elle voyait un troupeau, son cœur palpitait d'espérance : elle doublait le pas, s'avançait plus près du fleuve, et, le cou tendu, le corps penché sur les eaux, elle cherchait des yeux le berger. Quelquefois une colline, des arbrisseaux, des rochers l'empêchaient de voir l'autre bord : alors elle chantait pour que Némorin pût l'entendre; mais la modeste bergère, ne voulant être entendue que de lui seul, avait choisi cette chanson :

L'autre jour, la bergère Annette,
Ayant perdu son bel agneau,
Pleurait, et disait à l'écho
Ses chagrins, que l'écho répète :

Je t'ai vu, dédaignant l'herbette,
Mieux aimer souffrir de la faim
Que de prendre d'une autre main
Les fleurs que t'apportait Annette.

Au moindre son de ma musette
Je te voyais vite accourir;
Aujourd'hui tu m'entends gémir,
Et tu fuis loin de ton Annette.
Ah! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie.
Hélas! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Estelle était parvenue à l'angle que fait le Gardon vis-à-vis de Maruèje; elle n'avait plus qu'un court trajet pour arriver au pont de Ners, quand elle aperçut des brebis qui paissaient dans la presqu'île formée par le fleuve dans cet endroit. Estelle s'arrête, regarde, et ne découvre ni berger ni chien. Elle continuait sa marche, lorsqu'une de ces brebis se mit à bêler; aussitôt le mouton d'Estelle se jette à la nage, traverse le fleuve, arrive en bondissant au milieu d'elles, et leur exprime sa joie de les retrouver.

Au mouvement qu'il cause dans le troupeau, le fidèle Médor se presse d'accourir. Bientôt, d'un massif d'azeroliers qui ombrageait une vieille masure, Estelle voit sortir un berger; c'était lui, c'était Némorin : mais il n'était reconnaissable que pour Estelle. Ses vêtements étaient en désordre, ses cheveux tombaient sur son front, une pâleur mortelle couvrait son visage; ses joues flétries étaient sillonnées de larmes, ses yeux éteints regardaient la terre.

Il s'avançait à pas lents, quand le mouton d'Estelle vint à lui. Le berger, surpris, l'examine, et lève les yeux sur l'autre rive : il voit Estelle immobile, appuyée sur sa houlette, fixant sur lui des yeux attendris.

A cette vue, Némorin jette un cri, et se précipite vers Estelle. Estelle, par un mouvement involontaire, s'avance vers Némorin. Tous deux ne s'arrêtent que lorsque leur chaussure est baignée par les premiers flots; alors ils baissent tristement la vue sur ce fleuve qui les sépare, se regardent sans se parler, et la bergère rompt le silence :

Vous nous avez quittés, Némorin; vous fuyez de notre village, où tout le monde vous aime, où l'on croyait que vous vous plaisiez. Quel motif a pu vous rendre votre patrie odieuse? Vous est-il arrivé quelque malheur? ou voulez-vous changer d'amis?

Estelle, lui répond Némorin, si vous connaissez mon cœur, si vous avez la moindre idée du sentiment si profond et si tendre qui l'occupe tout entier, vous devez être bien certaine que ma mort suivra ce départ : mais il fallait vous voir malheureuse, ou le devenir moi-même : je ne pouvais hésiter. Hélas! nous le sommes tous deux : je le crains, et je l'espère... Pardonnez-moi ce mot, Estelle; il échappe à ma seule tendresse : le malheur n'a point d'orgueil.

Le berger raconte alors tout ce que lui avait dit Raimond, et le dessein formé par ce vieillard de conduire Estelle dans une autre patrie, si Némorin n'eût fait le serment de ne jamais repasser le fleuve. Je le tiendrai ce serment, ajouta-t-il avec force; je connais votre inflexible père; si j'osais le braver, c'est vous qu'il punirait. Ah! qu'il ne doute point de mon obéissance. J'exposerais mille fois ma vie pour mon amour; mais, même pour mon amour, je ne puis exposer Estelle.

La bergère, à ces mots, lui jette un coup d'œil de douleur et de tendresse. Bientôt elle lui rend compte de ce qui s'est passé depuis son départ, de l'arrivée de Méril, de son hymen arrêté, du peu d'espoir qu'elle avait en sa mère : mais elle n'osa lui dire que cet hymen devait se faire dans deux jours; elle craignait de mettre au désespoir le berger.

Némorin, en l'écoutant, s'efforçait de paraitre calme. Il dévorait les pleurs qui remplissaient ses yeux : il déguisait ses tourments, de peur d'augmenter ceux d'Estelle, et affectait du courage pour en donner à son amante.

Obéissez, lui dit-il d'une voix entrecoupée, obéissez à votre père, c'est le premier des devoirs : malheur, malheur à l'amour qui rend un cœur moins vertueux! Méril est digne de votre estime; le sentiment qu'il a pour vous lui donnera des qualités nouvelles. En vivant auprès d'Estelle, il deviendra sûrement aimable. Vous l'aimerez... Oui, aimez-le, et soyez heureuse... S'il faut, pour que vous le soyez, oublier entièrement Némorin; si mon souvenir peut troubler votre vie, Estelle... Estelle... je consens, je souhaite que vous m'oubliiez. Cet effort, vous pouvez



Il voit Estelle immobile, appuyée sur sa houlette, fixant sur lui des yeux attendris :

Dambrun Sculp

m'en croire, ne vous coûtera jamais autant que ce mot vient de me coûter.

En disant ces paroles, Némorin se retourne brusquement, cache son visage entre ses deux mains, et gagne à pas précipités l'asile d'où il était sorti. Estelle n'ose le rappeler. La tête penchée sur son épaule, les yeux fixés sur le berger, elle demeure immobile. Némorin, parvenu près des azeroliers, ne peut s'empêcher de tourner ses regards vers Estelle. Il lui tend les bras, il lui crie adieu, répète deux fois cet adieu si triste, et se précipite dans la masure. La bergère demeura longtemps au même endroit; mais il ne parut plus. Décidée au seul parti qui lui restait, elle rappelle son mouton cheri, qui repasse aussitôt le fleuve; et elle reprend le chemin de Massane, en s'arrêtant à chaque pas.

Elle n'avait pas perdu de vue les arbustes qui ombrageaient la masure, quand tout à coup, au détour d'une haie, elle aperçoit un jeune homme qui vient lui présenter la main : c'était Méril. Estelle rougit; mais, voulant profiter de cet instant, elle le conduit aussitôt dans un petit bois de lenstique peu éloigné des bords du fleuve, et lui dit en tremblant ces paroles :

Pardonnez, Méril, à une jeune et timide fille qui jusqu'à ce jour a vécu libre et heureuse, d'éprouver un peu d'effroi au moment de se donner un maître. Je ne puis calmer le trouble qui remplit mon cœur; je m'adresse à vous pour le soulager. Mais, avant de vous ouvrir mon âme, comme je le dois, comme je le veux, j'ose vous supplier de me répondre avec toute votre franchise. Avez-vous pour moi de l'amour?

Estelle, lui répond Méril, je vous aime depuis deux ans. La violence que je me suis faite pour ne le dire qu'à votre père a rendu plus forte cette passion. La certitude d'être votre époux vient de la porter à son comble : ce sentiment m'est plus cher, plus nécessaire que la vie : il ne s'éteindra qu'avec elle.

A ces mots, Estelle pâlit, et renferme au fond de son âme l'aveu qu'elle était prête à faire. Elle garda un moment le silence; et s'efforçant de rassurer sa voix : J'estime vos vertus, dit-elle à Méris : mais, avant d'être votre épouse, je voudrais avoir eu le temps de chérir vos qualités. J'ose vous demander, j'ose attendre de vous une grâce que je n'obtiendrais pas de mon père. Différez vous-même notre hymen jusques à son retour de Maguelonne. Mon cœur sera vivement touché de cette marque d'égard; et si vous connaissiez ce cœur, vous ne dédaigneriez peut-être pas de lui commander la reconnaissance.

Vous demandez, lui dit Méril, un douloureux sacrifice; mais, puisque vous le souhaitez, il devient, il est nécessaire. Je vais parler à Raimond, je vais m'efforcer d'obtenir de lui ce qui ne doit coûter qu'à moi. J'ignore le motif de votre demande. Puisque c'est le secret d'Estelle, il est sûrement respectable. Adieu, comptez sur ma parole. Quand on ignore l'art de plaire, il faut du moins savoir obéir.

Méril la quitte aussitôt. Estelle demeure touchée de ses der-

mières paroles. Le fils de Maurice lui inspire un sentiment de pitié; mais Némorin, le seul Némorin pouvait lui inspirer de l'amour.

Tandis qu'elle employait les derniers efforts pour se conserver à lui, ce malheureux berger, en proie aux souvenirs cruels, aux réflexions accablantes, sans ami, sans consolateur, s'étonnait que sa vertu ne pût calmer ses chagrins cuisants. Sûr d'avoir rempli son devoir, il s'indignait contre lui-même de ne point éprouver de soulagement. Revenu sur le bord du fleuve, il ne pouvait détacher ses yeux de la place qu'Estelle avait quittée. Assis sur un quartier de roc, regrettant son bonheur passé, calculant les longues années de son douloureux avenir, il se mit à chanter ces paroles :

C'en est fait, je succombe, ô fortune inhumaine!
J'ai perdu tout espoir de jamais te fléchir.
Hâte au moins mon trépas : quel barbare plaisir
Trouves-tu dans l'horrible peine
Qui, sans donner la mort, fait si longtemps souffrir?

Est-ce donc là le prix de cette flamme pure
Dont l'austère vertu n'eut jamais à rougir?
Et toi que j'ai servi jusqu'au dernier soupir,
Amour, âme de la nature,
J'ai vécu pour toi seul, et tu me fais mourir!

Contre tant de tourments je n'ai plus qu'un asile.
Comme moi, sans soutien, j'ai vu le faible ormeau,
Agité par les vents, déraciné par l'eau,
Tomber : alors il est tranquille.
J'espère l'être aussi dans la nuit du tombeau.

Némorin cessa de chanter. Une mélancolie profonde s'empara de lui. Fixe, immobile, il regardait l'eau s'écouler avec des yeux mornes et farouches. Il se sentait le plus violent désir de se précipiter dans les flots; et trois fois il saisit avec force la pierre sur laquelle il était assis, pour ne pas succomber à cette horrible tentation. Enfin, jugeant que ce lieu n'était propre qu'à augmenter son désespoir, il court rassembler son troupeau, se met aussitôt en marche, et, laissant Ners à sa droite, il dirige ses pas vers les montagnes de Vezenobre.

Arrivé près des bois de Meigron, il voit paraître un enfant de treize ans, qui vient, avec des yeux baignés de larmes, lui demander, d'une voix lamentable, de le sauver d'un grand malheur. Je gardais, lui dit-il, le troupeau de mon père; mon chien dormait (ah! le chien d'un berger de mon âge ne devrait jamais dormir) : un loup terrible, sorti du bois, m'a pris mon plus bel agneau, qui s'était un peu éloigné de sa mère. Le loup s'est enfui en l'emportant. La pauvre brebis s'est mise à courir après son agneau : elle va périr avec lui, si vous ne venez pas

à son secours; car je ne suis pas assez grand pour tuer un loup, mais je le suis assez pour aimer ceux qui me rendent service.

Nemorin, touché de ces paroles, de la grâce, des pleurs de l'enfant; Nemorin, dont le malheur augmente encore la sensibilité naturelle, saisit un fer de lance qu'il portait dans sa panetière, et qui s'adaptait à sa houlette; il appelle Médor, et, guidé par l'enfant, vole, s'enfonce dans le bois.

Nemorin, l'enfant, Medor, courent sans reprendre haleine; ils n'aperçoivent ni loup ni brebis. L'enfant, qui excitait toujours le berger, le conduit par des detours jusqu'à une petite colline d'où l'on découvrait la plaine du Gardon et le village de Massane.

A cet aspect. Némorin s'arrête; il éprouve un transport de joie, comme s'il revoyait sa patrie après une longue absence, les regards fixés sur Massane, le cœur palpitant d'amour, il cherche la maison d'Estelle, il la distingue, et ses yeux se remplissent de douces larmes. Il éprouve ce qu'il n'espérait plus, une émotion presque agréable. Heureux sur cette colline, il forme le projet de s'y établir, d'y bâtir une cabane. O combien les amants sont insensés! combien les malheureux s'abusent! Ce même Némorin, qui fuyait la presqu'île de Ners parce qu'Estelle y était venue, veut demeurer sur la montagne, d'où il pourra voir tous les jours sa maison.

Après s'être rassasié de cette vue si chère, le berger se rappelle l'enfant, et se reproche de l'avoir oublié. Décidé à lui donner une de ses brebis pour remplacer celle qu'il a perdue, il le cherche, il l'appelle en vain. Égaré lui-même, il ne savait plus comment rejoindre son propre troupeau, lorsqu'il entend un bruit de sonnette, et reconnaît bientôt ses moutons, conduits par l'enfant dont il était en peine.

Rassurez-vous, lui dit cet enfant : tandis que vous étiez ici, votre chien sauvait ma brebis; alors je me suis occupé de vous ramener les vôtres. Les voici : adieu, beau berger: la nuit est proche, il est temps que vous cherchiez une retraite. Notre ferme est trop loin pour vous l'offrir; mais au bas de cette colline vous trouverez le bon Rémistan, qui vous donnera l'hospitalité, et vous rendra tout le bien que vous avez voulu me faire.

En disant ces mots, l'enfant le prend par la main, le fait avancer quelques pas vers l'autre côté de la colline, lui montre le vallon de Rémistan, et disparaît comme un éclair.

Némorin jette les yeux sur ce vallon, et demeure enchanté de cette vue. Dans un espace d'un mille carré environné par des montagnes, il découvre une prairie coupée par plusieurs bouquets d'ormes et de sycomores. Une cascade bruyante s'y précipitait du haut d'un rocher, et devenait un ruisseau limpide. Sur ces bords, un petit verger planté des arbres les plus fertiles était fermé par une haie vive d'épine-vinette et de cognassiers. Plus loin, le ruisseau formait un étang au milieu duquel s'élevait une cabane ombragée de saules. De grosses pierres posées

dans l'eau, à peu de distance les unes des autres, étaient le seul chemin pour y arriver. Un troupeau de moutons paissait au bord de l'étang, et un vieux berger couché sur l'herbe accompagnait avec sa flûte les linottes et les fauvettes.

Némorin descend dans le vallon, traverse la prairie, passe le ruisseau, et s'avance vers le vieux berger. Il était déjà près de lui, lorsqu'il le voit quitter sa flûte et se préparer à chanter. Alors Némorin s'arrête pour écouter ces paroles :

Dans cette aimable solitude,
Sous l'ombrage de ces ormeaux,
Exempts de soins, d'inquiétude,
Mes jours s'écoulent en repos,
Jouissant enfin de moi-même,
Ne formant plus de vains désirs,
J'éprouve que le bien suprême
C'est la paix, et non les plaisirs.

Ici, rien ne manque à ma vie :
Mes fruits sont doux ; mon lait est pur ;
Sous mes pieds la terre est fleurie ;
Le ciel, sur ma tête, est d'azur.
Si quelquefois un noir orage
Me cause un moment de frayeur,
Elle passe avec le nuage ;
L'arc-en-ciel me rend mon bonheur

Dans le monde, où tout l'inquiète,
L'homme est en proie à la douleur ;
A peine est-il dans la retraite,
Que le calme naît dans son cœur.
De même cette onde en furie
Court dans ces rocs en bouillonnant ;
Dès qu'elle arrive à ma prairie,
Elle serpente doucement.

Némorin, après avoir entendu le chant du vieux berger, s'approche de lui, le salue, et lui demande l'hospitalité. Remistan lui fait accueil, lui offre tout ce qu'il possède, et l'invite à le suivre dans sa cabane, pour lui présenter du lait et des fruits.

L'amant d'Estelle, conduit par son hôte, passe avec lui sur les pierres de l'étang. Il arrive dans la petite île, où tout ce qu'il voit charme ses yeux. La cabane était bâtie sur un tertre couvert d'arbustes. Des ruches posées à l'entrée étaient environnées de jasmins, de rosiers, d'acacias, qui nourrissaient les abeilles et embellissaient leur demeure. L'intérieur était une grotte tapissée d'une vigne sauvage. Du milieu des pampres jaillissait une source qui tombait près d'un lit de feuilles, s'échappait en murmurant dans un petit canal de mousse, et

s'allait jeter dans l'étang. Plusieurs ouvertures pratiquées dans le roc renfermaient de grands vases remplis de lait ; d'autres moins hautes, étaient pleines de fruits rangés dans des corbeilles. Plus loin étaient rassemblés les outils de la culture, les remèdes des brebis malades, les diverses graines du jardinage, tout ce qui est nécessaire à l'homme pour obtenir de la nature les biens qu'elle peut donner.

Que votre sort est digne d'envie! dit Némorin au vieux berger; vous coulez dans cette solitude des jours innocents et paisibles. Vous n'avez point à souffrir les injustices, les cruautés de vos semblables. Vous possédez les vrais biens; et l'amour, le redoutable amour ne trouble point votre parfait bonheur.

Mon fils, lui répond le vieillard, sois sûr qu'aucun mortel sur la terre ne jouit de ce bonheur parfait. Celui dont le destin semble le plus doux a toujours des peines secrètes. Moi-même, qui remercie chaque matin l'Être suprême des dons qu'il m'a faits, je mêle quelquefois des larmes à cette source d'eau vive; je gémis... Ah! s'écria Némorin, vous avez donc aussi perdu votre maîtresse?... A ces mots qui lui échappent, le vieillard, en souriant, découvre sa tête chauve : Regarde, mon fils, lui dit-il, regarde ces cheveux blancs. Mon âge, qui cause tant d'autres maux, préserve au moins de ceux de l'amour. Je ne pleure plus ma maîtresse; mais je regrette ma patrie : ce sentiment ne s'éteint jamais.

Je suis né sur les bords de l'Isère. Soldat au sortir de l'enfance, j'ai passé mes belles années dans les camps du roi Charles VIII. J'ai fait les campagnes de Naples avec ce brave chevalier, l'honneur du Dauphiné, la gloire de la France, ce Bayard, dont les vertus ont plus illustré nos armes que toutes nos victoires en Italie. Libre à la paix, je fus retenu par l'amour dans cette belle contrée. J'aimai longtemps une bergère de Massane... De Massane? dit Némorin. — Oui, mon fils, et j'en fus aimé; mais ses parents la forcèrent de donner sa main à un autre époux. Résolu de la fuir, pour ne pas ajouter à ses maux, je vins cacher mon désespoir dans cette retraite écartée. Ici, accablé de douleur, mais du moins exempt de reproches, j'employai pour me guérir les secours que le ciel nous donne : la raison, le travail, le temps. Je défrichai ce vallon, je détournai ce ruisseau qui vivifie ma prairie; mes mains embellirent cette grotte, je plantai ces arbres que tu vois chargés de fruits; et ce troupeau, qui rumine là-bas à l'ombre de ces peupliers, vient tout entier de deux agneaux que m'avait donnés ma bergère.

Plus je m'occupai, moins je souffris. Je sus bientôt que ma maîtresse était heureuse avec son époux; j'en bénis Dieu, et je regardai ce bonheur comme la récompense d'avoir fait mon devoir. Peu à peu le calme revint dans mon âme, il ne me resta plus de mon ancienne passion qu'un souvenir doux, qui avait du charme, me rendait plus chère ma solitude, et m'attachait à la vie, en me faisant jouir du premier des biens, de l'estime de moi-même. Tranquille dans ce vallon, où j'ai tout créé, où j'ai

ont vu naître, rien ne manquerait à ma félicité, sans un désir qui la trouble sans cesse.

Je suis vieux, j'approche du terme; je voudrais, avant d'y parvenir, revoir encore mon village, les champs où je fus élevé, la maison qu'habitait ma mère. Je ne l'y trouverais plus; mais j'irais pleurer sur sa tombe, mais je reconnaîtrais la place où, enfant je la voyais filer. Ce besoin pressant de mon cœur se fait sentir tous les jours davantage, sans que je puisse espérer de le voir jamais satisfait. Seul, sans parent, sans ami, comment abandonner mon troupeau, ma cabane, tous mes biens? Comment m'exposer à perdre dans un moment ce qui m'a tant coûté d'années? Qui prendrait soin de mon verger, de mes brebis, pendant mon absence? Quel serait l'aimable pasteur qui s'en chargerait jusqu'à mon retour?

Mon père, répond Némorin, je croyais mon âme fermée au plaisir: mais celui de vous écouter, et l'espoir de vous être utile, viennent de la ranimer. Je garderai vos brebis, vos ruches, votre cabane, pendant le temps que vous irez revoir encore votre patrie. J'ai aussi un troupeau: dans ce moment il est dispersé sur cette haute montagne. Permettez-moi de le faire entrer dans ce vallon, de le mêler avec le vôtre. Mes soins et ma tendresse les confondront. A votre retour, vous me rendrez le mien, et le bonheur dont vous aurez joui ne m'aura que trop payé d'un aussi faible service.

Ah! j'y consens, reprend le vieux pasteur; mais j'exige un serment de toi. Jure-moi, par ce que tu chéris le plus, que tu ne quitteras pas ce vallon avant que je sois revenu; et si je reste plus de deux ans, si la mort me surprend dans ma longue route, honore-moi en acceptant cette grotte, ce troupeau, ce vallon que j'ai cultivé, dans l'espoir de le laisser à un berger vertueux. Je t'ai trouvé : sois mon héritier.

Némorin voulut s'opposer à la volonté du vieillard; sa résistance fut vaine. Rémistan, avec la pointe de son couteau, grava sur un morceau d'écorce la donation faite à Némorin. Ce berger, à son tour, lui jura, par la bergère qu'il adorait et qu'il ne voulut pas nommer, de ne point quitter le vallon avant les deux ans expirés. Cependant, ajoutait-il, je demande qu'il me soit permis de monter tous les jours sur cette montagne. Rémistan eut de la peine à l'accorder, mais à la fin il céda, et courut chercher à l'instant le troupeau de son jeune ami.

Tous deux le firent entrer dans le vallon; ensuite le bon vieillard établit Némorin dans la grotte. Il l'instruisit des principaux secrets qu'une longue expérience lui avait appris sur le soin des brebis, sur la culture des arbres. Il y joignit des conseils pour le bonheur, ou du moins pour le repos de la vie; et sans lui faire aucune question indiscrète, sans avoir l'air de pénétrer la cause de sa douleur, il sut mêler dans tous ses discours les consolations les plus propres aux maux qu'il lui voyait souffrir.

Après avoir ainsi passé une partie de la nuit, le solitaire et le berger se couchèrent sur le même lit de feuilles. La fatigue du

jour précédent endormit Némorin. Alors Rémistan se leva, sortit de la grotte avec précaution; et, sans attendre l'aube du matin, il se mit en marche à l'heure même.

LIVRE III

Le véritable amour ne peut exister sans l'estime; mais l'estime la plus parfaite ne suffit pas pour l'amour. Cette passion si douce et si violente, source de plaisirs et de peines, de tourments et de délices, cette flamme qui consume et fait vivre, ne s'allume jamais qu'une fois. Les âmes pures savent l'immoler à la vertu, et donner ensuite au devoir tout ce qui dépend encore d'elles. Mais cet attrait, ce charme irrésistible, cet élan rapide de toutes les pensées, de tous les sentiments vers un seul objet; ces craintes terribles, ces vives espérances, et ces profondes douleurs pour un regard de colère, et ces ravissements inexprimables pour un serrement de main, on ne les éprouve plus; ils sont passés avec le premier amour. Le cœur n'en est plus susceptible; c'est le lis coupé sur sa tige : la plante vit encore, mais ne produit plus de fleurs.

Il n'était pas au pouvoir d'Estelle d'avoir de l'amour pour Méril. Elle n'en rendait pas moins justice à ses qualités. Certaine que l'estimable jeune homme tiendrait la promesse qu'il lui avait faite, elle craignait que son père ne voulût pas consentir à différer son hymen. Pour donner le temps au fils de Maurice de persuader Raimond, elle passa tout le jour dans la vallée avec Rose, et ne ramena que tard son troupeau. Un tremblement la saisit en entrant dans sa maison. Méril l'attendait à la porte : Rassurez-vous, lui dit-il, j'ai travaillé contre moi. Il n'eut que le temps de prononcer ces paroles : Marguerite et Raimond parurent.

Estelle, dit le vieillard, j'avais résolu de vous unir à Méril avant d'aller à Maguelonne, où j'ai à m'acquitter d'une dette avec un berger des rives du Lez. Votre époux, qui ne veut pas être aimé par devoir, demande le temps de vous plaire. Je partirai donc avant ce mariage : pendant les deux semaines que durera mon absence, Méril demeura chez Prosper, vous verra tous les jours, et se fera sans doute aimer. Dès le lendemain de mon retour, votre hymen s'achèvera, sans qu'aucun prétexte, ma fille, puisse reculer un moment qui sera le plus beau de ma vie.

Tandis que Raimond parlait, Estelle regardait sa mère, et lisait dans ses yeux attendris qu'elle partageait tous ses sentiments. Méril prit la main d'Estelle, et, la serrant doucement,

lui dit d'une voix tremblante : Quinze jours suffiront-ils pour obtenir dans votre cœur la place que je voudrais y occuper? Hélas! lui répondit Estelle, dès aujourd'hui la reconnaissance vous la donne dans mon estime. Raimond entendit ces mots, se retourna vers sa fille et l'embrassa. Cette caresse, à laquelle Estelle n'était point accoutumée, lui fit verser des larmes de joie; elle osa même presser son père contre son sein. Le vieillard, qui sentit les pleurs d'Estelle baigner sa chevelure blanche, l'embrasse une seconde fois; et, détournant la tête pour cacher son émotion, il lui dit : Ma fille, je suis content.

Pendant le reste de la soirée, Méril, sans perdre de vue Estelle, ne l'importuna point de son amour. Raimond lui marqua plus de tendresse, plus de confiance, et lui rendit compte des vignes, des oliviers, des troupeaux qu'il lui donnait pour sa dot. Il conseillait à Méril de vendre ses biens de Lézan, et de venir s'établir à Massane, afin, disait-il, de ne pas vivre un jour seul loin de sa fille chérie. Marguerite l'écoutait avec transport; Méril consentait à tout : la pauvre Estelle, le cœur gonflé de soupirs, s'efforçait de remercier son père et de sourire à son époux.

Le lendemain, avant l'aurore, Estelle et sa mère préparaient tout pour le voyage de Raimond. Marguerite avait cousu dès la veille, dans une ceinture de peau, les pièces d'or que Raimond devait porter à Maguelonne. Estelle avait rempli de provisions un sac de cuir, que deux bergers attachèrent sur la mule du maître. Méril les aidait, en regrettant de ne pas suivre le vieillard. Mon fils, lui dit Raimond, je te laisse avec ta femme et ta mère. C'est en restant auprès d'elles que tu m'es le plus utile; c'est en vous aimant réciproquement que vous me prouverez si vous m'aimez.

En prononçant ces mots, il monte sur la mule; et, sans vouloir qu'aucun de ses valets l'accompagne, il prend la route de Maguelonne.

Méril le suivit des yeux aussi longtemps qu'il put le voir. Ensuite, se retournant vers Marguerite et vers Estelle : J'ai perdu mon protecteur, lui dit-il; à présent qu'il est parti, personne ne m'aimera. Estelle et sa mère furent touchées de l'air sensible dont il dit ces paroles. Marguerite le rassura. Méril osa demander à Estelle la permission de la suivre quelquefois à la vallée; elle ne put la lui refuser.

Depuis ce moment l'amoureux Méril, sans fatiguer Estelle de ses assiduités, employa près d'elle ces soins délicats qui gagnent toujours un cœur tendre, lorsque ce cœur ne s'est pas donné. Trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir qu'un chagrin profond dévorait Estelle, il cherchait à l'en distraire, sans chercher à le pénétrer. Chaque jour une fête nouvelle avait Estelle pour objet; chaque jour une douce surprise la forçait à la reconnaissance. Si la bergère parlait d'un site qui lui semblait agréable, le lendemain elle y trouvait une cabane qui portait son nom. Si de beaux agneaux attiraient d'elle un éloge, le soir les agneaux étaient dans sa bergerie. Méril prodiguait son or pour augmenter, pour embellir les champs, les possessions d'Estelle. Il s'efforça

même d'acquérir les talents qu'elle aimait, et parvint à composer cette chanson, qu'il alla graver sur un hêtre :

J'aime. et je ne puis exprimer
Mes vœux, mon respect, ma tendresse;
Je ne puis chanter la maîtresse
Qu'il m'est si facile d'aimer.

Si je dis qu'elle est la plus belle
Des bergères de ce hameau,
Je n'aurai dit rien de nouveau;
Ce n'est un secret que pour elle.

Si je parle de ses vertus,
Amis, parents, tout le village,
En ont parlé bien davantage.
Et les malheureux encor plus.

Si, plus hardi, j'ose entreprendre
De lui dépeindre mes tourments,
Mon cœur abonde en sentiments;
Mais mon esprit ne peut les rendre.

Taisons-nous, craignons d'offenser
La beauté pour qui je soupire,
Et cessons de si mal lui dire
Ce que je sais si bien penser.

C'etaient les premiers vers qu'avait faits Méril. Estelle les lut, et sourit; Méril se crut le plus heureux des hommes.

Il se trompait : la constante bergère n'était occupée que de Némorin. Tous les jours, avec son amie, elle conduisait son troupeau du côté de Ners. Dès qu'elle arrivait au pont, elle s'arrêtait, s'asseyait au bord du fleuve, et Rose allait sur l'autre rive s'informer du pasteur exilé. Rose revenait quelques heures après; son air triste annonçait de loin l'inutilité de sa course. Alors la bergère pleurait, alors elle s'imaginait que Némorin s'était précipité dans le fleuve. Tous les efforts, toutes les consolations de Rose ne pouvaient éloigner cette idée. L'approche du funeste hymen mettait le comble aux tourments d'Estelle. Toute espérance était perdue; Raimond devait revenir le lendemain.

Ce jour, qu'Estelle croyait être le dernier de sa liberté, elle se leva dès l'aurore, alla chercher son amie; et, gagnant toutes deux la vallée : Ma chère Rose, lui dit-elle, demain il ne me sera plus permis de m'occuper de Némorin; demain je ne pourrai plus prononcer ce nom chéri : profitons du moins, mon aimable amie, des derniers moments qui me restent. J'ai commencé plus tôt la journée, pour te parler de lui plus longtemps. Viens avec moi là-bas, vers ces deux aliziers qui ombragent cette fontaine couverte d'iris et d'adiante. C'est là que, pour la première fois après la défense de mon père, il osa venir m'aborder; c'est là... Je ne veux te le dire que lorsque je serai à la même place.

Alors elles marchèrent vers la fontaine en gardant toutes deux le silence. Dès qu'elles y furent arrivées, Estelle reprit avec un soupir :

Nous étions bien jeunes encore : c'était peu de temps après sa victoire sur Hélion. Tiens, ma Rose, j'étais assise là, appuyée contre cet arbre. Je filais ma quenouille, et je pensais à lui. Mon fil s'était cassé, mon fuseau était par terre, je ne songeais pas à le ramasser. Tout à coup je le vois paraître... Il venait par là... il portait à deux mains son chapeau, dans lequel était un nid de fauvettes. En m'abordant, il se mit à genoux, me présenta le nid, et chanta une chanson que je n'ai jamais oubliée. Ecoute-la, je veux te la dire. Je pleurerai peut-être en la chantant; mais ces larmes ne font pas de mal : d'ailleurs n'ai-je pas besoin de m'accoutumer aux larmes?

A ces mots, la bergère embrassa Rose, la tint un moment serrée contre son sein; puis, s'efforçant de retrouver sa voix : Mets-toi là, dit-elle; c'est là qu'il était; et voici ce qu'il me chanta :

Ce matin, dans une bruyère,
J'allais dénicher ces oiseaux,
Quand un vieux berger en colère
Est venu me dire ces mots :
Méchant, ton adresse cruelle
Mériterait qu'on la punît.
J'ai répondu : C'est pour Estelle;
Le vieux berger plus rien n'a dit.

Des petits la mère tremblante
Me suit dans le bois, dans les champs;
Elle crie, elle se lamente,
Et me demande ses enfants :
Rends-les-moi, rends-les-moi, dit-elle;
De mes amours c'est le doux fruit.
J'ai répondu : C'est pour Estelle;
La fauvette plus rien n'a dit.

Heureux oiseaux, à ma bergère,
Dans vos chants, peignez mon ardeur;
Hélas! une loi trop sévère
M'interdit un si doux bonheur.
Némorin, timide et fidèle,
Craint Raimond, se cache et gémit;
Son cœur parle toujours d'Estelle,
Mais sa bouche plus rien ne dit.

En s'entretenant ainsi, les deux bergères passèrent la journée à la fontaine des aliziers. Le discret Méril, respectant leur solitude, n'osa venir les troubler. Le soir, elles regagnèrent de bonne heure la maison, comptant que Raimond était de retour.

Il n'était point arrivé. Marguerite veilla toute la nuit en atten-



Tiens ma Rose, j'étois assise là,
appuyée contre cet arbre.

Queverdo inv. *Dambrun Sculp*

dant son époux. Le soleil se leva sans que Raimond parût, il se coucha sans qu'on le revit. Marguerite versait déjà des larmes; Méril parlait d'aller à sa rencontre; Estelle, inquiete pour l'auteur de ses jours, oubliait son funeste hymen pour souhaiter le retour de son père.

Après trois jours d'une inutile attente. Méril, impatient, veut aller à Maguelonne. Il s'arme d'un bâton ferré, se fait suivre d'un de ses valets, dit adieu à Marguerite, à sa fille. et promet de ne revenir qu'avec Raimond.

Il part. La triste Marguerite reste avec Estelle et l'aimable Rose. Tous les soirs, la mère et ses deux filles (c'est ainsi qu'elle les appelait) vont attendre Raimond sur la route. Chaque jour elles avancent plus loin; et quand la nuit couvre la terre, elles reviennent fatiguées, mais ne se livrent au sommeil qu'après avoir adressé une fervente prière à Dieu pour qu'il veille sur les voyageurs.

Au moment de cette pieuse occupation, elles entendent aboyer les chiens; Estelle se précipite à la porte : c'était le valet de Méril. Il était seul, et portait une lettre. Il la présente d'un air qui glace d'effroi la mère et la fille. Marguerite tremble en rompant le cachet. Estelle et Rose l'ecoutent; elle lit ce fatal billet :

Méril à Marguerite.

« Préparez toutes les forces de votre âme : je viens la frapper du plus rude coup.

« La guerre s'est rallumée entre le roi d'Aragon et notre bon roi. Des pirates catalans sont venus surprendre Maguelonne. Ils ont égorgé les habitants, pillé, embrasé les maisons; et remontant sur leurs vaisseaux à l'approche de nos communes, ils n'ont laissé que des cendres. Mon malheureux ami était dans la ville la nuit de cet affreux carnage. Le peu de citoyens échappés aux ennemis est revenu depuis leur départ. Raimond n'a point reparu. J'ai cherché, j'ai demandé partout Raimond. Je n'ai plus d'espoir de le retrouver. Tous les morts étaient inhumés quand je suis arrivé à Maguelonne... Que ne le suis-je moi-même auprès du corps de mon ami!

« Adieu, sage Marguerite; songez qu'il vous reste une fille pour laquelle il faut que viviez. Il ne me reste rien à moi : aussi je vais dans un désert; je vais attendre, loin de vous, que la mort me rejoigne à Raimond. C'est le seul moyen qu'ait mon cœur de ne plus fatiguer de sa constance celle à qui je n'ose dire adieu. »

Marguerite s'évanouit à la lecture de cette lettre. Estelle, fondant en larmes, s'empressait de la rendre à la vie; Rose les secourait toutes deux. Enfin Marguerite reprit ses sens; mais les pleurs ne la soulageaient point encore. Sa douleur profonde et muette ne pouvait pas sitôt s'exhaler. Après un long et morne silence, elle fit demander l'envoyé de Méril pour l'interroger elle-même sur les détails de son malheur. Cet envoyé n'était

plus à Massane : son maître lui avait ordonné d'aller sur-le-champ à Lézan vendre ce qui lui restait de bien. Méril, décidé à ne plus revoir sa patrie, voulait aller finir ses jours dans une terre étrangère.

L'inconsolable Marguerite pensa mourir de sa douleur. Estelle lui prodigua ces soins si doux pour les âmes sensibles, et qu'elles seules savent rendre. Sans lui parler de consolations, elle avait l'art de lui en offrir. Au désespoir elle-même d'avoir perdu l'auteur de ses jours, en mêlant ses larmes à celles de sa mère, elle finissait par les essuyer. Tout ce que la tendresse la plus délicate peut imaginer, peut mettre en usage, fut employé par Estelle. Le ciel la récompensa en lui conservant sa mère; mais, jusqu'au jour où elle fut certaine d'avoir ramené un peu de calme dans cette âme déchirée, la vertueuse bergère s'interdit de songer à Némorin.

Après deux mois donnés à ces soins pieux, Estelle permit à son cœur de s'occuper de son amour. Rien ne pouvait plus le contraindre. Méril, en s'expatriant, avait renoncé lui-même à ses droits. Marguerite était loin d'apporter des obstacles à une félicité qui seule pouvait soulager ses maux. L'aurore d'un heureux avenir commençait à luire aux yeux de la bergère; il ne fallait plus que retrouver celui qu'elle aimait.

Marguerite fut la première à lui en parler; Estelle rougit et l'embrassa. La bonne mère aussitôt envoya ses serviteurs sur les traces de Némorin. Estelle et Rose le cherchèrent dans les montagnes de Lédignan, dans les bois de Saint-Nazaire; elles vinrent même jusqu'au vallon de Florian, s'approchèrent des bords du Vidourle, et firent retentir du nom de Némorin les roches désertes de Conta. Toutes leurs courses furent vaines, nulle part on n'avait vu le berger. Les deux amies revenaient chaque soir plus affligées près de la bonne Marguerite, qui les consolait à son tour.

Un jour qu'Estelle et sa fidèle Rose s'étaient égarées du côté de Cardet, et que, fatiguées d'une longue marche, elles s'étaient assises sous un térébinthe, Estelle, en regardant de loin les cabanes du hameau, commença cette chanson :

Ah! s'il est dans votre village,
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage;
C'est mon ami : rendez-le moi;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, par sa voix tendre et plaintive,
Il charme l'écho de vos bois;
Si les accents de son hautbois
Rendent la bergère plaintive;
C'est encor lui : rendez-le-moi;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir;
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaieté fait toujours sourire;
C'est encore lui : rendez-le-moi;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère;
Oh! c'est bien lui : rendez-le-moi;
J'ai son amour, il a ma foi.

Estelle n'avait pas fini sa chanson, lorsqu'un enfant de treize ans, qui l'écoutait sans être vu d'elle, sort d'un bosquet peu éloigné, et lui dit d'une voix émue : Je le connais celui que vous cherchez; suivez-moi, je vais vous rendre Némorin.

Le bergère, à ce nom, ne peut retenir un cri de joie : elle serre la main de Rose, remercie l'enfant le plus doucement qu'il lui est possible, et toutes deux suivent le jeune guide.

Hilaric (c'était le nom de l'enfant) les conduit vers les bords du fleuve, détache une barque qu'un lien d'osier retenait, y fait entrer les deux bergères, saisit l'aviron, et les passe de l'autre côté.

Rose avait peur, Estelle la rassurait. L'enfant marche avec elles vers les bois de Maigron : elles font plusieurs détours, montent, descendent quelques collines, et trouvent enfin un sentier étroit qui les conduit au vallon de Remistan; lieu charmant, mais lieu d'exil, où le fidèle Némorin passait les nuits à pleurer sa maîtresse, et les jours sur la montagne à regarder de loin sa maison.

Les derniers rayons du soleil n'éclairaient plus que le sommet des coteaux, lorsque Hilaric et les deux bergères arrivèrent dans cette vallée. Estelle promène des regards inquiets sur la cabane, sur le verger, sur les bords du tranquille étang : elle ne voit point Némorin; mais elle aperçoit de loin son troupeau, et reconnaît le fidèle Médor. A cette vue, des larmes de joie coulent de ses yeux, son cœur palpite avec tant de vitesse, qu'elle est obligée de s'arrêter, et de s'appuyer contre un peuplier. Des caractères étaient tracés sur l'écorce; Estelle lit ces paroles

Arbre charmant qui me rappelle
Ceux où ma main grava son nom;
Ruisseau limpide, beau vallon,
En vous voyant, je cherche Estelle.
O souvenir cruel et doux,
Laissez-moi! que me voulez-vous?

Si quelquefois, sous cet ombrage
Mes yeux succombent au sommeil,
Je la vois : mais l'affreux réveil
M'enlève une si chère image.
O souvenir cruel et doux,
Laissez-moi ! que me voulez-vous ?

Insensé, quel est mon délire !
Je ne vis que par mes regrets.
Ah ! si je les perdais jamais,
Que mon cœur serait prompt à dire :
O souvenir cruel et doux,
Revenez ! pourquoi fuyez-vous ?

Estelle essuyait ses yeux pour recommencer à lire ces vers, lorsque Hilarie découvre Némorin qui descendait la montagne par le même chemin où ils étaient arrêtés. Estelle s'enfonce aussitôt dans un massif de coudriers ; Rose et l'enfant se cachent avec elle ; et la bergère tremblante observe d'un œil humide tous les mouvements du berger.

Il descendait en silence, la tête baissée, tenant dans ses mains un ruban vert qu'Estelle lui avait autrefois donné. Il s'arrêtait d'espace en espace, regardait ce ruban, le baisait, et continuait son chemin. Quand il fut arrivé près du lieu où les bergères étaient cachées, il fixa longtemps ce ruban, et tout à coup, détournant la tête : Pourquoi chercher, s'écria-t-il, à augmenter mes maux par le souvenir d'un bonheur passé ? Pourquoi conserver encore les gages cruels d'un amour qui jamais ne doit être heureux ? Je ne veux plus te voir, fatal ruban, dont la couleur m'a trompé : va loin de moi, va pour toujours avec mes fausses espérances.

A ces mots il jette le ruban, et il paraît plus tranquille ; mais le souffle du zéphyr emportant le ruban vers les coudriers, Némorin s'élance pour le reprendre : Estelle, plus prompte, le saisit, et, le présentant au berger : Il ne vous a pas trompé, dit-elle, puisque Estelle vous aime toujours.

Némorin, interdit, n'en peut croire ses yeux : il demeure sans mouvement. Tout à coup il jette un grand cri, tombe à genoux, et tend les bras vers Estelle.

La bergère, serrant sa main, le relève avec un doux sourire. Oui, lui dit-elle, c'est moi ; nous n'avons plus de maux à craindre. Levez-vous, Némorin, levez-vous ; notre bonheur va commencer.

Rose accourt avec Hilarie. Rose confirme au pasteur l'assurance d'une félicité qu'il regarde encore comme un songe ; et lorsque l'heureux Némorin est enfin en état de les entendre, toutes deux le mènent au pied du peuplier, où il s'assied au milieu d'elles.

C'est là qu'Estelle lui raconte les événements qui se sont passés. Elle donne de nouveaux pleurs à la mémoire de son père, et Némorin n'a pas besoin de réflexion pour repousser

loin de son cœur le moindre sentiment d'une joie qui aurait offensé sa bergère.

Dès qu'elle a fini son récit, Rose veut qu'à l'instant même le pasteur revienne à Massane. Némorin baisse les yeux, et, les relevant tristement vers Estelle : Mon bienfaiteur, lui dit-il, le vénérable Rémistan m'a fait jurer de l'attendre ici. Ce bon Rémistan m'a comblé de biens, lorsque, forcé de renoncer à vous, il ne me restait rien sur la terre. Dois-je manquer à mon ami? dois-je violer un serment consacré par le nom d'Estelle?

Estelle, affligée et surprise, n'ose prescrire à Némorin de manquer à sa promesse. Rose cherchait des raisons, quand Hilarie souriant : C'est de moi, dit-il, de moi seul que dépend votre bonheur. Écoutez, et rendez-moi grâce.

Il y a trois mois à peu près que j'étais sur cette colline, prenant des oiseaux au filet. quand le vieux Raimond, votre père, vint me prier de le conduire au vallon de Rémistan. Je quittai mes appeaux; je guidai le vieillard, non sans remarquer pendant le chemin qu'il était triste et rêveur. Nous trouvâmes le bon Rémistan tressant des corbeilles d'osier à cette place où nous sommes. Raimond, après l'avoir salué, me demanda de les laisser seuls. Ce mot éveilla ma curiosité: et, faisant semblant de m'éloigner d'eux, je revins, pour les entendre, me cacher dans ces mêmes coudriers. C'était mal fait, j'en conviens: mais ma faute vous est utile.

Raimond commença par raconter au solitaire votre passion pour Estelle, ses projets de la marier avec Méril, et la promesse faite par vous de passer pour toujours le Gardon. J'admire et je plains Némorin, ajouta-t-il d'un ton touché. Je lui ravis sa maîtresse, je l'exile de son pays; je veux du moins rendre doux cet exil : mais Némorin refuserait mes dons, il faut qu'ils passent par vos mains. J'y trouverai le double plaisir de faire du bien et d'être ignoré.

Je sais, poursuivit-il, que depuis longtemps vous êtes tourmenté du désir de retourner dans votre patrie. Vous m'avez fait offrir plusieurs fois de me vendre ce beau vallon : mettez-y vous-même le prix; je vais le payer à l'instant, pourvu que vous trouviez un moyen de faire accepter à Némorin ce faible dédommagement de tous les maux que je lui cause, et que vous ayez assez d'adresse pour obtenir de lui le serment qu'il ne sortira de longtemps d'ici.

Tel fut le discours de Raimond. Les deux vieillards méditèrent ensemble la manière de vous attirer dans ce vallon: ils convinrent de se servir de moi. Raimond me rappela bientôt; et, sans m'instruire de ses desseins que je savais, il m'envoya sur vos traces, avec promesse de me donner quatre agneaux, si je parvenais à vous amener dans ces lieux.

Je vous cherchai, je vous découvris dans la presqu'île de Ners, et vous observai, sans être vu, le jour où Estelle vint vous parler. Le lendemain, je vous suivis; je feignis d'avoir besoin de votre secours, et je vous conduisis ainsi jusqu'aux

lieux où l'on voulait que vous vinssiez: Rémistan a fait le reste. Raimond me donna les quatre agneaux promis, en me recommandant le silence, que j'ai fidèlement gardé. Aujourd'hui j'ai entendu gémir Estelle: j'ai voulu finir ses chagrins, et j'ai pensé que la mort de Raimond me dégageait d'un secret qui vous rendait si malheureux.

Ainsi parla le jeune Hilarie. Némorin l'embrasse mille fois. Ami, lui dit-il, puisqu'ils sont à moi, ce vallon, ce verger, ce troupeau, je te les donne dès ce moment. Qu'ai-je besoin de rien posséder, puisque je vais vivre auprès d'elle?

Estelle, en approuvant le don de Némorin, parle longtemps avec complaisance de la bonté de son père: son amant ajoute à ces éloges: et ces deux cœurs vertueux, oubliant leurs maux passés, donnent ensemble des larmes à la mémoire de leur ancien persécuteur.

Cependant la nuit étendait ses voiles, il était temps de regagner Massane. Némorin part avec Estelle et Rose. Arrivés sur le bord du Gardon, ils trouvent des pêcheurs qui les passent à l'autre rive; de là ils n'ont qu'un court trajet jusqu'au village.

LIVRE IV

Il faut l'avoir connu l'affreux malheur de vivre loin de ce qu'on aime, pour pouvoir se faire une idée des ravissements qu'éprouve notre ame lorsqu'on lui rend le bien qu'elle avait perdu. Il faut avoir répandu les larmes amères de l'absence pour sentir toute la volupté des douces larmes du retour. Je te plains, malheureux amant qu'un sort cruel a forcé de quitter l'objet de tes vœux. Chaque pas que tu fais ajoute à tes maux, chaque heure te rappelle un plaisir perdu; tu calcules avec désespoir tous les instants qui s'écouleront avant la fin de ton exil; tu crois les abréger en les recomptant. Tu portes sans cesse les yeux sur le chemin qui conduit aux lieux où tu laissas ton cœur; tu le mesures avec effroi: et le voyageur que tu découvres sur cette route te semble jouir d'un destin plus heureux que celui des rois. Je te plains; mais que tu seras digne d'envie le jour où tu revoleras vers elle, le jour où, reconnaissant de loin sa maison, tu la verras à sa fenêtre attendre l'heureux instant qui doit payer tant de chagrins! Ah! cet instant ..., s'il se prolongeait, tu ne pourrais le supporter; ton âme, qui trouva de la force contre tes maux, serait accablée de tant de bonheur.

Némorin l'éprouvait en traversant le fleuve, en se retrouvant dans cette vallée qu'il n'avait plus espéré de revoir; en songeant qu'il allait vivre auprès d'Estelle, l'aimer, le dire hautement, et la posséder avant peu de mois. Cette idée, cette espérance, l'émotion qu'il ressentait, lui ôtaient presque la raison. Il marchait en silence, tenant le bras de sa bergère, le serrant sans cesse contre son cœur, et ne pouvant exprimer son ravissement qu'en pressant contre ses lèvres la main de Rose et de sa maîtresse.

La nuit était tout à fait fermée lorsqu'ils arrivèrent à Massane. Marguerite, inquiète de sa fille, avait envoyé des bergers, avec des pins allumés, pour chercher Estelle, qu'elle croyait égarée. Le plaisir qu'elle ressentit en la voyant paraître avec Némorin fut le premier qu'elle eût éprouvé depuis le trépas de Raimond. Elle embrasse le jeune berger, joint sa main à celle de sa fille : Son cœur t'a choisi, lui dit-elle; ce cœur et le mien ont toujours été d'accord. Sois son époux, Némorin, et puisses-tu la rendre heureuse autant qu'elle est aimée de sa mère !

Estelle et Némorin tombent aux pieds de Marguerite. Cette bonne mère les bénit; puis les relevant avec tendresse : Mes enfants, leur dit-elle, j'attends de vous une grâce. Trois mois sont à peine écoulés depuis la mort de mon digne époux. Permettez-moi de différer votre mariage jusqu'à la fin des six premiers mois. Je sais bien qu'à cette époque ma douleur sera la même, mais mon deuil paraîtra moins grand. D'ailleurs, malgré mon amitié pour Némorin, la seule idée qu'il n'était pas le choix de mon époux semble me prescrire ce retard. Pardonnez-le-moi, mes enfants; la décence l'exige, et mon cœur le demande.

En disant ces mots, Marguerite s'attendrit, les deux amants la consolent, et promettent de ne point parler d'hyménée avant les six mois expirés. Némorin, après avoir cent fois remercié Marguerite, Estelle, Rose; Némorin, transporté de joie, retourne dans son ancienne cabane, et se livre à la douce espérance que rien ne peut désormais s'opposer à son bonheur.

Le lendemain, dès l'aurore, il était à la vallée. Estelle et Rose ne tardèrent pas à l'y suivre. Toutes deux s'arrêtèrent de loin pour considérer le berger allant d'arbre en arbre reconnaître les anciens chiffres qu'il avait gravés. Il imprimait ses lèvres sur ceux qu'il retrouvait; il écrivait de nouveau ceux que le temps avait détruits. Némorin, ivre d'amour, ne pouvait se lasser de revoir ces lieux. Il promenait des yeux attendris sur tous les objets qui l'environnaient : il y revenait sans cesse, et leur adressait ces paroles :

Je vous salue, ô lieux charmants,
Quittés avec tant de tristesse !
Lieux chéris, où de ma tendresse
Je vois partout les monuments

Lorsqu'une sévère défense
M'exila de ce beau séjour,
J'en partis avec mon amour,
Et j'y laissai mon espérance.

J'ai retrouvé, dans d'autres lieux,
Des eaux, des fleurs et de l'ombrage;
Mais ces fleurs, ces eaux, ce feuillage,
N'avaient point de charme à mes yeux.

On n'est bien que dans sa patrie;
C'est là que plaisent les ruisseaux;
C'est là que les arbres, plus beaux,
Donnent une ombre plus chérie.

Qu'il est doux de finir ses jours
Aux lieux où commença la vie!
D'y vieillir près de son amie,
Sans changer de toit ni d'amour!

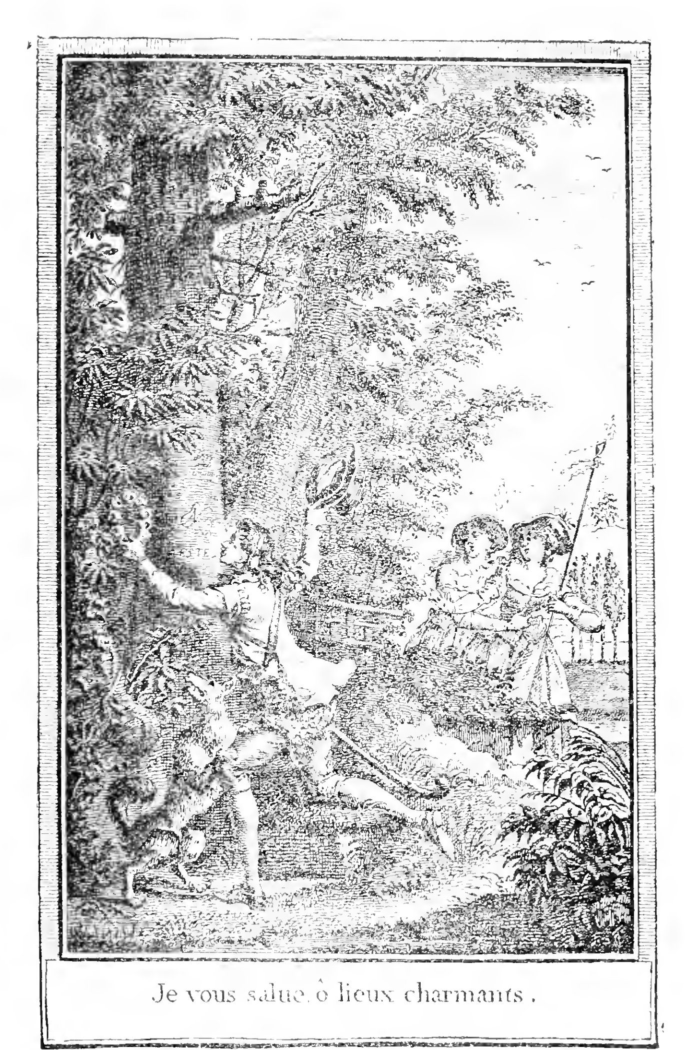
L'on était alors au commencement de l'été: tous les troupeaux de la plaine devaient, selon l'antique usage, quitter bientôt les bords du fleuve, pour aller chercher dans les montagnes un ciel moins brûlant et des pâturages plus frais. Les seules brebis d'Estelle formaient un immense troupeau. Un maître était nécessaire pour veiller, dans un pays étranger, sur les pasteurs qui le conduiraient. Tant que Raimond avait vécu, il avait toujours fait ce voyage. Marguerite exigea que Némorin le fît à sa place.

C'est à toi, mon fils, lui dit-elle, de conserver le bien de ton épouse. D'ailleurs ton retour ici, ta passion pour Estelle, l'assiduité que tu ne pourrais t'empêcher de lui marquer, donneraient prétexte à la calomnie. Il faut t'éloigner, Némorin. Conduis nos troupeaux à la montagne; tu reviendras à l'automne; le deuil d'Estelle sera fini : sa main te récompensera du sacrifice que je t'impose.

Cette résolution de Marguerite perça le cœur des deux amants; mais ils en sentirent la nécessité. La bergère elle-même, malgré la douleur que lui causait la seule idée de se séparer encore de Némorin, la bergère l'exigea de lui: et le malheureux pasteur, toujours soumis aux volontés d'Estelle, n'osa plus se plaindre dès qu'elle eut parlé.

L'instant du départ des troupeaux est une époque célèbre dans le pays qu'Estelle habitait. On s'y prépare dès longtemps. Chaque fermier, chaque pasteur marque ses brebis d'une lettre ou d'un chiffre; il assemble les bergers qui doivent les conduire à la montagne, leur donne ses ordres, ses conseils, leur fournit des armes et des provisions. Le jour, le moment sont fixés pour que tous les troupeaux d'un village se réunissent dans le même lieu. C'est de là qu'ils partent ensemble.

La marche est ouverte par les chèvres, troupe indocile et légère qui s'avance la tête levée, bondit, s'écarte, revient, choisit



Je vous salue, ô lieux charmants .

Queverdo inv. *N. F. J. Masquelier, j.ne Sculp.*

es chemins les plus difficiles, s'élance au sommet des rochers, s'y arrête pour brouter l'extrémité de la verdure, ne redoute ni berger ni chien, et n'obéit qu'à son caprice.

Après elles viennent les béliers, dont on a découpé la toison pour les peindre de couleurs diverses. Leurs cornes sont entourées de rubans. Leur fierté, leur gravité s'augmentent encore par ces ornements. Ils marchent suivis des chiens, armés de colliers brillants dont les pointes d'acier reluisent au soleil. Ces surveillants, soumis et fidèles. cèdent le pas aux béliers quand il n'y a point de danger à craindre, mais le reprennent au moindre péril.

Derrière eux on voit s'avancer les jeunes moutons et leurs mères; troupe innombrable, dont les sonnettes accompagnent les bêlements des brebis, les aboiements des chiens, les chansons des jeunes bergers.

Ces derniers ferment la marche. Parés de leurs plus beaux habits, ils ont orné leurs chapeaux et leurs flûtes des bouquets qu'ils tiennent de leurs maîtresses. Armés d'épieux au lieu de houlettes, un air guerrier vient se mêler à leur douceur naturelle. Environnés de tous les habitants des hameaux, ils s'avancent en jouant des airs auxquels on répond par des applaudissements. Les bergères sont sur leur passage : plusieurs d'entre elles versent des larmes; toutes font des vœux pour leur prompt retour; toutes, se tenant par la main, suivent les pasteurs jusqu'à un ruisseau où les deux troupes séparées chantent alternativement cette chanson :

LES BERGERS.

Adieu, charmantes bergères,
Nous quittons ces beaux climats;
Nous allons porter nos pas
Vers des terres étrangères :
Là, jusqu'à notre retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES.

Adieu, nos amis, nos frères;
Adieu, fidèles amants;
Rapportez des cœurs constants
A celles qui vous sont chères;
Pour nous, jusqu'à ce retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGERS.

Sur ces montagnes lointaines
Vos troupeaux s'embelliront :
Mais vos bergers souffriront;
Et, pour soulager leurs peines,
Ils n'auront dans ce séjour
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES.

Le voyageur solitaire
Qui verra notre pays
S'arrêtera tout surpris,
En disant à la bergère :
Hé quoi! dans ce beau séjour,
Point de plaisir, point d'amour?

LES BERGERS.

Si, pour nous rendre infidèles,
Les beautés de ces hameaux
Viennent consoler nos maux,
Nous dirons : Vous êtes belles;
Mais pour nous, jusqu'au retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES.

Si quelque amant de la ville
Venait, d'un air séducteur,
Pour surprendre notre cœur,
Nous dirons : C'est inutile;
Pour nous, jusqu'à leur retour,
Point de plaisir, point d'amour.

Tel est l'ordre de cette fête, que Nemorin vit arriver avec tant de douleur. Il ne se trouva point au départ : de si nombreux témoins auraient gêné ses adieux. Tandis que tous les troupeaux se rassemblaient à la vallée, Estelle et Némorin s'étaient promis de se rendre à la fontaine des Aliziers.

Ils y arrivèrent tous deux bien avant l'heure convenue. Rose accompagnait son amie. Dès que Némorin aperçut sa bergère, il courut au-devant d'elle; Estelle précipita ses pas vers lui. Ils s'abordent, veulent se parler, et ne peuvent prononcer une parole; un poids terrible les oppresse; ils se regardent en pleurant, se prennent tous deux par la main, et toujours gardant le silence, ils viennent s'asseoir près de la fontaine. Rose s'arrête derrière eux.

Il faut donc vous quitter encore! s'écria tout à coup le berger; il faut aller souffrir de nouveau les tourments qui m'ont pensé donner la mort! et c'est vous qui l'avez voulu! c'est vous qui l'avez commandé! Ah! je vous obéis, Estelle; mais vous apprendrez bientôt ce qu'il m'en aura coûté.

En disant ces mots, Nemorin quitte la main de la bergère, et détourne ses yeux pleins de larmes. Estelle fut quelques instants sans répondre. Enfin, d'une voix entrecoupée :

Voilà, dit-elle, comme tu me consoles! voilà comme celui qui possède mon cœur prend soin de le ménager! Ingrat, c'est moi qui demeure, et c'est toi qui oses te plaindre! c'est toi qui oses comparer ce départ à celui que je ne peux me rappeler sans

frémir! Songe que le moment de ton retour est marqué, que la main d'Estelle t'attend, que rien ne viendra plus troubler...

Ah! pardonne, ma chère Estelle, s'écria le pasteur en reprenant sa main, pardonne au délire de la douleur. Je te quitte, je te quitte: ce mot affreux me prive de ma raison. Les plus tristes pressentiments viennent accabler mon âme: les idées les plus funestes me poursuivent: une voix secrète m'avertit que je touche au plus grand des malheurs... O mon amie! ma douce amie! jure-moi de m'aimer toujours : tu me l'as dit mille fois; j'ai besoin de l'entendre encore: j'ai besoin que tu me répètes le serment de ne pas m'oublier...

T'oublier! interrompt Estelle : eh! regarde où tu me laisses; ici tout est plein de toi, ici je te verrai partout. Cette prairie, cette fontaine, ta maison, celle de ma mère, tout ce qui m'environnera, tout ce qui frappera ma vue, me rappelera Némorin. Je viendrai tous les jours à cette fontaine, et mes larmes baigneront la place où tu es à présent assis. Je passerai devant ta maison; je rentrerai dans la mienne, et toutes deux seront un désert. Ah! mon ami, mon bien-aimé, ne crains pas que je t'oublie; craignons plutôt.... Tes terreurs viennent de passer dans mon ame; j'éprouve, comme toi, d'affreux pressentiments. Hier au soir l'oiseau de la nuit est venu sur ma fenêtre; j'ai entendu ses cris funèbres jusqu'à la naissance du jour. Mon ami, mon doux ami... Ah! ne pars pas; reviens près de ma mère; nos larmes l'apaiseront; ne pars pas, mon cher Némorin; reste avec la moitié de toi-même. Dis, mon ami, réponds-moi, réponds-moi : veux-tu ne pas partir?

Rose entendit ces paroles, et se pressa d'arriver. Némorin allait consentir à ce que désirait Estelle. La sage Rose s'y oppose; elle leur rappelle à tous deux la volonté de Marguerite, les bruits injurieux pour Estelle qu'occasionnerait le retour de Némorin, le respect, l'obéissance qu'ils devaient à leur tendre mère, surtout la peine qu'ils lui causeraient.

Rose parlait, les amants pleuraient; ils cédèrent aux raisons de Rose. Némorin se lève pour partir; mais Estelle le retient : elle lui donne un bracelet de ses cheveux que le berger mit sur son cœur; puis, pressant ses lèvres sur la main d'Estelle, il prononce adieu, le répète encore, et ne peut se résoudre à se mettre en marche. Estelle aussi répétait adieu, lui disait de partir, et ne retirait pas sa main. Enfin Rose les sépare; et, malgré les pleurs, malgré les cris de Némorin, elle entraîne la triste Estelle, qui retournait encore la tête, et s'arrêtait pour lui tendre les bras.

La berger, immobile, la suivait des yeux. Il ne la vit bientôt plus: alors, faisant un effort, il s'éloigne de la fontaine, et prend le chemin de Lézan.

Ce fut près de ce village que Némorin rejoignit son troupeau. Il poursuivit sa route vers Anduze, gagna les bois de Valory, et, dirigeant ses pas vers la Melouze, il arrive, après dix jours sur les bords du Galaison.

C'était là qu'il devait passer l'été. Son premier soin fut de chercher les pâturages les plus solitaires. Éloigné de tous les autres bergers, occupé de la seule Estelle, il s'enfonçait dans la montagne, il gravissait les rocs escarpés. Impatient de voir finir le jour, il parquait ses moutons bien avant la nuit, et se hâtait de se retirer dans sa cabane, espérant arriver plus vite au lendemain.

Il avait déjà vu le soleil se coucher dix-sept fois, lorsqu'un matin, absorbé dans sa triste mélancolie, il se lève avant l'aurore, et va s'asseoir sur une roche écartée.

L'aurore ne teignait point encore l'horizon; les étoiles parsemaient de feux brillants la vaste étendue des cieux; la lune, sur son déclin, réfléchissait dans les ruisseaux sa lumière faible et tremblante; l'écho lointain des rochers répondait aux cris monotones des habitantes des marais; toute la contrée était couverte d'un voile sombre; quelques vers luisants, errant çà et là, se distinguaient seuls dans l'obscurité.

Némorin, après avoir longtemps considéré ce calme profond qui augmentait sa tristesse, tourne ses yeux vers l'orient, et chante ces paroles :

Du soleil qui te suit trop lente avant-courrière,
Étoile du matin, fais briller ta lumière!
Hélas! pendant la nuit je désire le jour :
Mais, dès que ses rayons éclairent la contrée,
    Je ne puis souffrir sa durée
    Loin de l'objet de mon amour.

Tout est calme, tout dort dans ces tristes montagnes :
Les fidèles béliers sont près de leurs compagnes,
D'elles, de leurs agneaux, carressés tour à tour;
Le ramier dans son nid paisiblement sommeille :
    Moi seul je gémis et je veille,
    Loin de l'objet de mon amour.

Hé quoi! sûr d'être aimé, certain d'unir ma vie
Au digne et tendre objet dont mon âme est ravie,
Le plus parfait bonheur m'attend à mon retour!
Je me le dis en vain; une terreur secrète
    Me suit, m'agite, m'inquiète,
    Loin de l'objet de mon amour.

Ainsi chantait le malheureux berger, et la diligente aurore commençait à couvrir les montagnes de couleur de rose et d'or. Némorin, jadis si sensible aux beautés de la nature, Némorin contemple sans plaisir le majestueux lever du soleil. Il retournait tristement à son troupeau, lorsqu'il aperçoit de loin une bergère qui venait vers lui. Son premier mouvement fut de fuir, pour ne pas se trouver sur son passage; mais il croit reconnaître cette bergère; il s'arrête en la regardant.

Elle approche à pas lents, les mains jointes, l'air accablé de fatigue et de douleur. Némorin la considère : quelle est sa surprise en reconnaissant Rose!

Rempli de trouble et d'effroi, il se précipite vers elle, il voit des larmes dans ses yeux. Couvert d'une pâleur mortelle, la bouche ouverte, il n'ose pas lui demander le sujet de son voyage; il attend en silence que Rose ait parlé.

Malheureux Némorin, lui dit-elle, je n'ai voulu confier à personne le triste devoir dont je viens m'acquitter. Estelle me l'a demandé; Estelle a exigé de moi que je vinsse vous porter les dernières expressions de son amour, les derniers adieux de son cœur... Que dites-vous? s'écria Nemorin : Estelle ne vit plus... — Estelle vit encore; mais elle est morte pour vous.

A cette parole Némorin tombe sur la terre, privé de tout sentiment. Rose va chercher de l'eau dans une source voisine, la jette sur son visage, l'appelle, lui serre la main. L'infortuné ouvre les yeux, et les tournant douloureusement vers Rose : Achevez-moi, lui dit-il, par pitié, achevez-moi. Estelle a changé! Estelle ne m'aime plus!... Ma vie est un affreux supplice. Estelle a changé! Estelle ne m'aime plus! En repétant ces paroles, il retombe le visage contre la terre; il l'embrasse avec etreinte, comme son dernier asile; il mord les pierres et le gazon, qu'il trempe de larmes amères.

Estelle vous adore, lui répondit Rose; et cet amour qui ne peut s'éteindre, cet amour plus cher que sa vie, doit la rendre à jamais malheureuse.

A ces mots Némorin relève la tête : Elle m'aime! s'écria-t-il; elle m'aime! Vous me l'assurez? Ah! vous ne me trompez pas? Si son cœur est encore à moi, parlez, je puis tout supporter.

Rose lui répète qu'il n'est que trop aimé. Le berger, plus calme, essuie ses pleurs, et prête une oreille attentive à ce récit de la fidèle Rose.

Huit jours ne sont pas écoulés depuis qu'Estelle me disait encore qu'avant trois mois vous seriez son epoux. Nous venions ensemble tous les matins à la fontaine des Aliziers; nous y passions les journées à parler de vous; et quand le retour des glaneuses nous avertissait de regagner la maison, nous retournions près de Marguerite, à qui nous en parlions encore.

Un soir que nous étions occupées de cette douce conversation, nous entendons frapper à la porte, nous tressaillimes malgré nous. Après nous être remises, Estelle et moi nous allons ouvrir. Jugez de notre surprise en reconnaissant Raimond et Méril! Le premier mouvement d'Estelle fut de se jeter au cou de son père. Elle le tient embrassé longtemps; et, sans prendre garde à Méril, elle court annoncer à Marguerite l'arrivée de son époux.

O mon ami! mes larmes coulent en me rappelant les transports, le délire de Marguerite. Elle ne pouvait croire à son bonheur; elle contemplait Raimond: elle le baignait de ses larmes, et les essuyait sans cesse pour le regarder encore, pour s'assurer que c'était lui qu'elle pressait contre son sein. Raimond, que ses

pleurs étouffaient, faisait de vains efforts pour parler. Pressé tour à tour et à la fois par son épouse et par sa fille, ce vieillard, si peu caressant, ne pouvait suffire aux transports qui l'agitaient dans ce moment.

Enfin, quand leur joie commune fut un peu calmée, Raimond, prenant Méril par la main, le présente à Marguerite et à sa fille. Voilà mon libérateur, lui dit-il: voilà celui qui vous rend votre époux et votre père. Écoutez le touchant récit de ce qu'il a fait pour moi.

Alors, malgré les instances de Méril, Raimond raconte que, la nuit de son arrivée à Maguelonne, des pirates catalans vinrent surprendre et piller la ville. Éveillé des premiers, armé seulement d'un bâton, Raimond se défendit longtemps : mais, accablé par le nombre, il fut blessé, chargé de chaînes, et traîné dans les vaisseaux des vainqueurs, qui repartirent au point du jour. On le conduisit à Barcelone, où, après sa guérison, les pirates mirent un si haut prix à sa liberté, que le généreux Raimond résolut de rester dans l'esclavage plutôt que de causer la ruine de sa femme et de sa fille, en leur faisant savoir son infortune. Résigné à tous les malheurs de sa destinée, il était matelot sur les vaisseaux ennemis, et se reposait un jour sur le rivage de la mer, quand il vit paraître Méril.

Méril, après avoir cru Raimond tué, après nous l'avoir écrit, avait fait vendre ses biens de Lézan pour aller s'établir en Roussillon. Là, instruit par des prisonniers que Raimond était captif à Barcelone, il y courut avec sa fortune. Cette fortune devint le prix de la liberté de Raimond. Le vertueux Méril regarda ce jour comme le plus beau de sa vie. Plus heureux de sa pauvreté qu'il ne le fut jamais de ses richesses, il avait repris avec son ami la route de Massane, où ils venaient d'arriver.

Raimond pleurait en faisant ce récit. Il le termine en prenant la main de sa fille, et disant au bon Méril : Voilà le seul bien qui me reste; car tout ce que je possède ne payerait pas ce que t'a coûté ma rançon. Accepte-le, mon ami; non pour m'acquitter, j'aime à te devoir, mais pour ajouter encore à ce que tu fis pour moi.

En cet endroit, Némorin interrompit la jeune Rose : C'en est fait, dit-il, mon malheur est au comble : j'admire et j'aime mon rival. Méril a mérité la main d'Estelle. Qu'ils soient heureux! qu'ils soient heureux! et que je sois le seul à plaindre!

Après ce qu'avait fait Méril, poursuivit Rose, Estelle et Marguerite sentirent bien que rien ne pouvait suspendre un hymen auquel Raymond attachait son bonheur. Ce vieillard, sans s'informer de ce qui s'était passé pendant son absence, sans témoigner ni curiosité ni mécontentement prit Estelle en particulier, et, lui montrant sur ses bras meurtris les marques récentes encore de ses chaînes : Quel jour, lui dit-il en la regardant, épouses-tu mon libérateur? Estelle répondit : Demain.

A ce mot Raimond l'embrassa; mais, voyant qu'elle palissait, il la laisse avec Marguerite, et va préparer cet hymen.

Estelle vous écrivit. J'ai brûlé sa lettre, qui n'aurait fait qu'augmenter vos douleurs. Craignant votre désespoir, mon amie m'a demandé de partir avec Hilaric pour venir vous préparer à cette affreuse nouvelle, pour venir pleurer avec vous, et vous offrir les consolations que l'amitié peut donner. Voilà le motif qui m'a guidée : mon ami, pardonnez-moi tout le mal que je vous fais.

Ils sont donc unis? demanda le berger d'un air sombre. Ils le sont, répondit Rose; et jamais hymen ne fut accompli sous de si tristes auspices. La malheureuse Estelle, pâle, aux yeux rouges de larmes, s'est traînée jusqu'à l'autel. En se mettant à genoux, elle est tombée sur la pierre. Lorsqu'il a fallu prononcer le serment, ses sanglots, ses pleurs, ont étouffé sa voix ; ses yeux se sont fermés à la lumière. Marguerite et moi, qui examinions tous ses mouvements, nous nous sommes précipitées vers elle; nous l'avons soutenue sur notre sein. Méril a voulu tout suspendre : mais Estelle, rassemblant ses forces, s'est relevée, a saisi la main de Méril, et, d'une voix ferme, a prononcé le terrible mot qui l'engage à jamais.

En sortant du temple, une fièvre ardente l'a saisie; nous avons tous craint pour ses jours. Méril, à chaque instant occupé d'elle, Méril sans cesse attentif, jamais importun, lui a prodigué les soins les plus tendres. Il y a trois jours que les deux époux ont eu ensemble une longue conversation; en la terminant ils pleuraient, mais Estelle était plus tranquille. Depuis ce moment sa fièvre est calmée, et sa vie est en sûreté, du moins tant qu'elle ne vous reverra pas; mais si jamais vous cherchez sa vue, si vous osez vous présenter devant elle, c'en est fait de mon amie, votre présence la tuera. Je vous demande donc, Némorin, je vous supplie, par mon amitié constante, par les vertus de votre cœur, par votre amour pour Estelle, de ne point revenir dans votre patrie. Vous n'avez plus d'espoir, tout est fini pour vous. N'ajoutez pas à vos maux en augmentant ceux de votre maîtresse, en allumant la jalousie de Méril, en la rendant à la fois la victime de son père, de son époux et de son amant.

Rose se tut. Némorin garda un farouche silence. Ses yeux secs étaient fixés sur Rose, sans la voir; sa respiration était entrecoupée; il ne pouvait ni parler ni pleurer. Rose attendit quelques instants : ensuite, lui tendant la main : Me haïssez-vous? lui dit-elle. Ce mot fit fondre en larmes le berger.

Moi, vous haïr, s'écria-t-il, vous qui seule sur la terre daignez plaindre mes malheurs! Moi, vous haïr, ma bonne amie! Ah! ce cœur est à vous tant qu'il palpitera. Il n'a pas longtemps à vous aimer.... Au moins son dernier sentiment sera d'obéir à vos conseils. Je vais partir, ma chère Rose : je vais m'éloigner chaque jour davantage d'elle, de vous, de tout ce qui m'est cher; je vais mettre, s'il est possible, toute la terre entre elle et moi. Adieu, mon amie, ma seule amie; adieu pour toujours! Rose, pour toujours! Ce mot m'était si doux autrefois! Qu'il m'est amer aujourd'hui! Surtout ne lui parlez jamais de moi, ne prononcez jamais mon nom : dites-lui seulement que je suis parti, que je

vais vivre loin d'elle, me guérir peut-être de mon funeste amour, m'efforcer d'imiter son exemple, oublier.... Non, Rose, non, jamais, jamais! Dites-lui... dites-lui plutôt que mon dernier soupir sera pour elle: qu'en expirant je prononcerai son nom; que toujours.... Ah! Rose, Rose, mon cœur ne me trompait pas le jour où je lui dis adieu; le sien l'avertissait aussi.... Adieu, Rose, ma chère Rose; adieu, vous ne me verrez plus.

A ces mots, il se jette au cou de Rose et la presse dans ses bras.

Cette bergère, qui de sa vie n'avait souffert qu'un berger lui baisât la main, embrassait elle-même son ami, mêlait ses larmes aux siennes, et le serrait contre son sein. Sa pudeur n'en était point alarmée : tant il est vrai que l'amitié purifie tout ce qui l'approche.

Enfin le malheureux pasteur s'arrache d'auprès de Rose, et s'éloigne d'un air égaré. Rose, effrayée de son désespoir, se lève et court après lui. Elle l'appelle, le rejoint, et, résolue à ne point le quitter dans ces premiers moments de douleur, elle s'attache à ses pas.

LIVRE V

Tendre amitié, délices des bons cœurs, c'est dans le ciel que tu pris naissance; tu descendis sur la terre aux premiers chagrins des humains. Le Créateur, toujours attentif à soulager par un bienfait chacun des maux de la nature, t'opposa seule à toutes les peines. Sans toi, jouets éternels du sort, nous passerions dans les pleurs les longs instants de cette courte vie; sans toi, frêles vaisseaux, privés de pilotes, toujours battus par des vents contraires, portés à leur gré çà et là sur une mer semée d'écueils, nous péririons sans être plaints, où nous échapperions pour souffrir encore. Tu deviens le port tranquille où l'on se réfugie pendant l'orage, où l'on se félicite après le danger. Bienfaitrice de tous les mortels, dans la douleur, dans la joie, tu donnes seule des jouissances que les remords et la crainte ne viennent point empoisonner.

Rose fut trois jours avec Némorin, et lui prodigua pendant ce temps toutes les consolations que le malheureux amant pouvait goûter. Sans s'informer si la route qu'ils suivaient tous deux l'éloignait ou la rapprochait de Massane, Rose n'était occupée que de porter un peu de calme dans l'âme déchirée du berger. C'était l'ami de son amie: ce titre seul lui faisait chérir Némorin comme le plus aimé des frères. Rose lui donnait ce nom dans

les villages où ils arrivaient le soir, et où l'on s'empressait à l'envi de leur offrir l'hospitalité.

Hilaric suivait de loin l'aimable Rose, et ne venait point troubler les entretiens de l'amitié. Après trois jours cependant, il avertit la bergère qu'elle s'éloignait de plus en plus de son village; que les chemins pour l'y reconduire allaient lui devenir inconnus. Némorin se joignit au jeune guide pour engager Rose à retourner à Massane. L'amie d'Estelle n'y consentit qu'après avoir fait jurer au berger qu'il prendrait soin de ses jours.

Demeuré seul, le triste pasteur alla s'enfoncer dans les bois, où il demeura plusieurs semaines, se nourrissant de fruits sauvages, s'occupant sans cesse de sa douleur. Résolu de quitter l'Occitanie, il suivit le premier chemin; et, marchant sans tenir de route, après plusieurs jours qu'il ne comptait plus, il arriva dans la plaine de Sainte-Eulalie. Là il s'arrête épuisé de fatigue, se couche au pied d'un mûrier, et ses yeux se ferment quelques instants.

Il fut bientôt réveillé par une voix douce et tendre.

Némorin, touché de ces accents, s'avança vers le lieu d'où ils partaient. Il aperçut un berger couché sur le gazon, la tête appuyée sur sa main, les yeux baignés de larmes. A peine l'a-t-il envisagé, qu'il reconnaît Isidore, Isidore son ancien compagnon, le premier ami de son enfance, à qui Némorin n'avait pu dire adieu lors de son premier départ de Massane, et qu'il n'avait plus retrouvé dans ce village quand Estelle l'y avait ramené.

Les deux bergers, en se voyant, se précipitent dans les bras l'un de l'autre : ils restent longtemps embrassés : ils se regardent ensuite, devinent mutuellement leurs maux, et, sans se parler, ils se plaignent.

Némorin rompit le silence. Ami, dit-il, je le vois, nous souffrons pour la même cause, l'amour... Ah! s'écrie Isidore, ne parle que de l'amitié.

A ce mot, il se jette de nouveau dans le sein de son ami. Cependant, pressés de s'apprendre leurs peines, ils vont s'asseoir contre une haie de troëne qui s'élevait au-dessus de leurs têtes, et Némorin commence le récit de tout ce qu'il a souffert.

Il versa des larmes, il en fit répandre. Isidore les interrompt pour raconter ses infortunes.

Tu connais mes premiers malheurs; tu sais que, privé de mes parents dès le berceau, j'étais élevé chez le pasteur de Massane, ce bon et sage Casimir, que les pauvres pleurent toujours, et que les riches n'ont point remplacé. Il mourut le même jour où, pour la première fois, tu quittas notre village. Avant d'expirer il me dit ces paroles :

Mon fils, vous êtes d'un sang noble, mais vous ne possédez rien. Votre père, mon meilleur ami, me confia votre enfance. J'ai tâché de vous inspirer des vertus : c'est le seul héritage qu'un pasteur puisse laisser. J'y joindrai pourtant ce peu d'or que j'épargnai, non sur les pauvres, mais sur moi-même. Achetez-en un troupeau, si vous voulez continuer la douce vi

des bergers. Si le sang dont vous sortez vous inspire d'autres désirs, allez combattre pour notre bon roi, et que votre valeur vous rende tout ce que vous ôta la fortune. Dans ces deux partis, mon cher fils, n'oubliez jamais la vertu, et songez quelquefois à ma tendresse.

En disant ces mots il expira. Je ne te peindrai point ma douleur; tu vois mes larmes couler au seul nom de Casimir.

Dès le lendemain je quittai Massane, qui me semblait un desert. Après t'avoir inutilement cherché, je résolus d'aller à Montpellier demander une épée à ce jeune héros, à ce fameux Gaston de Foix, qui tenait alors nos États. Je descendis vers l'antique ville de Sauve, je suivis les bords du Vidourle, et j'arrivai dans le vallon charmant où Saint-Hippolyte est bâti. Enchanté du paysage qui m'environnait, j'allai m'asseoir au bord de l'eau; je m'appuyai contre un vieux saule, pour rassasier mes yeux du spectacle qui les ravissait.

Nous étions alors aux premiers jours du printemps; toute la prairie était émaillée de fleurs.

Au milieu de la rêverie qui occupait tous mes sens, un doux sommeil vint me surprendre.

Soudain je me réveille, j'entends non loin de moi des cris; j'aperçois deux jeunes bergères, pâles, tremblantes, éperdues, près de tomber dans le fleuve pour éviter un taureau furieux. Je me lève; je vois le terrible animal bondir le long du rivage, la tête basse, l'œil à demi fermé, présentant deux cornes menaçantes, et jetant des flots d'écume de ses naseaux tout fumants.

Accoutumé dès l'enfance à terrasser les taureaux, je cours à lui, je l'excite, et l'animal vient à moi. Affermi sur mes pieds, j'attends le moment où il baisse le front pour m'atteindre: je m'élance à ses deux cornes; et, pesant sur l'une en élevant l'autre, je le renverse sans effort. Le taureau tombe, et roule dans le fleuve. Au bruit de sa chute, les deux bergères se retournent. Rassurées en voyant le taureau gagner à la nage l'autre rive, elles reviennent me remercier du service que je leur ai rendu.

O mon ami! ce seul instant décida du sort de ma vie. Adélaïde (ainsi s'appelait la plus jeune de ces bergeres) avait à peine seize ans. La douceur et la grâce se peignaient dans ses traits. Sa beauté, dont l'éclat frappait d'abord, semblait ensuite emprunter ses charmes de sa bonté, de sa candeur : en la regardant on l'admirait; dès qu'elle vous jetait un coup d'œil, on l'aimait, sans songer qu'elle était belle.

Delphine, sa sœur aînée, me fit, je crois, quelques questions. A peine je l'entendis: Adélaïde m'occupait tout entier. Lorsque je voulus répondre, ma langue resta glacée; un tremblement me saisit: je balbutiai quelques mots sans suite. Delphine s'aperçut de mon trouble; elle parla bas à sa sœur. Adelaïde rougit; je sentis moi-même que je rougissais, et mon embarras redoubla.

Les deux sœurs me quittèrent; je n'osai les suivre. Elles s'arrêtèrent à peu de distance, et se mirent à cueillir des narcisses.



Le Taureau tombe et roule dans le fleuve.

Queverdo inv *Dambrun Sculp*

Delphine choisissait les plus beaux : Adélaïde les prenait au hasard; quelquefois même, toute pensive, elle laissait échapper ceux qu'elle avait déjà cueillis, et coupait l'herbe au lieu de la fleur.

Delphine, moins distraite que sa sœur, l'avertit bientôt que l'heure de la retraite était venue. Adélaïde se le fit répéter. Toutes deux prirent le chemin d'un château environné de tourelles, bâti sur le haut d'un mont. Un chevrier m'apprit que ce fort château était celui d'Aguzan; qu'il appartenait à un vieux chevalier, le plus riche, le plus puissant de la contrée, veuf depuis longtemps, et père de ces deux jeunes beautés.

Accablé de cette nouvelle, je vis sur-le-champ l'abîme de maux où m'allait précipiter un amour sans espérance. Tout ce que tu m'avais dit en songe revint s'offrir à mon esprit. Effrayé des malheurs qui m'attendaient, je voulus fuir; je repris ma route, et je ne pus jamais passer au delà du saule où je m'étais endormi. Assis à cette même place, les yeux fixés sur l'endroit où je l'avais vue, m'efforçant de songer à moi, et ne pouvant songer qu'à elle, j'attendis le lendemain.

Je cherchais les fleurs qu'elle avait laissées tomber quand, tournant la tête, j'aperçus Adélaïde avec Delphine. Je me levai pour les saluer; je cachai mes fleurs dans mon sein, et feignis de vouloir m'éloigner; mais Delphine m'arrêta : Berger, dit-elle, vous pouvez demeurer ici sans crainte. Adélaïde ajouta : ces prés appartiennent à mon père, et nous vous devons assez pour ne pas vous regarder comme étranger.

En disant ces mots, son front se colore; elle jette à Delphine un regard timide, comme pour demander l'approbation de ce qu'elle m'avait dit. Je voulus répondre, je ne le pus jamais. Delphine eut pitié de mon embarras; elle me demanda mon nom, ma patrie, quel motif me conduisait à Saint-Hippolyte. Je n'hésitai pas à lui raconter qu'ayant perdu le bon Casimir, j'étais sans ami, sans asile, et que j'allais me faire soldat dans les troupes de Gaston de Foix. Delphine me détourna de ce dessein; Adélaïde ajouta que Casimir n'était pas le seul qui sût aimer la vertu malheureuse.

Dans ce moment un bruit de cors fit retentir la prairie. Bientôt arrive une meute, conduite par plusieurs valets; au milieu d'eux, un vieillard d'une physionomie grave et noble, armé d'une longue arbalète, donnait l'ordre à tous les chasseurs.

Il parut d'abord étonné de trouver ses filles dans la prairie, mais Delphine s'élance à son cou, lui souhaite une heureuse chasse, et l'assure qu'elles ne se sont levées si matin que pour s'occuper de ses intérêts.

Depuis quelque temps, dit-elle, vous cherchez un premier berger; en voici un des Cévennes, où les pasteurs sont si renommés. C'est moi qui réponds de lui; vous ne le refuserez pas quand vous saurez ce qu'il fit pour nous.

Delphine raconte alors le péril dont je l'avais sauvée. Le vieux Aguzan m'interroge; je répète en rougissant ce que j'avais dit

à sa fille. Le vieillard me prend à son service, me tend la main en signe d'amitié, et charge un de ses veneurs de me conduire aux bergeries.

En m'éloignant, je rencontrai les yeux d'Adélaïde. Ce seul coup d'œil acheva de m'ôter ma faible raison. Je courus m'emparer du troupeau. Dès le lendemain je le conduisis dans cette belle prairie devenue si chère à mon cœur. Adélaïde y vint encore.

Nos douces conversations devinrent de plus en plus fréquentes. Adélaïde et Delphine se rendaient tous les matins à la prairie; j'étais au château le reste de la journée. Jamais je ne prononçais le nom d'amour, et cependant Adélaïde était bien sûre que je l'adorais; jamais elle ne me dit un mot que son père n'aurait pu entendre, et j'étais certain d'être aimé d'elle.

Enfin j'osai lui déclarer ma naissance; cet aveu fit plaisir à son cœur. Un rayon d'espoir entra dans nos âmes. Insensés que nous étions!

Un jour, plus tard qu'à l'ordinaire, Adélaïde vint à la prairie. Elle était triste; son visage n'avait plus ces couleurs brillantes qui la faisaient ressembler à la pomme vermeille. Ses yeux avaient perdu leur éclat; ses mains tremblaient en pressant les miennes. Mon ami, me dit-elle d'une voix faible, hier au soir mon père nous annonça que, pour procurer à ma sœur le parti le plus brillant de la province, il avait décidé que je prendrais le voile. Delphine a fait un cri d'horreur. Elle s'est jetée aux pieds de mon père, elle l'a supplié de rompre un hymen qui nous rendrait toutes deux malheureuses. Mon père l'a repoussée; irrité de ses prières et de mon silence, il m'a déclaré d'un ton terrible que dès demain il me conduirait au couvent d'Anduze, d'où je ne sortirais plus. Les larmes, les cris de ma sœur n'ont fait qu'allumer sa colère. Son ambition est flattée d'avoir pour gendre le comte d'Assier; et la tendresse qu'il avait pour moi est immolée à cette ambition.

Mais je n'irai point au couvent. Le trouble, l'effroi que j'ai ressentis, la fureur où j'ai vu mon père, m'ont causé un saisissement qui doit avoir des suites funestes. Une fièvre ardente m'a consumée toute la nuit; ma tête et mes entrailles brûlent; je peux à peine me soutenir. La certitude où je suis de succomber à mes maux me les a fait surmonter pour venir te voir encore, pour venir dire le dernier adieu à cette belle prairie, asile de nos amours. Mon cœur s'attendrit en la regardant; mes larmes coulent en fixant là-bas ce vieux saule où pour la première fois... Ah! mon cher Isidore; emmène-moi d'ici; j'y regretterais trop la vie.

En disant ces mots, je la sens défaillir. Je la soutiens; je l'appelle; elle ne me répond plus. Je la porte évanouie jusques au château, où ses femmes la mettent au lit.

En peu de temps le mal fut à son comble.

Elle mourut. J'allai de village en village, me plaignant partout de mes maux, demandant du pain, qu'on me donna

comme à un malheureux insensé. J'appris hier que les Espagnols nous avaient déclaré la guerre, qu'ils parcouraient notre patrie le fer et la flamme à la main. Je les cherche pour qu'ils me tuent.

Voilà quel est mon sort, ami : crois-moi, pleure Adélaïde, mais ne cherche pas à me consoler.

Tel fut le récit d'Isidore. Nemorin, sans lui répondre, le presse longtemps dans ses bras. Résolus de ne plus se quitter, les deux infortunés se lèvent, et vont se remettre en marche, lorsqu'un bruit qu'ils entendent derrière la haie contre laquelle ils étaient assis leur fait tourner les yeux de ce côté. Ils aperçoivent un guerrier debout, qui fixait sur eux des yeux attendris.

Ce guerrier, à peine âgé de dix-neuf ans, était d'une taille haute et svelte; son visage, doux et beau, avait toutes les grâces de la jeunesse; ses longs cheveux noirs tombaient en tresse sur son armure; son casque était à ses pieds; une écharpe blanche, semée de fleurs de lis d'or, soutenait sa riche épée. Tout annonçait qu'il était prince; et ses yeux, ses traits, son air de grandeur, de courage et de bonté, disaient que c'était un héros.

Les deux pasteurs, saisis de respect, se retiraient en silence, quand le prince s'avançant vers eux :

Demeurez, bergers, leur dit-il; je n'aime à voir fuir devant moi que les ennemis de la France. Caché parmi ces arbustes, je viens d'entendre vos discours; j'ai donné des larmes à vos malheurs. Je vous demande d'accepter de moi toutes les consolations que mon amitié peut offrir. Je suis né prince, mais je suis homme; et mon cœur rapproche de moi tous ceux que ma fortune en éloigne. Rassurez-vous donc, pasteurs, et daignez avoir confiance aux paroles de Gaston de Foix.

A ce grand nom de Gaston, les deux bergers mirent un genou en terre. Gaston, neveu de Louis XII, était gouverneur de l'Occitanie; sa justice et sa bonté le rendaient cher à toute la province. Il n'était pas un berger qui n'eût entendu parler de Gaston; tous savaient que c'était à lui qu'ils devaient le bonheur dont ils jouissaient. La mère qui, chaque matin, enseignait à son enfant à remercier l'Être suprême, lui apprenait en même temps à bénir le nom de Gaston.

Le prince se hâta de relever les bergers. Que je me sais gré, leur dit-il, de m'être éloigné de mon camp pour respirer ici la fraîcheur du matin! Hier j'ai secouru deux infortunés; Dieu m'en donne la récompense en m'en adressant deux autres.

A ces mots il tend la main aux bergers, qui la baignent de leurs larmes. Ne me quittez plus, ajouta Gaston, venez avec moi défendre vos frères. Le vertueux Louis, jugeant du cœur des rois par le sien, a pensé que les traités étaient plus sûrs que les conquêtes; il est puni de sa confiance. Le perfide roi d'Aragon vient d'envoyer une armée, sous la conduite du vaillant Mendoze. La moitié du Languedoc est ravagée; Mendoze est déjà sous les murs de Nimes. Je vais mourir, ou les défendre.

Suivez-moi, braves pasteurs; changez vos houlettes contre des lances; et que la gloire de servir utilement la patrie vous console d'avoir en vain servi l'amour.

Il dit : les deux bergers, décidés à ne plus quitter le héros, prennent avec lui la route de son camp.

LIVRE VI

O grandeur, que tu es belle quand la vertu te rend utile! Que le spectacle de l'homme puissant, occupé de secourir ses frères, est doux pour une âme sensible! Combien de fois j'en ai joui! combien j'ai vu d'infortunés environner en pleurant celui qui finissait leurs peines; celui qui, né dans la pourpre royale, abandonne son palais pour voler à leur chaumière, pour la rétablir si elle est détruite, pour y ramener l'abondance! Je le vois tous les jours, ce mortel bienfaisant, parcourir ses immenses domaines, et choisissant, pour s'y rendre, l'instant où le pauvre a besoin de lui. Là où l'hiver est plus rigoureux, où le feu vient d'exercer son ravage, où des fleuves débordés ont emporté l'espoir du laboureur, c'est là qu'il faut sûrement l'attendre. Occupé de suivre le malheur, il arrive presque aussitôt que lui pour en effacer les traces. Il paraît, et le pauvre est riche, l'infortuné sèche ses larmes, l'opprimé rentre dans ses droits. C'est pour eux qu'il aime son rang, c'est pour eux qu'il a des richesses. Sa récompense est son bienfait même, surtout quand il reste ignoré! Ah! que sa modestie se rassure! mon respect et mon amour m'empêcheront de le nommer.

Isidore et Némorin, guidés par l'aimable prince qui s'intéressait à leur sort, suivaient en silence la route de son camp, lorsque le jeune Gaston, pour les distraire de leurs maux, les entretient de leur patrie, des avantages qui la distinguent des autres États de Louis, et de cette ville célèbre où tous les ans les troubadours vont disputer l'églantine d'or, la violette, le souci, qui sont le prix du génie. Le prince ignorait l'origine de cet usage fameux; Némorin, pour la lui apprendre, chante la romance de Clémence Isaure.

CLÉMENCE ISAURE

ROMANCE.

A Toulouse il fut une belle;
Clémence Isaure était son nom :
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don.

Mais leurs parents, trop inflexibles,
S'opposaient à leurs tendres feux :
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

. . . .

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.
Tout son bien fût laissé par elle
Pour que ces trois fleurs fussent d'or :
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

Némorin achevait sa romance, lorsqu'ils arrivèrent au camp du héros. Les deux pasteurs s'arrêtent à cette vue. Ces faisceaux de lances brillantes, ces pavillons dont les banderoles flottaient dans les airs, ces drapeaux, ces étendards, tout cet appareil guerrier les remplissait d'admiration. Le prince s'en aperçut :

Bergers, leur dit-il, voila nos cabanes : elles sont moins paisibles que les vôtres; mais l'amour les habite aussi. Au milieu du tumulte des armes, nous soupirons ici comme vous, et comme vous nous sommes fidèles.

Comme il parlait, il voit venir au-devant de lui les principaux chefs de l'armée, le brave Narbonne, le jeune Bernis, le prudent Crussol, l'aimable du Roure. Ces vaillants guerriers, dont les nobles aïeux furent l'honneur de l'Occitanie, amènent a leur général un soldat de la garnison de Nimes, blessé et haletant de fatigue. Ce soldat remet a Gaston une lettre de Talleyrand, le gouverneur de la ville, et raconte que, poursuivi par les Espagnols, dont il a traversé le camp, il a reçu deux coups d'arbalète, qui n'ont pas arrêté sa course. Le prince comble de ses dons le soldat, et commande à Némorin d'avoir soin de ses blessures.

Le berger n'avait pas besoin de cet ordre; il a reconnu ce jeune envoyé; c'est Hilaric, c'est l'aimable enfant qui conduisit Estelle au beau vallon. Némorin l'embrasse mille fois. Dès que ses blessures sont pansées, il lui demande quels événements l'ont fait sortir de sa patrie, depuis quel temps il a quitté Massane : il n'ose prononcer le nom d'Estelle, mais il multiplie ses questions sur tout ce qui a rapport à cette bergère.

Tu ignores donc nos malheurs? lui répondit Hilaric. Un détachement de l'armée espagnole a pénétré dans nos retraites, ravagé nos biens, brûlé nos maisons...

Que dis-tu? s'écria Némorin : et tu ne me parles pas d'Estelle!

Elle a fui, répond Hilaric, avec la plupart de nos habitants. Estelle, Méril, Marguerite, le vieux Raimond, Rose et moi, nous sommes venus chercher un asile dans les murs de Nimes.

Mais le terrible Mendoze est arrivé dès le lendemain; Mendoze a bloqué la ville. Notre gouverneur va manquer le vivres; il a fait demander un soldat qui voulût tenter de passer à travers le camp espagnol, pour porter une lettre à Gaston; je me suis offert. J'ai réussi, et votre prince est instruit que, s'il tarde encore deux jours, Nîmes est forcé de se rendre. Ainsi parla le jeune Hilaric. Némorin lui fait répéter qu'Estelle est échappée à tous les dangers. Il apprend, avec un plaisir mêlé d'amertume, que Méril n'est occupé que du bonheur de son épouse; qu'il a plusieurs fois exposé sa vie pour la défendre dans sa fuite, et que, depuis son arrivée à Nîmes, aucun soldat n'a montré plus de zèle, plus de valeur que Méril.

Pendant que Némorin applaudissait aux qualités de son rival, Gaston assemblait son conseil de guerre, et décidait la bataille contre Mendoze. Tous les obstacles sont prévus, toutes les heures sont calculées: mais il était important d'envoyer cette nuit même au gouverneur de la ville, afin qu'il préparât une sortie qui devait assurer la victoire. Hilaric, blessé, ne pouvait plus retourner à Nîmes. Il fallait qu'un autre envoyé fît, avant le jour, douze lieues, et pût échapper aux gardes ennemies. L'entreprise était périlleuse. Némorin se présente.

Gaston l'embrasse, et lui remet une lettre pour Talleyrand. Isidore ne veut point quitter son ami; tous deux s'arment d'une lance, et se mettent en marche aussitôt.

Animés par tous les motifs qui ont du pouvoir sur les âmes ardentes, les deux amis franchissent en six heures le long espace qu'ils ont à parcourir. Le premier crépuscule ne paraissait point encore, qu'ils étaient près du camp espagnol. Pour l'éviter ils prennent un circuit, et vont gagner le côté de la ville qu'ils croient le moins gardé.

Mais le prudent Mendoze, qui craignait d'être surpris par Gaston, avait couvert tout le pays de grand'gardes. Les malheureux bergers s'avançaient derrière une longue haie qui leur dérobait la vue d'un poste des ennemis. Tout à coup ils sont vis-à-vis le poste, et se voient enveloppés par huit soldats, qui leur crient de se rendre. Isidore perce de sa lance le premier qui s'offre à ses coups; Isidore tombe noyé dans son sang. Némorin veut le défendre, il reçoit une large blessure; et tandis qu'il s'efforçait de relever son compagnon, on se jette sur lui, on le désarme.

Ami, lui dit Isidore, félicite-moi : je meurs; je vais rejoindre Adélaïde. Mon seul regret est de te laisser dans le péril qui te menace; ma seule peine... Il ne peut achever, il expire. Les Espagnols entraînent Némorin, qui demande à être conduit au général

Arrivé devant Mendoze, environné de toutes parts, il tire la lettre de Gaston; et regardant l'Espagnol avec respect et courage : Seigneur, dit-il, j'ai juré de souffrir la mort plutôt que de vous livrer ce billet. Ouvrez donc mon sein pour le lire.

En prononçant ces mots il déchire la lettre, et en avale les morceaux.

Aussitôt un cri général se fait entendre, et mille glaives sont levés sur Némorin. Mendoze les écarte tous.

Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez, braves Castillans! respectez une belle action que vous auriez faite sans doute. Le courage sans défense fut toujours sacré pour les Espagnols. Et toi, jeune et vaillant soldat, retourne vers celui qui t'envoie; dis-lui que ma vigilance a dû te fermer le chemin de Nîmes, mais que, sans daigner être inquiet de ses desseins mystérieux, Mendoze lui propose un moyen de délivrer la ville assiégée. Qu'en présence de nos deux armées il entre dans la lice avec moi seul. S'il est vainqueur, le siège sera levé; je lui en donne ma foi : s'il est vaincu, je lui demande sa parole que la ville me sera rendue.

Après ces mots, il fait panser la blessure de Némorin, et commande une escorte pour le reconduire.

Némorin, pénétré d'admiration pour Mendoze, mais désolé d'avoir manqué son entreprise, et surtout de la perte de son ami, demande au général espagnol qu'on rende au moins à Isidore les honneurs de la sépulture. Après avoir obtenu ce triste bienfait, il se hâte de quitter le camp, et rejoint bientôt Gaston, qui s'avançait d'un pas rapide.

Il arrive, étend son armée dans la belle plaine de Vistre, envoie déclarer à Mendoze qu'il accepte ses conditions, et demande le jour du combat, l'heure, les armes, le lieu. L'Espagnol lui répond : Demain, aux premiers rayons du soleil, avec l'épée et le poignard, en présence des deux armées. La barrière aussitôt se dresse; les deux guerriers se préparent, les deux camps adressent des vœux au ciel.

Dès que l'aurore ouvre l'orient, on voit les remparts de Nîmes bordés de soldats. Le sommet des arènes, le faîte des temples et des maisons, se couvrent d'une multitude de peuple. Les lances espagnoles brillent sur le sommet de la tour Magne. Différents postes français ou castillans occupent le haut des collines; et les montagnes lointaines sont garnies des habitants de la contrée, qui lèvent les mains au ciel, en l'implorant pour leur défenseur.

A l'heure marquée, les Espagnols sortent de leur camp. Couverts de brillantes cuirasses qui réfléchissent les feux du soleil, ils marchent en ordre dans la plaine, et déploient avec lenteur leurs bataillons hérissés de dards. Un profond silence règne parmi eux. Immobiles à leur place, occupés seulement d'obéir, ils ne regardent que leurs chefs. La valeur et l'orgueil se peignent sur leurs visages basanés; une gravité noble et farouche tempère leur ardeur guerrière.

Les Français quittent leurs tentes. Leurs légers bataillons courent se ranger vis-à-vis des ennemis. Chefs, soldats, sont confondus; l'égalité de courage, la franchise, la gaieté nationale, les rendent tous compagnons. Appuyés négligemment sur leurs lances, ils semblent assister à des jeux. Sans haine comme

sans crainte, ils sourient à leurs ennemis, les avertissent que Gaston est redoutable, et semblent plaindre Mendoze d'avoir provoqué ce jeune héros. Les Castillans frémissent; les Français rient, et chantent cette chanson :

Gaston, le sort de la patrie
Est remis à votre valeur;
Songez à votre douce amie
En entrant au champ de l'honneur.
Il est une triple alliance
Qui vous garantit le succès :
On vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire, et les Français.

Qu'un ennemi, qu'une coquette,
Tous deux dès longtemps aguerris,
Veuillent retarder la conquête
De leur cœur ou de leur pays;
Inutile est leur résistance :
Tous deux conviennent, à la paix,
Qu'on vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire, et les Français

La belle qui n'est plus sévère
Dès ce moment règne sur nous;
L'ennemi qui cesse la guerre
Nous trouve généreux et doux.
Ceux qu'a vaincus notre puissance
Éprouvent tous, par nos bienfaits,
Qu'on vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire, et les Français.

Mais bientôt Mendoze paraît sur un coursier d'Andalousie, qui, retenu par la main de son maître, fait voler au loin l'écume dont il blanchit son frein doré. Les pierreries brillent sur ses armes, un panache rouge ombrage son casque, une écharpe de même couleur soutient son glaive étincelant. Il s'avance au pas, d'un air fier, se fait ouvrir la barrière, laisse son coursier à l'entrée, se promène en attendant Gaston.

Ce prince accourait au galop. Des plumes blanches flottent sur sa tête; son armure d'acier poli a plus d'éclat que le diamant. Sur son bouclier l'on voit un chiffre amoureux : ce même chiffre est brodé sur son écharpe éblouissante. Prompt comme l'éclair, il vole, arrive, s'élance à terre, salue Mendoze, et demande le signal.

Les trompettes sonnent : les deux ennemis, l'épée d'une main, le poignard de l'autre, s'attaquent avec fureur.

Gaston, plus impétueux que son vaillant adversaire, lui porte dans le même instant quatre coups de pointe, qui sont tous parés. Mendoze, à son tour, presse Gaston, lui présente l'épée

au visage; et la rabaissant vivement par-dessus le fer de son ennemi, il atteint son flanc : le sang coule.

A cette vue, les Français pâlissent, les Espagnols jettent un cri de joie. Mais l'adroit Gaston, au moment où il est frappé, détourne son corps, rend par ce mouvement sa blessure peu profonde; et, déployant son bras gauche, il porte un coup de poignard à la gorge de son ennemi. Le poignard se brise dans la cotte de mailles; le sang de Mendoze n'en rougit pas moins ses armes, et les Français, à leur tour, répondent aux cris des Castillans.

Gaston n'a plus que son épée. Mendoze s'en aperçoit, et jette aussitôt son poignard : Prince, dit-il, point d'avantage : que nos armes soient égales, aussi bien que notre valeur.

En disant ces mots, il attaque Gaston, et lui porte un coup sur la tête, qui fait chanceler le héros. Gaston recule, s'élance de côté, et, réunissant toutes ses forces, il fait tomber sa tranchante épée sur le casque de l'Espagnol. Le casque brisé roule sur la poussière : Mendoze lui-même va toucher la terre de sa main gauche; mais il se relève plus terrible. Arrêtez, lui crie Gaston, le péril ne serait plus égal!

Il dit, détache son casque, le jette, et continue le combat.

Les deux armées, saisies d'admiration, tremblaient toutes deux pour leurs vaillants chefs. Leurs têtes n'étaient plus couvertes que par leur épée, et leurs coups multipliés glaçaient de terreur les plus braves, quand tout à coup on voit arriver un courrier qui s'avance vers la barrière de toute la vitesse de son cheval, et crie aux deux héros de s'arrêter.

A ces cris, à ceux des armées, Mendoze et Gaston, surpris, interrompent leur combat. Le courrier, au nom du roi de France, se fait ouvrir la barrière, et va remettre à Gaston une lettre de Louis. Le prince, après l'avoir lue, jette son épée :

Plus de guerre! s'écrie-t-il; nos deux monarques cessent d'être ennemis. Germaine, ma sœur, épouse votre maître, et devient le garant d'une paix durable entre Louis et Ferdinand. C'est à moi surtout que cette paix est chère, puisque je préfère l'amitié de Mendoze à la gloire même de lui résister.

Il dit. Le héros espagnol, touché de tant de courtoisie, veut baiser avec respect la main du frère de sa reine. Gaston l'embrasse; et ces deux guerriers sortent de la lice pour aller déclarer la paix.

Cette heureuse nouvelle est bientôt répandue. Mille cris de joie s'élèvent jusqu'aux cieux. Les portes de la ville s'ouvrent; les habitants viennent offrir leurs maisons aux Français, aux Espagnols. Les deux généraux, se tenant par la main, à la tête des deux armées confondues, entrent ensemble dans Nîmes, au milieu des acclamations. Tous deux sont conduits chez Talleyrand, où leurs blessures sont pansées. Leurs soldats sont distribués chez les citoyens, et la discipline la plus austère empêche qu'aucun désordre ne trouble ce jour d'allégresse.

Némorin, seul infortuné au milieu de tant d'heureux, n'avait

pas quitté Gaston. Dès que ce prince fut retiré dans son palais, le triste Némorin va parcourir la ville, désirant et craignant de rencontrer Estelle. Il n'ose s'informer d'elle, il tremble de prononcer son nom; mais il demande à tous ceux qu'il voit s'ils ne connaissent point Marguerite. On l'écoute à peine, on ne lui répond point : soldats, citoyens, étrangers, ne sont occupés que de la joie publique.

Le berger employa tout le jour à son inutile recherche. Le soir il errait encore dans la ville, lorsque, passant auprès de l'antique temple de Diane, il se trouve tout à coup au milieu d'un cimetière, où plusieurs fosses récentes rappelaient les malheurs du siège. Némorin s'arrête dans ce lieu funeste : il s'assied sur une vieille tombe; et là, les yeux fixés sur cette terre, seul asile où les malheureux soient en paix, environné des ombres de la nuit, entouré d'images funèbres, Nemorin écoute en silence les cris d'un hibou solitaire, posé près de lui sur une croix de fer. Il éprouve un charme secret à se livrer tout entier à sa profonde tristesse; mais il entend à quelques pas des soupirs et des gémissements. Le berger écoute, lève les yeux, et distingue à travers les ténèbres une femme en habit de deuil, à genoux sur une fosse, les mains jointes, la tête couverte d'un crêpe. Némorin s'avance vers elle; il l'entend prononcer ces paroles :

« O toi qui possédas de mon cœur tout ce qu'il pouvait t'accorder, toi qui voulus me rendre heureuse, et dont je n'ai pas fait le bonheur, pardonne, mon digne époux, pardonne-moi de m'être toujours dérobée à ton chaste amour, d'avoir accepté le sacrifice de tes pudiques désirs. Je l'ai dû; je n'étais pas digne de toi. Tu méritais une épouse dont le cœur t'appartînt tout entier; et le mien ne put jamais éteindre la première flamme dont il a brûlé. Ah! du moins si de ta céleste demeure tu lis dans le fond de mon âme, tu ne peux pas douter, mon époux, de la sincérité de mes regrets. Les larmes amères qui baignent ta tombe doivent te prouver que mon respect et mon amitié pour toi m'étaient aussi chers que mon premier amour. »

A ces paroles, à ce son de voix, Nemorin croit faire un songe : immobile, hors de lui, il écoute longtemps avant d'être certain que c'est Estelle. Lorsqu'il n'en peut plus douter, il s'élance vers la bergère, tombe à ses pieds, et s'écrie avec des sanglots : Est-ce vous qui m'êtes rendue? Est-ce bien vous dont Némorin embrasse enfin les genoux?

Estelle, d'abord effrayée, reconnaît bientôt le pasteur; mais, sans lui laisser le temps de poursuivre : Vous êtes, dit-elle d'une voix sévère, sur la tombe de Méril, et vous parlez à sa veuve! Elle ne doit ni ne veut vous entendre.

Elle fuit en disant ces mots. Némorin, pénétré de crainte, demeure à genoux sur cette tombe, la bouche ouverte et les bras tendus.

Cependant le désir de connaître la demeure d'Estelle le fait revenir à lui; il se lève, court sur ses pas, et la voit entrer dans

une maison de peu d'apparence, que le berger examine longtemps. Enfin, le cœur plein de trouble, n'osant encore se livrer à l'espoir, il revient au palais de Gaston tout raconter à son protecteur.

Le prince consola le berger. Il fit plus; il prit des mesures pour assurer le bonheur d'Estelle et de Némorin.

Déjà ses ordres sont donnés pour que les habitants de Nîmes se rassemblent dans les arènes. Gaston prend soin secrètement que le vieux Raimond s'y trouve avec eux. Le prince, suivi de ses officiers et de Némorin, se présente au milieu de ce peuple sensible, qui fait éclater ses transports en voyant son libérateur.

Citoyens, leur dit-il, j'ai combattu pour vous; mais c'est le meilleur des rois qui vous délivre : c'est lui qui vous donne la paix. Vous devez tout à Louis, rien à Gaston. Prions ensemble le ciel de nous conserver longtemps le père du peuple.

J'implore cependant votre reconnaissance pour un de vos compatriotes qui, chargé par moi de vous instruire du jour de mon arrivée, fut pris par les Espagnols, et voulut souffrir la mort plutôt que de livrer la lettre que je vous adressais. Le voici ce vertueux soldat, ajouta-t-il en montrant Némorin : il n'est qu'un seul prix digne de son cœur; c'est à toi, Raimond, que je le demande. Némorin adore ta fille; la mort glorieuse de Méril la laisse maîtresse de sa foi : acquitte donc ta patrie, en donnant Estelle à son digne amant. Gaston de Foix t'en supplie : Gaston ne veut rien commander; mais il vous sollicite tous de vous unir à lui pour fléchir Raimond.

Il dit : le peuple s'écrie. Raimond va se jeter aux pieds du prince; Némorin y était déjà. Le héros les relève, et les fait embrasser.

Me pardonnez-vous ma félicité? dit le pasteur au vieillard avec une voix tremblante. Ma fille est à toi, répond celui-ci : mais tu consentiras sans doute que cet hymen soit retardé... Jusqu'au moment, interrompit Némorin, que l'ancien ami de Méril daignera fixer lui-même.

Alors il lui demanda sa bénédiction. Raimond la lui donne. Toute l'assemblée applaudit, et Gaston la congédie en ces termes:

« Je vous quitte, citoyens, pour aller réparer les maux de la guerre, pour aller porter des secours dans les villages détruits. Némorin, vous me seconderez; je vous charge de distribuer mes trésors aux habitants de Massane. Allez rebâtir leurs maisons, rendez-leur de nouveaux troupeaux; soulagez, secourez tous les malheureux, et ne craignez pas d'épuiser mes biens : je ne suis riche que lorsque je donne. »

A ces mots le héros se retire pour se dérober aux transports de la reconnaissance et de l'amour. Il va rejoindre Mendoze, et part avec ce guerrier, qui doit remettre dans ses mains les places prises pendant la guerre.

O quelle fut la joie de Rose et de Marguerite quand elles virent Némorin, conduit par Raimond! Estelle fut près de s'évanouir au récit de tout ce qui s'était passé. Sa rougeur et son

silence furent sa seule réponse. Némorin, respectant ses habits de deuil, ne prononça pas un seul mot qui pût déplaire à sa bergère. Intimidé par son bonheur même, à peine osait-il regarder Estelle; à peine semblait-il se souvenir qu'il eût été jamais aimé. C'était à Rose qu'il en parlait; c'était de la seule Rose qu'il avait l'air d'être l'amant.

Dès le lendemain ils quittèrent Nîmes, et emmenèrent avec eux Hilarie. Bientôt ils arrivèrent à Massane. Depuis ce moment Némorin ne fut occupé que de répandre les bienfaits de Gaston. Il rebâtit les chaumières, fit ensemencer les terres, rappela les cultivateurs; et, pour que les jours s'écoulassent plus vite, il les employa tous à faire du bien.

Enfin la longue année du deuil finit, et l'heureux Némorin devient l'époux d'Estelle. Rose les conduisit à l'autel; Rose pouvait à peine contenir ses transports. Elle arrêtait, elle appelait tous ceux qu'elle trouvait sur son passage, pour leur faire admirer Estelle, pour leur parler de ses vertus, de ses chagrins passés, de son bonheur présent. De douces larmes coulaient sur ses joues; et lorsque la tendre Estelle prononça le serment si doux d'aimer toujours Némorin, malgré la sainteté du lieu, Rose ne put contenir un cri de joie, et s'élança au cou de son amie.

Dès ce même jour, Rose s'établit dans la maison d'Estelle. Marguerite et Raimond, toujours chéris, toujours respectés de cette aimable famille, coulèrent au milieu d'eux une vieillesse longue et paisible. La paix, l'amitié, l'amour, furent l'héritage qu'ils laissèrent à leurs enfants, dont la postérité subsiste encore dans le beau pays où j'ai pris naissance.

Heureuse patrie, d'où la fortune m'a exilé, et qui n'en es pas moins chère à mon cœur, je t'aurai du moins célébrée! je t'aurai consacré les derniers accents de ma flûte champêtre! Oui, j'en jure par ton nom chéri, je dis un éternel adieu à la muse pastorale. Je ne veux point que d'autres airs profanent le chalumeau sur lequel j'ai chanté mon pays. Eh! quel sujet pourrait me plaire, à présent que j'ai dépeint ces campagnes si riantes, où les beautés de la nature m'ont ému pour la première fois? Beaux vallons, fortunés rivages, où, jeune encore, j'allais cueillir des fleurs, beaux arbres que mon aïeul planta, et dont la tête touchait les nues, lorsque, courbé sur son bâton, il me les faisait admirer; ruisseaux limpides qui arrosez les prairies de Florian, et que je franchissais dans mon enfance avec tant de peine et tant de plaisir, je ne vous verrai plus. Je vieillirai tristement éloigné du lieu de ma naissance, du lieu où reposent mes pères, et si je parviens à un âge avancé, le beau soleil de mon pays ne ranimera pas ma faiblesse. Ah! que ne puis-je au moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon où, enfant, j'ai vu bondir nos agneaux! Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alizier où les bergères du village se rassemblent pour danser! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvrirait mon tombeau; que l'amant et la maîtresse le choisissent toujours pour siège; que

les enfants, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés; je voudrais enfin que les bergers de la contrée fussent quelquefois attendris en y lisant cette inscription :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami :
Il vécut toujours à la ville,
Mais son cœur fut toujours ici.



RUTH

ÉGLOGUE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

Couronnée par l'Académie française en 1784.

A. S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC DE PENTHIÈVRE.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir ce précepte d'amour!
Voyez ce faible enfant que le trépas menace;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse :
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami, dès qu'il est malheureux :
Ce vieillard qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir!
Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour, comme de la nature,
Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parents,
Vinssent multiplier nos plus chers sentiments.
C'est ainsi que de Ruth récompensant le zèle,
De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.
Lorsqu'autrefois un juge, au nom de l'Éternel,
Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israel,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléhem chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.
Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère;
Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :
Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis
Je retourne en Juda, mourir où je suis née.
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée :

Que mon Dieu soit béni! Je vous rends votre foi,
Puissiez-vous être un jour plus heureuse que moi
Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
Adieu : n'oubliez pas que je fus votre mère.
Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle : Ah ! laissez-moi vous suivre;
Partout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie :
Jusques-là vous servir sera mes plus doux soins;
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins
Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les états.
De son peuple chéri Dieu réparait les pertes :
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
Enfin, s'écria-t-elle en tombant à genoux,
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous :
Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie!
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléhem, ma fille : cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance :
C'est ici qu'Abraham parlait à l'Éternel.
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.
Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.
Plus d'un vieillard surpris ne la reconnaît pas :
Quoi! c'est-là Noémi? Non, leur répondit-elle,
Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle;
J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami :
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi.
Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous les faucilles :
Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,
Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit,
De Booz dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.

Ruth suivait dans son champ la dernière glaneuse :
Étrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'une autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné :
Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles:
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles.
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas,
Venez des moissonneurs partager le repas.
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne:
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne.
Il dit : Ruth à genoux de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié :
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère.
Bientôt elle se lève et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veillait aux moissons :
Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde surtout que rien ne te décèle :
Il faut que sans te voir elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Épargne à sa pudeur trop de reconnaissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance.
  Le zélé serviteur se presse d'obéir:
Partout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir,
Elle porte ses biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en chantant : Bénissons le Seigneur,
Dit-elle; de Booz il a touché le cœur.
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage;
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage.
De son travail alors elle montre le fruit.
Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit :
Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille.
Le vertueux Booz est de notre famille:
Et nos lois... Je ne puis vous expliquer ces mots,
Mais retournez demain dans le champ de Booz :
Il vous demandera quel sang vous a fait naître;
Répondez : Noémi vous le fera connaître;
La veuve de son fils embrasse vos genoux.
Tous mes desseins alors seront connus de vous.
Je n'en puis dire plus : soyez sûre d'avance
Que le sage Booz respecte l'innocence:
Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir.
Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.
Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.
  Le soleil n'avait pas commencé sa carrière,

Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
Dormaient près des épis autour d'eux dispersés :
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille.
Mais aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs Ruth reconnaît Booz.
D'un paisible sommeil il goûtait le repos ;
Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête : O vieillard, soutien du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs !
Dieu pour se faire aimer doit prolonger tes ans.
Quelle sérénité se peint sur ton visage !
Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
Tu dors, et tu parais méditer des bienfaits :
Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais ?
Ah ! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
Crois-le ; ce songe, hélas ! est la vérité même.
Le vieillard se réveille à ces accents si doux.
Pardonnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous ;
Mes vœux étaient dictés par la reconnaissance :
Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense ;
Un sentiment si pur doit-il se réprimer ?
Non, ma mère me dit que je peux vous aimer.
De Noémi dans moi reconnaissez la fille :
Est-il vrai que Booz soit de notre famille ?
Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux.
O ciel ! répond Booz, ô jour trois fois heureux !
Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère !
Je suis de votre sang ; et, selon notre loi,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage ?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge :
Au mien l'on aime encor ; près de vous je le sens ;
Mais peut-on jamais plaire avec des cheveux blancs ?
Dissipez la frayeur dont mon âme est saisie :
Moïse ordonne en vain le bonheur de ma vie ;
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.
Ah ! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur,
Lui dit Ruth ; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère.
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi : le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
A cette fête, hélas ! nous n'aurons pas l'amour ;
Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
Je ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie ;
Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu,
De laisser Ruth heureuse, en lui disant adieu.

Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière;
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie : et Dieu, qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :
C'est l'aïeul de David. Noëmi le caresse:
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :
Vous pouvez maintenant m'appeler Noëmi.
De ma sensible Ruth, Prince, acceptez l'hommage.
Il a fallu monter jusques au premier âge
Pour trouver un mortel qu'on pût vous comparer.
En honorant Booz, j'ai cru vous honorer :
Vous avez sa vertu, sa douce bienfaisance;
Vous moissonnez aussi pour nourrir l'indigence :
Pieux comme Booz, austère avec douceur,
Vous aimez les humains, et craignez le Seigneur.
Hélas! un seul soutien manque à votre famille :
Vous n'épousez pas Ruth; mais vous l'avez pour fille.



VOLTAIRE

ET

LE SERF DU MONT JURA

Pièce couronnée par l'Académie française en 1782.

AVANT-PROPOS NÉCESSAIRE

En 1779, le roi, par un édit mémorable, affranchit tous les serfs de ses domaines. Cet édit, monument de justice et de bienfaisance, a fait adorer le nom de Louis XVI, et le fera bénir des générations futures. L'académie française se hâta de donner pour sujet du prix de poésie l'abolition de la servitude dans les domaines du roi. Aucun des ouvrages envoyés au concours ne remplit les vues de l'académie : le prix fut remis deux fois; et l'on finit par laisser aux candidats la liberté de prendre un autre sujet.

Jeune alors, plus occupé du service que de la poésie, je n'avais jamais fait de vers, ni conçu seulement l'idée d'envoyer une pièce au concours. Fâché pourtant de voir changer un si beau sujet, pénétré de respect et d'amour pour la bonté de mon roi, je voulus essayer de le célébrer; et prenant ma sensibilité pour de la verve, je me mis à écrire.

J'étais plein de M. de Voltaire : il avait comblé de bontés mon enfance. Avant de savoir qu'il était le plus grand des écrivains, j'avais su qu'il était le plus aimable des hommes, et mon attachement pour lui était plus ancien que mon admiration. Dans mes fréquents voyages à Ferney, je l'avais vu bâtir une ville, où il rendait heureux par ses bienfaits trois mille citoyens qu'il y avait attirés. Je l'avais entendu parler avec horreur de la mainmorte, et gémir sur le sort de douze mille habitants du mont Jura, soumis à cette loi atroce. Le nom de M. de Voltaire s'unissait de lui-même, dans mon esprit, avec le mot d'humanité; et je croyais impossible de parler de l'un sans parler de l'autre.

Je voulus donc que mes premiers vers fussent à la gloire

de mon roi, à la louange d'un grand homme dont je chérissais la mémoire, et à l'utilité des malheureux mainmortables.

Avant de la lire, il est nécessaire, pour l'intelligence de l'ouvrage, de connaître quelques articles tirés de la coutume de Franche-Comté, titre *des mainmortes*.

Le serf mainmortable ne cultive jamais pour lui; jamais la terre qu'il laboure ne peut être son patrimoine. Tout ce qu'il acquiert, tous les immeubles qu'il possède dans la contrée ne lui appartiennent pas davantage; il n'en a que l'usufruit. A sa mort, le seigneur s'en empare; et les enfants en sont frustrés, si ces enfants n'ont pas toujours habité la maison de leur père, si la fille du serf ne prouve pas que la première nuit de ses noces elle a couché dans la maison de son père, et non pas dans celle de son mari.

Le mariage d'un homme libre avec une serve rend serfs l'époux et ses enfants, s'il partage la maison de sa femme pendant un an et un jour. Il n'y a qu'un seul moyen de soustraire sa famille à la servitude : on arrache le serf mourant de la maison d'esclavage; on le porte sur une terre libre, pour qu'il y rende le dernier soupir; et la liberté des enfants est le prix de ce trajet, qui avance l'agonie du père de famille. Encore de graves auteurs disputent-ils cette liberté aux enfants. (*Traité de la mainmorte*, p. 48.)

C'est d'après ce dernier article que j'ai conçu mon ouvrage. Que n'ai-je pu y mettre assez de talent pour le rendre utile! que n'ai-je pu attendrir toutes les âmes sensibles en faveur de douze mille infortunés, toujours soumis à cette horrible loi, dans huit paroisses mainmortables du chapitre de Saint-Claude! Jusqu'à présent tous les efforts que l'on a faits pour eux ont été vains, et l'exemple du roi est demeuré inutile. Le joug qui accable ces malheureux est aussi dur, aussi pesant, qu'il l'était dans nos siècles de barbarie.

Au pied de ces monts sourcilleux,
Remparts de l'antique Italie,
Qui jusqu'à la voûte des cieux
Portent leur cime enorgueillie,
Est un vallon riant, asile de la paix :
Là, sur les bords d'un lac tranquille,
Le laboureur sillonne une terre fertile

Qui lui prodigue ses bienfaits.
L'heureuse liberté règne dans cet asile :
Elle ajoute à ces dons des biens encor plus grands;
Et de rocs escarpés une chaîne terrible
Garantit ce séjour paisible
Des aquilons et des tyrans.

Près de cette terre chérie
Voltaire avait cherché le prix de ses travaux;
Rassasié de gloire, il voulait du repos.
Lassé d'avoir encore à combattre l'envie,
Après soixante ans de combats,
Il venait consacrer les restes de sa vie
Au plaisir triste et doux de faire des ingrats.
Il élevait une ville nouvelle,
Ouverte aux malheureux dont il est le soutien.
Ils accourent en foule où sa voix les appelle;
Dans les murs qu'il bâtit tout pauvre est citoyen :
L'infortuné qui se présente
Est sûr de trouver des bienfaits.
Voltaire va chercher la famille indigente
Qu'un incendie, un orage, un procès
Vient de réduire à l'affreuse misère :
Séchez vos pleurs, dit-il, je vous rendrai vos champs;
Venez m'apporter vos enfants.
Venez m'aimer; je serai votre père.
Ces malheureux, étonnés, attendris,
Tombent aux pieds de ce dieu tutélaire;
Ils baisent cette main si chère
Par qui tous leurs maux sont finis.
La mère à son berceau court enlever son fils,
Et le pose en pleurant aux genoux de Voltaire :
Voilà, dit-elle, mon seul bien:
Soyez et son maître et le mien.
Trop jeune, hélas! pour sentir sa misère,
Il ne sait pas encor bénir son bienfaiteur,
Mais il l'apprendra de sa mère.
Le grand homme à l'enfant sourit avec douceur,
Donner est un besoin pour son âme attendrie,
Et les seuls plaisirs de son cœur
Peuvent délasser son génie.

Bientôt de nombreux habitants
Vivent heureux par lui dans sa naissante ville.
Si la discorde vient troubler ce doux asile,
Voltaire juge ses enfants :
Il parle, et sa douce éloquence
Apaise les ressentiments.
L'art de toucher les cœurs fut toujours sa science.
Il leur enseigne la vertu;

Il sait la faire aimer de ce peuple sauvage,
Et descend jusqu'à leur langage
Pour en être mieux entendu.

Un jour, assis dans la campagne,
Voltaire contemplait avec des yeux charmés
Ces champs, jadis déserts, en cités transformés,
Lorsque du haut de la montagne
Il voit venir à lui, d'un pas précipité,
Des femmes, des enfants, pâles, baignés de larmes
Au milieu d'eux était porté
Un vieillard expirant, objet de leurs alarmes :
Leurs bras étaient son lit. Le vieillard malheureux
Tournant sur eux sa mourante paupière :
Arrêtez, leur dit-il; j'ai touché cette terre,
Je suis libre; il suffit : recevez mes adieux.
En prononçant ces mots il est près de Voltaire,
Qui veut en vain le secourir :
Non, non, dit le vieillard, daignez plutôt m'entendre
Et si mes maux touchent votre âme tendre,
Secourez mes enfants, et laissez-moi mourir.

La Suisse est mon pays. Je quittai ma patrie
A l'âge où de l'amour naît le premier desir,
Où le cœur a besoin de peine ou de plaisir
Pour pouvoir supporter la vie :
Vers la Franche-Comté je dirigeai mes pas.
Parmi ces monts glacés, au milieu des frimas
Qui des tristes sapins font courber le feuillage,
Dans ces lieux où l'hiver étale son horreur,
Je devins amoureux; et ce désert sauvage
Fut alors à mes yeux le séjour du bonheur.
Dès ce moment j'oubliai ma patrie.
Uni bientôt à l'objet de mes vœux,
Auprès d'une épouse chérie
Chaque jour fut un jour heureux.
Les fils que vous voyez ont resserré mes nœuds
Je cultivais le champ dont ce doux hyménée
M'avait rendu le possesseur;
Et lorsque, fatigué d'une longue journée,
Je regagnais le soir la maison fortunée
Où j'allais embrasser tout ce qu'aimait mon cœur,
Alors je sentais dans moi-même
Que le travail ajoute à la félicité,
Et qu'il ne faut pour le bonheur suprême
Que la tendresse et la santé.
Hélas! j'ai tout perdu : mon épouse adorée
A fini ses jours dans mes bras.
Grâce au ciel, ma douleur m'a conduit au trépas,
Et je vais retrouver celle que j'ai pleurée.

Mais, ô comble de mes malheurs!
Soixante ans de travaux restent sans récompense :
En vain j'assurai l'existence
De ces dignes enfants qui me baignent de pleurs;
Le cruel envoyé d'un despote invisible
Est venu m'annoncer que ma maison, mes champs,
Mes biens et mes troupeaux, moi-même et mes enfants,
Appartenaient à son maître inflexible.
Les habitants, dit-il, de ces tristes climats,
Esclaves au berceau, meurent dans l'esclavage.
Si leurs fils un moment quittent leur héritage,
La loi nous l'abandonne au jour de leur trépas.
Vainement le ciel vous fit naître
Chez un peuple guerrier vainqueur de nos aïeux :
Vous êtes devenu l'esclave de mon maître
En respirant l'air de ces lieux.
Du produit de votre héritage
Vendu pour enrichir ces stériles guérets,
Vous avez cru payer le nom français,
Et vous avez acheté l'esclavage.
Il est un seul moyen d'échapper à nos lois :
Allez mourir sur une terre
Où de la liberté l'on connaisse les droits;
Vous délivrez alors votre famille entière
En assurant sa pauvreté,
Et vous laisserez à votre heure dernière
L'indigence et la liberté.
Quelle fut ma surprise à cet arrêt sinistre!
Mes maux pour un moment furent tous suspendus;
Et fixant l'avide ministre,
J'eus peine à retrouver mes esprits éperdus :
Cruel, lui dis-je alors d'une voix affaiblie,
J'ignorais tes horribles lois,
Et je pensais dans ta patrie
N'avoir de maîtres que tes rois.
O vous, mes chers enfants, secourez ma faiblesse
Portez-moi dans vos bras, hâtez-vous, le temps presse,
Je sens que mes jours vont finir.
Dieu juste, accordez-moi quelques instants de vie,
Et qu'avant mon dernier soupir
Je touche à l'heureuse patrie
Où les pères peuvent mourir!
Mes vœux sont exaucés, j'échappe à l'esclavage.
O vous qui de vos pleurs mouillez mes cheveux blancs,
Prenez pitié de mes enfants;
Je meurs à vos genoux, c'est leur seul héritage.

Ainsi parla le vieillard malheureux.
Son récit fit pleurer Voltaire :
Enfants, dit-il, reprenez votre père,

Portez dans ma maison ce fardeau précieux,
Et ne craignez plus la misère.
Vous, mon ami, que le chagrin cruel
A plus vieilli que les années,
Calmez ce désespoir mortel;
De plus heureuses destinées
Vont enfin commencer pour vous et pour vos fils.





Ah! vivez pour jouir des bienfaits de Louis,
De ce roi si jeune et si sage,
Qui du bonheur public fait ses plus chers désirs,
Et, dans le printemps de son âge,
Cherche les malheureux et non pas les plaisirs.
Il abolit dans ses vastes domaines
Ce triste nom de SERF détesté pour jamais:
Il veut que ses Français ne connaissent de chaînes
Que leur amour et ses bienfaits.
Il voit avec horreur la maxime cruelle
D'opprimer ses sujets pour n'en redouter rien;

Son cœur est son conseil, et ce guide fidèle
Lui dit que l'on n'est roi que pour faire du bien.
Vos maîtres suivront ce modèle :
Ministres du Seigneur, leurs devoirs sont plus saints;
Le premier de leurs vœux fut d'aimer les humains.
Louis le leur enseigne, et cet exemple auguste
Vous fera rentrer dans vos droits.
Tels sont les doux effets de la vertu des rois :
Nul n'ose être méchant quand le monarque est juste.
Le vieillard, consolé par ces tendres discours,
Consentit à souffrir la vie,
Pour voir briller ces heureux jours.
Vain espoir! sa triste patrie
Resta seule soumise à ce joug odieux.
Ce peuple encore esclave attend sa délivrance,
Et sous un jeune roi bienfaiteur de la France
S'étonne d'être malheureux.

ENVOI A MADAME DU VIVIER

NIÈCE DE M. DE VOLTAIRE.

O vous, pendant trente ans la compagne et l'amie
Du grand homme que j'ai chanté,
Vous qui l'aimiez pour sa bonté
Tandis que l'univers l'aimait pour son génie,
Recevez ce tribut de respect, de douleur,
Offert aux mânes de Voltaire :
Dire que vous lui fûtes chère,
N'est-ce pas faire encor l'éloge de son cœur?



CONTES EN VERS

Le Cheval d'Espagne.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

On court bien loin pour chercher le bonheur;
A sa poursuite en vain l'on se tourmente :
C'est près de nous, dans notre propre cœur,
Que le plaça la nature prudente.
O Saint-Lambert! qui le sait mieux que toi?
Toi qui vécus dans les camps, à la ville,
Près de Voltaire, à la cour d'un grand roi,
Tu quittas tout pour un champêtre asile.
Là, méditant sous des ombrages frais,
Tu sais goûter ces biens, ces plaisirs vrais,
Que tu chantas sur le luth de Virgile :
Là, loin d'un monde ennuyeux et pervers,
Tes jours sont purs, ton sommeil est tranquille;
Et la nature, autour de toi fertile,
Te fait jouir de ses trésors divers,
Pour te payer tes soins et tes beaux vers.
Voilà, voilà le bonheur véritable.
En attendant que j'en puisse jouir,
Je veux au moins prouver dans une fable
Que ces vrais biens s'attrapent sans courir.

Certain coursier né dans l'Andalousie
Fut élevé chez un riche fermier;
Jamais cheval de prince et de guerrier,
Ni même ceux qui vivaient d'ambroisie,
N'eurent un sort plus fortuné, plus doux.
Tous dans la ferme aimaient notre andalous.
Tous pour le voir allaient à l'écurie
Vingt fois le jour; et ce coursier chéri
D'un vœu commun fut nommé Favori.
Favori donc avait de la litière
Jusqu'aux jarrets, et dans son ratelier
Le meilleur foin qui fût dans le grenier.
Soir et matin les fils de la fermière,
Encore enfants, ménageaient de leur pain
Pour l'andalous; et lorsque dans leur main
Le beau cheval avait daigné le prendre,
C'étaient des cris, des transports de plaisir;
Tous lui donnaient le baiser le plus tendre :

Dans la prairie ils le menaient courir;
Et le plus grand de la petite troupe,
Aidé par tous, arrivait sur sa croupe :
Là, satisfait, et d'un air triomphant,
Des pieds, des mains, il pressait sa monture;
Et Favori modérait son allure,
Craignant toujours de jeter bas l'enfant.
De Favori ce fut là tout l'ouvrage
Pendant longtemps : mais quand il vint à l'âge
De trente mois, la femme du fermier
Le prit pour elle; et notre cavalière,
En un fauteuil sise sur le coursier,
La bride en main, dans l'autre la croupière,
Les pieds posés sur un même étrier,
Allait, trottait au marché faire emplette,
Chez ses voisins acquitter une dette,
Ou visiter son père déjà vieux.
A son retour, notre bonne Sanchette
Accommodait Favori de son mieux,
Et lui doublait l'avoine et les caresses.
Plus on grandit, plus on devient vaurien.
Ce Favori que l'on traitait si bien,
Ce cher objet de si douces tendresses,
Fut un ingrat; et, quand il eut quatre ans,
Il s'indigna dans le fond de son âme
D'être toujours monté par une femme :
Est-ce donc là, disait-il dans ses dents,
Le noble emploi d'un coursier d'Ibérie?
Avec des bœufs j'habite l'écurie
D'une fermière, et frémis de courroux
Quand on me voit, comme un ânon docile,
Au petit trot cheminer vers la ville,
Ayant pour charge une femme et des choux.
Non, je ne puis souffrir cette infamie.
Je suis né fier; et, dussé-je périr,
Je prétends bien dans peu m'en affranchir.
Orgueil! orgueil! c'est par toi qu'on oublie
Vertus, devoirs; par toi tout a péri :
Tu perdis l'homme, et perdis Favori.
Un beau matin que la bonne Sanchette,
Selon l'usage, allait toute seulette
Vendre au marché les fruits de son jardin,
Elle eut besoin, je ne sais pourquoi faire,
De s'arrêter un moment en chemin.
D'un saut léger elle est bientôt à terre :
Mais le bridon échappe de sa main;
Et Favori s'en aperçoit à peine,
Qu'au même instant, s'élançant dans la plaine,
Il casse, brise et disperse dans l'air
Et charge et selle et harnais et croupière,

Des quatre pieds fait voler la poussière,
Et disparait aussi prompt que l'éclair.
Las! que devint notre bonne Sanchette?
Dans sa surprise elle resta muette,
Suivit longtemps des yeux le beau coursier,
Et puis pleura, puis retourna chez elle,
Et raconta cette affreuse nouvelle.
Tout fut en deuil chez le triste fermier;
De Favori tous regrettent la perte;
Enfants, valets, vont à la découverte
Dans les hameaux, dans chaque bourg voisin :
L'avez-vous vu des coursiers le modèle,
Le plus aimé, le plus beau? C'est en vain;
De Favori nul ne sait de nouvelle;
Il est perdu, Sanchette soupira,
Et dit tout bas : Peut-être il reviendra.
En attendant, Favori ventre à terre
Galope et fuit sans perdre un seul moment.
Il aperçoit bientôt un régiment
De cavaliers qui marchait à la guerre;
Hommes, chevaux, par leur air belliqueux,
Par leur fierté, leur armure brillante,
Dans tous les cœurs répandent l'epouvante,
Ou le désir de combattre auprès d'eux.
A cet aspect notre coursier s'arrête :
Il sent dresser tous ses crins ondoyants,
Et, l'œil en feu, les naseaux tout fumants,
Fixe, immobile, écoute la trompette :
Puis tout à coup, frappant la terre et l'air,
Il bondit, vole à travers la prairie,
Arrive auprès de la cavalerie,
S'ébroue, hennit, et jetant un œil fier
Sur ces guerriers, enfants de la victoire,
Il semble dire : Eh! j'aime aussi la gloire!
  Le colonel, qui voit ce beau coursier,
Veut s'en saisir; il vient avec adresse
Auprès de lui, le flatte, le caresse
Et par un frein en fait son prisonnier.
A l'instant même une peau de panthère
Aux griffes d'or tombantes jusqu'à terre
Couvre le dos du superbe animal;
Un plumet rouge orne sa tête altière,
Et cent rubans tressés dans sa crinière
Lui donnent l'air coquet et martial.
Sur Favori le colonel s'élance,
Presse les flancs du coursier généreux;
Et Favori, dans son impatience,
Mordant son frein, fier du poids glorieux,
Vole à travers les escadrons poudreux
  Voilà, voilà, disait-il en lui-même,

Le noble emploi pour lequel je suis né!
Vivre en repos, c'est vivre infortuné;
Gloire et périls sont le bonheur suprême.
Sous ce harnais que je dois être beau!
Je voudrais bien, dans le cristal de l'eau,
Me voir passer, voir ma mine guerrière.
Pour être heureux, ma foi, vive la guerre!
Comme il parlait, le chef du régiment
Reçoit l'avis qu'une troupe ennemie
Doit dans la nuit l'attaquer brusquement.
Tout aussitôt une garde choisie
Est disposée autour du logement :
Le colonel la commande lui-même;
Et Favori, dont la joie est extrême
De voir qu'on est menacé d'un danger,
Passe la nuit sans dormir ni manger.
Qu'importe? il est soutenu par le zele.
Point d'ennemis, voilà son seul chagrin.
Mais tout à coup arrive le matin
Un officier qui porte la nouvelle
Que la bataille est pour le lendemain.
Le colonel veut être de la fête;
L'armée est loin, mais jamais rien n'arrête
Lorsque la gloire est au bout du chemin :
On part, on veut arriver pour l'aurore.
Toujours à jeun Favori néanmoins
Ne se plaint pas, mais il saute un peu moins.
Le jour se passe, il faut marcher encore
Toute la nuit: et Favori rendu
Fait un soupir: mais l'amour de la gloire,
Et le désir de vivre dans l'histoire,
Et l'éperon, réveillent sa vertu.
Il marche, il va, se soutenant à peine,
Quand, vers minuit, d'une forêt prochaine
Un gros parti fond sur le régiment.
On veut se battre : hélas! c'est vainement;
Nos cavaliers, harassés de la route,
Sont enfoncés, tués, mis en déroute;
Et, dans le choc, Favori tout sanglant,
Couvert de coups, deux balles dans le flanc,
Parmi les morts restés sur la poussière,
Ne voyait plus qu'un reste de lumière :
Ah! disait-il, je le mérite bien;
J'ai fait un crime, il faut que je l'expie :
Je fus ingrat, il m'en coûte la vie;
C'était trop juste : et ce n'est pas le bien
Que Favori dans ce moment regrette;
Ce n'est que vous, ô ma chère Sanchette!
Disant ces mots, il perd tout sentiment:
Et l'ennemi, vainqueur dans ce moment,

Bien résolu de n'épargner personne,
Le glaive au poing poursuivant les fuyards,
Pille, massacre, et bientôt abandonne
Ce champ couvert de cadavres épars.
  Le lendemain de cet affreux carnage,
Certain meunier, dans la plaine passant,
Vit Favori sur la terre gisant,
Il respirait; le meunier le soulage,
Clopin clopant le mène à son village,
Prend soin de lui, le panse, le nourrit,
Pour abréger, en un mot, le guérit.
Mais prétendant se payer de sa peine,
Il veut user de son convalescent;
Chargé de sacs, sous le poids gémissant,
Dix fois le jour il le mène et ramène
Dans les marchés, au village, au moulin,
Le suit de près un bâton à la main;
Et ce bâton, fait d'une double épine.
De Favori vient chatouiller l'échine
Pour peu qu'il bronche ou s'amuse en chemin.
Ce fut alors qu'il regretta Sanchette.
Mais la frayeur rend sa douleur muette;
Brisé de coups, il n'ose pas gémir :
L'excès des maux l'abrutit et l'accable,
Et, se croyant pour toujours misérable,
Il ne demande au ciel que de mourir.
  Notre coursier, dégoûté de la vie.
Vivait toujours, sans trop savoir pourquoi;
Quand un matin, un écuyer du roi,
Qui parcourait toute l'Andalousie
Pour remonter la royale écurie,
Vit Favori, de plusieurs sacs chargé,
Par le bâton au moulin dirigé,
Et conservant sous ce triste équipage
Ce coup d'œil noble et cet air de grandeur
D'un roi vaincu cédant à son malheur,
Ou d'un héros réduit en esclavage.
Bon connaisseur était cet écuyer;
De Favori s'approchant davantage,
Il l'examine, et demande au meunier
Combien il veut de ce jeune coursier :
L'accord se fait; aussitôt on délivre
De son fardeau notre bel animal;
Son nouveau maître à l'instant s'en fait suivre,
Et le conduit vers le palais royal.
  Oh! pour le coup, se disait à lui-même
Notre héros, la fortune est pour moi :
Plus de chagrins, je suis cheval du roi.
Cheval du roi, c'est le bonheur suprême :
Je n'aurai plus qu'à manger et dormir,

De temps en temps à la chasse courir,
Sans me lasser, et, gras comme un chanoine,
A mon retour choisir l'orge ou l'avoine
Que mes valets viendront vanner, je crois,
Avec grand soin pour le cheval du roi.
Ainsi parlant, il entre à l'écurie.
Tout lui promet le bonheur qu'il attend :
De peur du froid sur son corps l'on étend
Un drap marqué des armes d'Ibérie;
On le caresse, et sa crèche est remplie
D'orge et de son; il est pansé, lavé,
Deux fois le jour; le soir, sur le pavé
Litière fraîche; et cette douce vie
Lui rend bientôt son éclat, sa beauté,
Son poil luisant, sa croupe rebondie,
Et son œil vif, et même sa gaîté.
Il fut heureux pendant une quinzaine.
Il possédait tous les biens à souhait;
Mais un seul point lui faisait de la peine
C'est que le roi jamais ne le montait.
Nul écuyer n'aurait eu cette audace;
Et leur respect pour monsieur Favori
Fait qu'avec soin il est choyé, nourri,
Mais que toujours il reste en même place.
Tant de respect lui devient ennuyeux;
Ce long repos, à sa santé contraire,
Le rend malade et triste et soucieux,
En peu de temps change son caractère :
Ce qu'il aimait lui devient odieux;
Plus d'appétit, rien qui puisse lui plaire;
Un froid dégoût s'empare de son cœur,
Plus de désir, partant plus de bonheur.
Ah! disait-il, que tout ceci m'éclaire!
Gloire, grandeur, vous qui m'avez séduit,
Vous n'êtes rien qu'une erreur mensongère,
Un feu follet qui brille et qui s'enfuit :
Si le bonheur habite sur la terre,
Il vous évite autant que la misère:
Il va cherchant la médiocrité,
C'est là qu'il loge; et sa sœur et son frère
Sont le travail et la douce gaîté.
Ils sont chez vous, ô ma bonne Sanchette!
Plus que jamais Favori vous regrette.
Notre cheval ainsi philosophant
Est fort surpris de voir qu'on lui prepare
Selle et bridon du travail le plus rare :
Le fils du roi, le jeune et noble infant,
Ce jour même doit faire son entrée;
Et Favori, qui sera son coursier,
Porte un harnois digne du cavalier.

D'or et d'azur sa housse est diaprée,
De beaux saphirs sa bride est entourée,
Et d'argent pur est fait chaque etrier.
  Notre héros, dans ce bel équipage,
De tant d'honneurs n'a pas l'esprit tourné,
Il commençait à devenir fort sage.
  L'infant sur lui doucement promené,
Suivi des siens, entouré de la foule,
Vers son palais à grand'peine s'écoule,
Quand Favori, qui ne songeait à rien,
Voit une femme, et tout à coup s'arrête,
Dresse l'oreille en relevant la tête,
Et reconnaît..... vous le devinezbien?.....
Qui donc?... Sanchette... O moment plein de charmes!

Le Cheval d'Espagne



F. M. Queverdo inv. del. *Delignon sculp.*

Il court vers elle, il hennit de plaisir ;
De ses deux yeux tombent deux grosses larmes,
Larmes d'amour et de vrai repentir.
Tout comme lui la sensible Sanchette

Pleure de joie; et notre jeune infant,
Surpris, touché, veut qu'au même moment
De Favori l'histoire lui soit faite.
Sanchette alors raconte en peu de mots
Que Favori fut élevé chez elle;
Puis elle dit, non sans quelques sanglots,
Quand et comment il devint infidèle.
De ce récit le prince est attendri :
Tenez, dit-il, je vous rends Favori,
Il est à vous avec son équipage;
Montez dessus, retournez au village :
A pied j'irai jusqu'au palais royal,
Sans que ma fête en soit moins honorée;
Car j'ai bien mieux signalé mon entrée
Par un bienfait que par un beau cheval.
Il dit, descend et ne veut rien entendre.
Sanchette alors monta, sans plus attendre,
Sur Favori, qui, content désormais,
Gagna la ferme, et n'en sortit jamais.

Le Tourtereau.

CONTE.

Lorsque j'ai dit que le bonheur suprême
Était d'avoir un champêtre séjour,
D'y vivre en sage, en paix avec soi-même,
C'est à dessein que j'oubliai l'amour.
L'amour lui seul peut charmer notre vie,
Ou la flétrir : triste choix! j'en conviens;
Des maux qu'il fait ma mémoire est remplie,
De ses plaisirs fort peu je me souviens.
Je vous connais, mesdames les coquettes,
Et je me tiens loin des lieux où vous êtes;
Et vous aussi, dont l'ingénuité
Trompe si bien notre crédulité;
Et vous surtout, prudes graves, austères,
Dont la constance et les tendres colères
Tourmentent plus que l'infidélité :
Je vous connais; et, sans fiel, sans satire,
Sous d'autres noms, je veux ici traduire
Vos grands secrets que j'ai su pénétrer,
Vos mauvais tours qui m'ont tant fait pleurer,

Et dont je veux faire un conte pour rire.
Un tourtereau, qui du nid paternel
Faisait encore sa retraite chérie,
Se vit ravir par un milan cruel
Les deux auteurs de sa naissante vie.
Seul, sans parents, à quel triste destin
Le pauvre oiseau ne doit-il pas s'attendre?
On ne sent pas dans un âge si tendre
Tout le malheur de rester orphelin.
Après deux jours, pressé par la famine,
Il sort du nid. D'abord c'est en tremblant
Qu'il met un pied sur la branche voisine;
La branche plie, et l'oiseau chancelant,
Perd l'équilibre, et tombant et volant
Arrive à terre et tristement chemine.
A chaque oiseau qui passe auprès de lui
Notre orphelin croit voir des tourterelles,
Leur tend le bec en agitant ses ailes,
Et par ses cris implorant leur appui
Il leur disait : Soulagez ma misère;
C'est moi, c'est moi; n'êtes-vous pas ma mère?
Chez les oiseaux, hélas! comme chez nous,
Chacun pour soi : c'est la grande science.
Notre orphelin en fait l'expérience.
Nul ne répond à ses accents si doux :
Il reste seul; mais, grâce à la nature,
Il sut trouver lui-même sa pâture,
Il apprit l'art de supporter ses maux :
C'est le malheur qui forme les héros.
L'été s'écoule, et déjà la verdure
Jaunit et meurt; l'hiver se fait sentir.
Le tourtereau souffrit de la froidure,
Car ici bas nous sommes pour souffrir :
Mais tous les maux qu'en un mois l'on endure
Sont effacés par un jour de plaisir;
Et l'important c'est de ne pas mourir.
Le jeune oiseau voit le printemps renaître,
L'air s'épurer, les fleurs s'épanouir :
Autour de lui tout prend un nouvel être;
Les rossignols, les oiseaux d'alentour,
Font retentir l'écho de leur ramage,
Et les ramiers agitent le feuillage.
Témoin discret des plaisirs de l'amour,
Le tourtereau regarde, observe, admire;
Il s'inquiète, il sent un vide affreux :
Eh quoi! dit-il, je me croyais heureux,
Et malgré moi cependant je soupire!
Ah! ces oiseaux sont plus heureux que moi;
Le tendre hymen les retient sous sa loi,
Ils ont chacun leur épouse chérie :

Je suis tout seul, c'est pourquoi je m'ennuie.
Mais dès demain je vais faire comme eux,
Je vais chercher et trouver une amie,
Car on n'est bien qu'en étant deux à deux.
 Plein du projet de séduire une belle,
Il va lissant les plumes de son aile;
Dans les ruisseaux on le voit se mirant,
Se rengorger, et tout bas admirant
Son bec de pourpre et son joli corsage,
Et son collier dont l'ébène foncé
Tranche si bien sur son cou nuancé,
Et son œil vif, tendre à la fois et sage :
Tout lui promet un triomphe éclatant;
Certain de plaire, il part au même instant,
Ainsi partit de la rive troyenne
Le beau Pâris allant séduire Hélène.
 Notre héros a bientôt mis à fin
Son grand projet. Non loin de sa retraite
Il aperçoit une jeune alouette,
Belle, brillante, à l'œil vif, à l'air fin,
Qui dans un pré courait dessus l'herbette
Sans que ses pieds fissent plier le brin.
A l'aborder aussitôt il s'apprête,
Et par ces mots ouvre le tête-à-tête :
Gentil objet, je suis un étranger
Qui, jugeant bien qu'il nous est nécessaire
Pour être heureux et d'aimer et de plaire,
Dans ce dessein s'est mis à voyager.
Je sens qu'aimer est bien en ma puissance,
Je l'ai senti d'abord en vous voyant :
Plaire est un point qui de moi ne dépend,
Je n'en demande, hélas! que l'espérance.
Lors il se tait. A ce doux compliment,
Les yeux baissés, répondit l'alouette,
Sans se fâcher, et presque tendrement,
Comme répond une habile coquette
Qui, sans l'aimer, veut garder un amant.
Notre héros est admis à sa suite :
Mais, tout à coup, l'alouette dans l'air
S'élève, plane, et puis, comme un éclair,
Va, vient, descend, monte, se précipite.
Le tourtereau veut la suivre, il la perd;
Il la retrouve, il la reperd encore :
Ah! par pitié, dit-il en haletant,
Arrêtez-vous, cher objet que j'adore,
Je n'en puis plus; ce n'est pas en courant
Qu'on fait l'amour : je ne m'y connais guère,
Mais le bonheur et le tendre mystère
Ne doivent pas nous quitter d'un moment;
Et le bonheur va toujours doucement.

Cela se peut, lui répond l'alouette,
Mais nous avons chacun notre plaisir :
Me regarder, chanter, plaire et courir,
Tel est l'emploi pour lequel je suis faite :
Je le remplis, et c'est là mon bonheur.
Elle parlait, quand aux yeux de la belle
Brille un miroir qu'un perfide oiseleur
Faisait tourner au bout d'une ficelle.
Pour s'y mirer l'alouette descend.
Le tourtereau tout effrayé lui crie
De prendre garde au filet qui l'attend :
Mais c'est en vain, et, dans le même instant,
Le filet part, et prend notre étourdie.
Son tendre amant venait la secourir ;
Il évita la machine mortelle,
Non sans laisser des plumes de son aile ;
Et ne pouvant que la plaindre et s'enfuir,
Sur une branche il alla réfléchir.
Me voilà veuf avant d'être en ménage!
Se disait-il ; je serai bien peu sage
De retourner encore m'essouffler
En poursuivant les folles alouettes.
Pour vivre heureux, vivons loin des coquettes ;
Ces oiseaux-là ne savent que voler.
Je veux chercher une épouse solide,
Point trop jolie, et partant moins perfide,
Qui ne saura rien que me rendre heureux.
L'esprit est bon ; mais le repos vaut mieux.
Il dit, et part. A ses yeux se présente
Dans un blé vert une caille pesante
Que l'embonpoint fait marcher lentement.
Son air naïf et sa mise innocente
Charment l'oiseau qui descend promptement,
S'abat près d'elle, et fait son compliment.
Ah! vous m'aimez? vraiment j'en suis ravie,
Lui dit la caille ; eh bien! restez ici,
Nous passerons ensemble notre vie,
Tous deux contents, car je vous aime aussi.
Disant ces mots, elle en donne la preuve.
Quel naturel! s'écriait notre oiseau ;
Comme elle est simple! et que mon sort est beau
De posséder cette âme toute neuve!
A ce propos la caille n'entend rien,
Lui répond mal, mais le caresse bien ;
Et son époux n'en veut pas davantage.
La paix, l'amour régnaient dans le ménage,
Quand vers le soir notre heureux tourtereau
Voit arriver d'abord un cailleteau,
Puis deux, puis trois, et puis un roi de cailles.
D'un air surpris il les regarde tous,

Court à sa femme, et lui dit d'un ton doux
Ces messieurs-là sont à nos fiançailles
Comme parents? — Non, ce sont mes époux. —
Comment! — Sans doute. — Ils sont sept! — Le huitième,
Ce sera vous, s'il vous plaît, désormais;
Tous sont heureux, tous sont traités de même;
Par ce moyen je les maintiens en paix :
C'est fatigant, mais je me sacrifie.
— Et moi je pars, et je reprends ma foi:
Tout votre bien n'était pas trop pour moi;
Je n'en veux point la huitième partie.
Lors il s'envole, et, plein de son dépit,
Au fond d'un bois il va passer la nuit.
On dort bien mal quand on est en colère.
Le tourtereau s'éveille avant le jour :
Je fus, dit-il, malheureux en amour;
Mais c'est ma faute, et je prétends mieux faire.
Dorénavant, je veux voir, réfléchir,
Examiner, avant que de choisir,
Et m'assurer surtout avec adresse
Des bonnes mœurs de ma chère maitresse.
Si l'on m'attrape il faudra qu'on soit fin.
Bien résolu de suivre ce dessein,
En philosophe il parcourt le bocage,
Se livre peu, mais, toujours écoutant,
Fait son profit de tout ce qu'il entend.
Bientôt il sait que dans le voisinage
Est une prude encor dans le bel âge,
Et possédant honnêtement d'appas;
Elle passait pour être un peu revêche :
C'était tout simple, elle était pigrièche.
Le tourtereau ne s'en alarme pas :
Il va la voir. La première visite
Fut un peu froide, ensuite on s'adoucit,
Puis on s'aima, bientôt on se le dit :
Plutôt qu'une autre une prude est séduite.
La pigrièche adore son amant;
Aucun rival ne partage sa flamme,
Il règne seul. Mais la jalouse dame
De son époux fait bientôt le tourment.
Elle l'accuse, elle gronde sans cesse,
Le suit, l'épie, et, toujours en fureur,
A coups de bec lui marquant sa tendresse,
Elle le bat pour s'attacher son cœur :
Puis elle pleure, et veut qu'il rende hommage
Exactement à ses tendres appas;
Disant toujours qu'elle fait peu de cas
De ces plaisirs, mais qu'il faut en ménage,
Par ce moyen honnête autant que doux,
Tous les matins s'assurer son époux.

Et le forcer à n'être point volage.
  Le tourtereau, lassé de l'esclavage,
Battu, plumé, maigre à faire pitié,
Saisit l'instant où sa chère moitié
A ses côtés dort la tête sous l'aile.
A petit bruit il se lève en tremblant,
Sort de son nid et va toujours volant,
Sans autre but que de s'éloigner d'elle.
En peu de temps il fit bien du chemin;
Il voulait fuir jusqu'au bout de la terre.
Dans un désert s'abattant à la fin,
Il se cacha sous un roc solitaire.
Me voilà bien, dit-il, je n'en sors plus;
Ici du moins la caille et l'alouette
N'approcheront jamais de ma retraite;
Je serai loin de la dame aux vertus;
Je vivrai seul, puisqu'il est impossible
De rencontrer une épouse sensible,
Douce, modeste, et dont on soit aimé
Sans compagnon, ou sans être assommé.
Je méritais une telle maîtresse;
Jusqu'au tombeau j'aurais su la chérir :
Un tourtereau qui donne sa tendresse
Ne change plus, il aime mieux mourir;
Mais il n'est point d'oiseau de mon espèce.
  Vous vous trompez, lui répond doucement
Une gentille et blanche tourterelle;
Tout comme vous je suis tendre et fidèle.
Peut-être aussi méritais-je un amant :
Je n'en ai point, tenons-nous compagnie.
  L'oiseau l'observe, et, la trouvant jolie,
Il s'en approche, il parle; on lui répond :
La tourterelle a son esprit, son ton,
Son humeur douce et sa grâce ingénue.
Ils étaient nés pour se plaire tous deux;
La sympathie agit bientôt sur eux.
Déjà chacun sent dans son âme émue
Un feu secret; et, dès ce même jour,
Le tendre hymen vint couronner l'amour.
Cette union dura toute leur vie :
Toujours s'aimant avec la même ardeur,
Rien n'altéra leur paisible bonheur;
Et notre oiseau, près de sa bonne amie,
Convint enfin qu'on peut trouver un cœur.

FIN

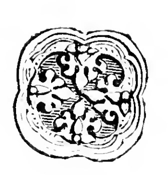


TABLE DES MATIÈRES

FABLES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

THÉATRE

LES PASTORALES

VARIÉTÉS. CONTES EN VERS



3671. — Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 2-24.

COLLECTION DES GRANDS CLASSIQUES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Édition illustrée des dessins des maîtres anciens

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Œuvres de Molière (d'après l'édition de 1734) *illustrées des dessins et des culs-de-lampe* de Boucher et du portrait de Molière par Coypel. 2 vol. de 512 pages chacun.

Œuvres de Corneille *illustrées des dessins* de Gravelot, placés en tête de chaque pièce, de culs-de-lampe et de deux portraits de Corneille. 2 vol. de 512 pages chacun.

Fables de La Fontaine *illustrées* de 81 gravures du XVIIIe siècle, tirées du *La Fontaine en estampes*, de 31 fac-similés des dessins d'un manuscrit du XIVe siècle et du portrait de La Fontaine d'après Ch. Lebrun. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Racine (d'après l'édition de 1760) *illustrées* d'un portrait, de 12 gravures hors texte, de 12 en-têtes et de 49 culs-de-lampe, par Jacques De Sève. 2 vol. de 450 pages chacun.

Œuvres de Fénelon. *Les Aventures de Télémaque, illustrées* d'un portrait de Fénelon et de 24 gravures de Monnet d'après l'édition de 1785. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Beaumarchais. *Théâtre et Mémoires, illustrés* de 3 dessins de Gravelot d'après les originaux du XVIIIe siècle, de 5 gravures de Saint-Quentin, de 6 dessins inédits et de 2 portraits. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Florian. *Les Fables*, avec un portrait par Queverdo, 80 dessins de Grandville et 40 culs-de-lampe; *Le Théâtre et les Pastorales* avec les dessins de Marillier et de Queverdo. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres d'Alfred de Musset. *Premières Poésies. Poésies nouvelles. Comédies et Proverbes. Contes et Nouvelles.* Œuvres illustrées de 16 dessins originaux de Bida, de portraits de Musset par Devéria, Gavarni, Landelle et Dufaut, de son médaillon par David d'Angers, de sa statue par Antonin Mercié, de 12 dessins de Grandville et de culs-de-lampe de Watteau. 2 vol. de 432 et 494 pages.

Œuvres de Boileau-Despréaux (d'après l'édition de 1729). *Les Satires, les Épîtres, l'Art poétique, le Lutrin, Poésies diverses, Épigrammes, Œuvres en prose, illustrés* d'un portrait de l'auteur, par Hyacinthe Rigaud, gravé par Ravenet, de 8 gravures hors texte, par Bernard Picart le Romain, de 2 en-têtes et de 10 culs-de-lampe. 1 vol. de 435 pages.

Œuvres de Lesage. *Gil Blas de Santillane, illustré* d'un portrait de Lesage, par J.-B. Guélard, de 16 gravures hors texte, d'après l'édition de 1747, la dernière publiée du vivant de l'auteur, d'un fleuron et de 11 culs-de-lampe. — *Le Diable boiteux* illustré de 8 gravures hors texte, d'après l'édition de 1737, par Dubercelle, et de 3 culs-de-lampe. 2 vol. de 415 et 475 pages.

Mme de Sévigné. *Lettres choisies*, illustrées d'un portrait de l'auteur, gravé par Delegorge, d'après le pastel original de Nanteuil; du fac-similé d'une lettre de Mme de Sévigné à Ménage; du portrait de Mme de Grignan, gravé par M. Aubert, d'après Mignard; du château des Rochers; du château de Grignan, d'après une aquarelle du temps, exécutée pour Roger de Gaignières (1642-1715); des ruines du château de Grignan, gravées par Baugean, d'après Veyrenc; du portrait de Mme de Simiane, d'après Largillière; de la façade de l'hôtel Carnavalet, par Mansard; de la cour d'entrée de l'hôtel Carnavalet, avec la statue de Louis XIV, par Antoine Coysevox; du salon de réception de Mme de Sévigné à l'hôtel Carnavalet (la cour d'entrée et le salon de réception d'après les clichés originaux); du portrait de la marquise de Sévigné, femme de Charles de Sévigné; de 3 culs-de-lampe. 1 vol. de 590 pages.

La Bruyère. *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, précédés des " Caractères de Théophraste " traduits du grec. Ouvrage illustré d'un portrait de La Bruyère, gravé par Drevet, d'après St-Jean; du fac-similé d'une lettre autographe de La Bruyère à Phélypeaux, comte de Pontchartrain; d'un dessin de Grandville et de neuf dessins de Penguilly l'Haridon; et d'un fleuron. 1 vol. de 452 pages.

Les Contes de Charles Perrault en vers et en prose (*Contes de ma Mère Loye*) suivis des *Contes des Fées*, par Mme d'Aulnoy, Hamilton, Mme de Murat, Mlle Lhéritier de Villandon, Mlle de la Force, Mme Leprince de Beaumont, ouvrage illustré d'un portrait de Ch. Perrault par Edelinck, d'après Tortebat, et de vingt-quatre vignettes composées par des artistes contemporains. 1 vol. de 464 pages.

Chateaubriand. *Œuvres choisies — Itinéraires de Paris à Jérusalem — Les Natchez — Atala — René — illustrés* de deux portraits de Chateaubriand, par Girodet-Triozon, gravés par Aubry Lecomte et Hopwood; de dix-sept dessins de Staal gravés par Delannoy et Geofroy et de cinq vignettes par Garneray, F. Benoist, A. Anglin. 2 vol. de 468 et 516 pages.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Œuvres de Shakespeare *illustrées* d'un portrait de *Shakespeare*, de 9 gravures hors texte, de Westal, Hamilton et Smirke, d'après l'édition anglaise publiée de 1791 à 1802. 2 vol. de 450 pages chacun.

Œuvres de Daniel De Foë. *Les Aventures de Robinson Crusoé, illustrées* du portrait de l'auteur, de 16 gravures hors texte et de plusieurs dessins. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Dante Alighieri. *La Divine Comédie, illustrée* de 100 gravures, d'après l'édition publiée à Venise en 1757 et dédiée à l'impératrice Elizabeth Petrowna, avec le portrait de Dante. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Gœthe. *Faust, Werther, Hermann et Dorothée, Mignon, Poésies diverses*, édition *illustrée* d'un portrait de Gœthe par Eug. Delacroix et de 29 reproductions d'eaux-fortes de Tony Johannot et autres. Traduction revue. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Cervantes. *Les Aventures de Don Quichotte, illustrées* de 31 planches du XVIIIe siècle et d'un portrait par Josel de Castillo. 1 vol. de 450 pages.

Les Grands Tragiques Grecs. *Sophocle, Eschyle, Euripide, illustrés* de la reproduction des statues et des bustes, de très belles gravures tirées des éditions du XVIIIe siècle et de nombreux dessins d'après Flaxman, Mme Giacomelli, Etex. 2 vol. de 450 pages chacun.

Œuvres de Swift.

Voyages de Gulliver, illustrés d'un portrait gravé à Londres par Geo Vertue, de onze dessins de Granville, dont neuf hors texte, d'un fleuron et de 6 culs-de-lampe, précédés d'une ÉTUDE DE SWIFT, par Prévost-Paradol.

Œuvres de Sterne.

Voyage sentimental en France, illustré d'un portrait par E. Fischer, d'après J. Reynolds, de cinq gravures sur bois, hors texte, par Bastin et Nicholls, d'après des dessins originaux de Jacque et Fussel, précédé d'une NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR LAWRENCE STERNA, par Walter Scott.

Les deux œuvres en 1 vol. illustré de 420 pages.

Ovide. *Les Métamorphoses* (traduction de Gros, d'après l'édition Panckoucke de 1835-1836-1837), *illustrées* de 16 gravures d'après les dessins de Eisen, Monnet, J.-M. Moreau, par Le Mire, Née, Basan, De Launay, Le Veau, Binet, De Ghendt, De Longueil et Simonet. 1 vol. de 431 pages.

Virgile. *L'Enéide* (traduction de Desfontaines, d'après l'édition de 1743), *illustrée* d'un frontispice par F. Chauveau et de 12 gravures de C.-N. Cochin, père et fils. 1 vol. de 419 pages.

Walter Scott. *Quentin Durward* (traduction de Defauconqret), *illustré* de 3 dessins de Raffet, d'une œuvre d'Alfred Johannot gravée par Tavernier, des portraits de Walter Scott gravé par Hopwood, Louis XI gravé par Morin, du portrait de Charles le Téméraire et du château de Plessis lez-Tours d'après deux anciennes gravures, d'un dessin de S. Proust gravé par Fünden, de trois autres gravures de Bosselman, Le Loup, Beaugean d'après Goblain.

Walter Scott. *Ivanhoë*, illustré de 12 gravures d'après les peintures ou les dessins de F. Philips Stone, S. A. Hart, P. Dewint, R. Westall, gravées par S. W. Reynolds, Freeman, Cocheran, Finden et Charles Heath. 1 vol. de 511 pages.

3089-10-23



